



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

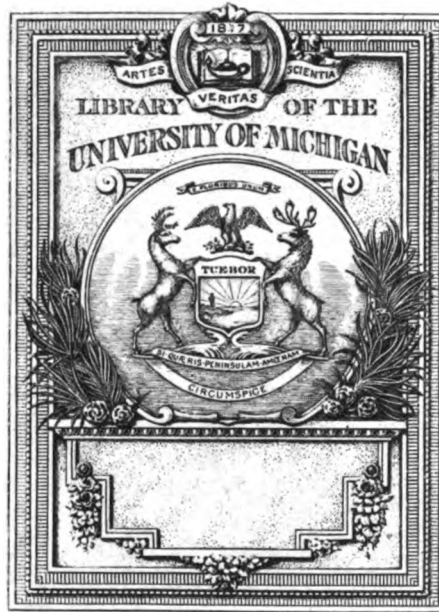
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Studier i modern språkvetensk...

Nyfilologiska
sällskapet
(Stockholm, ...

1-5, 25: -
—



805
N994
v.1

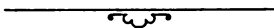
STUDIER
I
MODERN SPRÅKVETENSKAP

UTGIFNA AF

NYFILOLOGISKA SÄLLSKAPET

I
STOCKHOLM

I



UPPSALA 1898
ALMQVIST & WIKSELS BOKTRYCKERI-AKTIEBOLAG

۲۵

Cont.
Baltische
2-19-48
59614

Innehåll.

	sid.
Inledning	V
Sällskapets medlemmar	VI
Stadgar	VIII
Föredrag	X
Tillägg och rättelser	XII
Modernismes en -isme et en -iste . <i>Carl Wahlund</i>	I
Några anteckningar om användningen af prepositionen á vid det direkta objektet i spanskan. <i>Åke W:son Munthe</i>	37
Mélanges grammaticaux, I, II. <i>O. Örtengren</i>	59
Strödda anmärkningar till den engelska grammatiken. <i>A. Malmstedt</i>	76
Le suffixe -isme , -isme en français. <i>Erik Staaff</i>	101
Om ändelsen -is i nysvenskan. <i>Alfred Nordfeldt</i>	133
Altération et chute de l' r en français. <i>Herman Andersson</i>	147
Zur Frage nach der Entstehung von Konstruktionen in Art von »Ich habe schreiben können« u. s. w. <i>P. A. Lange</i>	171
Om artikeln, dess ursprung och uppgift, särskildt i franskan och andra romanska språk. <i>P. A. Geijer</i>	183
Aperçu bibliographique des ouvrages de philologie romane et germanique publiés par des Suédois depuis 1893 jusqu'au mois d'octobre 1898 ...	221

Nyfilologiska Sällskapet i Stockholm bildades våren 1896 (d. 28 Mars) af professor Carl Wahlund jämte ett tiotal för modern språkvetenskap intresserade personer i Stockholm. Medlemmarnes antal har hittills företett en glädjande tillväxt och uppgår nu till ett femtiotal, bland hvilka finnas representanter så väl för den romanska som den germanska språkgruppen. Med det till sin anläggning befryndade Samfundet för nordisk språkforskning har Sällskapet, på välvilligt initiativ af det förstnämnda, trädt i så nära förbindelse, att hvardera föreningens medlemmar äga rätt att bevista den andras sammankomster. Föredrag hafva hållits till ett antal af tre till fyra i terminen och hufvudsakligen behandlat ämnen inom den moderna filologien, äfven sådana af mera litterär anstrykning. Sällskapet rekryteras förnämligast bland lärarne vid Stockholms undervisningsanstalter, men erhåller på samma gång ett värdefullt stöd från Upsala, bland hvars akademiska lärare det räknar flera synnerligen intresserade och verksamma medlemmar.

Såsom af stadgarna synes, ingår det äfven i Sällskapets uppgift att i en publikation framlägga resultaten af dess verksamhet. Ehuruval de ekonomiska betingelserna för ett dylikt företag ännu äro och måste vara rätt svaga, har tiden ur andra synpunkter ansetts gynnsam för utgifvandet af en första volym, hvars redigerande ombesörjts af en kommitté, bestående af Sällskapets ordförande och sekreterare jämte professorerna Geijer och Wahlund samt docenten Staaff. Såsom ett bidrag till bestridande af omkostnaderna för denna publikation har Sällskapet haft den glädjen att få sig tilldeladt ett sökt statsunderstöd af 300 kronor.

Sällskapets medlemmar.

Ahlström, Anna, F. L., Stockholm.
Ahlström, A., F. D., rektor vid Göteborgs Handelsinstitut.
Andersson, O. H., F. D., lektor, Karlskrona.
Bergman, G. J., extralärare, Stockholm.
Bergström, A. G. E., F. L., e. o. lektor, Stockholm.
Bergström, G. A., F. L., Stockholm.
Blomgren, Å., F. K., Upsala.
Boheman, M., F. D., bibliotekarie, Stockholm.
Brusewitz, K. V., F. L., Stockholm.
Christiernsson, B., F. D., Stockholm.
Collijn, I., F. K., Upsala.
Dehlgren, K. E., F. K., extralärare, Stockholm.
Edström, A. E., F. D., lektor, Stockholm.
Eurén, S. F., F. D., adjunkt, Upsala.
Falk, J. F., F. L., adjunkt, Nyköping.
Frösell, E., F. K., Stockholm.
Geijer, P. A., F. D., professor, Upsala.
Hagelin, H., F. D., lektor, Nyköping.
Hjorth, J. H., F. L., extralärare, Stockholm.
Hoppe, E. O. L., F. K., lexikograf, Lund.
Hultenberg, H., F. K., Upsala.
Humble, J. L., F. D., lektor, Stockholm.
Kjellberg, A., F. K., extralärare, Stockholm.
Klint, A. H., F. D., adjunkt, Stockholm.
Kullberg, K. M., F. K., extralärare, Stockholm.
Lange, P. A., F. D., docent, Upsala.
Lené, G. A., F. L., Upsala.
Lidblom, E., F. L., Stockholm.
Lindberg, L., F. D., Karlstad.
Lindgren, J. E., F. K., lektor, Stockholm.

- Lindqvist, E. O. G.*, F. D., extralärare, Stockholm.
Lindström, V. A., F. D., Stockholm.
Malmstedt, B. J. A., F. D., kollega, Stockholm.
Munthe, Å. W:son, F. D., rektor vid Schartaus Handelsinstitut
i Stockholm, Sällskapets n. v. ordförande.
Nicolin, E., F. K., Upsala.
Nordfelt, A., F. D., lektor, Stockholm, Sällskapets n. v. sekre-
terare.
Nordgren, C. O., F. K., lärare vid K. Krigshögskolan, Stockholm.
Osterman, R., pastor, Genève.
Reinholdsson, O. E., F. L., extralärare, Stockholm.
Rhedin, V., F. L., extralärare, Stockholm.
Ringenson, C. A., F. D., adjunkt, Stockholm.
Rohnström, J. O., F. L., v. lektor, Stockholm.
Staafl, E. S., F. D., docent, Upsala.
Sturzen-Becker, V. T. P., F. D., lektor, Stockholm.
Svedelius, C., F. D., extralärare, Stockholm.
Söderman, S. E., F. D., Stockholm.
Tamm, F. A., F. D., professor, Upsala.
Wahlund, C. W., F. D., professor, Upsala.
Westholm, A. E., F. L., adjunkt, Vesterås.
Wigert, O. P., F. D., lektor, Stockholm.
Zamore, C. A., F. L., extralärare, Stockholm.
Zetterström, S., F. L., extralärare, Stockholm.
Öberg, A., F. L., extralärare, Malmö.
Örtenblad, O. G., F. D., lektor, Venersborg.
Österberg, E. P. V., F. D., adjunkt, Stockholm.
-

Stadgar

för

Nyfilologiska Sällskapet

(antagna vid sammanträdet den 28 mars 1896).

§ 1.

Sällskapets ändamål är att genom föredrag, kortare meddelanden, referat och diskussioner verka för det vetenskapliga studiet af nyuropeiska språk, samt att, när tillgångarne så medgifva, i en tryckt publikation offentliggöra resultaten af sin verksamhet.

§ 2.

Inträde i sällskapet står öppet för hvar och en, som vill verka för sällskapets syfte och som genom någon förutvarande medlem anmäler sin önskan om inträde hos styrelsen, hvilken därom äger att afgöra.

§ 3.

Sällskapet väljer t. v. vid första sammanträdet hvarje höst bland sina medlemmar en ordförande, som äfven ombesörjer sällskapets ekonomi, samt en sekreterare. Vid samma tillfälle utses två revisorer för granskning af räkenskaperna.

§ 4.

Sammanträden hållas minst en gång hvarje termin på tid och lokal, som af styrelsen bestämmas och hvarom medlemmarne minst åtta dagar förut underrättas.

§ 5.

Vid första sammanträdet hvarje år erlagga medlemmarne till sällskapets kassa en afgift af tre kronor. Ur kassan bestri-

das de löpande utgifterna samt, enligt af sällskapet därom för hvarje gång fattadt beslut, helt eller delvis kostnaden för tryckandet af sällskapets publikation.

§ 6.

Förslag till ändring af dessa stadgar kan af hvarje medlem väckas samt vid näst följande sammanträde af sällskapet antagas.

Föredrag, som hållits vid sällskapets sammanträden.

Den 9 maj 1896:

Fil. Lic. *C. Svedelius*: Försök till det sammanhängande språkets analys.

Den 24 oktober 1896:

Fil. Lic. *A. Westholm*: Iakttagelser rörande possessiv-uttrycken i franskan.

Fil. Lic. *A. Öberg*: Passiv-omskrifningar i nyhögtyskan.

Den 13 februari 1897:

Lektor *A. Nordfelt*: Om de allmännaste principerna för språkljudens förändring.

Den 8 maj 1897:

Fil. Lic. *J. Falk*: Om samhällsförhållandena i den fornfranska epiken.

Docent *E. Staaff*: Om uppkomsten af vissa obetonade nominalformer i franskan.

Den 23 oktober 1897:

Fil. Lic. *O. Rohuström*: Om den fornfranska epikens betydelse för operadiktningen.

Fil. Dr *A. Malmstedt*: Strödda anmärkningar till den engelska grammatiken.

Den 4 december 1897:

Fil. Dr *A. Malmstedt*: Strödda anmärkningar till den engelska grammatiken (forts.).

Lektor *A. Nordfelt*: Den moderna svenska ändelsen -is.

Den 19 februari 1898:

Professor *P. A. Geijer*: Om artikeln i franskan.

Den 23 april 1898:

Docent *E. Staaff*: Fonetiska frågor rörande räkneorden i franskan.

Rektor *Å. W:son Munthe*: Något om Schnadahüpfeln.



Tillägg och rättelser.

Sidd. 83, 84. Vare sig de fyra under *c* anförda exemplen äro mönstergilla eller ej, har utelämnandet af artikeln tydligen sin grund i sträfvandet — för att ej säga behovet — att skilja den relativa superlativen i satser sådana som dessa från den absoluta superlativen, som just har sin vidsträcktaste användning framför ett af preposition styrdt abstrakt substantiv. Den oftast förekommande af alla absoluta superlativer är väl *the greatest* i sådana uttryck som "with *the greatest* pleasure", och utsätter man artikeln i våra fyra exempel, är obestriddligen det första intrycket, att man har att göra med absoluta superlativer.

A. Malmstedt.

S. 156, r. 12. — Läs: Il est impossible, ce me semble, que le son qui s'écrit *z*. ait pu naître dans cette locution toute faite ailleurs que devant la pause.

H. Andersson.

S. 138, not 2. — »Konsisk» läs »komisk».

•

Cent mots nouveaux

*ne figurant pas dans les Dictionnaires
de Langue ou d'Argot français*

MODERNISMES

EN -ISME ET EN -ISTE

RELEVÉS

PAR

CARL WAHLUND

Question: «Toujours des mots nouveaux?»

ÉM. FAGUET, *Revue bleue*, octobre 1897.

Réponse: «Quand une idée pourra être exprimée par
un mot, ne souffrez jamais qu'elle le soit
par une phrase.»

SÉB. MERCIER, *Néologie*. Paris, 1801.

I

COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF

Dans l'ancienne littérature latine on pourra compter une centaine de mots en -ISMUS, -ISTA (environ cinquante-cinq en -ISTA et quarante-cinq en -ISMUS)¹, nombre que les écrivains chrétiens de l'empire romain et les latinistes du moyen âge ont plus que doublé (quelque quatre-vingt-dix mots nouveaux en -ISTA et vingt en -ISMUS)². «ISMUS et ISTA sont d'origine grecque: ἰσμός et ἰστής. Mais les suffixes grecs ont de bonne heure passé en latin, et ils s'y sont si complètement naturalisés, qu'on peut à bon droit oublier leur origine grecque. Favorisée par les Pères de l'Église latine, cette dérivation a reçu une grande extension au moyen âge dans le latin de la scolastique; c'est de là qu'elle a passé dans les idiomes vulgaires³».

La littérature française médiévale est relativement pauvre en expressions de ce genre, celles-ci étant presque toutes d'origine savante⁴; savant, par exemple, le mot embolisme

¹ FORCELLINI, *Totius Latinitatis lexicon*.

² DU CANGE, *Glossarium mediæ et infimæ Latinitatis*.

³ A. DARMESTETER, *De la Création actuelle de mots nouveaux dans la langue française*. Paris, 1877, pag. 208, 209.

⁴ «Die Wörter auf -ISTE sind sämtlich gelehrt. Catéchisme (als Buch) ist begrifflich populär. Ueber die Wörter auf -ISME ist kein Wort weiter zu vertieren, da sie das Volk wohl kaum je zu hören bekommt. Christianisme, das man hier noch erwähnen könnte, war besonders auch ein Wort der Geistlichen. Niemand wird jene Wörter den Erbwörtern gleichsetzen». W. KÖRITZ, *Über das s vor Consonant im Französischen*, Strassburg, 1885, pag. 60, 61 & 101. L'idée qui est tout l'opposé du christianisme a été diversement exprimée dans le cours des siècles.

(XII^e siècle, PHILIPPE DE THAON), savants, les mots judaïsme¹, legiste², etc. (XIII^e siècle, GAUTIER DE COINCI), comme aussi juriste² (XIV^e siècle, NICOLE ORESME) ou archemiste³ (XV^e siècle, MARTIN LE FRANC, *Champion des Dames*), etc., etc.⁴

XVI^e siècle.

La double influence de l'Humanisme et de la Renaissance amena de nouvelles couches de néologismes issues soit de l'Antiquité reconquise, soit de chez les langues contemporaines. Ainsi RABELAIS a créé ce mot bien sonnant: romaniste⁵, NOEL DU FAIL a introduit le mot grécisme⁶, et le seul H. ESTIENNE met à la mode les néologismes hébraïsme⁶, atticisme (*«nayfs atticismes limosins»!*)⁶, italianisme⁷, gallicisme⁸, etc., etc. P. RAMUS, au lieu de gallicisme, dit francisme⁸, et JOS. SCALIGER, dans une lettre, confesse ses gasconismes³ que le sieur ESTIENNE a bien voulu lui corriger. Arrive la Réforme: à des idées nouvelles il faut des mots nouveaux. CLÉMENT MAROT, en 1525, met ensemble et fait rimer luthériste⁶ et anabaptiste, de même que RONSARD assimile calvinisme⁶ et athéisme; S. FRANÇOIS DE SALES regarde le huguenotisme

Ce que CALVIN appelait paganité, on l'appela paganisme dès le siècle suivant, si bien que, dans le nôtre, on est arrivé à dire:

«Paganisme immortel, es-tu mort?»

L. RIGAUD, *Lieux communs*, Paris, 1881.

Les auteurs du moyen âge s'exprimaient bien mieux; MORICE DE SULLI († 1195), dans ses sermons, ne connaît que la forme plus populaire de ce mot: paenisme.

¹ LITTRÉ, *Dictionnaire de la langue française*, Supplément, 1877.

² HATZFELD, DARMESTER & THOMAS, *Dictionnaire général*, 1890—1898.

³ GODEFROY, *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, Complément, 1893—1898.

⁴ En ancien français, dans un grand nombre de ces mots en -ISTE, une *r* analogique s'intercale après *t*; W.-W. SKEAT (*Transactions of the Philological Society*, 1885—6, Part I, pag. 1 et suiv.) cite les mots suivants «with intrusive *r*»: alchimistre, choristre, decretistre, legistre et sophistre; S. EUREN (*Recueil de Mémoires philologiques présenté à M. GASTON PARIS*, 1889, pag. 15) parle de «*r* adventice» dans salmistre, et G. P. (*Romania*, XIX, 1890, pag. 122) y joint batistre et evangelistre; on pourrait encore y ajouter decretalistre et faitistre (XIV^e—XV^e siècles, E. DESCHAMPS).

⁵ DELBOULLE, *Matériaux pour servir à l'histoire du français*, Paris, 1880.

⁶ *Dict. historique de la langue fr.*, p. p. l'Académie française, t. IV, 1894.

⁷ POUGENS, *Archéologie française, ou Vocabulaire de mots anciens tombés en désuétude, et propres à être restitués au langage moderne*, t. I, 1821.

⁸ LIVET, *La Grammaire française et les Grammairiens du XVI^e siècle*, 1859, pag. 251.

«*plustot comme un party que comme une religion*¹», et quant aux mots jésuisme, jésuite², ils semblent avoir été créés par E. PASQUIER. L'anatomiste A. PARÉ³ emploie, l'un des premiers⁴, le mot anatomiste, tandis que l'historien des *Hommes Illustres et Grands Capitaines* nous parle de «*combatz des impériallistes*⁵», et, toujours martial, dans ses *Anecdotes touchant les Duels*, nous entretient de «*loix duellistes*⁶», et que, de son côté, le grand moraliste, le penseur profond qu'était MICHEL DE MONTAIGNE, dans ses *Essais*, méprise, ridiculise le pédantisme (LIVRE I, CHAP. XXIV) et trouve les ergotistes⁶ «*tristement inutiles*».

Au siècle suivant, pareillement, sur des penses nouveaux **XVII^e siècle**. on fait des . . . mots nouveaux. BOSSUET, alors, prononcera avec abomination le mot cromwellisme⁷; les solitaires de cette «Thébaïde» dont parle avec admiration M^{re} DE SÉVIGNÉ dans une lettre de 1674, sont baptisés tour à tour du nom de port-royalistes⁸, de jansénistes, d'arnauldistes⁹, et c'est le grand ARNAULD qui nous enrichit du terme philosophisme¹⁰. En 1661, le savant Jésuite, le P. LABBE, publie un ouvrage où il met déjà sur le titre un mot érudit de son invention: «*La Secte des hellénistes*¹⁰ *du Port-Royal*». Dans un discours académique de 1668, le puriste P. RAPIN demande s'il est permis d'user du terme héroïsme¹⁰, et MÉNAGE, un peu trop gourmet lui aussi, relève ce qu'il appelle des archaïsmes¹¹ dans les premières poésies de MALHERBE. MOLIERE, lui, persiflera non point les philosophes, mais ces «Femmes savantes» qui ont la bouche pleine de platonisme et de péripatétisme¹⁰.

¹ DELBOULLE, *ouvr. cit.*

² DARMESTETER, *Création*, etc., pag. 212, note 1.

³ éd. MALGAIGNE, I, 1840, pag. 112, col. 1.

⁴ DELBOULLE, dans ses «Notes lexicologiques», *Rev. d'Hist. litt. de la Fr.*, fasc. du 15 janv. 1895, pag. 112, cite un exemple datant de 1541.

⁵ GODEFROY, *ouvr. cit.*

⁶ POUGENS, *ouvr. cit.*

⁷ LITTRÉ, *Dict.*, t. IV, 1873, *Add. et Corr.*, pag. 2590.

⁸ PLATTNER, *Neufrz. Zeitschr.*, XI¹, 1889, pag. 141 et 154.

⁹ LITTRÉ, *Suppl., Additions*, pag. 357, col. 1. Les contemporains, p. ex. celui qui a donné naissance à l'Académie française, CONRART, disaient aussi arnaldistes (Lettre à RIVET).

¹⁰ *Dict. génér.*

¹¹ *Dict. histor.*, p. p. l'Acad. frçse, t. III, 1888.

XVIII^e siècle. Dans le siècle qui vient après, le siècle philosophique, DIDEROT écrit sur le leibnitzianisme, et les encyclopédistes remuent des termes jusqu'alors inconnus, tels que atomisme¹, éléatisme, hilopathianisme, etc. Dans son livre (de 1760): *Culte des dieux fétiches*, le président DE BROSSES, membre de l'Académie française, si VOLTAIRE ne s'y fût opposé, ne put pas ne pas créer, pour ce culte des fétiches, le mot fétichisme¹, et l'écrivain le plus éminemment français, dans une lettre de 1765, forgea non moins lestement le mot de plaisanterie asiniste². Bientôt la Révolution va lancer un nombre considérable de mots nouveaux appelés par la situation nouvelle, matérielle et morale; il suffira de citer un seul mot comme exemple, le fédéralisme¹, ce projet attribué aux girondistes³ de transformer la France en une fédération de petits États, et combattu avec succès par les anti-fédéralistes⁴, CAMILLE DESMOULINS en tête. Le mot nihiliste, si noté dans la suite et qu'on a cru⁵ naturalisé par le néologue MERCIER (1801), avait été accrédité déjà quatre ans plus tôt par le soldat-écrivain J. LAVALLEE¹, et un néologisme aussi utilisable que le mot capitaliste¹ a fait son trou dans le Dictionnaire de l'Académie seulement en 1798.

XIX^e siècle. En notre siècle, tout comme autrefois et comme il en sera sans doute jusqu'à la consommation des siècles, on veut du nouveau, mais ce serait exagérer que de dire: «du nouveau, quel qu'il soit». Et puis c'est grossir le malheur, si malheur il y a, que d'ajouter: «Si l'on ne sait pas le mettre dans les idées, on tâche de le mettre dans les mots⁶». Les néologismes, qui tout autant que les idées pullulent de nos jours, ne laissent pas d'être, même formés à la hâte et mal faits, même «ruisselants d'inouïsme», souvent les très bienvenus, et l'on serait presque tenté, devant les sévérités⁷ de la critique à l'égard des néologismes, de

¹ Dict. génér.

² LITTRÉ, Suppl., *Additions*, pag. 357, col. 2.

³ Cp. girondin, PLATTNER, *Neufrz. Zeitfchr.*, XI¹, 1889, pag. 153.

⁴ Cp. *Le Vieux Cordelier*, Journal rédigé par C. DESMOULINS, Député à la Convention et Doyen des Jacobins, Paris, 1794; n° 4, 30. Frimaire, l'an II de la République «une et indivisible», pag. 55.

⁵ DARMESTETER, *Création*, etc., pag. 213, col. 1.

⁶ É. DESCHANEL, *Les Déformations de la langue fr.*, Paris, 1898, pag. 202.

⁷ Cp. «En général il est très rare que le néologisme puisse tourner au profit de la langue»; G. PEIGNOT, *Mélanges*, 1818, pag. 73.

souhaiter la venue d'une Deffense et Illustration de cette partie de la langue française. En ce siècle, donc, un MERCIER (1801) parle déjà, et avec un mot archi-nouveau, des quatre-vingt-neuvistes¹. Qui d'autre que l'encenseur de la « femme de trente ans » aurait produit un « balzacisme » tel que gynaisme²? Le poète VICTOR HUGO inventera le mot prosaïste³, A. COMTE aura besoin du terme altruisme⁴, une trouvaille dont l'idée heureuse fait oublier la forme barbare, et THIERS, à la tribune, se servira d'une expression pesante, mais pourtant très claire: compensationniste⁵. L'économiste CERNUSCHI vient de léguer à sa patrie d'adoption, outre autres belles choses, les deux expressions monométallisme⁶ et bimétallisme⁶; un RENAN a autorisé le mot hiéroglyphisme³; le maître réaliste FLAUBERT n'a pas reculé devant le mot panmuflisme⁷, et enfin il a fallu un « virtuose de l'éreintement » tel que J. BARBEY d'AUREVILLY pour attraper le mot brutal piedplatisme².

Veut-on des dates pour les temps les plus proches, on se Dates. rappellera, p. ex., que c'est par suite des succès, en 1831, du fameux drame werthérisant d'A. DUMAS père, que naquit, pour bientôt mourir, l'antonysme; que c'est après l'importation, en 1844, de la nouvelle danse polonaise que firent fureur les polkistes⁸, et que, naturellement, ce n'est que dès le 2 décembre 1851 qu'on peut parler de décembristes. Vers 1852, le médecin suédois M. HUSS a introduit dans la langue médicale le mot alcoolisme⁹, et en France, une dizaine d'années plus tard, le médecin et littérateur A. LUNEL a donné à une maladie analogue le nom d'absinthisme¹⁰. C'est à partir de 1867 (d'après SACHS¹¹) que surgirent, avec la Diva suédoise, les nilssonnistes. En 1870, au Concile de Rome, a sonné l'heure du triomphe fatal des

¹ DARMESTETER, *Création*, etc., pag. 214.

² SACHS-VILLATTE, *Supplément-Vexifon*, 1894.

³ DELBOULLE, *ouvr. cit.*

⁴ LITTRÉ, *Dict.*

⁵ id. ib. t. IV, 1873, *Add. et Corr.*, pag. 2588.

⁶ A. KRESSNER, l'*Archiv* de HERBIG, LXVIII, 1882, pag. 119; H.-J. HELLER, *Gallia*, I, 1882—1883, pag. 120; B. UBER, *Franco-Gallia*, III, 1886, pag. 163.

⁷ DELESALLE, *Dict. Argot-Français & Français-Argot*, 1896.

⁸ LORÉDAN LARCHEY, *Dict. hist. d'Argot*, 7^{me} éd., 1878.

⁹ LITTRÉ, *Suppl.*; le livre de HUSS « Den kroniska alkoholismen » parut en 1852.

¹⁰ L. RIGAUD, *Dict. d'Argot moderne*, 1888.

¹¹ *Encyclopädisches Wörterbuch*, 1875, s. v. nilssonliste.

infaillibilistes, et en France, l'année suivante, pendant l'organisation de la défense en province, on créa le terme de gambettistes pour désigner les fonctionnaires nommés par le Dictateur de cette époque. Le septennalisme date de 1872. La politique modérée et expectante de GAMBETTA recevra de lui, vers 1876, le nom d'opportunisme¹. Plus tard le wilsonisme, florissant grâce au beaupérisme par trop débonnaire du président GRÉVY, hâtera la chute de celui-ci. C'est vers la même époque, 1887, 1888, que les chosistes, c'est-à-dire les partisans du général CHOSE, gravitent dans le système du solarisme² boulangiste, dont l'astre, semblable à un fulgurant météore, jette son éclat le plus vif au moment même de s'éclipser à jamais, et pour ce qui est de l'attristant panamisme, de 1892, il est trop près de nous pour ne pas être dans toutes les mémoires. Quant aux toutes dernières années, on peut dire avec un auteur de la *Revue bleue* (n° du 16 avril de cette année) que «la période de 1891 jusqu'aux derniers mois de 1896, si troublée de menus faits, a vu l'éclosion et le déclin de bien des écoles, la fin du Naturalisme, l'éphémère et nébuleux passage du Symbolisme, le triomphe du Wagnérisme, de l'Ibsénisme, etc.» Enfin, pour terminer — comme on a commencé — par une citation de feu A. DARMESTETER³, «chacun de ces mots nouveaux n'est que le signe et le produit d'un fait nouveau; c'est le retentissement de l'histoire dans la langue».

Le rapide exposé qui précède laisse entrevoir combien, à travers les siècles, le parler — y compris l'argot — va sans cesse s'enrichissant de mots nouveaux plus ou moins nécessaires ou simplement utiles, plus ou moins légitimes et vivaces⁴; car à tous les instants de la langue, il y a eu néologie, et il est évident que jamais langue vivante n'est fixée et que jamais le vocabulaire n'en sera clos.

¹ Voir les Dict. de LARCHEY, 1878, de RIGAUD, 1888, de DELESALLE, 1896, etc., etc.

² Voir plus loin, pag. 21, *Formation savante*.

³ *Création*, etc., pag. 37.

⁴ SACHS-VILLATTE, *Encycl. Wtbch*, Große Ausgabe, contient environ quinze cents mots en -ISME, -ISTE, ou en -ISME huit cents moins une dizaine, et en -ISTE sept cents plus une dizaine; le *Suppl.* = *Verifon* des mêmes auteurs y ajoute huit cents, ou, pour ne pas entrer dans des détails, près de quatre cent cinquante en -ISME, et un peu plus de trois cent cinquante en -ISTE.

II

GLANURES

Aux nombreuses moissons de néologismes français faites au cours des vingt dernières années*, vient s'ajouter, sans que, peut-

* Citons:

- E. BOUTMY, *Dict. de la Langue Verte typographique*, 1878.
 L. LARCHEY, *Dict. histor. d'Argot*, 7^{me} éd., 1878; *Supplément*, 1880.
 O. SCHULZE, O. SCHMAGER, A. KRESSNER, P. PLATTNER, R. MEYER, A. HAYN, J. SAR-
 RAZIN, B. UBER, H. GAUTHIER-VILLARS et E. KOSCHWITZ, *Neufz. Zeitschr.*,
 I, 1879—XI, 1889.
 A. DELBOULLE, *Matériaux pour servir à l'histoire du français*, 1880.
 É. MARTIN, *Le Courrier de Vaugelas*, X, 1880—1881, pag. 11, col. 1 & 2, etc.
 L. RIGAUD, *Dict. d'Argot moderne*, 1881; nouv. éd., 1888.
 K. FOTH, A. KRESSNER, l'*Archiv de HERRIG*, LXVI, 1881; LXVIII, 1882.
 H.-J. HELLER, J. SARRAZIN, FÖRTSCH, A. KRESSNER, *Gallia*, I, 1882-1883.
 A. DELVAU, *Dict. de la Langue Verte*, 3^{me} éd., 1883, avec *Supplément* de FUSTIER.
 A. MACROBE(?), *La Flore pornographique, Glossaire de l'École naturaliste*, 1883.
 E. BOUTMY, *Dict. de l'Argot des Typographes*, 1883.
 C. VILLATTE, *Parisismen*, Berlin, 1884; 2^{me} éd., 1888; 4^{me} éd., 1895.
 A. VOGT, B. UBER, *Franco-Gallia*, II, 1885—IV, 1887.
 L. MERLIN, *La Langue Verte du Troupier, Dict. d'Argot militaire*, 1886.
 A. BAVIÈRE, *Argot and Slang*, London, 1887.
 A. DELVAU, *Le grand et le petit Trottoir*, 1890.
 A. TIMMERMANS, *L'Argot parisien*, 1892.
 SACHS-VILLATTE, *Supplément-Verifon*, 1894.
 C. VIRMAITRE, *Dict. d'Argot fin-de-siècle*, 1894.
 A. LÉVY & G. PINET, *L'Argot de l'X* (c.-à-d. de l'École polytechnique), 1894.
 J. LA RUE, *La Langue Verte*, 1895.
 G. DELESALLE, *Dict. Argot-Franç. & Franç.-Argot*, 1896.
 J. LERMINA & H. LEVÊQUE, *La Langue Verte*, 1897.
 A. DELBOULLE, *Rev. d'Hist. litt. de la France*, I, 1894—V, 1898. Etc., etc.

être, le besoin s'en soit précisément fait sentir, cette modique arrière-récolte, glanée à l'aventure dans les écrits du jour, périodiques et journaux. Ce n'est pas que ces glanures prétendent à augmenter notablement, ni bien définitivement, le trésor de la langue française. On trouvera d'abord ici de ces mots éphémères qui naissent d'un caprice instantané, pour n'y plus survivre, puis de ces noms nouveaux mis en circulation par la mode et appelés à vivre (selon l'expression d'A. DARMESTERER) «ce que vivent les modes, l'espace d'une saison». On y trouvera encore, à côté de ces créations fugitives, certaines expressions un peu moins passagères, dues à une actualité quelconque, mais qui tôt ou tard disparaîtront à leur tour avec le souvenir de la circonstance qui les a fait naître. En dernier lieu, il s'y rencontrera aussi, par bonheur, plus d'un néologisme que n'a pas créé le seul désir inquiet de nouvellisme, d'autrechosisme, d'inéditisme, mais bien un besoin réel, comme c'est le cas, p. ex., pour la plupart des nouveaux termes scientifiques. On doit d'ailleurs prendre en considération que tels néologismes qui auront vécu, peuvent toujours revivre à un moment donné*, et que tels autres, pour n'avoir guère paru viables à leur entrée dans le monde, ne sont pourtant pas des mort-nés.

* Ainsi, il y a de prétendus néologismes de nos jours qui ne sont pas du tout néologismes de nos jours. Dans *L'Illustration* du 28 mars 1885, «PERDICAN» s'écrie: «*Moderniste!* M. F. CHAMPSAUR, dans son roman nouveau, très monté de ton et très mondain de style, «*Miss Américain*», se vante d'avoir le premier écrit le mot. Le mot a fait son chemin, voilà le certain»; seulement, c'est là un chemin qui vient de plus loin qu'on ne le supposerait, un autre homme de plume, JEAN-JACQUES, ayant déjà — au siècle dernier — dans une lettre de 1769, couché par écrit ce mot redevenu moderne (voir LITTRÉ, *Dict.*). De même, dans son *Dict.*, t. IV, 1873, *Add. et Corr.*, pag. 2573, et dans son *Suppl.*, 1877, LITTRÉ dit formellement — et, cette même année, DARMESTERER, dans son grand ouvrage, *Création*, etc., chap. XIII — que le mot archaïsme appartient à MERCIER, *Néologie*, t. I, 1801, pag. 45; on a vu plus haut, pag. 5, que déjà — au XVII^e siècle — MÉNAGE le connaissait. Le mot civiliste, p. ex., serait (d'après SACHS, *Etch*) un récent néologisme dû à un professeur de législation comparée; or, ce soi-disant néologisme est ancien (si l'on peut accoupler ces deux mots), puisque déjà — au XVI^e siècle — PASQUIER l'employait dans l'acception actuelle: «*savant dans le droit civil*» (voir GODEFROY, *Compl.*). A comparer, les réflexions si justes que fait DARMESTERER, *ouvr. cit.*, pag. 177, en note, à propos d'un mot qui a d'abord figuré chez MONTAIGNE (ou même auparavant — aux XIV^e-XV^e siècles — chez CHRISTINE DE PISAN) et que, plus tard, l'inimitable ROUSSEAU dit expressément avoir créé; le véritable père est celui qui sait donner au nouveau terme de la durée, et non pas tel qui l'aura jeté le premier sur le papier.

Tel qu'il est, enfin, fort mélangé sans doute et parfaitement hétérogène, voici le relevé des modernismes en question.

Éléments français, avec la terminaison -ISME, -ISTE.

Éléments
français.

Dérivés d'un substantif simple:

¹athlétisme; «Les artistes grecs . . . travaillaient à créer une race forte et belle en ne représentant que des types parfaits; par la glorification de l'athlétisme, ils façonnaient une jeunesse exercée et vaillante.»

E. MÜNTZ, *Rev. bleue*, n° du 11 juin 1898, pag. 740, col. 2.

²bibelotisme;

J. CLARETIE, *Le Temps* du 20 juin 1884.

Dérivés d'un substantif composé:

³entr'actiste; «Dieu a créé les sept jours de la semaine en bloc. En détail, M. Perrin a créé le mardi du Théâtre-Français; M. Vaucorbeil le vendredi de l'Opéra, et M. Carvalho le samedi de l'Opéra-Comique. De là une espèce nouvelle de spectateurs, appelés *mardistes*, *vendredistes* et *samedistes*. Celui qui écrit ces lignes les qualifie du terme générique d'*entr'actistes*. Le mot s'explique de lui-même.»

Le Figaro du 7 déc. 1885.

Dérivés d'un adjectif:

⁴bilinguisme; «La Belgique est en train de devenir officiellement bilingue, et si l'on considère que, depuis quatorze ans, c'est à l'appui de l'élément flamand que les ministères ont dû de se maintenir au pouvoir, on pressent au profit de qui, finalement, ce *bilinguisme* s'établira.»

É. BERR, *Rev. bleue*, n° du 19 mars 1898, pag. 382, col. 2.

⁵conjugalisme; «Le Conjugalisme ou l'art de se bien marier, par le vic^{te} DE S., *titre d'un petit volume in-18*, Paris, 1823.

⁶futuriste; «La littérature futuriste»; (*p. ex. les romans visionnaires entre-bâillant une porte sur nos destinées futures*).

F. D., *Les Débats* du 17 sept. 1895.

⁷puérilisme; «A propos de Fichte, il (E. COMBES) attaque le *puérilisme* de Schmid, de Froebel et de M. Kuhff.»

A. CHUQUET, *Rev. crit.*, n° du 12 déc. 1887, pag. 465.

⁸septentrionalisme; (IBSEN *contra* d'ANNUNZIO, etc.).

É. ROD, *Les Débats* du 19 déc. 1896, ou environ.

Dérivés d'un verbe:

⁹arriviste; «... jeune banquier sans scrupules, type du parfait arriviste.»

Les Débats du 10 oct. 1897;

«Tous ces jeunes gens (de la génération de 1880) sont des *arrivistes* enragés.»

É. FAGUET, *Rev. bleue*, n° du 20 nov. 1897, pag. 664, col. 1;

«... valets de leur ambition, ces parfaits arrivistes.»

G. ART, *Rev. bleue*, n° du 8 janv. 1898, pag. 64, col. 1.

Dérivés d'un mot fait à plaisir:

¹⁰espérantiste; «L'Espérantiste», *organe* du «Klubo esperantista», *se publie actuellement à Paris*.

Éléments
empruntés.

Éléments latins, avec la terminaison -ISME, -ISTE.

¹¹bovomobilisme (*dérivé du lat. bos, bovis et mobilis; la voyelle de liaison du premier terme composant est un o comme en grec*); «Mais le bœuf? (*Il s'agit du défilé du Bœuf gras.*) Comment l'introduire, ce ruminant, dans l'épopée de notre histoire? Grave difficulté!... Il y a bien les rois fainéants, qui tentèrent d'introduire dans nos usages le «bovomobilisme». Oui, sans doute. Mais...»

A. BEAUNIER, *Rev. bleue*, n° du 29 janv. 1898, pag. 159, col. 1.

¹²canicidisme (*dérivé du mot savant canicide, qui est composé d'après le type latin homi-cidium, parri-cidium, matri-cidium, fratri-cidium, sorori-cidium, infanti-cidium, tyranni-cidium, etc. Cp., p. ex., innocenticide (GEORGE SAND) et tyrannicide. Il y a aussi des adjectifs comme députicide, insecticide, larvicide, liberticide, microbicide (B. UBER, *Neuftr. Zeitfchr.*, VIII¹, 1886, pag. 358), ministricide (B. UBER, *Neuftr. Zeitfchr.*, VI¹, 1884, pag. 249), raticide, somnicide, tyrannicide, formés d'après le type latin tyranni-cida, etc.). Le mot est employé dans *Le Temps* du 1^{er} janv. 1884, par G. DE CHERVILLE, *littérateur cynégétique* († 1898), auteur des «Aventures d'un chien de chasse», de l'«Histoire d'un trop bon chien», etc.*

¹³ connexionisme; «L'individualisme des protestants, et le fort *connexionisme* des catholiques et des israélites.»

É. FAGUET, *Rev. bleue*, n° du 9 avr. 1898, pag. 472, col. 1.)

¹⁴ conventionalisme; «Le conventionalisme pur de presque toutes les descriptions de beauté féminine au moyen âge y est (*dans l'ouvrage de R. RENIER, «Il tipo estetico della donna nel medio evo»*) parfaitement mis en lumière, et c'est un trait qui a son importance pour l'appréciation intellectuelle, artistique et morale de cette époque.»

Romania, XIV, 1885, pag. 316.

Éléments grecs, avec la terminaison -ISME, -ISTE.

¹⁵ étymologisme; «Phonétisme, archaïsme et étymologisme», *titre d'un article de L. CLÉDAT, dans la*

Rev. de Philol. frçse et prov., V, 1891, pag. 59.

¹⁶ hiérophantisme; «La faculté maîtresse de M. Jaurès ne me semble pas du tout la vanité; mais pas du tout. Elle me semble le lyrisme. C'est — puisqu'il s'agit de ridiculiser, n'est-ce pas; acceptons un instant ce parti pris — c'est la monomanie pindarique, c'est l'*hiérophantisme* . . .»

É. FAGUET, *Rev. bleue*, n° du 5 févr. 1898, pag. 175, col. 1.

¹⁷ oxytonisme,

¹⁸ paroxytonisme; «Entre les deux (*la versification populaire latine et la versification française*) il y a eu, si je ne me trompe, une véritable révolution, causée par la substitution, dans la langue, de l'oxytonisme prédominant au paroxytonisme presque absolu de la période du latin vulgaire.»

G. P., *Romania*, XIII, 1884, pag. 623.

¹⁹ panoramiste; «La Société des Pastellistes est fondée. Nous aurons ensuite les Naturemortistes, les Portraitistes, les Légumistes, les Panoramistes, les Vérédistes, un tas de noms en -iste qui finiront par casser la tête au public.»

«PERDICAN», *L'Illustration*, n° du 13 mai 1882.

²⁰ pneumatisme; «Différentes transformations de ce naturisme, qui fut l'origine du pneumatisme avec Athénée* . . .»

D^r CORLIEU, *Journ. offic.* du 30 nov. 1874.

* Cp. LITTRÉ, *Dict.*, s. v. pneumatiste.

Composés hybrides (moitié grecs, moitié latins), avec la terminaison -ISME, -ISTE.

²¹anthropocentrisme; «De l'anthropomorphisme nous ne nous dégagerons jamais; dans l'anthropocentrisme nous sommes enchaînés pour toujours, parce qu'il y a une prison d'où l'homme ne s'évadera jamais, c'est à savoir de lui-même.»

É. FAGUET, *Rev. bleue*, n° du 30 oct. 1897, pag. 561, col. 2.

²²anti-nobilisme; «La politique de 1848 (anti-cléricalisme*, laïcisme, anti-nobilisme, anti-aristocratie) a fait son temps, si jamais il a été bon qu'il y eût un temps pour elle.»

É. FAGUET, *Rev. bleue*, n° du 5 févr. 1898, pag. 176, col. 1.

²³automobilisme**; «Vélocipédie et Automobilisme», *titre d'un livre* de F. RÉGAMEY, Mame, 1897.

Éléments italiens, avec la terminaison -ISME, -ISTE.

²⁴tombolisme,

²⁵ultra-tomboliste; «Qu'est-ce que le *tombolisme*? Le tombolisme est l'application du principe de la tombola au mode de gouvernement des hommes par les hommes, . . . le tombolisme est la mise de ce pouvoir à la portée de la foule. Le gouvernement est constitué par la tombola et la tombola gouverne la terre. Le tombolisme, c'est de la vraie démocratie, l'égalité parfaite devant le hasard. — Trop de logique nuit aux causes les meilleures et le *tombolisme* n'a de pires ennemis que les *ultra-tombolistes*.»

«PERDICAN», *L'Illustration*, n° du 8 nov. 1884.

Éléments espagnols, avec la terminaison -ISME, -ISTE.

²⁶vanillisme*** (dérivé de l'espagn. *vainilla* ou *heliotropio* de Indias); E. DECAISNE, *Revue scientifique*: «Le vanillisme, ou accidents causés par la vanille»;

L'Univers illustré, n° du 17 nov. 1883

(d'après la *Revue* de la Franco-Gallia, I, 1884, pag. 25).

* Cp. «La Chambre a déclaré qu'elle n'était ni cléricale, ni persécutrice de la religion; elle a condamné l'antisémitisme, l'antiprottestantisme et généralement toutes «les querelles de race et de religion . . .»

P. SOUDAY, *Rev. bleue*, n° du 30 avr. 1898, pag. 558, col. 2.

** Voir, pour ce mot, É. DESCHANEL, *Les Déformations de la langue française*, Paris, 1898, pag. 201, 202.

*** Cp. bromisme, strychnisme.

Éléments anglais, avec la terminaison -ISME, -ISTE.

²⁷bossisme; «L'homme qui . . . fait jouer les ressorts essentiels du mécanisme (*il s'agit de TAMMANY, nom d'un chef indien, puis d'une humble société de secours mutuels, transformée actuellement en une machine à élection*), donne les mots d'ordre, choisit ou accepte les candidatures, . . . le grand chef enfin, c'est le *boss*, et l'on a créé naturellement le mot grotesque de «bossisme» pour désigner le système particulier d'organisation politique, où l'exercice de la fameuse liberté individuelle américaine aboutit au despotisme le plus absolu d'un homme, qui s'est constitué lui-même *boss* et n'est responsable devant aucune juridiction.»

A. MOIREAU, *Rev. bleue*, n° du 13 nov. 1897, pag. 617, 618.

{²⁸jingoïsme,
 {²⁹jingoïste; «désignent le fanatisme et les fanatiques belliqueux aux États Unis. C'est en 1887 ou 1888 qu'une chanson de café-concert créa, à l'aide du petit juron sacramentel: *by jingo* (traduisez, si vous y tenez, par *sac-à-papier!*), ce mot symbolique national, mot de ralliement patriotique.»

Le Figaro du 16 avr. 1898.

³⁰tammaniste*; «L'élection du juge Van Wyck (*à la mairie de New-York*) est avant tout une victoire du «bossisme» démocrate-tammaniste sur le «bossisme» républicain.»

A. MOIREAU, *Rev. bleue*, n° du 13 nov. 1897, pag. 617, col. 2.

Éléments exotiques, avec la terminaison -ISME, -ISTE.

³¹fahavalisme; «Les Malgaches n'aiment pas plus que nous à être mouillés. Les Sakalaves, au temps où florissait le fahavalisme et où, de leurs expéditions annuelles . . ., ils rapportaient le bétail qui les nourrissait et les esclaves qui les enrichissaient, se tenaient régulièrement dans leur village à pareille époque (*la saison des pluies*).»

C. GIRAudeau, *Rev. bleue*, n° du 1^{er} janv. 1898, pag. 30, col. 2.

* Pour TAMMANY voir plus haut, s. v. bossisme. On se serait attendu à une forme tammanyste, à l'instar des termes antonyste, babysme, dandysme, fazyste, ferryste, fortunyste, grévyste, torysme, etc., à côté de, p. ex., cluniste, champfleuriiste.

Noms
propres.

Noms de personnes, avec la terminaison -ISME, -ISTE *.

³²alfiériste; «L'Italie alfiériste et métastasienne».

Rev. du Monde latin. 1884, pag. 292.

³³aristarquiste; «J'ai dû passer mon temps à courir les nouveautés comme un pur lendemainiste, soiriste ou autre aristarquiste.»

«RASTIGNAC», *L'Illustration*, n° du 8 oct. 1887.

³⁴armandiste **;

G. LARROUMET, *La comédie de Molière*, 1886, pag. 169, note.

³⁵cookiste; «Tous les pèlerins et cookistes de Bayreuth (c.-à-d. voyageurs du circulaire COOK).»

A. MICHEL, *Les Débats* du 9 nov. 1897.

³⁶frascueliste; «Nous devons avoir, en fait de séduction espagnole, Frascuelo, le torero . . . Paris perd donc encore une catégorie d'enthousiastes nouveaux: les *frascuelistes*.»

«DESGENAI», *L'Indépendance belge* du 6 avr. 1884.

³⁷gevaërtiste; «. . . la deuxième partie du livre de M. Tiersot: *Formes tonales et rythmiques*. Ce n'est pas que je partage ses idées, ni en tonalité, ni en rythme. D'une part, je ne suis pas «Gevaërtiste», tout en reconnaissant le mérite des théories du successeur de Fétis; et . . .»

A. LOQUIN, *Mélusine*, IV, 1888—89, col. 547.

³⁸ibsnisme; «Il (E. ROSTAND) nous a rendu les beaux et nobles héroïsmes de Corneille, les délicats et raffinés susurrements de Racine. Il nous a arraché aux *ibsnismes* . . ., pour nous redonner, modernisée, la belle tragédie française.»

P. BRUN, *Rev. bleue*, n° du 22 janv. 1898, pag. 110, 111.

(Voir aussi plus haut, pag. 8, l. 20.)

³⁹irvinguiniste ***; «Je regrette bien que M. H. IRVING ne soit pas venu à Paris. Nous verrions naître les *Irvinguinistes*

* A ajouter, outre le mot tammaniste (pag. 15), les mots dont il sera question plus loin: beyliste, dantiste, goncourtisme, hypocratiste, jérômisme, ludoviciste, naquetisme, nietzschiste, pétrarquisme, victorisme.

** Cp., p. ex., béjartisme.

*** Pour -in-, cp. plautiniste.

après les *Zucchistes*, car il y a des *Zucchistes*, des *aficionados* de la jolie danseuse italienne . . .»

«DESGENAI», *L'Indépendance belge* du 6 avr. 1884.

⁴⁰naundorfiste*; «Je suis heureux de constater que M. Sardou sépare sa pièce (*Paméla*) de la cause naundorfiste (NAUNDORFF, *un des prétendus dauphins* LOUIS XVII).»

Lettre de M. URB. DE MAILLÉ (représentant de don Carlos en France) à M. SARDOU, dans Le Temps du 24 févr. 1898.

⁴¹plautiniste**; «Mais tout cela (RASSOW, *De Plauti substantivis, diverses observations sur les substantifs employés par PLAUTE*) ne rend pas aux plautinistes des services continuels et indispensables. L'index de M. Rassow est au contraire un très précieux outil . . .; l'accessoire se trouve être le principal.»

L. HAVET, *Rev. crit.*, n° du 12 juin 1882, pag. 461.

⁴²rodbertiste; «Il n'y a aucune raison pour qu'une organisation sociale d'esprit Rodbertiste exclue ce minimum de possession privée, sous le contrôle des lois et sous la réserve du principe supérieur en vertu duquel pour personne travailler n'est facultatif (RODBERTUS, *Das Kapital*).»

G. LYON, *Rev. bleue*, n° du 25 déc. 1897, pag. 818, col. 1.

⁴³ropsiste; «(Certain livre) imprimé pour les «Bibliophiles contemporains», avec Frontispices en couleurs, d'après F. Rops, ne se trouve point dans le commerce, et bien des fervents «ropsistes» ne pourront se procurer les planches singulières que leur artiste de prédilection a spécialement composées pour ce livre.»

Les Débats du 9 mars 1896.

(⁴⁴saintgraaliste***; «Les cyclistes de la Table ronde avaient depuis longtemps mis la prose en gloire. Je m'imagine même que la prose de ces «Saintgraalistes» ne fut pas pour déplaire à l'auditoire un peu léger qui les écoutait.»

L. GAUTIER, *Ép. frçses*, II², 1892, pag. 557.)

⁴⁵satanisme; *un des «zolismes» du dernier roman de M. ÉM. ZOLA, Les Trois Villes, «Paris», 1898, pag 200, l. 7.*

* Cp. frohsdorfisme, chambordisme, etc.

** De l'adj. lat. plautinus.

*** Cp. parsifaliste, tristaniste, etc.

Studier i modern språkvetenskap. I, 1.

⁴⁶ wordsworthisme; «... une teinte très prononcée de *Wordsworthisme* (pardon du mot, mais il devient nécessaire).»

J. DARMESTETER, *Rev. crit.*, n° du 27 févr. 1882, pag. 172.

⁴⁷ zucchiste; voir pag. 16, 17, s. v. irvinguiniste.

Noms géographiques, avec la terminaison -ISME, -ISTE*.

⁴⁸ anti-algérianisme; «(sous la monarchie de Juillet) il y eut, paraît-il, un M. Desjobert qui se fit un nom par son anti-algérianisme.»

A. SOREL, *Rev. crit.*, n° du 12 déc. 1887, pag. 468, 469.

⁴⁹ arvernisme; «Le premier éditeur... avait découvert dans la *Passion* des *arvernismes* qui lui paraissaient incontestables.»

G. PARIS, *Romania*, I, 1872, pag. 275.

⁵⁰ champ-de-marsiste; «En effet, le duel entre les Courbevoisins et les Champ-de-Marsistes s'accroît.»

Le Figaro du 14 janv. 1886 (à propos de l'*Exposition* de 1889).

⁵¹ dorisme; «Pindare, génie sévère et puissant, unit à l'esprit le plus pur du dorisme une imagination éclatante et hardie qui fait de lui le prince des lyriques grecs.»

A. CROISSET, *Rev. bleue*, n° du 4 juin 1898, pag. 706, col. 2.

⁵² florentisme; «... *elitta* pour *eletta*: il sera permis de considérer cette forme comme un florentisme.»

W. SÖDERHJELM, *Rev. des L. rom.*, XXXV, 1891, 4^e série, 5, pag. 125; et l'*Extrait*, pag. 25.

⁵³ ibériste; «Les écrits de M. Luchaire se distinguent entre ceux des «ibéristes», si j'ose m'exprimer ainsi, par leur esprit méthodique, leur clarté et leur sobriété.»

J. VINSON, *Rev. crit.*, n° du 22 sept. 1877, pag. 168.

⁵⁴ limousiniste; «La Société «limousiniste» du Rat Penat.»
Romania, XVII, 1888, pag. 190, note 3.

* A ajouter, les mots dont il sera question plus loin: allemanisme, anglicisme, anglo-normandisme, catalanisme, hispanisme, indo-germanisme, italicisme, parisisme, parnassisme, romanisme, russicisme. *Hasardée*, l'assertion de P. PLATTNER (*Neutiz. Zeitschr.*, XI, 1889, pag. 153, 154): «Von geographischen Namen werden Ableitungen mit -iste nur in scherzhafter Weise oder mißbräulich gebildet.»

⁵⁵lorettisme; «Boursicotiérisme et Loretisme», *titre d'un petit volume in-12*, Paris, 1858.

⁵⁶ouralo-altaïsme; «Le terme *langues touraniennes* devrait être à jamais banni de la science, son moindre défaut étant de ne rien signifier . . . En matière d'ouralo-altaïsme, . . .»

V. HENRY, *Rev. crit.*, n° du 17 nov. 1884, pag. 411.

⁵⁷picardisme; «(document) entaché de *picardisme*.»

M. WILMOTTE, *Romania*, XVII, 1888, pag. 549;

«Les picardismes . . . ne me paraissent nullement probants.»

G. P., *Romania*, XXI, 1892, pag. 325.

⁵⁸serbisme; «nombreux serbismes» (*dans un manuscrit écrit, en caractères glagolitiques, vers le XI^e siècle dans les pays Croates ou Serbes*).

L. LEGER, *Rev. crit.*, n° du 21 avr. 1884, pag. 337.

⁵⁹sicilianisme; «La langue poétique part du dialecte toscan, les traits dialectaux s'y infiltrant peu à peu selon l'origine des auteurs. Si les sicilianismes y sont nombreux, c'est que la splendeur de la cour impériale a rendu plus célèbres les compositions des poètes siciliens.»

E. LOESETH, *Romania*, XIV, 1885, pag. 300;

»Un ms., dont la langue est pleine de sicilianismes . . .»

H. MORF, *Romania*, XXI, 1892, pag. 95.

⁶⁰sionisme; *mouvement national et politique parmi les Juifs, ayant pour but de faire réobtenir à tous les Israélites, actuellement dispersés sur la surface du globe, leur vieille patrie commune, la Palestine. En Amérique il y a nombre de Zion Societies, et en 1897 a eu lieu, à Bâle, un Congrès des sionistes. «Nous apprenons la mort: . . . Du rabbin Mohilever, le fondateur du sionisme, décédé hier à Bialystok.»*

Le Figaro du 10 juin 1898.

⁶¹suécisme; «Tous ces Suédois se permettent d'écrire le français comme nous — à part quelques légers *suécismes* — et en savent . . .»

Rev. de l'Enseignement secondaire et de l'Enseignement supérieur, 6^{me} année, N° 8, 2^{me} Semestre, 15 oct. 1889, pag. 383.

⁶²toscanisme; «D'autre part la voyelle est renforcée

dans *sicondo* (secondo), *rilegioso* (religioso): ici paraît un toscanisme un peu outré.»

J. STORM, *Mém de la Soc. de Lingu. de Paris*, II, 1875, pag. 114.

{^{63a} wallonisme,
^{63b} wallonnisme;

WILLEMS, *Verhandeling*, etc., I, 1819, pag. 35, note;

» » » » pag. 54.

**Holo-
phratismes.**

Locutions formées d'une phrase entière, avec la terminaison -ISME, -ISTE, et ayant l'apparence de noms composés*.

¹Je m'en fiche-isme; SPADA, dans une de ses correspondances de Paris au STOCKHOLMS DAGBLAD (n° du 13 mars 1898, durant le procès DREYFUS-ESTERHAZY-ZOLA), met en contraste «en fosterlandslös je m'en fiche-isme» et «den hätskaste chauvinisme»**. C'est en vain que l'on cherche, sous la lettre j, ce mot dans les Dictionnaires; SACHS, *Suppl.*, 1894, n'admet que, p. ex., «je-m'en-f... tisme» et «je-m'en-moque-isme». Pourtant, en allant un peu plus loin, on tombe sur ce même mot écrit: «menfichisme.»

**Formation
savante.**

Formation savante et artificielle, avec la terminaison -ISME, -ISTE.

-arisme, au lieu de -airisme***:

⁶⁴insularisme†; «Le critique (anglais) ne croit pas être accusé d'insularisme barbare» s'il...»

Rev. crit., n° du 15 mai 1882, au verso du premier feuillet de la couverture.

* D'après quelque type: aquoibonisme, ou n'importequisme.

** c.-à-d. le j'menfichisme des sans-patrie et le chauvinisme des patriotards.

*** Cp. glaciairiste, agrairiste à côté d'agrarianisme; unitairianisme, utilitairianisme et unitarisme, utilitarisme; autoritairisme à côté d'autoritarisme, etc. LITTRÉ n'approuve que cette dernière formation; dans son *Suppl.*, pag. 28, col. 3, il dit: *Il est bon d'observer qu'autoritarisme est juste, et qu'on fait un mot contraire à la loi de renforcement des voyelles sous le seul empire de l'accent, quand on écrit, comme quelquefois, autoritairisme.*

† Dans les dérivés de noms propres, -air- reste, et ne devient pas -ar-; p. ex. baudelairisme, macairisme (autre chose est macarisme), etc.

⁶⁵ militariste; «Bornons-nous à relever, dans les annales des États-Unis, pas mal d'accoutumances militaristes et socialistes.»

P. DE COUBERTIN, *Rev. bleue*, n° du 4 juin 1898, pag. 713, col. 1.

⁶⁶ solarisme; «Le solarisme boulangiste. Nous avons déjà eu l'occasion de prouver que la légende boulangiste a pour point de départ un mythe solaire (voir plus haut, t. IV, col. 155 et 231). Des documents récemment publiés confirment notre interprétation d'une façon éclatante.»

H. G., *Mélusine*, n° 5, sept.—oct. 1890, col. 115, 116.

-aniste, au lieu de -ainiste*:

⁶⁷ tibétaniste; «M. Rockhill est un déterminé tibétaniste. Je ne sais vraiment pas si, après Csoma, quelqu'un a lu plus de tibétain que lui.»

L. FEER, *Rev. crit.*, n° du 10 janv. 1887, pag. 21.

Formation populaire, avec la terminaison -ISME, -ISTE.

Formation populaire.

-eurisme, au lieu de -orisme**:

$\left\{ \begin{array}{l} ^{68} \text{amateurisme,} \\ ^{69} \text{demi-amateurisme;} \end{array} \right.$

Les Débats du 2 mars 1896.

Modifications dans l'accentuation de mots en -ISME, -ISTE. Modifications d'accentuation.

-érisme, non -èrisme***:

⁷⁰ sincérisme; «J'avais plaidé, non sans succès, auprès de Sainte-Beuve, la cause de ce que nous appelions le *sincérisme*, en le forçant de lire *Madame Bovary*.»

J. LEVALLOIS, *Rev. bleue*, n° du 16 févr. 1895, pag. 201, col. 1.

* Cp. domaniste, samaritaniste, etc., mais lendemainiste. Comme un exemple de l'ancienne formation populaire pourrait servir païenisme, en regard de la formation savante paganisme (voir plus haut, pag. 4, en note). Dans les dérivés de noms propres, -ain- reste, et ne devient pas -an-; p. ex. verlainiste.

** Cp. ascenseuriste, monseigneuristes, primeuriste à côté de, p. ex., extérioriste.

*** Cp. beaupérisme, mystérisme, etc. La même règle s'applique aux dérivés de noms propres, p. ex. déroulédisme.

-éniste, non -éniste*:

⁷¹cantiléniste; «M. Paulin Paris nous paraît s'être trompé en disant que «chaque année, sous Pépin et sous Charlemagne, les cantilénistes se mettaient au courant et chantaient les événements de la dernière campagne». Nous ne croyons ni à cette existence régulière des cantilénistes, ni à cette périodicité de leurs fontions.»

L. GAUTIER, *Ép. frçses*, I², 1878, pag. 78, note.

Formation irrégulière de mots en -ISME, -ISTE.

-ômisme, au lieu de -omisme**:

⁷²jérômisme; «Le jeune Victor Napoléon vient de dire son mot dans la polémique que *le Napoléon et le Pays* soutiennent depuis quelque temps au sujet des opinions politiques et des sentiments religieux du jeune prince. Dans une lettre, publiée ce matin par le journal officiel du jérômisme, il . . . »

L'Indépendance belge du 18 avr. 1882;

{⁷¹jérômiste dans *Le Temps* du 13 janv. 1884; mais
[jérômiste dans la *Franco-Gallia*, (B. UBER) III, 1886, page 161, d'après *Le Petit Journal* du 5 sept. 1885 et le *Suppl.* de DELVAU. De même P. PLATTNER, *Neufrz. Zeitshr.*, XI¹, 1889, pag. 110, et SACHS, *Suppl.* 1894.]

-etisme, au lieu de -étisme*** (ou -ettisme†):

⁷³naquetisme; «Nous tombions de radicalisme en naquetisme, de naquetisme en nihilisme, et de nihilisme en anthropophagie . . . »

«*Fortengueulisme*» de quelque journal politique d'il y a quelque quinze ans. L'on se moque, dans le même article, de «l'énorme popularité» de M. CHESNELONG, etc.

* Cp. helléniste.

** Cp. fantomatique et fantômatique.

*** Cp. bossuétisme. De même, p. ex., planétiste (dans les seuls Dictionnaires de LA CURNE et de POUGENS).

† Cp. triboulettisme, badinguettiste (de Badinguet; *Neufrz. Zeitshr.* VI², 1884, pag. 186). En 1842, J.-B. RICHARD, de Radonvilliers, voulut nous gratifier d'un néologisme ainsi conçu: mauvaisujettisme (DARMESTER, *Création*, etc., pag. 28). Cp. coquétisme à côté de coquettisme, et cocodétisme à côté de cocodetterie.

Mots en -ISME, -ISTE, ayant, avec la même signification, deux Mots à double formes différentes.

{^{74a} anglo-normandisme*; F. WULFF, cité par G. PARIS, *Romania*, XVII, 1888, pag. 301 et pag. 302;
 {^{74b} anglo-normannisme*; J. VISING, *Étude sur le Dialecte anglo-normand du XII^e siècle*. Upsala, 13 mai 1882, pag. 16.

{ [décadentisme; *passim*];
 {^{III} décadisme; «C'est toujours l'ancien style national, mais qui s'est figé. On se préoccupe à l'excès de la disposition des mots et de la sonorité des rimes. Une sorte de «décadisme» avant l'heure.»

L. GAUTIER, *Ép. frçses*, II², 1892, pag. 403. Cp. K. SACHS, *Ueber die neueren französischen Literaturbestrebungen, besonders die Decadent*; *Neufrz. Zeitschr.*, XV¹, 1893, pag. 40, l. 2.

{ [décadentiste; *passim*];
 {^{IV} décadiste; «(Dans nos méchantes tirades du XIV^e siècle) l'on est arrivé, plus d'une fois, à des vers . . . que signeraient seulement les décadistes de nos jours.»

L. GAUTIER, *Ép. frçses*, II², 1892, pag. 462.

{ [décentralisme, *système de décentralisation*];
 {⁷⁵ décentralisationnisme*; «Mon *décentralisationnisme* (pardon!) n'en gémit nullement (de l'unité de législation des hommes de 1789). La pire décentralisation, c'est la décentralisation législative.»

É. FAGUET, *Rev. bleue*, n° du 9 oct. 1897, pag. 453, col. 2.

{ [eunuchisme***; *dans les Dictionnaires*];
 {^V eunucisme†; *dans un article relatif à un sermon du*
 P. MONSABRÉ, *sur le Célibat. Rev. moderne*, 1887, pag. 260.

{ [goncourisme††; SACHS, *Suppl.*, 1894];
 {^{VI} goncourtisme; «On regrette parfois que le goût du pittoresque induise l'auteur (H. BOUCHOT) en je ne sais quel

* Cp. allemandisme & allemanisme. LITTRÉ et SACHS: normanisme (avec une seule n).

** Cp. le mot, déjà cité, de THIERS: compensationniste. Voir pag. 7.

*** Lat. eunuchismus.

† Cp. «(Le célibat), doctrine eunucisant l'Humanité»; *Rev. mod.*, 1887, l. c.

†† Pour ce qui est de la forme goncourisme, on pourra y reconnaître une vague action analogique dans la suppression de la dentale finale du ra-

vague «goncourtisme», qui rappelle le «gongorisme» d'autrefois».

A. MICHEL, *Les Débats* du 26 déc. 1892.

«Ils font du Goncourt, «du Goncourt exaspéré»; périsse leur prétendu Goncourtisme.»

P. ALEXIS, *Le Figaro* du 29 févr. 1896.

{ [hybridisme];
 }^{vii}hybrisme*; «Nous avons vu plus haut combien le langage était semé de mots hybrides; ici (dans l'*Homélie sur Jonas*) c'est le langage même que nous voyons hybride au plus haut degré. Cet hybrisme paraît avoir été l'instrument de la transition.»

F. GÉNIN, *Roland*, 1850, pag. LVII.

{ [irvingisme, doctrine de W. IRVING (1783—1859); SACHS, *Suppl.*, 1894];
 } irvinguiniste; voir plus haut, pag. 16, *Noms propres*.
 { [italianisme**; déjà chez H. ESTIENNE, voir pag. 4];
 }^{viii}italicisme***; «Il ne faut pas pousser bien loin l'examen de ce texte pour y reconnoître combien il abonde en *italicismes*. et nous qualifions par ce mot, faute d'un autre plus exact, non seulement les mots . . . »

CHAMPOLLION-FIGEAC, *L'Ystoire de li Normant*, 1835, pag. xcj.

{ [lendemainiste†; SACHS, *Suppl.*, 1894];
 }^{ix}lendemainiste††; «J'ai dû passer mon temps à courir les nouveautés comme un pur lendemainiste, soiriste au autre aristarquiste.»

«RASTIGNAC», *L'Illustration*, n° du 8 oct. 1887.

dical exercée par des dérivations telles que plafonnisme (de s, dans thiérisme); pour la forme goncourtisme, cp. (ornemaniste et) ornementiste.

* Dérivé moins logique que hybridisme; cp., pourtant, jésuitisme, anc. jésuisme; cosmopolitisme & cosmopolisme (MERCIER), préraphaélisme & préraphaélisme.

** Cp. anti-algérianisme, parisianisme, sicilianisme.

*** Cp. anglicisme, belgicisme, flandricisme, russicisme (pag. 26, note ††).

† Cp., pour l'intercalation du t, bondieutisme, égotisme à côté d'égoïsme, etc.

†† Cp. aujourd'huiiste, courriériste, quotidienniste, tribunaliste et autres journalistes.

{ [mandéisme*; SACHS, *Suppl.*, 1894];
 {^x mandaïsme*; «Au premier abord le mandaïsme semble n'être qu'un produit du gnosticisme.»

R. DUVAL, *Rev. crit.*, n° du 10 févr. 1890, pag. 101.

{ [parisianisme; *titre d'un livre de* C. NISARD, «De quelques PARISIANISMES populaires», Paris, 1876];
 {^{xi} parisisme; à propos d'un livre allemand du Dr C. VILLATE, *Parifismen, Alphabetisch geordnete Sammlung, etc.*, Berlin, 1884, L. BERTRAND parle, dans un article écrit en français, de parisismes.

Neufrz. *Zeitschr.*, VI², 1884, pag. 185.

{ [parnassianisme**; SACHS, *Suppl.*, 1894];
 {^{xii} parnassisme**; P. VÉRON, *Le Monde illustré*, n° du 25 mars 1882. *Ce même auteur, P. VÉRON, est cité, à propos justement du «Parnasse contemporain» de 1866, par* L. LARCHEY, «*Dict. hist. d'argot*», 7^{me} ed. 1878, s. v. *Parnassiens*. *Ce dernier mot paraît être de* BARBEY d'AUREVILLY; voir K. SACHS, *Ueber die neueren französischen Literaturbestrebungen*, Neufrz. *Zeitschr.* XV¹, 1893, pag. 28.

{^{76a} pétrarquisme†; «RONSARD selbst verbannt dem PETRARCA so viel, daß PESCHIER (*Hist. de la litt. fr.*) mit Recht von „pétrarquisme“ sprechen kann.»
 L'Archiv de HERRIG, I, 1846, pag. 66.
 {^{76b} pétrarchisme; «Ce travail (l'Étude de M. O. BACCI sur A. TASSONI, *Considerazioni sopra le Rime del PETRARCA*) est une contribution d'une réelle valeur à l'histoire du *pétrarchisme*.»
Rev. crit., n° du 31 oct. 1887, pag. 327.

{ [vériste; SACHS, *Suppl.*, 1894];
 {^{xiii} vérétiste††; «La Société des Pastellistes est fondée. Nous aurons ensuite les Naturemortistes, les Portraitistes, les

* Cp. sabaïsme & sabéisme, et l'anglais Pharisaism & Phari-seeism.

** Cp. antinomisme & antinomianisme, kantisme & kantianisme, lockisme & lockianisme, newtonisme & newtonianisme, etc.

† Cp. lockiste, que VOLTAIRE écrit loquiste.

†† formé, ou plutôt déformé, d'après ...? Médicinal, médeciner??

Légunistes, les Panoramistes, les Vérétilistes, un tas de noms en -iste qui finiront par casser la tête au public.»

«PERDICAN», *L'Illustration*, n° du 13 mai 1882.

^{77a}victorisme,

^{77b}victorianisme*; ces formes se trouvent, toutes les deux, dans le même n° du *Temps*, du 27 févr. 1884.

Doublets. Mots en -ISME, -ISTE, qui ont la même étymologie, mais auxquels l'usage a donné des acceptions différentes.**

{ [allemandisme†, manière de parler propre à la langue allemande];

⁷⁸allemanisme†; «Puisqu'il (E. COMBES) voulait écrire un résumé de la littérature allemande, qu'avait-il besoin de faire des plaisanteries . . . sur ce qu'il nomme l'*Allemanisme* et la *Tudesclité*?»

A. CHUQUET, *Rev. crit.*, n° du 12 déc. 1887, pag. 463.

{ [russisme††, russophilie];

⁷⁹russicisme††; «Mauvaise traduction allemande qui fourmille de russicismes et d'expressions de l'allemand de Pétersbourg.» *Rev. crit.*, n° du 16 août 1886, au verso du second feuillet de la couverture.

* Cp. lat. claudianistae (CLAUDIUS), ennianista (ENNIVS)

** Cp. { chambriste, écolier qui a une chambre en ville (voir B. UBER, *Franco-Gallia*, III, 1886, pag. 45);
camériste, dame de la chambre d'une personne de qualité (voir *Dict. génér.*). Cp. bicamériste, SACHS, *Suppl.*, 1894.

{ grécisme, façon de parler particulière à la langue grecque;

{ gréquisme, tricherie au jeu.

{ léganisme, «*Gesetzlichkeit*» (créé en 1867 par A. RÉVILLE; voir SCHOLLE, l'*Archiv de HERBIG*, XLII, 1868, pag. 123).

{ loyalisme; «... sans manquer au loyalisme qui m'attache à la maison de Savoie, répondit le commandeur (napolitain) . . .» A. FRANCE, *Le Mannequin d'osier*, 2^e éd., 1887, pag. 26; Le «loyalisme allemand» de Bismarck, *Le Figaro* du 31 juillet 1898, au lendemain de la mort de Bismarck; «... absolu loyalisme envers la dynastie impériale du Japon», H. DUMOLARD, *Rev. bleue*, n° du 16 juillet 1898, pag. 84, col. 2; (d'après les *Dictionnaires*: fidélité soit aux Stuarts, soit — en Amérique — au gouvernement britannique).

† Cp. normandisme & normanisme.

†† Cp. celtisme & celticisme, misogallisme & gallicisme, helvétisme & helvéticisme, électisme & électicisme, platonisme & platonicisme, romantisme & romanticisme (forme employée, à côté de romantisme, pendant l'époque même des luttes sous la Restauration).

Mots en -ISME, -ISTE, qui sont les mêmes pour l'oreille, bien que Homonymes. l'orthographe ou l'origine du mot différent*.

{ [allemaniste, *partisan du socialiste* ALLEMANE];
 { allemanisme; voir plus haut, pag. 26, *Doublets*.

{⁸⁰ beyliste, ou Stendhalien;

J. CLARETIE, *Le Temps* du 30 mai 1884;

{ [bayliste; «Il ne faut pas accuser M. A. DESCHAMPS (*auteur d'une «Bibliographie Bayliste»*) d'avoir forgé le mot *bayliste*: il va lui-même au-devant du reproche, en rappelant que le mot était d'usage au siècle dernier.»

TAMIZEY DE LARROQUE, *Rev. crit.*, n° du 19 juillet 1879, pag. 57, note 2].

{ [dentiste, *praticien qui soigne les dents*];

{⁸¹ dantiste; «Son recueil (*celui de DEL LUNGO, «Dante ne tempi di Dante»*) sera plus utile aux historiens du *Trecento fiorentino* qu'aux Dantistes.»

L. PÉLISSIER, *Rev. crit.*, n° du 27 mai 1889, pag 409.

{ [hippocratiste, *celui qui adopte l'hippocratismes*];

{^{xiv} hypocratiste; «Il avoit près de sa personne ce grand hypocratiste et anatomiste . . . A. VESALIUS (*ANDRÉ VÉSALE de vint médecin de Charles-Quint en 1545*).»

BRANTOME, *Capitaines*, Charles-Quint.

Synonymie de suffixes, y compris la terminaison -ISANT du Synonymie de suffixes.
 participe présent.

-ISME = -ERIE**.

{ [bouquinerie],

{⁸² bouquinisme; «Diplomatie . . . et «bouquinisme».

Entrefilet de la Rev. bleue, n° du 12 févr. 1898, pag. 223, col. 1.

* Dans les Dictionnaires, on trouve des homonymes tels que:

lanalyste, celui, celle qui est versé dans l'analyse,

lannaliste, celui, celle qui écrit des annales;

larianisme, hérésie des ariens,

laryanisme, les peuples aryens;

lcanoniste, homme instruit dans le droit canon,

lcanonniste, fondeur de canons;

lgréviste, ouvrier qui prend part à une grève,

lgrévyste, partisan du président GRÉVY;

llulliste, LULLE (XIII^e siècle),

llulliste, LULLI (XVII^e siècle).

** Cp. coquetterie & coquettisme, cocodetterie & cocodétisme, pédanterie & pédantisme, benoîtonnerie & benoîtonisme.

-ISTE = -IEN *.

{⁸³ludoviciste**, élève, ou ancien élève, du Lycée St. Louis;
[ludovicien, partisan de LOUIS BONAPARTE;
voir P. PLATTNER, *Neufrz. Zeitschr.*, XI¹, 1889, pag. 110].

{⁸⁴nietzschiste;

[nietzschien]; «Dalilah, c'est ici . . . , la sœur de . . . ,
«femme fatale», nietzschiste ou nietzschienne, si j'ose m'exprimer
ainsi.»

J. LEMAITRE, *Les Débats* du dimanche soir 22 déc. 1896.

-ISTE = -IER ***.

{ [fait-diversier];

{⁸⁵fait-diversiste; «(Le journaliste d'Hennepont) pensait
y avoir rivalisé de verve narrative avec les *fait-diversistes* pari-
siens les plus éminents.»

J. CAROL, *Rev. bleue*, n° du 9 avr. 1898, pag. 462, col. 1.

{ [nature-mortier];

{⁸⁶naturemortiste; «PERDICAN», *L'Illustration*, n° du 13
mai 1882.

-ISTE = -EUR †.

{ [batailleur, qui se plaît à batailler];

{^{xv}-bataliste; «Quelques mots . . . détonnent, p. ex.
peintre-bataliste pour «peintre de batailles» . . . etc.»

A. CHUQUET, *Rev. crit.*, n° du 7 juin 1886, pag. 458, note.

{ [médailleur, celui qui grave les coins des médailles];

{^{xvi}médaliste††, celui, celle qui se connaît en médailles;
dans le Journal de DU JUNCA (Bibl. de l'Ars., ms. 5133) on trouve,

* NIC. ORESME, dans sa traduction d'ARISTOTE, dit doriste, frigiste,
lydiste pour dorien, phrygien, lydien. Cp. chronologiste, anc. chro-
nologien, machiniste & mécanicien, normaliste & normalien, ba-
coniste & baconien, dantoniste & dantonien, landerniste & lander-
nien (cp. *Le Courrier de Vaugelas*, n° du 1^{er} sept. 1874, pag. 82, col. 2), etc.

** Cp. barbiste, charlemagniste.

*** Cp. bulletiniste & bulletinier, éventailiste & éventailier,
marroniste & marronnier, prébendiste & prébendier.

† Cp. bourdonniste & bourdonneur, dialogiste & dialogueur,
monologuiste & monologueur, portraitiste & portraiteur, polkiste
(L'ARCHEY) & polkeur, treillagiste & treillageur.

†† à côté de médailliste. Cp., pour la forme, éventaliste (*Dict. gé-
néral*, ex. de 1690) à coté de éventailiste. Pour la presque-synonymie des
suffixes, cp. fdétailliste, écrivain qui se complait dans les détails &
ldétailleur, marchand qui vend en détail.

sous la date du 10 oct. 1690, mentionné parmi les prisonniers de la Bastille: «M. MOREL, médaliste».

Rev. bleue, n° du 26 mars 1898.

-ISTE = -EUX.

{ [cornemuseur, cornemuseux];
 }⁸⁷ cornemusiste; «Un héros anglais. Chaque saison, Londres possède son homme du jour; tantôt . . . Cette année le roi du jour est le *piper* ou cornemusiste Findlater, récemment médaillé par la Reine pour avoir, dans la récente révolte des Afridis, joué sans arrêt de ses pipeaux entraîneurs d'hommes durant l'assaut des Gordon Highlanders, alors qu'il était atteint par les balles ennemies à la cheville droite et au pied gauche.»

Le Figaro du 11 juin 1898.

-ISTE = -ISANT*.

⁸⁸ hispaniste; «. . . jusqu'au jour où une main expéri-

- * Cp. arabiste & arabisant;
- celtiste & celtisant;
- germaniste & germanisant;
- hébraïste & hébraïsant;
- helléniste & hellénisant;
- japoniste & japonisant;
- provençaliste & provençalisant;
- romaniste & romanisant;
- sanscritiste & sanscritisant;
- sémitiste & sémitisant;
- slaviste & slavisant;
- talmudiste & talmudisant; etc., etc.

Grécisant (à côté de gréciste) et latinisant (à côté de latiniste) ont des significations toutes spéciales. Cette dérivation, le suffixe -isant ajouté au radical, étant usuelle surtout dans la terminologie scientifique, il n'est pas étonnant qu'on ne trouve pas, dans les Dictionnaires, les participes ou adjectifs verbaux suivants:

archaïsant,	SCHWEISTHAL, <i>Valeur de l'alph. lat.</i> , pag. 13, 41, 98, etc.;
arménisant,	<i>Revue crit.</i> , n° du 24 nov. 1890, pag. 358;
aryanisant,	» » » » 29 sept. 1884, pag. 251;
égyptisant (style ég.),	» » » » 18 nov. 1889, pag. 360;
espagnolisant,	» » » » 11 juin 1888, pag. 488;
homérisant,	» » » » 10 oct. 1887, pag. IV;
(indisant,	» » » » 20 mars 1882, pag. 240, note);
néo-atticisant,	» » » » 5 nov. 1888, pag. 336;
nordisant,	» » » » 15 oct. 1883, pag. 295;
phonétisant,	GRANIER DE CASSAGNAC, <i>L'ORDRE</i> du 26 juillet 1874;

«L'École des chartes passe son temps à changer des mots latins en mots français, en supprimant ou en remplaçant les lettres gênantes, comme les

mentée et savante saura construire le temple où viendront adorer tous les hispanistes.»

A. M.-F., *Romania*, VII, 1878, pag. 352.

hispanisant; «Les indications bibliographiques, quoique incomplètes, seront aussi appréciées par les hispanisants.»

Romania, XX, 1891, pag. 374.

Parallélismes. Mots en -ISME, qui n'avaient pas, jusqu'ici, dans les Dictionnaires, de termes correspondants en -ISTE, et vice versa*.

{ agnosticisme; SACHS, *Suppl.*, 1894];

{⁸⁹agnosticiste; (*en parlant du cours de* M. CARO): «l'ignorance ou le dédain érigé systématiquement en principe.»

J. CLARETIE, *Le Temps* du 1^{er} févr. 1884.

{ anglicisme; *dans tous les Dictionnaires*];

{⁹⁰angliciste; «Il vient de se fonder en Allemagne une Association de «néophilologues», c'est-à-dire essentiellement de romanistes et d'anglicistes.»

Romania, XV, 1886, pag. 637.

tailleurs en vieux changent les habits en vestons, en coupant les basques. Le plus docte de la maison, M. GASTON PARIS, prouve hardiment qu'avec le pronom latin *illum*, on a fait l'article français *le*, en supprimant quatre lettres inutiles, l'*i*, l'*u*, l'*e* et l'*e*, et ajoutant une lettre nécessaire, l'*e*. Cet art s'appelle la *phonétique*; et les phonétisants emploient leur vie à changer les *d* en *t*, les *a* en *o*, les *v* en *f*, faisant perpétuellement des mots français avec des mots latins.» (*Sic!*)

* A cette liste de parallélismes il faut ajouter quelques mots de la même catégorie mentionnés autre part dans cet article, à savoir:

f allemanisme,	f jérômisme,
l[allemaniste];	l[jérômiste &] jérômiste;
f[beylisme],	f jingoïsme,
l[beyliste];	l jingoïste;
f bouquinisme,	f[militarisme],
l[bouquiniste];	l militariste;
f conformisme,	f pétarquisme & pétrarchisme,
l[conformiste];	l[pétrarquiste];
f décadisme,	f[phonétisme, pag. 13],
l[decadiste];	l[phonétiste, pag. 30];
f étymologisme,	f pneumatisme,
l[étymologiste];	l[pneumatiste];
f[hispanisme],	f sionisme,
l hispaniste;	l sioniste;
f[irvingisme],	f tombolisme,
l irvinguiniste;	l tomboliste.

{ [catalaniste; SACHS, *Suppl.*, 1894];
 {⁹¹catalanisme; «Je comptais à ce propos dissenter un peu sur les origines du *catalanisme* politique: j'attendrai maintenant l'édition de la nouvelle *Biblioteca*.»

A. MOREL-FATIO, *Romania*, XVIII, 1889, pag. 189, 190;

«Il (J.-M. GUARDIA) en vient à déclarer que le catalanisme, ou le mouvement littéraire catalan, «est au fond un mouvement politique et social.»

A. MOREL-FATIO, *Romania*, XIX, 1890, pag. 142.

{ [chatnoiriste; SACHS, *Suppl.*, 1894];
 {⁹²chatnoirisme; M. J. DU TILLET dit, dans la *Revue bleue* du samedi 31 déc. 1892, en se servant du vocable *chatnoirisme*: «je crois que l'adjectif est de M. J. LEMAITRE». Ce dernier, en effet, avait parlé, quelques jours auparavant, dans les *Débats* du lundi 26 déc., d'«un certain mélange d'atticisme, de parisianisme et de chatnoirisme».

{^{XVII}indogermanisme,
 {^{XVIII}indogermaniste*;

Rev. crit., n° du 17 oct. 1887, pag. 258;

» » » » 3 janv. 1887, » 7.

{ [intervention(n)iste; SACHS, *Suppl.*, 1894];
 {⁹³interventionnisme; «C'est, dit-on, une «intervention de l'État». L'objection a été faite à la Chambre. M. le ministre du commerce y a répondu l'autre jour avec une crânerie dont il faut le louer: «Pourquoi reculerais-je devant cette accusation d'interventionnisme? Qu'est-ce donc que l'État, si ce n'est l'intervention sagement organisée?»

J.-P. LAFITTE, *Rev. bleue*, n° du 13 nov. 1897, pag. 609, col. 1.

{ [ironiste; LITTRÉ, *Suppl.*, 1877];
 {⁹⁴ironisme; «L'ironie supérieure constitue un vrai système philosophique, à tel point que l'on a éprouvé le besoin de l'appeler l'ironisme.»

G. SYVETON, *Rev. bleue*, n° du 23 oct. 1897, pag. 537, col. 1.

{ [mahdiste; SACHS, *Suppl.*, 1894];
 {⁹⁵mahdisme; «La subite activité déployée aux avant-

* Cp., dans les Dictionnaires, germanisme & germaniste.

postes anglo-égyptiens au Soudan . . . n'a pas d'autre but que de tenter un vigoureux effort pour en finir avec le Mahdisme.»

C. GIRAudeau, *Rev. bleue*, n° du 22 janv. 1898, pag. 124, col. 1;

«L'auteur (P. DE LAURIBAR, «Douze ans en Abyssinie») commence par nous donner une histoire très succincte du Mahdisme.»

G. ART, *Rev. bleue*, n° du 2 juillet 1898, pag. IV, col. 1.

{ [misonéisme; SACHS, *Suppl.*, 1894];
 {⁹⁶ misonéiste; «Le rire est particulier aux esprits rudimentaires, . . . aux incompréhensifs et aux misonéistes, (aux *misonéistes*, oui, je dis bien; . . . aïe! aïe!).»

A. BEAUNIER (à propos de M. NORDAU, «Psychologie de la blague»), *Rev. bleue*, n° du 9 avr. 1898, pag. 476, 477.

{ [romaniste; déjà chez RABELAIS, voir plus haut, pag. 4];
 {⁹⁷ romanisme; «En Afrique, ce ne furent pas les Vandales qui mirent fin au romanisme.»

G. PARIS, *Romania*, I, 1872, pag. 18;

« . . . favet fortuna suum velle³ . . . »

³ Romanisme évident.

G. PARIS, *Hist. poét. de Charlemagne*, 1865, pag. 466, note 3;

«Nom donné en Angleterre à l'Église romaine.»

LITTRÉ, *Dict.*

{ [salutiste; B. UBER, *Neufrz. Zeitfchr.* VIII¹, 1886, pag. 365];
 {⁹⁸ salutisme; «Le *salutisme* de miss Booth.»

Le Temps du 25 avr. 1884.

{ [taoïste & tahoïste; SACHS, *Suppl.*, 1894];
 {⁹⁹ taoïsme; « . . . vieux fond de conceptions anamites, auxquelles se sont superposées et amalgamées . . . celles du bouddhisme, du taoïsme et de la religion des lettrés.»

A. B., *Rev. crit.*, n° du 25 oct. 1886, pag. 315.

{ [utraquiste, subutraquiste; dans les *Dictionnaires*];
 {¹⁰⁰ utraquisme; «On a accusé d'«utraquisme», c'est-à-dire d'hérésie hussite, l'ancienne version allemande (de la Bible).»

S. BERGER, *Romania*, XVIII, 1889, pag. 399.

LISTE
des
cent mots nouveaux
et de
quelques formes nouvelles en -ISME-, -ISTE.

	pag.		pag.
		⁸⁹ agnosticiste	30
		³² alfériste	16
⁷⁸ allemanisme 18, 23, 26, 27, 30			
⁶⁸ amateurisme	21	⁹⁰ angliciste	18, 30
^{74a} anglo-normandisme 18, 23			
^{74b} anglo-normannisme 18, 23		³³ aristarquiste	16
²¹ anthropocentrisme	14	³⁴ armandiste	16
⁴⁸ anti-algérianisme	18, 24	⁹ arriviste	12
²² anti-nobilisme	14		
		⁴⁹ arvernisme	18
		¹ athlétisme	11
²³ automobilisme	14		
		^{xv} bataliste, peintre	28
		⁸⁰ beyliste	16, 27, 30
² bibelotisme	11		
⁴ bilinguisme	11		
²⁷ bossisme	15		

	pag.		pag.
⁸² bouquinisme	27, 30		
¹¹ bovomobilisme	12		
¹² canicidisme	12	⁷¹ cantiléniste	22
⁹¹ catalanisme	18, 31	⁵⁰ champ-de-marsiste . . .	18
⁹² chatnoirisme	31		
¹⁰¹ commercialisme	36	³⁵ cookiste	16
¹⁰² conformisme	30, 36	⁸⁷ cornemusiste	29
⁵ conjugalisme	11	⁸¹ dantiste	16, 27
¹³ connexionisme	13	^{IV} décadiste	23, 30
¹⁴ conventionalisme	13		
		³ entr'actiste	11
^{III} décadisme	23, 30	¹⁰ espérantiste	12
⁷⁵ décentralisationnisme .	23		
⁶⁹ demi-amateurisme . . .	21	⁸⁵ fait-diversiste	28
⁵¹ dorisme	18	³⁶ frascueliste	16
		⁶ futuriste	11
¹⁵ étymologisme	13, 30	³⁷ gevaërtiste	16
^V eunucisme	23	⁸⁸ hispaniste	18, 29, 30
³¹ fahavalisme	15	^{XIV} hypocratiste	16, 27
⁵² florentisme	18	⁵³ ibériste	18
^{VI} goncourtisme	16, 23		
¹⁶ hiérophantisme	13		
^{VII} hybrisme	24		

	pag.		pag.
³⁸ ibsenisme	16	XVIII ⁱ indogermaniste	18, 31
XVII ⁱ indogermanisme	18, 31		
⁶⁴ insularisme	20		
⁹³ interventionnisme	31		
⁹⁴ ironisme	31		
VIII ⁱ italicisme	18, 24	⁸⁹ irvinguiniste	16, 24, 30
¹ je m'en fiche-isme	20		
⁷² jérômisme	16, 22, 30	II ⁱ jérômiste	16, 22, 30
²⁸ jingoïsme	15, 30	²⁹ jingoïste	15, 30
⁵⁵ lorettisme	19	IX ⁱ lendemainiste	21, 24
		⁵⁴ limousiniste	18
⁹⁵ mahdisme	31	⁸³ ludoviciste	16, 28
X ⁱ mandaisme	25		
		XVI ⁱ médaliste	28
⁷³ naquetisme	16, 22	⁶⁵ militariste	21, 30
		⁹⁶ misonéiste	32
⁵⁶ ouralo-altaïsme	19		
¹⁷ oxytonisme	13	⁸⁶ naturemortiste	28
		⁴⁰ naundorfiste	17
XI ⁱ parisisme	18, 25	⁸⁴ nietzschiste	16, 28
XII ⁱ parnassisme	18, 25		
¹⁸ paroxytonisme	13	¹⁹ panoramiste	13
^{76b} pétrarchisme	16, 25, 30		
^{76a} pétrarquisme	16, 25, 30		
⁵⁷ picardisme	19		
²⁰ pneumatisme	13, 30	⁴¹ plautiniste	16, 17
⁷ puérilisme	11		

	pag.		pag.
⁹⁷ romanisme	18, 32	⁴² rodbertiste	17
⁷⁹ russicisme	18, 24, 26	⁴³ ropsiste	17
		⁴⁴ saintgraaliste	17
⁹⁸ salutisme	32		
⁴⁵ satanisme*	17		
⁸ septentrionalisme	12		
⁵⁸ serbisme	19		
⁵⁹ sicilianisme	19, 24		
⁷⁰ sincérisme	21		
⁶⁰ sionisme	19, 30	(⁶⁰)sioniste	19, 30
⁶⁶ solarisme	21		
⁶¹ suécisme	19		
		³⁰ tammaniste	15
⁹⁹ taoïsme	32		
²⁴ tombolisme	14, 30	⁶⁷ tibétaniste	21
⁶² toscanisme	19	²⁵ tomboliste	14, 30
¹⁰⁰ utraquisme	32		
²⁶ vanillisme	14		
^{77b} victorianisme	16	XIII ^{verétiste}	25
^{77a} victorisme	16, 26		
^{63a} wallonisme	20		
^{63b} wallonisme	20		
⁴⁶ wordsworthisme	18		
		⁴⁷ zucchiste	18

* **Postscriptum.** Au dernier moment, il se trouve que le mot **satanisme** figure dans le Dictionnaire de LAROUSSE (d'après MICHELET); par contre, l'article de fond qui ouvre le deuxième semestre de cette année de la *Revue bleue*, apporte deux nouveaux modernismes: **commercialisme** et **conformisme**; toujours des mots nouveaux!

NÅGRA ANTECKNINGAR
OM ANVÄNDNINGEN AF PREPOSITIONEN Á
VID DET
DIREKTA OBJEKTET I SPANSKAN

AF

ÅKE W:SON MUNTHE



»Con la preposición á de acusativo, uso muy especial en castellano, juegan los autores á la pelota» säger P. DE MUGICA i sin broschyr *Maraña del idioma* (Oviedo 1894) och anför därjämte ur den moderna litteraturen ett par dussin exempel på detta »jongleri».

De deskriptiva grammatikorna synas å sin sida i allmänhet vara tämligen bestämda, ehuru visserligen delvis hvarandra rätt olika, i sin framställning af användningen af prep. *á* i detta fall.

En del af MUGICAS exempel visa emellertid, att moderna författare stundom kunna tillåta sig att använda eller icke använda detta *á* på ett sätt, som ej rätt väl stämmer med de gängse reglerna. Men dessa exempel äro olyckligtvis alltför fåtaliga för att ge någon som helst föreställning om arten och utsträckningen af detta friare bruk eller icke-bruk af *á*. Det är tydligt, att blott en omfattande undersökning af moderna författares användning af *á* vid det direkta objektet kan bringa klarhet i frågan, ådaga-lägga, hur pass allmänt afvikelserna från gängse regler förekomma samt huruvida det rena godtycket härvid spelar en så framstående roll, som MUGICA synes mena, eller huruvida det icke tilläffventyrs finnes någon slags metod i »jongleriet». Skulle detta visa sig vara händelsen, skulle det visa sig, att de moderna författarne äro något så när konsekventa och eniga i ett visst fall emot de gängse reglerna, så är det tydligt, att dessa senare böra ersättas af andra, som bättre stämma med det faktiska bruket.

Det är nu icke alls min mening att här framlägga en dylik omfattande undersökning — därtill saknar jag f. n. både material och utrymme — utan ville jag blott lämna några korta och fragmentariska bidrag till en sådan. Jag kommer då hufvudsakligen att inskränka mig till att med en del exempel ur den moderna spanska prosalitteraturen något belysa de fall, då prep. *á*

saknas vid det direkta objektet, när detta betecknar person, särskildt med hänsyn till några gängse grammatikors¹ framställning — således undantagen från den egentliga hufvudregeln, sådan den vanligen framställles².

De vanligen anförda fall, då det dir. objektet, ehuru betecknande person, saknar prep. *á*, synas, bortsedt från pron. rel. *que*³, kunna sammanföras i följande hufvudgrupper: I *á* utelämnas af fonetiskt-stilistiska hänsyn; II *á* utelämnas af hänsyn till tydligheten; III *á* utelämnas på grund af hvad man med en från BELLO lånad term kunde kalla »despersonalización», hvarmed jag då här menar, att objektet, ehuru i sig själf betecknande person, dock icke i förevarande fall angifver verkligt konkret personlighet, utan fattas mer eller mindre abstrakt eller också är rent neutralt.

I. Prep. *á* utelämnas af fonetiskt-stilistiska hänsyn.

Det omedelbart före det dir. objektet gående ordet slutar på -a eller det omedelbart efter prepositionen följande ordet börjar på a-ljud.

¹ A. BELLO: Gramática de la lengua castellana, 13:a ed. (Madrid 1883); P. FOERSTER: Spanische Sprachlehre (Berlin 1880); J. WIGGERS: Grammatik d. spanischen Sprache, 2:te Aufl. (Leipzig 1884); F. HOYERMANN: Grammatik d. span. Sprache (Bremen 1886); KR. NYROP: Kortfattet spansk Grammatik, 2:den Udg. (København 1894).

² Att gifva hufvudregeln den omfattning, som NYROP gör, i det han säger, att det dir. obj. får *á*, när det betecknar ett »levende Væsen», således äfven djur, torde knappast vara lämpligt. Ty det är visserligen sannt, att man ofta finner detta *á* vid djurnamn, men det saknas också ganska ofta t. ex. Hice entonces que el cochero aguijase los caballos *V. C.* Excitando el caballo con el látigo *V. L.* Le ayudaba á cuidar también el hermoso caballo de la señora *ib.* Vengo de matar un caballo *Al. III.* Detuvo su caballo *P. Bn. P.* He mandado á P. que ensille la yegua *ib.* Espantando los potros con gritos y aspavientos *Pe. S.* Embridan sus jamelgos los curas *Pe. E.* Al matar el pájaro estaba yo de espaldas á la pared *ib.* Mató un cuervo que no recogió *Alas R.* etc. — I alla händelser bortser jag här från djurnamnen.

³ Vid rel. *que* såsom dir. obj. synes *á* aldrig förekomma. Annars påträffas hos moderna författare ett af prep. (åtminstone *á* och *de*) styrdt rel. *que* om person icke så alldeles sällan, ehuru grammatikorna i allmänhet fördöma detta t. ex. Cándidos provincianos á que tendía el anzuelo *Col.* El explorador á que había echado el ojo *ib.* El joven tradicionalista á que aludo *P. Bn. R.* Fueron X. y B., poetas menores de que me acuerdo poco *G. C.* Suponiendo que todos los diputados fuesen tan hábiles como él de que hablamos *V. L.* Los hombres de que hablaba *Alt.* etc.

Dessa fall anföras af flera grammatikor, men egendomligt nog nämner ingen af dem båda fallen. WIGGERS säger, att *á* saknas vid det dir. obj., då det omedelbart föregående ordet slutar på -a; FOERSTER, att i detta fall *á* hälst, men dock icke nödvändigt, bör utelämnas. HOYERMANN åter säger, att *á* saknas, när det omedelbart följande ordet börjar med a-ljud, utom då detta ord är ett nomen prop.; NYROP har alldeles samma regel.

BELLO nämner icke ett ord om utelämnandet af *á* i något af dessa fall, och detta, som det vill synas, med full rätt. Ty den moderna prosalitteraturen ger i själfva verket mycket ringa stöd för dessa »regler».

Se här de enda exempel jag antecknat, där *á* möjligen kunde anses fattas af antydda anledningar (andra förklaringar äro dock delvis möjliga): -a: Que traiga la chiquitina *P. Bu.: Ir.* Ama, traiga la niña *P. Bu.: P.* No cambiaría mi Petra por todas las damas que . . . *G.: Am.* Entonces recogió la sardinerá sus hijos *Pe.: E.* Veía muchos chiquillos en la puerta de la iglesia *E.: Cr.* — a: Confundiendo aquel emperador con otro *G.: Am.* Al ver delante de sí aquel hombre pequeñito *Col.* Lo primero que lamenta un hombre honrado en Mabilie, al ver aquellas beldades . . . *Pe.: E.* No importa que mate algún criminal problemático *Alas: N.*

Mot dessa nio (delvis icke oantastliga) exempel på felande *á* i dessa fall har jag antecknat mycket mer än nio och nittio med bibehållet *á* t. ex. Yo maldecía á las nodrizas *G.: Am.* Nada caracteriza á un niño como su estilo *G.: T.* Ya no veía a mi madre *N.* No conocía á semejante persona *Pe.: E.* Tiene allá á su doncella *P. Bu.: P.* Adora á sus nietecillos *V.: J.* La seda arruinaría al país *ib.* Desafía á la naturaleza *E.: Cr.* Amenaza á las tribunas *G.: C.* — Podíamos convidar á algún amigote privilegiado *P. Bu.: Tca.* Me fué forzoso molestar á algunas personas *G.: C.* Atisbar de vez en cuando á alguna mora *N.* Provocando á algún vecino *Pe.: E.* Lograron separar á aquellas dos furias *ib.* Había logrado convertir á aquella pecadora *V.: J.* Observé entonces á aquel hombre *G.: C.* etc. etc.

MUGICA anför ett hithörande exempel ur *Memorias de un cortesano* (Galdós): Conocía un arriero — och tillägger: »por haber escrito á escape», därmed antydande, att han betraktar detta utelämnande af *á* närmast såsom slarf, såsom ett införande

i skriftspråket af en egentligen blott i det talade eller tänkta språket hemmahörande kontraktion. Så torde också utelämnandet af *á* i de antydda fallen lämpligen kunna karaktäriseras, när det någon gång förekommer; men absolut olämpligt torde det vara att i en deskriptiv grammatik anföra detsamma såsom regel¹.

Huruvida möjligen utelämnandet af *á* något oftare förekommer i det fall, då båda de antydda faktorerna på en gång föreligga, vågar jag ej med bestämdhet yttra mig om, då jag härför antecknat blott helt få exempel: utan *á*: *Había conseguido atraer bajo su bandera algunos caballeros Ca.: E. Escogiendo por compañera aquella inocente niña Col. Gil Gil, que tanto odiaba aquella mujer Al. III* — med *á*: *¿ Ama á alguna otra en esta casa? G.: C. Maltrataba con frecuencia á aquella esposa modelo Col. Embauca á aquel varón respetable ib. —*

Se äfven noten 2 pag. 45.

II. Prep. *á* utelämnas af hänsyn till tydligheten.

1) I satsen finnes jämte det direkta objektet äfven ett indirekt objekt eller likartad bestämning.

Grammatikorna hafva angående detta fall rätt olika uppgifter: *W.* säger utan vidare, att *á* icke får användas, när jämte det omedelbara ett medelbart objekt finnes; *H.* att, då i satsen finns ett förenadt pers. pron. i dativ, akkusativen icke får *á*, om tvetydighet kan uppstå — och icke håller, när i satsen finnes en dativ med *á* (hvarvid *H.* emellertid synes mena, att

¹ Då af WIGGERS och NYROP anföres ett exempel af följande lydelse: »Mira aquella señora», torde förtjäna påpekas, att ett dylikt fall kan vara af en helt annan art än här är fråga om. Ett exempel som: Mira el indecente cómo trae mi impermeable *Col.* hör sålunda icke hit, utan torde utelämnandet af *á* här bero på, att »el indecente» i själfva verket icke fattas såsom objekt till »mira» utan såsom subjekt till »trae» (objektet till »mira» är med andra ord allt det följande). Se här några andra dylika exempel: Mire V. el duque, qué animado está *P. V.: E. Miren la mocosa cómo habla G.: C. ¡ Si vieras tú esos Chactas y esas Átalas, qué vida me han hecho pasar! E.: Cr. Verás estos muchachos como nos divierten Feliu y Codina: Miel de la alcarria (Madrid 1895). Si vieses la tal Pepa, qué modos y qué remangos P. Bn.: M.; — det sista fallet, med förkortad bisats, bildar öfvergången till fall utan bisats (men med lätt underförstådd sådan) t. ex. ¡ Miren el puritano! *Col. Miren el mamarracho G.: C. Miren el falsillo, el tramposo G.: Am. ¡ Miren la Marisabidilla de la muchacha! Valb.: R. ¡ Miren Frigilis! (= sv. Se på F.! = Se bara, så F. borstar upp sig!). — Möjligen skulle äfven följande fall kunna vara af liknande art: ¿ Ves ese — me decía, — que se tambalea sobre las piernas . . . ? Pe.: E.**

orsaken närmast är af fonet.-stilistisk natur, jfr noten 2 pag. 45); *N.* säger, att det dir. objektet saknar *á*, när i satsen finnes en dativ; *B.*, att man kan och bör utelämna *á* vid ackusativen, när den sammanträffar med en dativ eller annan af *á* styrd bestämning, som kunde förväxlas med ackusativen, dock aldrig, när den senare är artikellöst nomen prop. på person.

De exempel jag antecknat tyckas gifva vid handen:

a) Prep. *á* bibehålles regelbundet, när det direkta objektet är artikellöst nomen proprium på person (åtminstone när det indir. objektet är pron. pers. conj.) t. ex. Si me das *á* tu Luis *G.: M.* Le daré *á* mi Luisita *E.: Cr.* ¿ Me darás en cambio *á* Elena? *Al. III.* Córdoba sonrió y le diste *á* Góngora *G.: T.* Envíame *á* Pablo en seguida *Pr.: S.* Con tal que me dejaran *á* Inez *G.: C.* ¿ Cuándo se determinará el rapaz *á* pedirme *á* Rita? *P. Bu.: P.* El recelo de que doña A. le quitase *á* D. Paco *V.: J.* Te robo *á* Cástulo *E.: M.* etc. — Dock: Las legiones de España y las Galias opusieron Galba *á* Nerón . . . y las de Panonia opusieron Vitelio *á* Otón *Ca.: D.* (BELLO fordrar för dylika fall en annan vändning).

b) I andra fall synes bruket vara ganska vacklande, men i det hela förefaller det, som om *á* vid det dir. objektet minst lika ofta användes som utelämnas; och när det dir. objektet är fullt individuellt och konkret, synes man t. o. m. afgjort oftare bibehålla *á*. I alla händelser torde utelämnandet af *á* vid förefintligheten af indir. objekt sväriligen kunna anses som allmän regel. Se här några exempel: El día 3 nos diste al marqués de la Concordia *G.: T.* En un solo día le diste *á* su primer poeta . . . *ib.* El cielo nos traiga pronto *á* nuestro amado monarca *G.: C.* Le trae sano y salvo al hijo del alma *Bl.* Prometió traerme al autor *P. Bu.: P.* Ponerle en brazos *á* la chiquitina *ib.* Después de suprimirle al marido *P. Bu.: Ir.* Me anunciaron al barón *ib.* Le designó *á* dos jóvenes salvajes *Al. III.* Le enseñó al ama de llaves *Pr.: E.* Novelistas que nos muestran *á* los ciudadanos que andan por ahí *Alas: N.* Así nos describe en »Paz y misterio» *á* la visión que . . . *Bl.* El arte con que nos presenta al heroe *Alas: N.* Mientras F. les presentaba al adorado amigo *Col.* Te presento *á* este amigo, el médico de V. *Aza: C.* Quería presentaros *á* mi buen amigo, el doctor B. *E.: H.* Te recomiendo *á* las ancianas del asilo *P. V.: E.* Me atraeré *á* los parciales de D. Paco *V.: L.* Se encuentra *á* su esposo de

cuerpo presente *E.: M.* Se llevó á la Regenta á la cama *Alas.: R.* Figurándose á los santos esposos camino de Belén *ib.* ¿Os figuráis á la hija de Isabel la Católica . . . pelando á la manceba? *P. Bu.: Tea.* Me van á matar á la pequeña *P. Bu.: P.* Para que se coman á los hombres malos *Al. III.* Capaz de beberse á toda su casta *Pe.: E.* — Dió á luz, en aquel mismo día á un hermoso niño *V.: J.* Había dado á luz á la infanta Leonor *P. Bu.: Tea.* Hubiera devuelto á la servidumbre á los católicos *Ca.: D.* He destinado á mi hija al celibato *G.: C.* Por no exponer á la chiquilla á un fracaso *P. Bu.: Ir.* Al someter á la mujer á tan rudas pruebas *P. Bu.: P.* Presentando al visconde (*ack.*) á las tres mujeres *Sell.* Han traído á nuestra patria al estado en que hoy se halla *G.: T.* Atrajo á nuestras viñas á todas las razas conocidas del globo *Sep.* etc.

Till jämförelse må äfven anföras en del exempel utan *å* (hvarvid, såsom synes, det dir. objektet ofta saknar fullt individuell begränsning, jfr III A): Ama, déle la niña *P. Bu.: P.* El diablo le da un hijo *Ca.: E.* Avisándola de que llamaría á sus puertas para entregarle una novicia *P. Bu.: Tea.* El mundo pedía más y le otorgaste un emperador *G.: T.* Yo os ruego que me concedáis un hijo *Ca.: E.* Proporcioneme V. un hombre con quien romperme el alma *G.: C.* Me ha deparado Dios el profesor que necesito *G.: Am.* ¿Puedes consentir que el demonio te birle la novia? *N.* Para el chico te traigo la chica *E.: H.* Nos trajo los estadistas admiradores de la enciclopedia *P. Bu.: T.* Llévase V. un médico *G.: Am.* Se lleva V. la más famosa muchacha que hay en todo Cádiz *G.: C.* Embotélleme V. un tonto de nuestros días *E.: M.* Figuráos un ángel, aéreo como la ilusión *Al. III.* Figuráos un Veuillot, sin su ingenio *Ca.: Cr.* Imagináos el Papa viendo morir en impenitencia al último Carlovíngio *ib.* — Dando al rey Don Pedro un hijo *Ca.: E.* Dió á luz una niña *P. V.: E.* Los romanos entregaban los gladiadores á las fieras *Ca.: E.* Para arrojar los primeros cristianos á los dientes y á las garras de las fieras *Ca.: D.* El director presentó á S. todos los empleados *P. V.: E.* Arrancándole á Julián el chiquillo *P. Bu.: P.* No quería sacarle el novio á mi hermana *ib.* etc.

För öfrigt bör påpekas, att utelämnandet af *å* i detta fall icke alltid befordrar tydligheten. HOYERMANN ger ett exempel, som i detta afseende är mindre lyckligt valdt: »Me recomendó

su amigo» = »han rekommenderade sin vän åt mig» (ty: »Me recomendó á su amigo» = »han rekommenderade mig åt sin vän»). Men »Me recomendó su amigo» kan ju också lika väl betyda »hans vän rekommenderade mig», d. v. s. genom utelämnandet af *á* i dylikt fall råkar man ut för en ny och icke mindre tve tydighet. NYROP har ett likartadt exempel ¹. — Fall finnas också, där utelämnandet af *á* skulle åstadkomma en svår tvetydighet, som icke alls förefinnes vid dess användande t. ex. Cuando se encontraban á esos profesores *Ca.: D.* ²

2) Prep. *á* utelämnas vid vissa verb för att angifva en speciell betydelse af desamma.

De verb, som grammatikorna härvid vanligen anföra äro: *buscar dejar querer tener samt perder robar*. De fyra först-

¹ Med afseende på *recomendar* kan jag ej underlåta att nämna, att jag äger en del icke använda rekommendationsbref, skrifna af litterata spanjorer, där vid *recomendar* det dir. objektet »dador» ständigt föregås af *á*: Recomiendo á V. con el más vivo interés al dador de esta . . . Se permite recomendarle con el mayor interés al dador . . . Te recomiendo con vivo interés al dador de esta . . .

² NYROP säger, att *á* vid det dir. objektet »undertiden» utelämnas, äfven när i samma sats finnes hvilken som helst annan bestämning styrd af *á*. Med afseende härpå tillägger han emellertid försiktigtvis sedan: »Dog kan man godt sige: Vino á ver á su amigo». Anledningen till ett sådant utelämnande af *á* som N. här synes äsvfta, skulle nu rimligen ej vara tydlighetshänsyn, utan vore det väl närmast fonet.-stilistiska hänsyn, som härvid skulle spela in: obenägenhet för sammanstötandet af formellt lika satsdelar. HOYERMANN tyckes ha en liknande uppfattning, jfr ofvan 1). Emellertid synes man i själfva verket icke alls draga sig för ett hopande af *á*-bestämningar, icke ens när de äro flera än två t. ex. Traerla á salvar á su hijo á toda costa *Alas: R.* Se obligó á los profesores á condenar á sus compañeros *Ca.: D.* El movimiento que impulsó á la luna á seguir al planeta *ib.* Se comprometió á no volver á amparar á ningún tunante *Pe.: S.* Los coches fueron hace mucho á buscar á todos á la estación *E.: M.* Estoy resuelto á enviar á los dos á presidio *Pe.: E.* Mandar al infierno al gran secretario *P. Bn.: P.* Llegó á sí á la criatura *ib.* etc. etc.

Emellertid kan man väl någon gång påträffa fall, där *á* möjligen kan anses saknas af antydd skäl eller detta åtminstone kan ha bidragit till dess utelämnande: Llevando á las ancas la parienta más joven *Pe.: E.* Se apresuró á coger la niña *P. Bn.: Ir.* Yo no llevé á New York mi cocinero *ib.* La idea de enviar á Orense la chiquilla *ib.* Un buque transportó el fugitivo al Oriente *Ca.: Cr.* Envío el alguacil á casa de algunos colonos *Pe.: E.* (här väl närmast för undvikande af det utan tvifvel mindre väljudande *al al.* Men samme förf. skrifer i *El Sabor*: Mandó á su hijo y al alguacil á buscar lo que . . .). — I alla händelser äro dylika exempel undantagsfall, på hvilka det ej går an att bygga en allmän regel.

nämnda höra emellertid afgjort icke hit, då vid dem prepositionens utelämnande uppenbarligen beror på, att det dir. objektet i förevarande fall saknar individuell begränsning (se nedan III).

a) Beträffande *perder* säga nu *W.*, *H.* och *N.* och äfven *B* (ehuru den senare icke förklarar frånvaron af *á* från synpunkten af verbets betydelse, utan såsom beroende på »despersonalización»), att dess objekt saknar *á*, då verbet betyder förlora, men har *á*, då det betyder fördärfva. Denna distinktion synes emellertid icke alls hålla streck att döma af de exempel jag antecknat, i hvilka i själfva verket *á* regelbundet förekommer äfven då *perder* har betydelsen förlora. Ett, säger ett, exempel har jag antecknat, där *á* saknas efter *perder* i denna betydelse: He perdido dos hijos que eran mi encanto *G.*: *T* (jfr nedan III A 2). Annars: No lloréis los que hayáis perdido á vuestra madre, á vuestra amante, á un amigo *N.* Había perdido á su mujer á los pocos años de matrimonio *Alt.* Con un miedo atroz de perder á su hija *ib.* A los cinco años de edad perdió á su padre *Bl.* Había perdido á su madre hacía ocho años *P. V.*: *E.* El recelo que tenía de perder á su adorador *V.*: *J.* Perder del todo á su Regenta era idea que le asustaba *Alas*: *R.* Los que pierden á un ser querido *P. Bu.*: *Tea.* Sin perder de vista al muribundo *Pe.*: *S* etc. — Beträffande WIGGERS' exempel »Perdió un hijo» kan anmärkas, att man här har kategoriartadt objekt (jfr III).

b) Hvad angår *robar*, skulle detta verb enligt *W.*, *H.* och *N.* sakna *á* i betydelsen bortröfva, men äga *á* i bet. bestjåla. Denna regel synes emellertid lika litet stämma med det faktiska bruket som den nyss för *perder* anförda. Äfven här har jag nämligen antecknat blott ett enda exempel med felande *á* efter *robar* = bortröfva (i hvilket f. ö. objektet är kategoriartadt): Saqueaban nuestros pueblos, robaban nuestras mujeres *N.* — men däremot många med *á*: Ofreciéndole mi auxilio para robar á esa mujer *G.*: *C.* Robaremos á la muchacha *ib.* Robaba á la virgen del castillo *Alas*: *H.* Había robado á la bella Helena *I.*: *C.* La insensata empresa de robar del hogar paterno á una joven *P. Bu.*: *Tea.* Tengo que robarte á tu esposo *E.*: *M.* Porque me han robado á mi mujer *Alas*: *R.* — således t. o. m. med utsatt dativ — o. a.

III. Prep. *á* utelämnas på grund af någon grad af »despersonalización».

A. Objektet angifver icke konkret person, utan är mer eller

mindre abstrakt (hvarvid det ofta sammansmälter med verbet till ett begrepp, är icke ett själfständigt, individuellt begränsadt föremål för dettas verksamhet).

Denna synpunkt, som dock förefaller vara ganska viktig, framhålles i allmänhet icke af de deskriptiva grammatikerna, ehuru de alla anföra åtskilliga hithörande fall; blott BELLO framhåller själfva synpunkten (bristande »determinación»).

Jag meddelar först de hithörande fall, som anföras af grammatikerna, med ett och annat tillägg.

1. Prep. *á* saknas, när objektet är ett släktnamn utan artikel eller annan likvärdig bestämning.

Angående detta fall finner man i grammatikerna följande: *W.* säger, att *á* saknas, när obj. är en plural utan artikel; *H.*, att ett appellativ utan art. eller annat bestämningsord saknar *á*; *N.*, att *á* saknas, när obj. är ett släktnamn utan art.; *B.* slutligen, och såsom en konsekvens af den ofvan antydda allmänna synpunkten, att appellativer utan artikel sakna *á*.

Se här några exempel ur den moderna litteraturen till belysande af detta fall: *Yo vestiré desnudos, visitaré enfermos, consolaré tristes G.: T. Todas las damas que han gobernado curas y servido canónigos en el mundo G.: Am. Se va á matar liberales como nuestros padres mataron moros y judíos Ca.: D. Entraba en Roma segando hombres con su espada Ca.: E. Se usan para adornar buenos mozos Col. No quiero mantener señoritos hambrientos P. V.: E. Sin tener que matar gente P. Bu.: Ir. Unos cuantos días bastan para que las listas aprisionen novio Pic. Rezaba porque la reina pariese varón Al. I o. s. v.*

Emellertid förekommer också *á* vid artikellöst objekt, och icke så sällan t. ex. *Bendijo á pobres y ricos Col. Ese rasero con que el abecedario mide á chicos y grandes Alas: N. Asombrando con mis hechos á españoles y franceses G.: C. Para herir con el mismo golpe á españoles y marroquíes N. Para conocer bien á carlistas y liberales Alas: N. Entusiasmando á espectadores y críticos Bl. Nunca persiguió á escritores, filósofos ni sabios P. Bu.: T. Nada tiene de sorprendente ver aunados contra ella á aristotélicos, medicastros etc. ib. Se complacen en presentar ante su hijos á preceptores y maestros, no como amigos, sino . . . Col. Pusieron en movimiento á guardias y serenos Scp. Como puerta de quien no teme á ladrones P. Bu.: P. Un lirismo propio para fascinar á principiantes Bl. Los aconte-*

cimientos ruidosos de la política que aficionan á genios más vehementes *ib.* Es corriente que duelistas inexpertos venzan á espadachines famosos *P. Bn.: Ir.* He amedrentado á hombres de mucho valor *Sell.* Habéis oído en este lado de la cámara á juvenes elocuentísimos *Ca.: D.* Mandó á grandes astrólogos de su reino á la corte de Aragón *Ca.: E.* Asistiendo á amigos á quienes la epidemia amaga *N.* Libertando así á gentes amarrados por D. Paco *V.: L.* Oprime á pueblos civilizados de antiguo como Polonia *Ca.: Cr.* S. Pedro no puede amparar á gente tan desalmada como tú *Pe.: E.* Él mismo debía designar á persona que le sustituyera *V.: L.* Dios te libre de criticar á hombre nacido *Alas: N.* etc.

Regeln angående utelämnande af *á* i detta fall bör sålunda icke få oinskränkt giltighet. Det är tydligt, att när nu *á* användes vid artikellöst objekt, hvilket, såsom af anförda exempel synes, visst icke är sällsynt, detta beror på att en större individuell begränsning föreligger, något som också torde framgå af en jämförelse mellan de båda exempelserierna. Bl. a. kan påpekas, att en specificering af objektet, särskildt genom motsättning, i regeln synes medföra användning af *á* (se de första exx. i sista serien).

2. Prep. *á* saknas vid dir. objekt föregånget eller bestående af kardinaltal.

Grammatikorna lämna härom något olika uppgifter: *W.* säger, att objekt föregånget af kardinaltal icke får *á*; *F.*, att *á* 'bei Zahlangaben' förekommer blott när dessa äro partitiva; *H.*, att *á* ej användes, om obj. är eller bestämmes af ett kardinalt; *N.*, att obj., när det bestämmes af kardinalt., ej får *á*, tilläggande: »dog anvendes ogsaa Præposition».

I själfva verket vill det synas, som kardinaltalet såsom sådant icke skulle ha så mycken inverkan på användningen af *á*. Men det inträffar naturligen ofta, att ett af ett kardinaltal (särskildt ett större) föregånget objekt har kategoriartad innebörd, i hvilket fall *á* också ofta saknas t. ex. He conocido cincuenta y seis gobernadores *Aza: G.* Apalea cien frailes, azotar cien dueñas *G.: C.* Mató doscientos franceses en un día *Al. II.* etc. Emellertid kan man äfven i dylikt fall finna preposition: Yo galanteé á trescientas mil mujeres *P. Bn.: Ins.*

Då åter större individuell begränsning föreligger, synes *á* ganska regelbundet användas, särskildt när partitiv bestämning

följer samt naturligen då bestämd artikel föregår t. ex. No amo más que á uno *E.: M.* Vió á dos lacayos que cuchicheaban entre sí *Col.* Marchábamos despacio cuando encontramos á dos padres del Carmen *G.: C.* Vió á unas niñas y á dos ó tres personas mayores hablando con el alemán *G.: T.* Ve á un chicote joven acoquinando á tres jayanes *E.: Cr.* Mató por su propia mano á tres ó cuatro reyes *V.: C.* Si no me agarro á la barandilla aplasto á tres ó cuatro feligreses *Aza: C.* Sólo castigó á trece principales *Ca.: L.* Encontraron á cuarenta suizos *Al. II.* Lograron libertar de la muerte á uno de los viajeros *N.* Colocó á dos ó tres protegidos suyos *Pic.* Vió parados en la vertiente á tres de los novicios *Col.* Estoy resuelto á enviar á los dos á presidio *Pe.: E.* Distrae un poco á las tres muchachas *G.: C.*¹

3. Prep. *á* utelämnas i visst fall efter verb. som betyda *göra, välja, utnämna*, o. d.

Härom säger *W.*, att *á* saknas vid verben utnämna, välja o. a., som jämte objektet ha en objektiv predikatsfyllnad, när de nämligen ha ett obj., hvars begrepp först genom verbets verksamhet uppstår; *F.* säger på samma sätt, att *á* ej användes, då görandets, väljandets, utnämmandets verb, hvilka kunna styra en dubbel ack., blott hafva den ack., som anger resultatet af verbets verksamhet; *H.* synes afse detta fall med den sväfvande anmärkningen, att *á* saknas, »när ingen förväxling kan äga rum»; *N.* säger något vilseledande, att *á* saknas efter verb, som betyda göra till, utnämna, anse för o. s. v.; *B.* slutligen, att pers. apellativer, som blott ange ämbeten, titlar o. d. ej få *á*.

Regeln sådan den formulerats af *W.* och *F.* håller nog streck. Men man kan också, och enligt mitt förmenande lämpligare, se saken från synpunkten af graden af objektets individuella bestämdhet, då det genast är tydligt, att det är, när objektet till de nämnda verben har abstrakt innebörd som *á* saknas. Vidare finner man vid närmare granskning, att ett dylikt kategoriartadt objekt äfven kan förekomma vid andra, öfverhufvud vid alla verb, som ange något slag af ävägbringande, alldeles

¹ Sedan ofvanstående affattats, har jag i en *Gramática castellana razonada* af R. PÉREZ BARREIRO (La Coruña 1897) funnit följande åsikt angående detta fall: «Como los numerales borran las diferencias cualitativas, con ellas cabe suprimir la preposición; . . . pero es preferible el uso de la preposición.»

oberoende af objektiv predikatsfyllnad, hvilka då väl lämpligen böra medtagas i denna grupp.

Se här en del hithörande exempel: Hace V. de mí el hombre más feliz *E.: M.* Todos los cuidados . . . no harán de un leño un dios *P. Bu.: Tea.* Hicimos bastantes prisioneros *N.* Quien hace la ley hace los infractores *ib.* La desgracia ha hecho más cristianos que el catecismo *G.: Am.* Jamás Visita hizo la niña de mejor buena fe *Alas: R.* (Fall som detta komma giftesvis mycket nära de i B nedan omnämnda). — El naturalismo no producirá un Dante ni un Homero *Bl.* De aquí que V. anhele producir un diputado *V.: L.* También podría yo crear diablos honrados y bonachones *N.* Un país desconocido que cría solamente cómicos malos *Alas: N.* Moscosos crían Moscosos es ya proverbial *P. Bu.: P.* Formó varios discípulos dignos de él *V.: C.* Ha forjado un Lutero á semejanza propia *Bl.* Os complacéis en modelar una mujer con un poco de barro *Al. I.* Ellos pintan la mujer con quien se sueña *Alas N.* etc. Hit höra närmast också fall som: ¿Quién había levantado del polvo de las muchedumbres tantos Sócrates, tantos heroes, tantos mártires? *Ca: E.* Levantó los antipapas contra los papas *ib.* Sacó de los riscos de Covadonga los nuevos redentores de la patria *Ca.: D.* (jfr. äfven nedan 12).

Någon gång påträffar man emellertid vid hithörande verb dels fall, där *á* användes, ehuru objektet anger kategori, dels fall där *á* saknas vid individuellt bestämdt objekt (båda väl analogiska) t. ex. Tenía facultad para nombrar al párroco *Col.* Al elegir esta sirviente única en su especie *P. Bu.: M.* — I ett fall som: La ocasión hace al ladrón y también al académico *I' alb.: R.* (i Sp. Akad:s lexikon: La ocasión hace al ladrón; och: El hábito no hace al monje) har det personliga objektet säkerligen *á*, därför att subjektet är sak d. v. s. af direkt tydlighetshänsyn.

4. Prepositionen *á* saknas vid *tener* i vissa fall.

Blott *H.* och *N.* framhålla särskildt *tener*: den förre säger, att *tener* i bet. 'haben, besitzen' icke får *á* med det tillägget, att när *tener* har ett fak. objekt, får det *á* framför det egentliga objektet, om detta står efter det förra; *N.* säger, att *á* ej användes vid *tener*, tilläggande: »Dog siges: Tengo por ayo á un frances».

Tener är nu till sitt betydelseinnehåll mycket obestämdt, och dess obj. är därför också ofta af generell innebörd, då natur-

ligt nog *á* saknas t. ex. Ahora vas *á* tener marido; pronto quizá tendrás hijos *V.: L.* Entonces nuestra patria tuvo Tirteos, Cides y Guzmanes *N.* Aquí tenemos Solones de veinte abriles *G.: C.* La sola idea de poder un día tener un hijo que llevase su ilustre apellido *V.: L.* Este *C.* tuvo un sobrino, muchacho templado *P. Bu.: I.* Tenía una doncellita criada en Maravillas *P. V.: E.* Así como teníamos allí un Bismarck hemos de tener tambien un Federico Diez *Valb.: F.* Los señores de *C.* sólo tienen esta hija *P. V.: E.* Martín tenía ya su Cosette *Alt.* etc.

Men *tener* kan också ha och har ganska ofta ett fullt individuellt begränsadt objekt (hvarvid verbet gemenligen, ehuru visst icke nödvändigt, är utbildadt med en bestämning, som inskränker dess allmännare betydelse), och i sådant fall får objektet också regelbundet *á* (*H:s* förbehåll angående det egentliga objektets plats synes ej hålla streck) t. ex. Yo no tengo *á* nadie *G.: M.* No tuvo *á* nadie *á* quien dejarte confiada *V.: L.* ; Tener *á* mi hijo! . . . ; Eso es tener un hijo! *E.: H.* Ella además me tiene *á* mí . . . ; ¡a su Lazaro! *ib.* Tenía *á* papá y *á* Gabriel con quien vivir *P. Bu.: P.* Esta nación, teniendo *á* Federico el Grande, ha tenido el iniciador de nuestra edad *Ca.: Cr.* Tomad todo eso . . . y tendréis al primer orador del mundo, *á* Emilio Castelar *Cañamaque: Los oradores de 1869* (Madrid 1879). Tiene unos padres muy buenos y tiene *á* Carmen *E.: H.* Ya sé que tengo *V.* al niño malo *G.: T.* ; Tiene *V.* al esposo ausente? *Aza: C.* Tiene *á* la mujer otra vez embarazada *P. Bu.: M.* Voy *á* tener al rapaz desquiciado *ib.* Esta observación tuvo desvelado al estudiante *ib.* Tuvo un poco mareado al conde *Alas: N.* Ha tenido al chiquillo con difteria *P. Bu.: Ins.* Tenía *á* la niña en brazos *P. Bu.: P.* (jfr. El arte de tener un chico en brazos sin que lllore *ib.*) Desea tanto como yo tener al niño en casa *G.: M.* Tenemos al enemigo en la plaza *P. Bu.: M.* Ya tienes *á* tu mujer en posesión de toda esta fortuna *Aza: Z.* Ahora no tenía al magistral para ayudarla *Alas: R.* Tenía *á* muchos por amigos *P. V.: E.* El tener de huésped *á* un forastero de tan mala cara *Al. III.* Mientras tuvo tan cerca *á* la muchacha *P. Bu.: M.* Tuvieron muy cerca *á* sus enemigos *N.* Teniendo *á* su lado al cura de cabecera *Alas: R.* Tenemos en casa *á* un caballero inglés *G.: T.* ; Quién ha de tener en estima *á* unos académicos como los de la Española? *Valb.: F.* Las generaciones viejas tienen por jueces naturales *á* las generaciones

jóvenes *E.*: *H.* Teniendo por actores á la mitad de los hombres *V.*: *J.* Aquí tienes á tu suegra *P.* *V.*: *E.* Ya tienes aquí á los convidados *Aza.*: *C.* *V.* tiene por allá á su hija *Alas.*: *R.* etc.

5. Prep. *á* utelämnas vid *querer* och *buscar* i vissa fall.

Såsom förut antydts, höra dessa verb till dem, för hvilka grammatikorna bruka fastställa olika betydelser, allt eftersom *á* brukas eller icke (så *W.*, *H.* och *N.*).

a) *Querer*, säga de, får *á* i bet. 'älska', men saknar *á* i bet. 'vilja ha'. Det förra är nog riktigt, men det senare blott med tillägget: om objektet har generell innebörd. Ty äfven i betydelsen 'vilja ha' har *querer* prep., om objektet är fullt individuellt (hvilket också, ehuru föga korrekt, antydtes af *H.*, som säger, att *querer*, liksom *tener*, får *á*, när objektiv pred. fylln. föregår objektet) t. ex. Todo inútil: él quería al magistral [= ville ha] *Alas.*: *R.* Todos querían al obispo por padre espiritual *ib.* Cuanto más guapo más esclavo quería al mísero escribiente *Alas.*: *U.*

b) *Buscar* får (enligt *H.* och *N.*) *á* i bet. 'suchen (das verlorene)' 'lede efter', men saknar *á* i bet. 'suchen (zu bekommen)' 'søge at skaffe sig'. Men denna betydelseskilnad kan dock ofta vara föga tydlig. Lika väl som i: ¿Busca *V.* á mi esposo? passar bet. 'lede efter' in i ett fall som t. ex.: ¿Buscaremos en los fabulistas antiguos ó modernos los predecesores de *S.*? *Bl.* Och i följande ex. har man giftesvis betydelsen 'søge at skaffe sig', men dock *á* (vid det objekt, som är konkret): No pudo buscar más persuasivos acusadores que á los dos padres *ib.*

Bello anför *buscar*, men nämner ingenting alls om betydelseskilnad, utan framhåller, att det är graden af 'determinación' hos objektet, som afgör, huruvida det får *á* eller ej.

Denna synpunkt torde också vara den lämpligaste både för *querer* och *buscar* — och för andra verb af likartad betydelse. Ty sådana finnas, ehuru grammatikorna icke nämna något därom. Särskildt vill jag påpeka det rätt vanliga

c) *necesitar*, hvars objekt gemenligen är af abstrakt innebörd och då följaktligen saknar *á* t. ex. Necesitamos uno que empiece *P.* *Bn.*: *Ir.* Necesitan un compañero para salir *Sell.* Necesitará un administrador para sus bienes *Al.* *I.* Por eso necesitáis, las que sois así, un esposo, un ser que os quiera *E.*: *M.* Llegaba la edad en que iba á necesitar una compañera *Alas.*: *R.* Necesitaba un restaurador celoso y adicto *P.* *Bn.*: *P.* Que yo



necesito tu hija, zas! pues contra tu voluntad te la cojo! *ib.* (här anger 'tu hija' icke bestämd individ) etc. — Härtill: El niño requiere un maestro severo *Bello*.

d) Andra till denna grupp hänförliga fall äro t. ex. Pedía allí candela, más allá un guía *Pe.: E.* Prefiero una chica humilde *P. Bu.: M.* ¿No podía haber procurado esta madre postiza para legitimarme sin comprometer á ninguna dama? *V.: L.* ¿Quiere V. que llame un médico? Nada, yo llamo á un médico *G.: Am.* — det sista exemplet är ganska belysande: i den första satsen fattar den talande objektet generellt, i den senare står det för honom fullt konkret.

6. Prep. *á* saknas vid *dejar* i vissa fall.

Äfven för *dejar* uppställa grammatikorna (*H.* och *N.*) en betydelseskilnad: i bet. 'verlassen' 'forlade' användes *á*, i bet. 'hinterlassen' 'efterlade' saknas det. Denna betydelseskilnad synes dock här vara en ännu olämpligare grund att bygga en regel på än vid *buscar*, ty dels är den ofta ganska svår att fixera t. ex. Deje una niña y encuentro un ángel *E.: Cr.* (snarare 'forlade' än 'efterlade'). Murió sin dejar á ningún hijo colocado *Alas: U.* (snarare 'efterlade' än 'forlade') — och dels har *dejar* åtskilliga andra betydelseskiftningar, angående hvilka 'se queda uno en ayunas' t. ex. Deja tranquila á tu mujer *Col.* ¿Vas á dejar sola á la niña? *Aza: G.* Cuatro brillantazos que dejan á uno bizco *P. Bu.: Ins.* Acertaba á dejar prendados á todos de su amabilidad. *V.: L.* Dejó á la corte y al gobierno burlados *Col.* Por de pronto dejaría á la niña en el colegio *ib.* o. a., där det ofta torde vara ganska svårt att pressa fram betydelsen 'verlassen' 'forlade', som skulle vara förutsättningen för *á*.

Äfven här synes det därför gifvet lämpligast att utgå från graden af objektets individuella bestämdhet, då inga svårigheter erbjuda sig.

*

Utom nu anförda fall af felande *á* vid objekt af mer abstrakt innebörd förekomma äfven andra, som i allmänhet icke nämnas af grammatikorna. Blott BELLO framhåller, såsom redan påpekats, själfva hufvudsynpunkten, graden af objektets 'determinación', men han är helt summarisk i sin framställning.

Af dessa öfriga hithörande fall må följande, något mer omfattande nämnas:

7. Verb som betyda *finna* o. d. t. ex. Nunca habría yo encontrado la mujer digna y tierna que hubiera podido hacerme dichoso *Al. I.* La teología encuentra en España sus intérpretes más aventajados *N.* ¿Dónde encontrarás un huesped mejor? *G.: M.* Todas mis riquezas daría yo si hubiese encontrado un amante resuelto y fino como tú *V.: C.* Encontraron un panegirista infatigable *Bl.* Solo Santander ha tenido la suerte de encontrar un pintor de su naturaleza auténtica *Alas: N.* Encontró un poderoso aliado para sus perpetuas disputas *V.: L.* Hurta un duro y encontrarás un juez *Sell.* ¿Dónde hallará un solo lector para sus escritos? *Valb.: R.* Le costará trabajo hallar una mujer que le quiera tanto como yo *P. V.: E.* Cuando hallaba en extranjis, como él decía, un paisano suyo *Pe.: E.* Perder la esperanza de hallar un buen marido *V.: J.* No hay tonto que no halle otro mayor que le admire *Valb.: F.* En vez de un culpable arrepentido halló un juez y un verdugo *P. Bu.: Tea.* etc. Härtill också fall som: Coger una niña virtuosa, créeme que es una ganga *P. Bu.: M.* Yo tambien quisiera pescar una Abelarda *G.: M.* o. a. — Men naturligen vid fullt konkret objekt, á: Encontró en la escalera á la generala *Col.* Deseo sinceramente que halle V. bueno á su señor padre *E.: M.*

8. Äfven vid *ver* (och liknande) kan objektet icke sällan vara mer eller mindre generaliseradt och stå utan á t. ex. Había matado el tiempo viendo las muchachas bonitas que pasaban *G.: M.* Casi todos iban á misa á ver las muchachas *Alas: R.* Cuando veis un hijo de Bohemia, lo confundís con un hijo de Alemania *Ca.: Cr.* Cuando veo una morenilla por la calle, me parece que es rubia *E.: H.* No he visto un músico más inaguantable en todos los días de mi vida *Aza: C.* Creyó ver una persona que se metió corriendo en casa de la viuda *Pe.: T.* A la claridad de la luna vi un hombre que se escapaba *G.: Am.* Vi un sujeto arrimado á la baranda *F.* Vió un monje que tenía la barba negra *Col.* Vió enfrente de sí una mujer de veinte años *Al. I.* Divisó agazapado en el fondo del gallinero . . . un rapaz de pocos años *P. Bu.: P.* — I fall som de sista är det det obekanta, som fattas abstrakt; men denna uppfattning, och därmed utelämnandet eller användandet af á, beror naturligen härvid på författarens tillfälliga sätt att se saken, jfr t. ex. Vió cerca de sí á un caballero vestido de negro *Al. III.* Entre ambas fuentes vi á un niño como de seis á siete años *P. Bu.: Tea.* o. s. v.

9. Verb som betyda *sända*: Lo dicho, dicho: enviaré mi padrino . . . Lo dicho, dicho: enviaré el mío *G.: C.* Pidiéndole que enviase un Padre á toda prisa para auxiliar á un muribundo *Col.* ¿No sería bueno mandar otro propio con el caballo del cura? *Pe.: T.* Los habilitados mandaban un ordenanza con los santos cuartos en una hortera *G.: M.* Mandaron sus emisarios abajo para saber lo que ocurría *Alas.: R.*

10. Verb som betyda *indela*: Habéis dividido los ciudadanos en castas *Ca.: D.* Separar los ciudadanos en castas *ib.* Clasificando los infantes en grupos de cierta edad *Sep.*

11. För öfrigt kan naturligen objektet vara af mer eller mindre abstrakt innebörd och *á* af denna anledning saknas äfven vid många andra verb, särskildt vid sådana af mer generell betydelse. Se här en del spridda exempel med olika verb, af hvilka nog ett och annat genom sin betydelse kunde närmas till någon af de anförda grupperna: La graciosa escultura de barro representando un vendedor de periódicos *G.: T.* Para la gente de escalera abajo el ama representaba un salvaje gracioso y ridículo *P. Bu.: P.* »Un marino» significaba, precisamente, un joven de 20 á 30 años *Pe.: E.* Para Octubre esperaba el mundo un Moscoso *ib.* ¿Soberbio vaso para encerrar un Moscoso legítimo, magnífico patrón donde ingertar el heredero, el continuador del nombre! *ib.* Presentando sus candidatas con arreglo á este cróquis *Col.* Presentando [framställande] una andaluza de Barcelona y un Don Paez *P. Bu.: Tea.* Sintió dentro de sí un hombre nuevo *Alas.: R.* ¿Ha conocido V muchos predicadores que se expresen con esa elegancia? *G.: C.* No conozco ningún sabio que no lo sea *E.: Cr.* Convirtió las mujeres en artilleros, los niños en zapadores *Ca.: D.* Vino un revelador sublime á proclamar el Dios del espíritu *ib.* Había el rey reunido los infantes, los arzobispos, los ricos hombres etc. *Ca.: E.* Deben siempre y por todas partes perseguir los infieles *ib.* Tenía derecho á desflorar las vírgenes *ib.* Retiró el representante oficial suyo de Constantinopla *Ca.: Cr.* Aquí cerca mataron un hombre ¿verdad? *P. Bu.: P.* Era la primera vez que casaba una hija *ib.* Petra era la encargada de despertar el amo *Alas.: R.* (här är objektet kategoriartadt; men strax efter fullt konkret: Llegó á quejarse de que sus ladridos no siempre despertasen al amo).

Gifvetvis beror härvid ofta användningen eller utelämnandet af *á* på författarens ögonblickliga uppfattning: fattar han objektet

såsom konkret, fristående individ, som utgör föremålet för verbets verksamhet, använder han *á*; fattar han det åter såsom abstrakt kategori, som mer eller mindre sammansmälter med verbalbegreppet till ett begrepp, utelämnar han *á*. Upplysande äro härvid exempel som de förut anförda: *Pidiéndole que enviase un padre para auxiliar á un moribundo* (det senare objektet står för författaren fullt konkret, det förra åter är kategoriartadt). ¿*Quiere V. que llame un médico?* Nada, yo llamo á un médico.

12. Slutligen må påpekas ett rätt vanligt hithörande mer begränsadt fall, nämligen då verbet bestämmes af ett af prep. *en* styrdt adverbial med konkret innebörd, under det objektet anger ett generellare begrepp. Härvid förekommande verb höra visserligen i allmänhet förut vidrörda grupper, men det torde dock icke vara olämpligt att påpeka ifrågavarande fall i och för sig: *Veía en ella la mujer de talento, la dama de gran mundo Col.* El gobierno veía en él su acusador *G.: M.* Ven en cuantos les rodean ó un espía, ó un ladrón, ó un verdugo *N.* Veo en Menéndez Pidal un hombre de grandísimo ingenio *Alas: N.* Encontró en los disputados unos hombres de talla común *Pe.: E.* Encontró un protector y amigo en el valeroso Migajas *G.: T.* Hallando un protector generoso en él que lo era de toda la juventud *Bl.* Los que en Monroy presentian un Béranger *ib.* Se negaban á reconocer en ellos los únicos dispensadores del ministerio episcopal *Ca.: E.* Adivinó en él un hombre de gran valor intelectual *Alt.* Las letras han perdido en él un ingenio y sus amigos un compañero leal *N.* La poesía meridional tuvo en él su mejor intérprete *P. Bn.: Tea* o. a. — Men när objektet är individuellt begränsadt eller så fattas, får det *á*: Conoció en él al Tuerto *Pe: E.* Para que reconociese en ella á su fatal enemiga, la Condesa de R. *Al. III.* Le fué más antipático que si viera en el á un alguacil encargado de prenderle *G.: T.* Se vería expuesto á muerte segura tan luego como cualquier cristiano descubriese en él á un enemigo de la Virgen *Al. III.*

B. Objektet, ehuru bestående af personnamn, fattas fullt neutralt och saknar därför *á*.

Detta fall, som ju också är temligen självklart, omnämnes i allmänhet icke af de deskriptiva grammatikorna. Emellertid torde det ej vara ur vägen att anføra åtminstone några få hithörande exempel.

1. Leo Naná por curiosidad *E.: H.* Tampoco habrás leído

La pícara Justina *Valb.: F.* No llega á mirar con desdén su Pepita Jiménez *Alas.: N.* Antes de escribir Consuelo *ib.* Había aplaudido Don Álvaro y El Trovador *Bl.* Bartolo, echa el Obispo [en artikkel] *G.: C.* etc. — Detta sálunda, när objektet angifver titeln på en skrift. När däremot objektet utgöres af ett en författare angifvande personnamn, hvarmed egentligen hans skrifter afses, användes som bekant regelbundet *á:* Me dormía leyendo á Kant *E.: H.* Tradujo al Dante *Valb.: F.* Tengo en mi librería varios diccionarios é historias de la música . . . y á Ortigues, sobre Canto llano *Alas.: N.* Leed al filósofo crítico más reverendo *Pe.: E.* Se ponía á leer á cualquiera de los poetas *ib.* Copiamos á sus escritores y reproducimos sus industrias *Ca.: D.* etc. — Ovanligt är ett fall som: Según que leíamos ó comentábamos este ó aquel otro lírico *G.: Am.*

2. Andra fall: Con objeto de ver los Reyes de la plaza de Oriente [= statyer] *P. Bn.: Ir.* Los altares que ostentaban sus santos de yeso y madera *Alas.: R.* Divisando allá en la sombra de la cabecera del lecho el antiguo Cristo de ébano y marfil *P. Bn.: P.* Sintió cierto temblor al mirar el Cristo [= en tafla] *V.: L.* Niegan la Venus de marfil; conocen la Venus de barro, *Sell.* Ya hemos visto el Santo [= la romería] *P. Bn.: Ins.* Sustituyendo el D. Manuel con el D. Juan en diferentes lugares del texto [sálunda namnen] *Valb.: F.* etc.

Anförda texter.

Al. I II III: P. de Alarcón, Novelas cortas I—III (Madrid 1882).

Alas.: N: L. Alas (Clarín). Nueva campaña (Madr. 87).

» *R:* » » La Regenta I—II (Barcelona 84—5).

» *U:* » » Su único hijo (Madr. 91).

Alt.: R. Altamira, Novelitas y cuentos (Barc. s. a., Colección Diamante 47).

Aza: C: V. Aza, El señor cura (Madr. 90).

» *G.:* » » El señor gobernador (Madr. 88).

» *S.:* » » S. Sebastián, Mártir (Madr. 87).

» *Z.:* » » Zaragoza (Madr. 94).

Bl.: P. Blanco García, La literatura esp. en el siglo XIX, II (Madr. 91).

Ca.: Cr.: E. Castelar, Crónica internacional (i La España moderna 91).

» *D.:* » » Discursos parlamentarios 1876—77 (Barc. 77).

» *E.:* » » Estudios históricos sobre la edad media (Madr. 75).

- Col.*: P. Coloma, Pequeñeces (Bilbao 1892).
E.: *Cr.*: J. Echegaray, Un crítico incipiente (Madr. 92).
 » *H.*: » El hijo de D. Juan (Madr. 91).
 » *M.*: » Mariana (Madr. 92).
F.: C. Frontaura, Gente de Madrid (Barc. s. a., Col. Diam. 19).
G.: *Am.*: B. Pérez Galdós, El amigo Manso (Madr. 85).
G.: *C.*: » » Cádiz (Madr. 78).
G.: *M.*: » » Miau (Madr. 88).
G.: *T.*: » » Torquemada en la hoguera (Madr. 89).
N.: G. Nuñez de Arce, Miscelanea literaria (Barc. 86).
Pe.: *E.*: J. M. de Pereda, Escenas montaÑeses (Madr. 85).
 » *S.*: » » El sabor de la tierra (Barc. 84).
P. Bu.: *Ins.*: E. Pardo Bazán, Insolación (Barc. 89).
 » *Ir.*: » » Arco Iris (Barc. s. a., Col. Diam. 29).
 » *M.*: » » Morriña (Barc. 89).
 » *P.*: » » Los pazos de Ulloa (Barc. 86).
 » *R.*: » » Mi romería (Madr. 88).
 » *T.*: » » De mi tierra (Barc. 88).
 » *Tea.*: » » Nuevo teatro crítico I, 2 o. II, 15.
Pic.: Picón, Los grillos de oro (Alman. de la Ilustración 1894).
P. V.: *A.*: A. Palacio Valdés, Aguas fuertes (Madr. 84).
 » *E.*: » » La Espuma (Barc. 90).
Sell.: E. Sellés, Las vengadoras (Madr. 92).
Sep.: E. Sepúlveda, La vida en Madrid (Madr. 86).
V.: *C.*: J. Valera, Cuentos y diálogos (Sevilla 82).
 » *J.*: » Juanita la Larga (Madr. 96).
 » *L.*: » Doña Luz (Sevilla 82).
Valb.: *F.*: A. de Valbuena, Fe de erratas del nuevo dicc. de la Acad. (Madr. 87).
 » *R.*: » Ripios vulgares (Madr. 91).



MÉLANGES GRAMMATICAUX

I, II.

PAR

O. ÖRTENBLAD



I.

Sur le mode avec les conjonctions concessives

(quoique, bien que, encore que, malgré que).

On a dit — et à juste titre — que »ce qui n'est pas clair n'est pas français». Cette règle générale ne me semble pourtant pas tout à fait applicable, dans la langue française, à l'emploi des modes personnels dans les propositions concessives. C'est qu'il y a, sous ce chapitre-là, certains faits qui présentent tant d'irrégularité ou d'inconséquence, que la clarté même, si elle n'est pas détruite, en perd pourtant quelquefois cette transparence qui est une des qualités de la langue. Ces faits, s'ils sont de nature à se dérober, pour ainsi dire, à un regard superficiel, n'en sont pas moins intéressants à étudier de plus près.

D'une part, la grammaire française exige l'emploi du mode subjonctif, quand il s'agit d'exprimer un fait ou un jugement »d'une manière vague» ou avec »une idée de doute» (A. Chas-sang), ou bien »pour énoncer, non un fait, mais une simple idée, présentée comme possible» (C. Ayer). D'autre part, c'est justement ce mode »du possible», »du douteux», »du vague», etc. qui s'emploie pour exprimer *le fait réel* énoncé — bien souvent — dans une proposition concessive conjonctive (*Quoiqu'il soit riche [il est riche], il n'est pas heureux*). Nous voilà donc en présence d'une contradiction bien peu compatible avec la limpidité du style français! On aura beau dire que le subjonctif serait amené par l'idée seule »du concédé», puisque, si la concession cesse d'être réelle, si elle n'est que supposée, on n'emploie plus le subjonctif, mais le conditionnel (*Quand il serait riche [il ne l'est pas], il ne serait pas heureux*).

Pour cet emploi du subjonctif exprimant une chose certaine, le savant romaniste M. Tobler en donne en quelque sorte une explication (voir la *Zeitschrift für Romanische Philologie* 1894, p. 408): »Wenn er (der Indicativ) nicht häufiger auftritt, so hat dies seinen Grund darin, dass auch in diesem Falle dem Nebensatze etwas von seinem herausfordernden Wesen bleiben kann und gelassen wird; er enthält dann nicht so sehr die Herausforderung eines Thatbestandes (denn dieser *ist* ja als wirklich anerkannt), wie die Herausforderung, der Thatbestand möge seine ganze entgegenstehende Kraft geltend machen.» — Cette espèce de métaphysique grammaticale ne me semble cependant pas pouvoir seule justifier la langue d'un certain manque de précision à cet égard; mais, s'il est vrai qu'il n'y a rien de fortuit dans n'importe quelle construction, comment expliquer cette incon séquence de la langue?

Je crois que, pour élucider ce point, on fera bien, ici comme ailleurs, d'en appeler à l'histoire de la langue. Tâchons donc de tracer une petite esquisse historique de la question.

On peut constater d'abord que les conjonctions concessives dont il est question ici, ne sont entrées dans la langue qu'assez tardivement, savoir au XIV^e ou au XV^e siècle (voir Hermann Johanssen, *Der Ausdruck des Concessivverhältnisses im Altfranzösischen*, Kiel 1885, pp. 20, 33, 46; en outre A. Darmesteter, *Cours de Grammaire Historique de la langue française*, p. 135). Il paraît qu'avant cette époque la langue a pu se passer de cette espèce de proposition concessive, abstraction faite du fréquent emploi de l'adverbe *encores* (sans *que*) avec le verbe au subjonctif. Comme on le sait, les conjonctions concessives les plus usitées *quoique*, *bien que* doivent leur origine à un »affaiblissement» des locutions *quoi que* (*que que*) et *combien que* (*con bien que*) du vieux français. Il était bien naturel alors, puisque *quoi que* et *combien que* demandaient ordinairement le subjonctif dans l'ancienne langue, qu'il en fût de même pour les conjonctions qui en sont dérivées. D'autre part, comme les propositions amenées par les locutions concessives *que que*, *quels que*, *con bien que*, *si . . . que* avaient quelquefois leur verbe à l'indicatif¹, il

¹ Pour cet emploi de l'indicatif, voir A. Stimming, *Die Syntax des Commines*, *Zeitschr. für Rom. Philologie*, 1877; A. Malmstedt, *Om bruket af finit modus hos Raoul de Houdenc*, Stockholm 1888, p. 96; R. Kowalski, *Der Conjunctiv bei Wace*, Breslau 1882, p. 38; G. Köhler, *Les quatre livres des Rois*,

n'est pas étonnant du tout qu'on trouve aussi le mode indicatif avec les conjonctions concessives: ce n'est là qu'une simple influence analogique.

Dans cette apparente irrégularité de l'ancien français, qui emploie facultativement l'indicatif ou le subjonctif dans les propositions concessives, je ne vois rien qui puisse nuire à la conséquence de la langue; au contraire, en mettant l'indicatif quand on voulait énoncer un fait précis (tout comme le suédois »*hvilken brottsling han än [faktiskt] är, vill jag förlåta honom*»), et en réservant le subjonctif pour ce qui exprimait un doute quelconque (»*huru brottslig han än må vara*» etc.), on ne faisait évidemment que se conformer à ce qui est devenu, dans la langue actuelle, une règle générale pour l'emploi des modes personnels.

D'ailleurs, les exemples de l'emploi de l'indicatif avec les conjonctions concessives ne sont pas, au commencement, bien nombreux. M. Tobler (v. la *Zeitschrift* 1894) n'en cite, pour le XIV^e siècle, qu'un seul avec *quoique* (*coy que cascun ama*. Badoüin de Séboure)¹. Le XV^e siècle ne nous fournit aussi, à ma connaissance, qu'un seul exemple (*quoique nous devenons Anglais*, Froissart)². Chez les auteurs du XVI^e siècle l'indicatif se rencontre un peu plus souvent. Ainsi Littré cite quatre exemples où *bien que* est construit avec l'indicatif. Ajoutons encore: *Bien qu'ici est une Princesse* . . . (St. Gelais). *Bien qu'au milieu tu sens* . . . (Aubigné). Il paraît donc qu'au XVI^e siècle *bien que* a commencé à remplacer *combien que*. Le poète Marot met quelquefois l'indicatif après *quoique* (*Quoyqu'envers toy n'avons . . . Quoique courir ne pouvois . . .*). La vieille locution *encore que*, qui était encore la plus usitée, se construisait assez souvent avec l'indicatif (p. ex. chez Monluc, Garnier, Commines, Amyot etc.)³. Ce mode se rencontrait aussi avec *nonobstant que* (v. Littré).

Erlangen 1888, p. 71; G. Busse, *Der Conjunctiv im altfranzösischen Volksepos*, Kiel 1886, p. 60; M. Dembski, *Inaugural-Dissertation*, Greifswald 1888, p. 75; W. Hellgrewe, *Inaugural-Dissert.*, Jena 1887, p. 27, etc.

¹ On trouve déjà *quoi que* avec l'indicatif dans Aucassin et Nicolette, mais *quoi que* est ici conjonction de temps (voir H. Johanssen, p. 21).

² Voir Littré et, de plus, J. Riese, *Recherches sur l'usage syntaxique de Froissart*, Halle 1880, p. 35.

³ Voir S. Gräfenberg, *Beiträge zur französischen Syntax des XVI Jahrhunderts*, Erlangen 1885, p. 75; Darmesteter et Hatzfeld, *Le XVI siècle*, p. 269; A. Haase, *Zur Syntax Robert Garniers*, p. 51; C. A. Ringenson, *Verbets syntax hos Blaise de Monluc*, Upsala 1888, p. 49; Procop, *Syntactische Studien zu*

Comme je viens de le faire observer, il y a lieu de croire que, si ces auteurs ont fait quelquefois régir l'indicatif aux conjonctions concessives, c'est qu'on les a construites, plus ou moins inconsciemment, à l'imitation des propositions concessives où la concession était marquée par *que que*, *quel que* etc. En conséquence, si cet emploi de l'indicatif est dû, comme l'a dit M. Haase (voir *Französische Syntax des XVII Jahrhunderts* § 83), à quelque »altfranzösische Auffassung», cette opinion me semble bien en faveur du vieux français, dont la manière de voir l'emporte assurément beaucoup, au point de vue de la lucidité du style, sur la manière illogique ou plutôt irréfléchie qui, sous ce rapport, caractérise la langue moderne. Du reste, M. Haase me semble un peu dans l'erreur, quand il dit: . . . »diese altfranzösische Auffassung ist den älteren Autoren des 17 Jahrhunderts noch sehr geläufig und findet sich auch bei späteren»; car c'est justement au XVII^e siècle que l'indicatif paraît gagner du terrain. Les écrivains de ce siècle, plus savants et moins naïfs que ceux du siècle précédent, s'attachaient à la pureté, à la forme solennelle et éloquente; et il est fort probable que, connaissant bien les lois du latin¹ à cet égard, ils ont imité la syntaxe latine, en adoptant cet emploi facultatif du mode indicatif comme une manière de distinguer clairement les propositions concessives exprimant une réalité précise, d'avec celles qui formulaient un doute. Cette influence savante, pour ainsi dire, est donc venue autoriser une construction qui était déjà courante. En tous cas, c'est dans les grands auteurs du XVII^e siècle qu'on trouve l'indicatif avec les conjonctions concessives. M. Haase (voir son ouvrage, p. 126) nous en donne lui-même seize exemples, tirés des ouvrages des meilleurs écrivains (Balzac, Voiture, Vaugelas, Malherbe, de Sévigné, Pascal et Bossuet). Ainsi nous avons l'indicatif neuf

Garnier, p. 123; R. Rübner, *Inaugural-Dissertation*, Leipzig 1896, p. 46; H. Keuntje, *Inaug.-Dissert.*, Bremen 1894, p. 25, etc.

¹ Comme on le sait bien, la grammaire latine donnait à choisir entre, d'une part, le subjonctif avec *quum* et *quamvis*, et, de l'autre, l'indicatif avec *etsi* et *quamquam*, ce dernier étant cependant construit plus tard avec le subjonctif (voir *Lateinische Grammatik* bearb. von Fr. Stolz und J. G. Schmalz, p. 344). — Sur un autre terrain aussi, l'influence de la syntaxe latine se fait remarquer par ce fait que dans le français du XVI siècle (p. ex. chez Montaigne) le subjonctif s'emploie souvent dans les propositions incidentes qui tombent dans le domaine du discours indirect, ce qui n'est plus l'usage (voir E. Voizard, *La langue de Montaigne*, Paris 1885, p. 112).

fois avec *quoique*, quatre fois avec *bien que*, trois fois avec *encore que*. Il ne serait pas difficile d'allonger cette liste. Voici encore quelques exemples: *Quoiqu'il est superflu de dire . . .* (Bussy). *Quoique quelques-uns seraient d'avis . . .* (Vaugelas). *Quoique l'on parera plusieurs de ces coups . . .* (Mém. d'Argenson). *Quoique à vrai dire, je ne suis guère en état de le faire . . .* (d'Ablancourt). *Encore qu'il les disperserait . . .* (Pascal). *Quoyqu'à la vérité vous vous condamneriez* (ib.)¹.

Sur ces vingt-deux exemples de l'emploi de l'indicatif, il y a huit fois le conditionnel, qui cependant ne saurait guère être regardé encore comme le substitut du subjonctif. — On ne doit pas non plus être surpris de trouver au XVII^e siècle encore quelquefois l'indicatif avec les locutions *si . . . que* et *quelque . . . que* (voir Weissgerber, Zeitschr. für neufranz. Sprache und Litt. 1886, p. 309).

Ce qui est intéressant aussi, c'est que les grammairiens de cette époque commencent déjà à discuter eux-mêmes cette question. Ainsi les deux littérateurs Ménage et Vaugelas, qui s'occupaient beaucoup des règles de la langue française, ont fait des remarques sur l'indicatif avec *quoyque* (voir Littré). Ménage blâmait Vaugelas d'avoir écrit: *Quoyque quelques-uns seraient d'avis* au lieu de *soient d'avis*. Et l'on estimait que l'indicatif avec *quoyque* était admissible dès qu'il y avait «deux ou trois mots entre la conjonction et le verbe»². Le célèbre poète Malherbe voulait qu'on gardât deux constructions «*bien que vous fussiez*» et «*bien que vous fûtes*», la première pour les choses douteuses et la seconde pour les choses certaines (v. Darmesteter, Cours de Grammaire etc. p. 137)³.

Aussi longtemps qu'il n'y avait pas de grammaire générale

¹ Pour l'indicatif avec les conjonctions concessives, voir Littré; en outre A. Haase dans la Zeitschrift für neufranz. Sprache und Litteratur IV, 5, p. 162; Vogels, Der syntaktische Gebrauch der Tempora und Modi, Bonn 1880, p. 502; List, Syntaktische Studien über Voiture, Franz. Studien I. etc.

² Cette remarque, pour plausible qu'elle puisse paraître, n'est guère confirmée par l'usage; ainsi, sur les 22 exemples de l'indicatif que j'ai étudiés, il n'y en a que 6 où le verbe soit séparé de la conjonction (autrement que par le sujet).

³ Il y avait aussi des opinions différentes au sujet des conjonctions elles-mêmes; ainsi, d'après Ménage, *bien que* serait préférable à *quoique* («En disant *bien que* au lieu de *quoyque* on rend la phrase moins dure»). Un autre écrivain, au contraire, disait qu'il faudrait éviter *bien que*, «spécialement en écrivant».

et acceptée de tous, l'usage était donc — comme de raison — incertain, les écrivains pouvant se décider en faveur d'un mode plutôt que d'un autre, suivant la nuance de leur pensée. »Il n'y a de grammairiens par excellence que les grands écrivains», a dit le philosophe Montaigne. Mais on ne s'est pas tenu longtemps à cette sage parole. Vers la fin de ce XVII^e siècle, ère des grands écrivains par excellence, la langue française, s'acheminant peu à peu vers son perfectionnement, et continuant à se polir, à s'épurer, à se simplifier, à se régulariser, à se faire classique enfin, a fini par atteindre cette forme sévère et complète qui peut servir de modèle, l'usage étant définitivement fixé par les décisions des grammairiens. Pour bien écrire, il faut toujours mettre au subjonctif le verbe d'une proposition concessive — voilà désormais la règle péremptoire et absolue. Et cette règle était de rigueur, si bien qu'on se crut même en droit de corriger le grand Molière, qui avait écrit (dans l'École des femmes, en 1662): »la mienne, quoique aux yeux elle *n'est* pas si forte»; du vivant de l'auteur ce passage resta intact, mais les éditions posthumes de 1682 ont corrigé cet indicatif, et nous lisons maintenant »quoique aux yeux elle semble moins forte» (comparez Littré).

Les écrivains du XVIII^e siècle ne se sont pas, autant que j'ai pu m'en rendre compte, écartés de la règle donnée, et c'est bien en vain que j'ai tâché de découvrir d'autres exceptions que celle-ci, trouvée dans Voltaire: »Vous que l'Amour prend toujours pour la mère, Quoiqu'il *sait* bien que Mars est votre époux.»

Mais la langue, essentiellement mobile, n'est pas un ensemble de règles immuables qu'il appartienne aux grammairiens de fixer au gré de leurs systèmes. Les grammairiens, comme l'avait déjà parfaitement compris le judicieux grammairien Vaugelas, ne sont pas »les législateurs», mais »les témoins» de la langue. Ce n'est que vers la fin de notre siècle qu'ils ont pu voir comment les écrivains ont commencé à se débarrasser d'une loi qui leur aura sans doute bien souvent paru peu naturelle. En effet, de nos jours, l'indicatif reparait quelquefois dans les propositions concessives. En voici quelques exemples¹:

¹ M. Vising, professeur à l'université de Gothembourg, a bien voulu me communiquer quatre de ces exemples.

Ils étaient si fiers, bien qu'ils en riaient quelquefois (Zola, l'Argent).

Offrant de laisser ses lunettes en gage, bien que, la vue si mauvaise, il ne pourrait¹ jamais rentrer chez lui sans elles (Mendès, Gog).

Bien qu'il serait peut-être à propos de parler ici de son trépas . . . (Delecluze, La nouvelle vie [traduction]).

Ni moi! reprit vivement M. Homais, quoiqu'il lui faudra pourtant suivre les autres . . . (Flaubert, Madame Bovary).

Il paraît que ce n'était pas convenable, quoiqu'il n'y avait jamais de scandale (Mendès, La maison de la Vieille).

Il faut d'abord que je me présente à vous et que je vous présente mon ami, quoique nous n'éveillerons en vous aucuns souvenirs (Sauvinière, Annales politiques et littéraires 1892).

Résigné et morne, quoiqu'il supporta admirablement la chaleur (Sauvinière, ib.).

Encore que les soins du ménage la devraient retenir au logis, encore que la mère suffirait à la vente (Mendès, L'Idéal qui passe)².

Malgré que je fus mal satisfait de mon arrestation, il y mit de la courtoisie (De Vigny).

Phénice m'accueillerait comme naguère, malgré que j'étais indigne d'elle (Mendès, Verger-Fleuri)³.

¹ Il y en a qui, pour la langue moderne, regardent le conditionnel comme une espèce de substitut du subjonctif. Le fait est que le conditionnel varie assez souvent avec le subjonctif (p. ex. après certains verbes tels que *ordonner* etc.); en est-il, peut-être, de même pour ces conjonctions concessives? Dans tous les cas, sur les onze exemples que j'ai mentionnés ci-dessus, il n'y a que quatre fois le conditionnel.

² Littré apporte encore cet exemple: «*Encore que vous me donneriez mille écus, je ne ferai pas cela*» (Chifflet), et il ajoute que cette construction est «vieillesse». Il y en a d'autres qui regrettent «la disparition presque complète» de la locution *encore que* (M. Hémon, voir Théâtre de P. Corneille, p. 238); mais on pourra se rassurer, car il y a certains auteurs modernes (p. ex. Mendès) qui emploient *encore que* presque aussi souvent que *quoique*.

³ Pour la conjonction *malgré que*, qui est la plus récente, Littré n'en admet l'usage que dans la phrase «malgré que j'en aie» etc. («tout autre emploi serait une faute»), et c'est là aussi l'unique emploi admis par les grammairiens, qui se copient comme à l'envi. Il n'y a guère que Mætzner qui ait cru à propos de rapprocher *malgré que* des autres conjonctions concessives. Il paraît même que cette conjonction commence à rivaliser avec les autres,

Les onze exemples qui précèdent et que l'on pourrait sans doute multiplier facilement¹, prouvent, entres autres choses, que le philosophe Montaigne avait bien raison de dire: »Ceux qui veulent combattre l'usage par la grammaire, se moquent.»

On objectera peut-être que, les exemples de l'indicatif étant si rares, il y aurait lieu de les attribuer à une petite inadvertance de la part des auteurs. Or, d'abord, on fera bien d'y réfléchir à deux fois avant d'accuser d'inadvertance un écrivain tel que Flaubert, dont on connaît bien le culte pour la forme et la manière dont il a soigné partout le style dans chacune de ses oeuvres. Et puis, supposé même qu'il y ait eu de l'inadvertance, qu'est-ce que cela prouve? Évidemment que le mode indicatif a bien été l'expression immédiate et naturelle de la pensée de l'auteur. Enfin, comme on le sait bien, il arrive très souvent que, dans la conversation, un Français emploie l'indicatif au lieu du subjonctif dans les propositions concessives.

En présence de cet indicatif², qu'on le rencontre soit dans la langue parlée, soit dans la littérature, je crois qu'on est autorisé à tirer les conclusions suivantes:

que la langue française comporte, dès l'origine, deux espèces de propositions concessives, dont l'une veut le subjonctif, l'autre l'indicatif; que dans une époque où la forme a été plus cultivée que la pensée,

quel que soit le mode, p. ex. *Nos aïeux nous valaient bien, malgré qu'ils ne fissent pas...* (Armand Silvestre). D'ailleurs, si, comme je l'ai fait voir, *malgré que* s'emploie quelquefois pour *quoique*, *bien que*, il arrive aussi qu'on met *quoi que* au lieu de *malgré que* (+ en avoir), p. ex. *Quoi que j'en aie, j'ai encore parlé pour le public* (B. Constant).

¹ Un de mes amis français m'a dit qu'il avait trouvé »*bien qu'il est*» dans Anatole France, qui est bien un des meilleurs représentants du français moderne.

² Quant aux propositions concessives amenées par *quelque... que*, *si... que*, *pour(si)... que*, *tout... que*, le subjonctif est jugé de rigueur, excepté avec *tout... que* qui, d'après la plupart des grammairres, préfère l'indicatif (comparez Ayer, Grammaire Comparée, p. 662 et Littré: »On mettait quelquefois le verbe au subjonctif, mais ce n'est plus l'usage»). Seulement, l'usage est loin d'être rigoureusement fixé; selon J. Bastin (voir Glanures grammaticales, Namur 1893, p. 32) *tout... que* se construit même plus souvent avec le subjonctif qu'avec l'indicatif. D'autre part — et cela n'est déjà plus si surprenant — l'indicatif se rencontre même avec les autres locutions, p. ex. avec *si... que*: Elle avait jugé que la présence du mari de sa fille — *si grands que furent ses torts* — s'imposait en ce jour de funérailles (Mendès, La Maison de la Vieille).

et où l'on a cherché à tout régulariser, les deux formes différentes de ces propositions ont été pour quelque temps ramenées à l'unité dans la littérature; mais que, le génie d'une langue ne se métamorphosant pas du jour au lendemain, le français a déjà commencé à s'affranchir un peu de cette contrainte grammaticale.

L'italien, l'espagnol et le portugais, probablement à l'imitation du latin, admettent les deux modes pour la proposition concessive (voir Diez, III, p. 361). Mon explication devra donc sembler d'autant plus plausible qu'elle établit une certaine analogie entre le français et les autres langues romanes.

II.

Sur la préposition *en* suivie de l'article défini.

Comme on le sait, cette préposition offre bien des difficultés pour les articles. Le plus souvent *en* s'emploie devant les noms indéterminés, très souvent aussi il se construit avec un nom pris partitivement ou précédé de l'article indéfini ou bien d'un mot quelconque suppléant l'article. Mais c'est à propos de l'article défini que commencent les difficultés.

Selon Littré «*en* ne s'emploie jamais avec l'article pluriel» et — «avec l'article au singulier on peut s'en servir dans quelques cas exceptionnels». Le Dictionnaire de l'Académie française nous apprend que cette préposition «n'est presque jamais suivie de l'article pluriel *les*, ni de l'article singulier *le* ou *la*, à moins que le nom ne commence par une voyelle ou une h muette». La plupart des grammaires admettent l'usage de cette préposition avec *la*, *l'* dans «certaines expressions»: *en l'air*, *en l'absence*, *en l'an(née)*, *en l'état*, *en la présence*, *en la faveur*, *en la chambre* (du conseil, des comptes). D'après A. Chassang (Nouvelle Grammaire française, p. 444) «*en la* est peu usité mais se rencontre dans le style soutenu». Mais toutes les grammaires

que j'ai pu compiler, en défendent d'un commun accord l'usage devant *le* et *les*. Malgré cette unanimité des grammairiens il y a cependant, comme nous allons le voir, des écrivains modernes qui se permettent assez souvent d'employer les combinaisons *en le* et *en les*.

Constatons pourtant et de prime abord qu'il paraît y avoir en effet, dans le génie de la langue, une certaine aversion à construire *en* avec l'article défini. Cela tient à ce que cette préposition avait originairement un sens général et vague, donnant au substantif une acception indéterminée et qui ne se comporte pas bien avec la détermination qu'amène l'article défini. C'est pourquoi il a dû être de convention d'employer *dans* toutes les fois que le nom était précédé de cet article. Seulement, cette différence de signification ayant sans doute disparu, on pourra dire à présent avec A. Chassang que «*dans* et *en* ont en général le même sens». Donc, cette aversion, s'il y en a encore, ne peut tenir qu'à la tenace influence de ce qui est une fois devenu un simple usage; car, comme le dit Littré, «il n'y a rien dans la préposition *en* qui répugne à l'emploi de *les* après elle» (il ne dit rien de *le*, *la*).

Ici encore il est intéressant d'en appeler à l'histoire de la langue. Pour le vieux français il ne peut être question que des deux combinaisons *en la*, *en l'*, les deux autres (*en le*, *en les*) étant représentées par *el*, *ès*. Le fait est qu'on rencontre *en la*, *en l'* déjà au XII^e et au XIII^e siècle (*en la cambre*, *en l'escu*), et que cette construction a été assez fréquente dans les siècles suivants, plus fréquente même que ne laissent croire les quelques cas cités par Littré. Mais c'est du XVII^e siècle que datent la plupart des exemples de cette construction; outre les expressions qui sont restées en bon usage et que les grammaires qualifient de «cas exceptionnels», on peut citer: *en la manière*, *en la proportion*, *en la primatie* (Pascal); *en la nature*, *en la langue* (Balzac); *en la connaissance* (Descartes), *en l'homme*, *en la terre* (Bossuet), *en la personne* (Pellisson), *en la ville*, *en la place* (Fénelon), *en l'espace* (Racine), etc. Vers le commencement du XVIII^e siècle il paraît en effet que le «classicisme» avait réussi à restreindre un peu l'usage de cette ancienne préposition, car, depuis cette époque et jusqu'à nos jours, les écrivains, obéissant aux règles des grammairiens, semblent avoir préféré *dans*, dès que le nom était précédé de l'article défini. — Quant aux deux

combinaisons récentes (*en le, en les*), l'histoire n'en saurait être longue. Littré ne cite pas un seul exemple de l'emploi de la première (*en le*), et peut-être n'en avait-il jamais vu, cette construction étant toute moderne; *en les* qui, selon Littré, «ne s'emploie jamais», se rencontre pourtant déjà chez Pascal (*en les livres, en les pauvres, en les riches, en les prestres, en les princes*). L'académicien Vaugelas blâmait cette construction, et c'est probablement à l'intention de Pascal qu'il dit, au sujet de *en les* (voir ses Remarques 547): «... ce qui est pourtant familier à un écrivain moderne, qui d'ailleurs est digne de recommandation»¹.

Cependant, la soumission des écrivains pour les règles des grammairiens n'a point duré sur ce terrain non plus. D'abord, les combinaisons *en la, en l'* sont, de nos jours, assez courantes (voir la Zeitschrift für neufr. Sprache und Litt. X, 6, p. 267). Il n'y a assurément pas besoin d'en citer des exemples, et je me borne à constater qu'après avoir lu douze volumes de Catulle Mendès, j'avais déjà trouvé 69 fois *en la* et 58 fois *en l'*, outre les exemples dont l'usage est consacré par — les grammairiens. Nous voilà déjà bien loin des quelques exceptions admises par les grammairiens. De plus, les combinaisons *en le, en les* même, dont ils défendent absolument tout emploi, se rencontrent aussi, bien que, cela va sans dire, l'usage n'en soit pas si fréquent que celui des deux autres (*en la, en l'*). Ainsi, dans ces mêmes douze volumes de Mendès, j'ai trouvé 28 fois *en le* et 20 fois *en les*².

On pourra objecter ici que le style de Mendès n'est pas bien fait pour représenter le français moderne; et l'on a raison, cet auteur, consciemment ou non, écrivant sa prose un peu comme le vers. Or, comme me l'a fait voir M. Vising, *en le, en les* se trouvent aussi chez des écrivains autrement renommés que Mendès; ainsi, grâce aux recherches de M. Vising, je peux citer: *en le ciel, en le livre, en le saisissement, en le bon droit, en les moments, en les races, en les ténèbres* etc., exemples pris

¹ Comme je viens de le faire observer dans mon essai sur les conjonctions concessives, le langage de Pascal présente encore d'autres exceptions aux règles des grammairiens; d'autant plus surprenant alors ce jugement que Voltaire a porté sur le style de cet écrivain: «Les Provinciales ont fixé les règles de la prose française» (voir M. Asmus, Cours abrégé de la Littérature française, p. 45).

² Voir là-dessus O. Örtenblad, »Stil och Språkbruk hos nutidens franska författare, I. Catulle Mendès», Venersborg 1898, p. IX.

chez Goncourt, Pierre Loti, Fouillée et autres. Je crois donc que les grammairiens feraient bien de modifier un peu leurs assertions à cet égard.

S'il est vrai que, règle générale, le français garde encore sa répugnance pour *en* + l'article défini, comment donc expliquer ce fait qu'il y a tant d'exceptions? Il se pourrait bien que certains écrivains soient assez judicieux pour se moquer de ce qui est illogique et inconséquent; qu'ils trouvent p. ex. '*en le cocur*' pas moins français que la construction déjà admise '*en la faveur*', et qu'ils pensent que l'oreille doit supporter '*en le traitement*' tout aussi bien que p. ex. '*en le traitant*' etc. Or, dans le développement d'une langue, la logique y est souvent pour peu de chose. Je crois plutôt à une influence en quelque sorte extérieure. Comme on le sait, il y a, dans la poésie, une certaine inélégance à faire un pied d'une syllabe muette finale; donc, la préposition *en* doit être un mot précieux au poète, par l'éclision qu'elle suppose (*j'aime, en les coeurs . . .*). De là, évidemment, l'emploi fréquent de cette préposition dans la poésie. Puis, les écrivains qui s'attachent à un langage euphonique, sonore, rythmé, s'en sont servis aussi dans la prose, peut-être bien sans s'en rendre compte eux-mêmes. En effet, sur les 186 exemples que j'ai pu étudier de plus près, il y a 75 cas où *en* est précédé d'un e muet final. — Outre cette »influence poétique«, je pense qu'il y en a aussi une autre, savoir une simple analogie syntaxique; c'est probablement cette analogie qui, en particulier, a souvent amené l'emploi des deux combinaisons »interdites« *en le, en les*. Si un verbe qui se construit avec *en*, a deux régimes, pourquoi changer de préposition dès que le second est précédé de l'article défini? Pourquoi ne pas dire p. ex. 'Il vaut mieux se confier *en* Dieu *qu'en les richesses*'? Pour terminer, je ne puis mieux faire que de citer ce passage de Pierre Loti, où les deux influences dont je viens de parler, ont pu être en jeu simultanément: »J'admire sa sérénité, *sa confiance en l'héroïsme* de son peuple *et en le bon droit* qui est du côté de l'Espagne (voir le Figaro, 6 mai 1898).



STRÖDDA ANMÄRKNINGAR

TILL

DEN ENGELSKA GRAMMATIKEN

AF

A. MALMSTEDT



I. Farther, further; farthest, furthest.

Hos Shakspeare förekommer hvar och en af dessa dubbel-former, såväl i adjektivisk som adverbial betydelse, i alla de funktioner som den andra dubbelformen. Dock kan på grund af de olika upplagornas sins emellan afvikande läsarter Shakspeares språkbruk icke i hvarje fall med visshet konstateras. Att döma af de få varianter, som Alex. Schmidt anför, tycks emellertid, som skulle i betydelse af "additional, more, other" *further* vara den oftast förekommande formen.

Hos Swift är *farther* i alla betydelser utan jämförelse förhärskande. Mot en mängd sådana exempel som *farther security*, *fa. answer*, *fa. information*; *to say, debate, improve farther* svara endast några exempel med *further*; och i st. f. *than* och *but* eller *except* använder Swift stundom *farther than*; ex. Gull. 78 "without any other effect *farther than*"; 242 "neither are they able to hold any conversation (*farther than* by a few general words) with their neighbours". I Goldsmiths Vicar förekommer i betydelsen *vidare* lika ofta *farther* och *further*; ex. *fa. notice*, *fa. interruption*; *fu. conversation*, *fu. acquaintance*.

Att i det nutida språket *further* äfven har lokal betydelse, hafva vi förut påpekat (Pedagog. Tidskr. 1895, s. 300), och i denna betydelse upptages detsamma äfven i våra nyare läroböcker.

Ett påstående, som vi någonstädes sett eller möjligen hört uttalas, att *farther* företrädesvis skulle användas om längre, *further* om kortare afstånd, hafva vi ej funnit bekräftadt. Visserligen använder Keith Johnston i sin Geography nästan uteslutande *farther* och *farthest*, men såväl här som i andra geografiska arbeten förekomma dock *further* och *furthest*; ex. The Geogr. Journal IX, 80 "Still *further* east the North Downs are traversed by the Darent, the Medway and the Stour"; Blackie's

Geogr. Reader III, 10 "the *furthest* point north"; och "the *furthest* heavens" (Hawthorn) torde vara minst lika aflägsna lokalteter som "the *farthest* ends of the world" (Macaulay), hvilken punkt på jordklotet man än tager till utgångspunkt.

Om kortare, i dagligt tal förekommande afstånd användes af adjektivet *far*, enligt hvad våra exempel utvisa, ungefär lika ofta den ena som den andra formen; ex. Ouida, Moths 109 "the talk ceased as the door at the *farther* end opened"; Humphrey Ward, David Grieve III, 252 "David was apparently bending over a drawer which he had opened on the *farther* side of his writing-table"; Hall Caine, Son of Hag. II, 36 "The waggon was about half full of sacks, and Mercy crept down in the *farthest* corner"; — Ibsen. Ghosts 14 "Regina . . . goes out through the *further* door on the right"; Troll., C. Richm. I, 184 "the *further* end of the room"; Ibsen. Hedda Gabler 116 "the *further* room"; Hawthorn, The House of Seven Gables 49 "from the *furthest* interior of the omnibus".

Äfven af adverbet *far* användas utan åtskillnad båda formerna, såväl a) då *längre* har rent lokal betydelse (= på eller till ett aflägsnare ställe) som ock b) då det visserligen är att fatta i figurlig bemärkelse men rumsföreställningen klart framträder; ex. a) Kipling, Light 8 "we'll get another pistol that will carry *farther*"; Crump 56 "put out your tongue a little *farther*". — Jeaffreson, Engl. Dial. 100 "No, wait till we get a mile or two *further* on"; Lewes, Hist. of Phil. II, 241 "He was obliged to retreat *further* into Holland"; Ibsen, Hedda Gabler 70 "Leans *further* back in the chair"; b) Macaulay, Hist. I, 16 "In no country had the enmity of races been carried *farther*"; Green 189 "Edward in fact seemed to have no desire to push *farther* the rights of his crown"; Crump 98 "Well, I thought about ninety or a hundred pounds, but I would go a little *farther*, if I found anything eligible". — Green 286 "But few men were really *further* from the feudal ideal"; Ibsen, Rosmersh. 100 "I have never stood *further* from my goal"; Ouida, Moths 323 "He began to understand that he was *further* from her than any other creature"; Troll., C. Richm. I, 113 "devising how their money might be made to go *furthest*".

Äfven i icke-lokal betydelse (= vidare, ytterligare, annan, ännu mer) är såväl den adjektiviska som den adverbiala komparativformen *farther* i det nittonde århundradets litteratur långt



ifrån sällsynt; ex. Thack., Van. F. II, 65 "her husband's *farther* opinion"; II, 153 "to their *farther* mortification"; ib. "*farther* credit"; Dick., M. Chuzzlewit II, 140 "Martin looked at him for *farther* explanation"; Ouida, Moths 304 "tell him I have no *farther* use for them"; Lewes, Hist. of Philos. II, 97 "no *farther* assistance was to be expected"; Crump 103 "In that case it will not be necessary to inquire into anything *farther*"; Thack., Van. F. I, 36 "Miss Sedley declined to bear him company any *farther*"; Ouida, Moths 10 "to plague her *farther*"; 240 "which *farther* discomfited her"; Bellamy, Look. backw. 88 "he would have still *farther* to pay for the service".

Särskildt har Ruskin, liksom Swift, en tydlig förkärlek för denna form; ex. Stones of Venice II, 50 "*farther* account", "no *fa.* injury", 54 "the *fa.* division into Christian and Pagan", 57 "*fa.* relation", 85 "a *fa.* proof", 96 "*fa.* details", 98 "*fa.* notice" [däremot 28 "*further* injury", 35 "*fu.* reason", 81 "*fu.* licence"]; 43 "the intention is *fa.* confirmed", 74 "to examine *fa.*", 120 "to agree *fa.*".

Däremot förekommer i öfriga af oss undersökta arbeten i denna betydelse konstant *further*, på grund hvaraf vi utan tillägg af ett *perhaps* (jfr Baskerville-Sewell, Engl. Gramm. s. 113) våga påstå, att denna form är den vanligare i betydelse af *additional*.

Öförklarlig är den uppgiften i Smith-Halls Engl. Gramm.¹⁰ s. 26, att "*Farther* is rare as Adjective".

II. Whoever? Whatever? Wherever? However? Why ever?

Ex. Ouida, Moths 316 "The truth?" said lady Dolly . . . 'Who ever does tell the truth?'" 317 "Of course we will not quarrel", said her son-in-law with his cynical smile; 'whoever does quarrel in our world?'" H. Caine, Son of Hag. I, 134 "Mercy me, and *whoever* is it?" id. Christian II, 268; Storm, Fr. Dial. 27 "*Whatever* is ordinary talk, then?" Afzel., Elementarb.² 124 "*whatever* put that idea into your head?" ib. 136 "*What ever* would you have said, George, had I sold our Dick for fifteen guineas?" Afzel., Gr.², 98 "I dont care *whatever* he says";

Doyle, Myst. 231 "*What ever* would he look like?" H. Caine, Son of Hag. I, 11 "Bless thee, Gubblum, and *whatever* didsta do?" ib. 12, 110, 179 m. fl.; Ouida, Moths 259 "Oh, Princess, if it be not too intrusive, may one beg to know *wherever* you got that treasure?" Ibsen, Nora 19 "Then *wherever* did you get it from?" [I Archers öfvers.: *where ever*]; H. Caine, Son of Hag. I, 63 "Why, man, and *wherever* hasta been since Whissen Monday?" m. fl. Thack., Van. F. II, 295 "Old Osborne expressed his surprise *how ever* such a fellow as that should possess either brains or reputation"; Ouida, Moths 45 "I tell you, it was disgraceful, and goodness knows *how ever* I shall explain it away"; ib. 277 "Dear me! with all this crowd, *however* shall we find the carriage?" ib. 38 "*however* could you be so quite too dreadful?" Hall Caine, Christian II, 255 (i en obildad persons mun) "Lor, Sir, *why ever* didn't you say it was you?"

Enligt *The Century Dictionary*. det enda arbete, där vi funnit dessa sammansatta frågeord upptagna, användes i det nutida talspråket, i synnerhet i England, *whatever?* och *however?* (*whoever?* *wherever?* och *why ever?* omnämnas ej) i st. f. *what . . . ever?* *how . . . ever?* "one or more words intervening". The C. D. räknar således tydligen *ever* såsom stundom hörande till frågeordet, äfven om de två orden stå åtskilda. Exempel på interrogativt *what . . . ever?* *how . . . ever?* äro Dick., Chr. Car. 50 "*What* has *ever* got your precious father?" och Hughes, Tom Brown 44 "*How* she could *ever* have had such a stolid boy as Job for a child, must always remain a mystery". Vi anse oss därför hafva haft full rätt att ofvan upptaga äfven de exempel, där de två orden icke för ögat utgöra ett, då svårigen i något af dem *ever* kan hafva temporal betydelse. Det synes oss också mer än sannolikt att *whatever* i det ur Afzelius' grammatik hämtade exemplet, som af A. anföres såsom allmänt relativum, är att uppfatta såsom frågande pronomen, då såväl franskan som svenskan efter motsvarande och liknande verb använda indirekt frågesats: "n'importe qu'il fasse", "jag frågar inte efter *hvad* han gör"; jfr äfven H. Caine, Christian II, 288 "What matter *whatever* happened?" Om något bevis behöfs för att bisatsen i den svenska satsfogningen är en indirekt frågesats, så finna vi det däri, att *fråga efter* aldrig förekommer absolut, utan nödvändigt fordrar ett objekt, således här en objektsats, hvartill en allmän relativsats är oduglig.

Att dessa frågeord, såsom The C. D. angifver, i synnerhet förekomma dialektalt, finna vi bekräftadt däraf, att H. Caines A Son of Hagar, där skådeplatsen är förlagd till Cumberland och dialogen till stor del affattad på cumbrisk munart, ensam innehåller flere exempel än alla våra öfriga tillsammans.

Men att *whatever*? icke förtjänar att kallas "vulgar" bevisas dels af exemplet från Storms Dialogues, dels af många bland de öfriga exemplen, där de andra orden användas af högt bildade personer.

Att det egentliga frågeordet och adverbet, sedan de kommit att stå bredvid hvarandra, slutligen ingått en närmare förening, däri ligger ingenting märkvärdigt. En dylik förening har, för att ej tala om de äldre sammansättningarna *cannot* och de med *ever* sammanstatta relativa pronomina och adverbena, på senare tider ingåtts mellan *dare* och *say*, hvaraf frukten blifvit imperf. *he daresayed* (Storm, Engl. Phil.² 770, 1025, 1051)¹.

Egendomlig är däremot i flere af de anförda exemplen adverbets plats närmast efter frågeordet. Möjligen förhåller det sig därmed så, att frågeordet och adverbet börjat uppfattas såsom hörande tillsammans (äfven om de ej skrefvos i ett ord) först i sådana satser, där *ever* regelbundet har eller åtminstone kan hafva sin plats omedelbart efter frågeordet, d. v. s. i direkta frågesatser, hvilkas subjekt är *who* eller *what*, och hvilkas predikat utgöres af verb i enkel form samt i indirekta frågesatser. Har *ever* tidsbetydelse är väl dess regelbundna plats, såsom antydes i The C. D., mellan hjälpverb och hufvudverb, såsom David Grieve II, 272 "How could he *ever* have hoped to hold a creature of such complex needs and passions?" Klart är emellertid, att ingen skarp gräns existerar mellan ett temporalt och ett förallmännligande *ever*, och att i följande båda exempel tidsbetydelsen i alla händelser icke framträder synnerligen starkt: Newman, Apologia 171 "Who could *ever* dream of making the world his confidant?" Storm, Fr. Dial. 21 "Can you imagine anything sillier? Who *ever* would have thought it?" hvilket senare är en öfversättning af "Qui l'aurait *jamais* cru?"

¹ Likaså skrives stundom "in the *longrun*" (Carlyle, Fr. Revol. I, 274) och "at *anyrate*" (Meredith. Amaz. Marriage II, 124, 195).

III. Imperfektformerna *dared*, *durst*, *dare*, *need*, *use*.

Då Afzelius (Gr.², s. 33) i likhet med Calwagen såsom imperfekt af *dare* i första rummet upptager *durst*, kan han åberopa sig på utmärkta auktoriteter. Sweet (Short Hist. Engl. Gramm., s. 186), Mason (Engl. Gramm.³¹ s. 92) och Smith-Hall (Engl. Gramm.¹⁰ s. 67) upptaga samtliga såsom imperf. af *dare* = *våga* endast *durst* och anför *dared* blott i betydelsen af *challenged*¹. Men med språkbruket stämmer detta icke öfverens. En författare i Engl. Stud. XX, s. 266 ff., A. E. H. Swaen, har visat, att i nittonde århundradets litteratur *durst* nästan undanträngts af *dared*. Mot 134 exempel med *dared* kan S. endast ställa 22 med *durst* och af 13 exempel, hämtade från George Eliot, har endast 1 sistnämnda form.

En annan imperfektform af *dare* som vi för många år sedan iakttagit hos Marryat (Jacob Faithf. 10, 124, 160), Kingsley (Hypatia I, 12) men om hvilken vi länge förgäfvets sökt någon upplysning i grammatiker och ordböcker, är *dare*. Först i Engl. Stud. XXII, 334 hafva vi funnit denna form omnämnd af G. Sarrazin, som anför flere exempel från Kingsley, äfvensom från W. Black. S. anser formen hafva uppkommit så, att *daredn't* i uttalet förenklats till *dem't*, hvilket sedan uppfattats såsom sammansatt af *dare* och *not*, och enligt S. är formen vanlig i umgängesspråket. I Engl. Stud. XXIII, 219 påpekar Swaen, att denna imperfektform, som enligt S. är mycket sällsynt, redan förut finnes upptagen i N. E. D. samt i Hoppes Supplementlexikon (hvilket i sin ordning citerar Stratmanns Beiträge, 1860). I Engl. Stud. XXIII, 460 anföras ytterligare exempel, från Thackeray, Tennyson, Mrs. Humphrey Ward, Hall Caine och Conan Doyle, af Jespersen, som delar Sarrazins åsikt om formens uppkomst.

Åtminstone bland våra inhemska läroböcker i engelska torde Afzelius' Gr.² vara den första, som omnämner imperfektformen *need* (s. 128). Denna form, som enligt A. i talspråket är den vanliga imperfektformen, är icke heller i litteraturen sällsynt; ex. Swift, Gull. 167 "I told him . . . that I could direct his workmen how

¹ I A New Engl. Gramm. anmärker dock Sweet (s. 422), att *durst* är sällsynt i talspråket.

to make those tubes, of a size proportionable to all other things in his majesty's kingdom, and the largest *need* not be above a hundred feet long"; Thack. Van. F. I, 250 "As he said this, poor William Dobbin blushed crimson and felt and owned that he himself was a traitor. But for him, perhaps, this severance *need* never have taken place"; ib. II, 162; Newnan, Apologia 216 "I thought in 1843 that perhaps I *need* not forfeit my existing relations towards it"; Troll., C. Richm. II, 124, 167, 324, 329; Bellamy 37 "he replied that I *need* have no anxiety about sleeping"; Maurier, Trilby I, 77 "He was not a nice man, and there was no pathos in his poverty—a poverty that was not honourable and *need* not have existed at all". Exempel från andra författare anföras af Jespersen (Engl. Stud. XXIII, 461), som ock anför ett exempel på *use* såsom imperfectum, hämtadt från Pinero, Sec. Mrs. Tanquerai "My face is covered with little shadows that *usen't* to be there". Äfven denna form anser J. hafva uppkommit genom en förenkling af *usedn't* till *usen't*, hvilket senare uttal är det i umgängesspråket vanliga; jfr Storm, Engl. Phil.² 1050.

IV. Bestämd artikel.

I. Bestämda artikelns utelämnande framför flodnamn är icke inskränkt till det poetiska språkbruket (jfr Imm. Schmidt, Gr.⁴ s. 270); äfven i prosa förekomma, om ock blott undantagsvis, exempel därpå, på alla de ställen vi iakttagit efter preposition; ex. W. Besant, London I, 152 "On the south side of *Thames* . . . there were two great Houses"; Green, Short Hist. 98 "along *Loire*"; 116 "the pleasant vale of *Seine*"; 121 "on the banks of *Severn*"; 133 "the course of *Thames*" (på långt flere ställen i samma arbete utsättes dock artikeln); Ouida, Moths 31 "from *Neva* to *Tagus*, from *Danube* to *Seine*". Ett exempel från Macaulay anføres af J. Koch (Wissensch. Gramm. s. 236), som särskildt påpekar sådana adverbiala uttryck som *up Thames*, *south Thames*¹.

¹ I tyskan utelämnas i ett fall artikeln konstant framför ifrågavarande substantiv, nämligen framför två eller flere genom *und* förenade, af samma

2. Att artikeln kan utsättas framför *town*, äfven då detta ord står i tydlig motsättning till *the country*, dock under förutsättning att man menar en viss stad, icke stad i allmänhet, framgår af regeln hos Elfstrand, s. 94; exempel därpå äro Storm, Fr. Dial. 2, "I live in the country a little way out of [the] *town*"; ib. 3 "Well, I live in [the] *town*. and prefer it to the country"; Ibsen, Ghosts 12 "He looked in at my house last time he came to *the town*"; ib. 24 "Last time he was in *the town*. I was really touched by him." Däremot Ibsen, Hedda Gabler 59 "I have been hearing that that singer — she is *in town* again"; Lessing, Emilie Galotti 180 "Where is she? In *town* or at her villa?" 189 "The countess Orsina came to *town* yesterday".

3. Om bruket af best. art. vid superlativer yttra sig äfven så utförliga grammatiker som Imm. Schmidts och John Kochs tämligen knapphändigt. Den förre har under en enda regel sammanfört hvad han därom har att meddela, men detta har haft till följd att regeln blifvit högst sväfvande och oredig. Ur denna regel hade först och främst bort afskiljas *last* och *next*, som kräfvat sin särskilda regel, samt vidare det fall, hvarpå hos Sch. "Women are *best*. when they are at rest" är ett exempel. Högst oegentligt förefaller det oss att, såsom somliga författare göra, kalla superlativen i dylika exempel *absolut*, då ju äfven här en jämförelse eger rum, visserligen icke mellan olika personer eller föremål, men dock mellan en och samma person eller sak vid olika åldrar, tillfällen, ställen m. m. Benämningen *absolut* tillkommer superlativen endast då den icke uttrycker någon jämförelse alls; ex. "han mottog mig med den mest förekommande vänlighet". Att lämna en fullständig utredning af artikelns användning vid superlativer, därtill se vi oss ej i stånd. Allt hvad

preposition styrda flodnamn, stundom äfven framför två koordinerade flodnamn i annan ställning samt framför ett flodnamn och ett annat därmed koordinerat geografiskt namn; ex. "zwischen Elbe und Oder": "zwischen Saale, Elbe und Mulde" (Stacke, Deutsche Geschichte); "Mailand liegt zwischen Olona und Lambro an schiffbaren Kanälen, die Tessin und Adda verbinden, mitten zwischen Alpen und Po" (Daniel, Handb. d. Geographie); "zwischen Eider und Schley" (Stacke); "zwischen Rhone und Pyrenäen" (Dav. Müller, Deutsche Gesch., s. 7); jfr "entre Seine et Loire" (Duruy, Abrégé d'Hist. Univers.). I det enda engelska exempel af detta slag vi känna står artikeln utsatt framför det första flodnamnet, Keith Johnston, Geogr. 185 "between *the* Glomen and Klar Elv".

vi med stöd ef vårt material därom kunna meddela är: Artikeln utelämnas

a) framför en superlativ (likasom framför ett ordningstal), som bestämmer en titel eller ett släktskapsord i predikats- eller appositionsställning; ex. Macaul., Hist. I, 223 "The King was brought to consent to a marriage between the Lady Mary, *eldest* daughter . . . of the Duke of York, and William of Orange"; Doyle, Myst. 262 "Nicholas Cronin, Esq., *eldest* son of Nich. Cronin, Esq. of the Woodlands, Cropshire"; (Green, Sh. Hist. 152 "Though *fourth* son of this crusader, Simon became possessor of the English earldom of Leicester");

b) framför en superlativ, som tillika med ett följande af föregånget pluralt subst. i obestämd form utgör apposition till ett föregående substantiv; ex. Hughes, Tom Brown 96 "There stand the School-house præpostor, *safest* of goalkeepers, and Tom by his side"; Kipl., Light 110 "they chattered of Kami, *wisest* of teachers"; W. Besant, London II, 2 "For instance, the north wall of the present mean little church of the Holy Trinity, Minorities, *ugliest* and *meanest* of all modern London churches, was formerly part of the wall of the nuns' chapel." En medverkande orsak till artikelns utelämnande framför superlativen ligger helt säkert däri, att det efter *of* följande substantivet är artikellöst; och denna konstruktion, som väl egentligen tillhör den poetiska och retoriska stilen, men i de anförda exemplen tydligen användes i komiskt syfte, är därför utan tvifvel att anse såsom ett fall af hvad Plattner (Französk. Schulgramm.², s. 254) kallar "Korrespondenz der Artikel".

c. Framför en superlativ, som bestämmer ett af preposition styrdt abstrakt substantiv, kan art. utelämnas; ex. Besant & Rice, All Sorts and Cond. I, 35 "Of course the persons of *greatest* consideration among them were the noble pair who enjoyed the title"; Jespersen, Progr. in langu. 112 "that theory . . . which has met with *greatest* favour among philologists, and which has been expounded with *greatest* precision and consistency by Schleicher"; ib. 118 "those languages to which the term agglutination seems first and with *greatest* propriety to have been applied"; ib. 363 "But it is just sentences of this sort whose genesis we can imagine with *greatest* ease on the supposition of a primitive period of meaningless singing." Något liknande exempel *med* art. ha vi ej råkat på; men då en af våra engel-

ska bekanta på det bestämdaste ogillat artikelns utelämnande i de anförda satserna, draga vi däraf den slutsatsen, att den *kan* utsättas. Att gå längre i vår slutledning förbjuda oss de båda — eller de tre — författarnes namn. Den sistnämnde är visserligen icke engelsman, men då hans berömda arbete i manuskript granskats af en engelsk språklärd, torde det äfven till formen vara mönstergillt. Frågan om artikelns användning i detta fall, torde därför, likasom så många andra grammatiska frågor, vara "a matter of taste".

d. Regeln för användningen af artikel vid *last* och *next* är i alla oss bekanta grammatiker, med undantag af Elfstrands, tämligen lättvindigt affärdad.

Framför *last* och *next* utelämnas artikeln först och främst i det fall, då dessa ord betyda resp. *förra* = *sisstlidne* och *nästa* = *nästkommande*, d. v. s. då de beteckna det för den talande (berättande) senast afslutade eller närmast förestående kortare eller längre tidsskedet (dagen, veckan, månaden, året). Exempel på dessa ord, i *denna* betydelse föregångna af annan preposition än *of*, förekomma tämligen sparsamt: Ruskin, *Stones of Ven.* II, v. "On *last* Waterloo day I was driving through Ealing towards Brentford"; Anstey, *Pocket Ibsen* 145 "Hjalmar not come in yet, after *last* night, I suppose?" Hughes, *Tom Brown* 97 "Well, mind and get all right for *next* Saturday"; Troll., *Frau Frohm.* 79 "Peter, the meat is to come from Hoff again after *next* Thursday". Hit äro nämligen icke att räkna sådana exempel som Crump 103 "The roof is new, Sir, within *the last* month"; Hugues, *Tom Brown* 17 "I have been away from home no less than five distinct times in *the last* year"; Ibsen, *Hedda Gabler* 41 "No, he has written it all since he has been up with us. Now — within *the last* year", där de respektive uttrycken icke betyda förra kalendermånaden, förra kalenderåret, utan den senast tilländagångna tidrymden af resp. 30 och 365 dagar.

Äfven framför ord, som icke beteckna egentliga tidsafdelningar, men som kunna göra tjänst som tidsadverbial, heter "förra" *last* (och antagligen "nästa" *next*, ehuru vi ej kunna anförå något exempel därpå); ex. Marryat, *Jac. Faithf.* 246 "you have heard what Winterbottom wrote under the bust of Shakespeare *last Jubilee*;" Newman, *Apologia* 210 "*Last long Vacation* the idea suggested itself to me of publishing the Lives of the

English Saints"; Meredith, *Amaz. Marriage* I, 189 "*Last fight* he was knocked out of time".

Vare sig vi varit ensamma om vår villfarelse eller ej, så hafva vi trott, att den ofvan anförda regeln gällde äfven för *century*. hvarför vi (Pedagog. Tidskr. 1895, s. 300) såsom ett sällsynt undantag anfört Macaulay, *Ess.* I, 269 "In the middle of *the last century* a marked change took place". Såsom vi sedermera funnit heter "förra århundradet" vida oftare *the last century* än *last century*. då det föregås af preposition; ex. Thack., *Four Georges* I "in the early part of *the l. c.*"; ib. 10 "In the first part of *the l. c.*"; Arnold, *Ess.* I, 38 "during *the l. c.*"; W. Besant, *London* I, 202, 204 "in *the l. c.*". Mot dessa och 18 andra exempel kunna vi endast ställa fyra utan art.: Hughes, *Tom Brown* 22 "in the middle of *last century*"; Keith Johnston, *Geogr.* 175 "In the middle of *l. c.*"; ib. 328 in the latter part of *l. c.*"; Jespersen, *Progr. in Language* 244 "from *l. c.*".

Såsom tidsadverbial utan föregående preposition heter "(i) förra århundradet" *last century*, Storm, *Fr. Dial.* 113 "*Last century* the question was about the third estate; now it is the fourth we hear about".

Äfven för att beteckna den i förhållande till ett förflutet tidsmoment »förra» eller »sista» dagen etc. användes *last*, i detta fall med eller utan art.; ex. Kipl., *Light* 217 "Dick . . . rose in the morning with a painfully clear head to receive . . . a particular account of *the last night's* revels"; Troll., *Fr. Frohm.* 26 "Now *the last year* had been a bad year"; ib. 32 "And Schleisen had made good his point as to *the last season*"; W. Besant, *London* I, 275 "These rogues in *the last century* [= 1300-talet] would have been flogged unmercifully"; Humphry Ward, *Dav. Grieve* II, 220 "A tiny stream much choked by grass and *last year's* leaves ran along one side of it"; Besant & Rice, *All Sorts and Cond.* I, 98 "On the next morning a cold chill fell upon her, caused I know not how; not by the weather, which was the bright and hot weather of *last July*"; Meredith, *Amaz. Marriage* I, 244 "It [the letter] said that his pet girl was married to the Earl of Fleetwood in the first week of *last month*"; Ewing, *Jackanapes* 22 "he observed that the Black Prince had lost an ear since *last Fair*"; Hall Caine, *Bondman* I, 56 "He rose and followed her. *Last night* he had been turned out of the best house in the island"; id., *Son of*

Hagar I, 161 "*Last night* he had been overwhelmed by the discovery that etc."; ib. "*Last night* he had formulated his theory respecting it"; id., The Christian II, 289. Däremot beteckna på följande tre ställen de respektive uttrycken icke den med sista lördagen tilläandagångna veckan, förra året, förra århundradet, utan de sista sju, de sista 365 dagarne, de sista 100 åren, hvarför väl artikeln här är obligatorisk: Troll., C. Richm. I, 378 "But of late, within *the last week*, Fanny's request for funds had not been promptly met"; Kingsley, Westw. Ho! 4 "Moreover, having been entrusted for *the last year* with the breaking of a colt, he had been profiting much"; Swift, Gull. 165 "He was perfectly astonished with the historical account I gave him of our affairs during *the last century*".

Att artikeln ofta utelämnas framför *next* i relativ tidsbetydelse, hafva vi förut (l. c.) påpekat. Exempel därpå förekomma redan hos Goldsmith, Vic. 11 "I desired the landlord to let us have his company, with which he complied, as what he drank would increase the bill *next morning*". I den nutida engelskan torde i denna betydelse *next* och *the next* vara ungefär lika vanliga.

"Sista gången" = "när . . . sist" och "nästa gång" = "när . . . härnäst" uttryckas med (*the*) *last time* och (*the*) *next time*: ex. Ibsen, Ghosts 12 "He looked in at my house *last time* he came to the town"; ib. 24; Kipl., Light 117 "You two smashed half my furniture *last time* you threw the cushion about"; Troll., C. Richm. I, 282 "But he isn't upsetting at all then? — Not *the last time* we met, he wasn't"; Doyle, Myst. 230 "But Bob, *the last time* he was here, he was a boy"; Dick., Cricket 15; Kipl., Light 136 "*Next time* you have to take the field, you'll sit down, wink your eyes, gasp and die in a fit"; ib. 153, 175; Tom Brown 5 "You can't do better *the next time* you pass than stop at the Farrington-road"; Newman, Apologia 63 "These clergymen even then avowed their desire, that *the next time* they were brought up to Oxford to give vote, it might be in order to put down the Popery of the Movement"¹.

¹ I sammanhang med de nu behandlade tidsuttrycken må påpekas, att *yesterday* och *to-morrow*, som i svenskan aldrig användas i relativ tidsbetydelse, i eng. förekomma äfven i betydelse af *dagen förut*, *dagen därpå*. Ex. Dickens, American Notes 9 "we were still busied with this employment when we found ourselves fused, as it were, into a dense conglomeration of pas-

V. Obestämd artikel.

1. Användningen af obest. art. vid ordet *part* tycks i de flesta fall vara en smaksak; jfr

med artikel: Thack., Van. F. II, 12 "*a p.* of the money he borrowed"; II, 82 "*a p.* of which day she spent in writing"; Green, Sh. Hist. 245 "*a p.* of the soil was usually retained by the owner of the manor"; Moon, Dean's Engl. 26 "*a p.* of a complex tense means nothing without the rest of that tense";

utan artikel: Swift, Gull. 46 "I took *p.* of a small house in the jewry"; Newman, Apologia 155 "I answered him in a letter, *p.* of which I here insert"; Bellamy 66 "If you wanted to buy something of your neighbour, could you transfer *p.* of your credit to him in consideration?" Ibsen, Hedda Gabler 227 "Were you alone with him? — Yes *p.* of the time"; Moon, Dean's English 26 "Nor is it allowable to take *p.* of the tense of a passive verb to eke out the meaning of an active verb".

Särskildt förtjänar att observeras, att äfven då *part* föregås af preposition, i hvilket fall det ju tycks ha betydelse af "en viss, bestämd del", artikeln ofta utelämnas; ex. W. Besant, London I, 131 "This is Christ Church, and it stands *on p.* of the site of the old church of Grey Friars"; ib. II, 3 "Winchester House was built *on p.* of the abbey grounds".

"En *del*" i motsättning till *det hela* heter *a part* eller *part*; ex. Sweet, A New Engl. Gramm. 7 "But it is only *a p.* of these linguistic phenomena that fall under the province of grammar"; Green, Sh. Hist. "The measures we have named were only *p.* of Henry's legislation".

"En god del" heter *a good p.* eller *good p.*; ex. Macaulay, Hist. III, 5 "I would give *a good p.* of my estates to have served a few campaigns under the Prince of Condé before I had to command against him"; Newman, Apologia 160

sengers and passengers' friends and passengers' luggage, all jumbled together on the deck of a small steamboat, and panting and snorting off to the packet, which had worked out of dock *yesterday* afternoon"; id. Chr. Car. 55 "Martha then told them how she meant to lie a-bed *to-morrow* morning for a good long rest; *to-morrow* being a holiday she passed at home". Jfr "Gestern hatten sie ein Paar Stunden Urlaub gehabt und dieselben in der Stadt zugebracht . . . Jetzt sassen sie vergnügt beim Mittagessen etc." (Calwagen, Tysk läseb. 3, 32).

“our Church has ever been sinking lower and lower, till *good p.* of its pretensions and professions is a mere sham”. För “en stor del” ha vi endast antecknat ett exempel utan artikel: Jespersen, Progr. 303 “. . . which has seduced *great p.* of his editors into needless conjectures and emendations”.

Såsom objekt till *to form* förekommer såväl *a part* som *part*; ex. Green, Sh. Hist. 211 “The Norman House of Bruce formed *a p.* of the Yorkshire baronage”; ib. 216; Keith Johnston, Geogr. 156 “The Caspian Sea, forming *p.* of the natural frontier between Europe and Asia”; ib. 184, 201.

Slutligen förekommer *part* såsom predikativ såväl med som utan artikel; jfr

med artikel: Bellamy 131 “But you belong to a generation of which our forefathers were *a p.*”; ib. 133 “But nowadays everybody is *a p.* of a system”; Trollope, C. Richm. I, 263 “Sir Thomas . . . had seemed to grieve over what might happen to him; but this had been taken by his son as *a p.* of his father’s malady”;

utan artikel: Macaulay, Hist. III, 14 “the hour-glass which in those days was *p.* of the furniture of the pulpit”; Blackie’s Geogr. Reader VI, 33 “Persia is *p.* of a table-land”; K. Johnston, Geogr. 191 “Iceland might be considered *p.* of America”.

I samtliga dessa satser, där (*a*) *part* är predikativ, betyder frasen *utgöra del af, ingå såsom del i* (= *to form (a) part of*; jfr “*to be part and parcel of*”). Det är därför icke riktigt att utan vidare säga, att i satsen “Polen är en del af Ryssland” *en del* heter *a part*. Betyder satsen: (Det för den tilltalade, resp. läsaren, för öfrigt bekanta landet) “Polen (som en gång var ett självständigt rike) utgör (nu) en del af det ryska riket”, bör *en del* med stöd af ofvan anförda exempel kunna heta såväl *part* som *a part*. Men satsen kan äfven betyda: “Med Polen (som för den tilltalade, resp. läsaren, antages vara ett obekant land) förstår man en (viss) del af det ryska riket.” Någon sats med denna betydelse ha vi ej sett och veta därför ej, om språkbruket här nödvändigt fordrar *a part*.

2. Ett efter *this (that) sort (kind, manner)* of följande substantiv föregås aldrig af obest. artikel. Föregås *sort (kind, manner)* af något annat bestämningsord står det efter *of* följande substantivet, såvida det ej uppfattas såsom abstraktum eller kollektivum, såväl med som utan artikel:

a sort of: Troll., C. Richm. I, 159 "It was a kind of *a* fit, wasn't it, Richard? asked the parson"; Dick., Cricket 23 "you have a—what tea-drinking people call a sort of *a* comfortable appearance together, you and your wife"; W. Besant, Lond. I, 118 "a kind of *a* confused and oft-repeated noise"; — Swift, Gull. 268 "we came to a long kind of building"; Troll. C. Richm. II, 201 "a good sort of young gentleman"; Dick., Childs' Hist. I, 127 "a wild kind of name"; m. fl.

some sort of: Troll., C. Richm. I, 28 "She's got some sort of *a* jointure"; — Hughes, Tom Brown 21 "Charity was some sort of niece of the old lady's"; W. Black, Killeena 85 "with some sort of wild instinct of self-preservation"; m. fl.

what sort of? Marryat, Jacob Faithful 101 "Pray, what sort of *a* thing is Philosophy?" inquired Tom"; Hughes, Tom Brown 69 "What sort of *a* place is it [Rugby], please?" says Tom"; Troll., C. Richm. II, 108 "What sort of *a* letter she wrote . . . we have already seen"; Humphrey Ward, D. Grieve III, 197 "What sort of *a* life has she been leading all these years?" Crump 97 "I shall write to you from Dover, and let you know what sort of *a* passage I had"; Kipl., Light 212 "What sort of *a* passage did you have coming over?" Jeaffreson, Engl. Dial. 100 "What sort of *a* fly shall you put on?" Ibsen, H. Gabler 51 "What sort of *a* man is your husband really, Thea?" Maurier, Trilby I, 230 "What sort of *a* model?" — Oliphant, Victor. Age I, 169 "Even the more finished and elaborate studies of individuals [in Macaulay's History] are only given . . . to give some idea what manner of man is presented before the audience"; W. Black, Killeena 56 "Wondering what sort of argument he could bring to bear"; Kipl., Light 264 "The young man went away wondering what sort of broken down waif this might be"; Hall Caine, Son of Hag. II, 209 "Paul, you know well what sort of man I am".

Ett efter *a sort of* eller *some sort of* följande substantiv tycks endast undantagsvis föregås af artikel. Likaså tycks af våra exempel framgå, att artikelns användning här företrädesvis tillhör det lägre (inkl. det otvungna familjära) talspråket, äfvensom att den i synnerhet användes, då substantivet är en teknisk term eller i allmänhet ett för den talande mindre bekant ord, framför hvilket han därför, såsom i Crick. 23, vore frestad att förutskicka ett "what is called". För vårt öra — för så vidt

man har rättighet att vädja till sitt "öra", då det gäller ett främmande språk — låta därför "a kind of a fit" och "some sort of a jointure" naturligare än t. ex. "a (some) sort of a (?) niece".

Efter *what sort of* är däremot bruket af artikeln påtagligen fakultativt. Af ett par af exemplen vore man visserligen böjd att sluta, att en bestämd olikhet i betydelse förefinnes mellan t. ex. "what sort of place?" och "wh. s. of a place?" Storm. Fr. Dial. 180 "What sort of shop is that?" betyder: "Hvad är det där för [slags] bod?" men då Tom Brown, stadd på väg till Rugby, frågar konduktören "What sort of a place is it?" så menar han "What is Rugby like?" "Wie ist R.?" Af andra exempel framgår emellertid, att denna skillnad åtminstone icke konsekvent iakttages. "What sort of a fly?" kan ej betyda något annat än "Hvad slags fluga?", och tvärtom, då Hugh Ritson säger till sin broder "You know well what sort of man I am", så har här *what sort of man*, likasom *what manner of man* i exemplet från Mrs. Oliphant, precis samma betydelse som *what sort of a man* i exemplet ur Hedda Gabler.

3. I uttryck af typen "an idiot of a father" föregås det efter *of* följande substantivet alltid af artikel; ex. Dick., Crick. 9 "What a dear old darling of a dunce you are, John"; Maurier, Trilby I, 266 "a poor devil of a cracked soprano"; m. fl.¹ Så äfven när det före *of* stående substantivet bestämmes af ett posses. eller demonstr. pron. eller det efter *of* följande substantivet är ett nomen proprium; ex. Maurier, Trilby I, 139 "his little fool of a picture"; Humphrey Ward, D. Grieve II, 46 "my bit of a place"; ib. 211 "that animal of a Bréal".

4. *En (viss)* framför en af namn åtföljd titel heter vida oftare *a* än *one*; ex. Afzel., Elementarb.², 65 *a* Mr. Outram; Gr.¹, 100 *a* Mr. Davis; Max Müller, Cosmopolis V, 644 *a* Mr. Stoddard; Kipling, Light 188 *a* Mrs. Gummidge; Marryat, Pet. Simple 336 *a* Miss Henderson; Maurier, Trilby I, 227 *a* Miss Trilby O'Ferral. Däremot Goldsmith, Vic. 95 *one* Mr. Thomas Trip; Trollope, C. Richm. I, 25 *one* Miss Letty Fitzgerald. Äfven omedelbart framför ett personnamn kan, enligt Elfstrand (s. 158), *en (viss)* uttryckas med *a*; här torde väl dock *one* vara vanligare; ex. Besant London II, 145. *one* Farryner; Doyle, Myst. 85 *one* Schiffer.

¹ Jfr ty. "Was sagst du, der Hund von einem Arzt?" (Hauff); "Ja, der Herr ist ein wunderlicher Kauz von Mensch" (Frommel).

VI. Shall och Will.

1. Hos det svenska verbet *skola* kunna två betydelser lätt särskiljas: *skola* = *sollen* och futuralt *skola*.

Den första af dessa betydelser har *skola* icke blott i sådana satser, där det kan utbytas mot *böra* och som innehålla en befallning eller ett förbud. I en mängd andra fall angifver *skola* satsens innehåll såsom en yttring af en högre makts — försynens, ödets — vilja. Ett sådant "fatalistiskt"¹ *skola* förekommer sålunda i sådana satser som "Han *skulle* bittert få ångra sitt öfvermod"; "Om det *skulle* regna i morgon, stannar jag hemma"; "Skulle det vara sannt?" "Det är synd, att han *skall* vara så klen till hälsan" m. fl.

Om *skola* har fler än dessa två betydelser eller om det *jag skall*, hvarmed vi återgifva *I will* i satsen "While we are at dinner, *I will* tell you a short story" (Storm, Fr. Dial. 19) är en funktion af det futurala *skola*, beror på hur man definierar det senare. Kallar man *skola* rent futuralt, endast då det kan utbytas mot *komma att*, har *skall* i det anförda exemplet icke rent futuralt betydelse. Ty *skola* = *komma att* berättar helt objektivt, att (när, hvar, etc.) en, vare sig af den talande själf eller någon annan, *redan beslutad* handling kommer att utföras. Men *jag skall* i vårt exempel uttrycker, att den talande fattar sitt beslut i samma ögonblick, han utsäger satsen; m. a. o. detta *jag skall* uttrycker likasom det eng. *I will* på en gång och i lika hög grad *intention* och *futurity*.

Hvad man nu än vill kalla detta *jag skall*, så uttryckes det i alla fall på eng. ofta med *I will*; ex. Ouida, Moths 255 "If I stay, *I will* come and see you"; Troll., C. Richm. II, 102 "Sit down, my dear, and *I will* explain it all"; Ibsen, Hedda Gabler 60 "Tesman. Hedda! Can't Bertha run across with this? Hedda. [takes the letter] *I will* tell her to", m. fl.; jfr Afzelius, Gr.², s. 130, Elfstrand, s. 197.

Äfven i tyskan motsvaras stundom *jag skall* af *ich will*. Så t. ex. i de stående formler, hvarmed en tysk ofta inleder ett svar, en invändning eller i allmänhet en replik: "Das *will* ich Ihnen sagen", "Ich *will* Ihnen was sagen" (eng. "I tell you what" eller "I'll tell you what"; ex. Troll., C. Richm. I, 347 "*I tell*

¹ Zupitzas uttryck.

you what, Owen; I did not come out to hear myself abused"; "Then *I tell* you what, Herbert; it will kill me"; II, 171 *I'll tell* you what, neighbours"; Kipl., Light 67 "*I'll tell* you something, if you'll believe it"). I de flesta fall har tyskan emellertid för uttryckande af *jag skall* = *I will* valet fritt mellan *Ich will*, futurum och presens (John Koch, Wissensch. Gramm., s. 177).

Allt detta är bekant. Hvad vi vilja komma till, är, att det fall, då *jag skall* på engelska uttryckes med *I will*, icke låter bestämdt begränsa sig och att i satser, där *I will* kunde användas, engelskan ofta, med någon skiftning i betydelsen, använder *I shall*. Så låter Anstey i sin Ibsenparodi Hjalmar Ekdahl, sedan han tillkännagifvit sin afsikt att ögonblickligen för alltid lämna sitt hem, plötsligt ändra beslut och förklara: "On second thought, *I shall* stay in the spare room for another night or two" (Pocket Ibsen 147); och på ett annat ställe i samma arbete (s. 194) afbryter Hilda den påbörjade satsen med orden: "but *I shan't* tell you now". Andra exempel äro Hughes, Tom Brown 235 "So if you choose to come up to the Doctor with me, *I shall* go with you and tell him what I think of it"; Storm, Fr. Dial. 111 "So I do trust you. I will tell you some day. — You may as well tell me at once. — Well, well. I see it is no use trying to hide anything from you. *I shall* only tell you this much"; Bellamy 8 "To explain at this point how the ancient methods of industry made this possible, would delay us to much. *I shall* only stop now to say that etc."; Newman, Apologia XVII "I accept the challenge; *I shall* do my best to meet it, and I shall be content when I have done so"; Troll., C. Richm I, 329 "Then *I shall* write to the baronet and go alone to London", said Mollet père" (då han erfor, att hans sons expedition misslyckats); Kipl., Light 220 "Ah! That must have been a madhouse. *I shan't* trouble you to take me there yet"; W. Black, Killeena 129 "I am so awfully sorry we have kept you up so late. We *shan't* do it again". Genom detta rent futurala *I shall* ger den talande kraftigare än genom ett *I will* tillkänna sin fasta föresats att utföra den handling infinitiven uttrycker: "I shall stay in the spare room" = "Mitt beslut är fattadt: jag kommer att stanna"; jfr Gerald Molloy, The Irish Difficulty, Shall and Will (London, Glasgow and Dublin 1897) ss. 16—20. Mindre egentligt uttrycker sig M. då han (s. 19) säger, att, "if the speaker wishes to express an intencion, a promise, or a threat, he must certainly use

will". Att sistnämnda båda funktioner äfven kunna uttryckas genom *I shall* framgår af de ofvan från The Maid of Killeena, Apologia och Tom Brown anförda exemplen, af hvilka de två förre obestriddigen innehålla ett löfte, det sista någonting, som åtminstone närmar sig en hotelse.

Stundom torde skillnaden mellan *I shall* och *I will* vara nästan omärklig; jfr Ibsen, Ghosts 10 "(He begins to take his overcoat off.) Regina. Oh! Mayn't I help you? There, that's right. Why! how wet it is! Now *I shall* just hang it up in the hall. And your umbrella, too. *I will* open it, so that it can dry"; Elfstrand, Eng. läseb., s. 100 (Mrs. Adam, sedan hon erhållit närmare kännedom om den nye adjunkten och hans fru:) "*I think I shall* ask them to my party on the twenty first."

För det svenska talspråket är *jag vill* i förevarande fall absolut främmande, men icke för skriftspråket. En författare ger ofta sina läsare på förhand en antydning om hvad han närmast kommer att säga genom formeln: "*Vi vilja* (l. *skola*) nu i kort-het redogöra för de omständigheter, som etc."

Äfven i engelskan förekommer här så väl *I shall* som *I will*, efter all sannolikhet med lika obetydlig skillnad i betydelsen som mellan *vi vilja* och *vi skola* i motsvarande svenska satser. Liksom i många andra fall, t. ex. i fråga om *farther* och *further*, tycks äfven här den ene författaren föredraga det ena, en annan det andra uttrycket. Under det sålunda Trollope och Newman alltid säga *I will*, använda Swift och Ruskin lika konstant *I shall*; ex. C. Richm. I, 8 "As this chapter is devoted wholly to the locale of my story, *I will* not stop to say a word more as to the persons or characters of either of these ladies . . . But there is another homestead in this same barony of Desmond of which and of its owner *I will* say a word"; Apologia 8 "Of Dr. Whately *I will* speak presently"; 200 "*I will* speak of these two acts separately"; 223; 228; 231 "Now *I will* tell you more than any one knows except two friends"; Gull. 87 "*I shall* first say something of the male nurseries, and then of the female"; 101 "*I shall* not trouble the reader with the difficulties I was under", m. fl.; Stones, of Ven. II, 87 "*I shall* endeavour to trace a few of them only"; 119 "The mere fragments . . . *I shall* not enumerate", 120 "Here *I shall* only give a general account of the most interesting points" m. fl.

Enligt Imm. Schmidt, Gr.⁴, s. 388, uttrycker sig den talare

”bescheidener”, som säger “We *shall* explain the subject as clearly as possible” än den, som säger “We *will* etc.”; “we *will* give a few instances” betyder “We will give them at once”, men “we *shall* give etc.” betyder “We shall give them in the course of the lecture”; och det måste heta “I *will* not much longer fatigue the attention of the house”. För intet af dessa tre påståenden kunna vi finna något stöd i våra ofvan från såväl tal- som skriftspråket anförda exempel. För öfrigt lär väl en *talare* (inkl. föreläsare) hvarken säga *We shall* eller *We will* utan *I shall* eller *I will*.

2. Vi hafva förut (l. c. s. 302) uttalat den förmodan, att “i en objektiv, affektfri fråga i 2 pers. *skulle* vanligen uttryckes med *would*”, och äro nu i stånd att med exempel ur litteraturen bevisa riktigheten af denna förmodan; ex. Ouida, *Moths* 47 “What *would* you say if I, Corréze, had actually had the folly etc.”; ib. 154 “What *would* you feel if Gwendolin . . .”; ib. 168 “*Would* you not wish me to kiss the orchids?” Afzel., *Elementarb.*² 136 “What ever *would* you have said, George, had I sold our Dick for fifteen guineas at once?” Bellamy, *Look. backw.* 110 “What *would* you say if I were to introduce you to some very nice people of our own times?” ib. 182 “*Would* you think it an exaggeration to say that the utmost product of those workers . . . was increased?” Doyle, *Myst.* “‘There’, he said, putting his crystal on the table, ‘what *would* you say was a fair price for that?’” Kipling, *Light* 88 “‘Suppose she should come out now, what *would* you do?’ said Dick with mock terror” (svar: “I *should* make a face”).

Särskildt uttryckes ”Skulle Ni vilja?” nästan alltid med “*Would* you like?” ex. Bellamy 83 “*Would* you like to hear some of ours now, Mr. West?” 84 “But *would* you really like to hear some music?” Crump 15, 39; H. Caine, *Son of Hag.* I, 31; så på alla de talrika ställen, där denna fråga förekommer i Storms *Fr. Dial.*

Emellertid förekommer, ehuru mindre ofta “*Should* you?” äfven i sådana frågor, som på tyska skulle uttryckas med “*Würden* (icke *Sollten*) Sie?” och där *should* således icke tycks hafva någon fatalistisk bibetydelse; ex. Bellamy 40 “What *should* you name as the most prominent features of the labour troubles of your day?” ib. 186 “What *should* you think, if I said that it depended on yourself?” Crump 58 “But if I give you my word

to hold myself responsible for the payment, *should* you still object?" 93 "How *should* you like to enter the army?" 98 "What neighbourhood *should* you prefer?"

Jfr Ljunggren, On the Auxiliaries *Shall* and *Will* (I Carlskrona 1893, II ib. 1894) II, ss. 23, 24.

Molloy, som (ss. 53—56, 91—95) utförligt diskuterar detta fall, anser för sin del, att man visserligen *borde* säga "*Should* you?" likasom i fut. "*Shall* you?" men att, då "*Would* you?" och "*Will* you?" obestriddligen äro ytterst vanliga och då "in questions of grammar usage is the supreme arbiter", äfven de båda sistnämnda formerna böra erkännas såsom korrekta, *Shall you?* dock blott i det fall, att det ej kan uppfattas såsom betydande *Vill Ni?* Så liberala äro emellertid icke M:s engelska korrespondenter, af hvilka blott en anser '*Would* you be surprised?' och '*Should* you be surprised?' 'equally and absolutely correct', hvaremot de andra tre på det bestämdaste förklara den förra satsen för 'wrong', en af dem med det öfverraskande tillägget 'at least according to the most modern usage'.

Såsom nyss är nämnt, uttryckes "Skulle Ni vilja?" öfvervägande med "*Would* you like?" Vi ha på annat ställe¹ påpekat, att äfven i andra fall, där man enligt grammatiken skulle vänta *should*, *skulle*, åtföljdt af verb, som betecknar en önskan, ofta uttryckes med *would*; och då svårligen någon annan förklaring af detta språkbruk torde kunna gifvas, hafva vi däri sett ett dubbelt uttryck af viljebegreppet eller, hvilket är detsamma, förklarat "*Would* you like to come?" såsom en kontamination af "*Would* you come?" och "*Should* you like to come?" På denna förklaring finna vi bekräftelse hos M., s. 94, där en af hans nyss nämnda korrespondenter till sitt ofvan anförda uttalande gör det tillägget att "*Would* you like to hear my story?" är korrekt, "because an element of willing pleasure is involved". M. själf förklarar (s. 89) satsen "*I would wish*" oklanderlig, (dock äfven här med det tillägget att det strängt taget *borde* heta "*I should wish*"), men anser icke desto mindre (s. 99) Thackerays sats "*I would hardly like to see a musket on that little shoulder etc.*" såsom icke öfverensstämmande med det nutida språkbruket.

3. Enligt Afzelius, Gr.², 133 och Elfstrand, s. 195 uttryckes i indirekt anföring rent futurum i 2 och 3 pers. med *will*,

¹ Studies in English Grammar (i senaste Årsredogörelsen för »Östermalms högre läroanstalt för flickor») s. XXXVI.

utan afseende på hvilket hjälpverb som skulle användas i motsvarande direkta anföringssats. Vi ha i samtliga de arbeten vi undersökt ej funnit ett enda exempel på futurum i objektsats med samma subjekt som hufvudsatsen, och ha därför i denna fråga ej kunnat bilda oss någon egen åsikt om språkbruket. Däremot hafva vi i likhet med nyssnämnde författare funnit, att i det fall, då enligt de flesta grammatiker ett rent preterital-futuriskt eller konditionellt *skulle* af 3 pers. i indirekt anföring skulle uttryckas med *should*, detsamma ofta uttryckes med *would*.

Såsom redan påpekats af Ljunggren, II, 88, är detta i synnerhet fallet, då hufvudsatsen innehåller ett verbum sentiendi (feel, think, know m. fl.); i detta fall är i de af oss excerperade arbetena *would* förhärskande; ex. Troll., C. Richm. I, 304 "She could not bring herself to believe that . . . after his departure they *would* [dir. we *shall*] go on as before"; II, 84 "He had pictured to himself that he *would* find her sinking in despair"; Frau Frohm. 25 "she felt that, should she do so, she *would* be overwhelmed with shame"; ib. 31 "The Frau's heart warmed to the well-known faces as she thought of this. *Would* she not have infinitely greater satisfaction in cooking good dinners for her simple Tyrolese neighbours, than for rich foreigners"; ib. 32 "but she herself [she thought] *would* have to explain to them why etc. . . . she *would* be forced to declare etc."; Ouida, Moths 140 "He felt he *would* breathe more freely when . . . he should see the zinc roofs and shiny gilt cupolas of his own heaven upon earth"; ib. 150 "he angered with all his ways of life, yet knew that he *would* no more change them than will swine change theirs"; ib. 201 "yet he was her husband . . . she *would* have to bear his children"; ib. 226 "he did not realize that he *would* ever cease to be in the world — who does?" ib. 232 "He said to himself that he *would* do best to turn back again"; Humphrey Ward, Dav. Grieve II, 36 "When she rose from her knees, she was certain that she *would* never win and marry David Grieve"; W. Black, Killeena 87 "as the sea was comparatively smooth [she thought] she *would* be able to scramble over the seaweed"; Meredith, Amaz. Marriage I, 40 "She had fancied she *would* be a childless woman before he gave sign of coming"; I, 152 "He supposed he *would* have to hear her spell her words out next". Mot dessa 15 exempel med *would* svara 11 med

should, de flesta hämtade från nutida författare W. Black, W. Besant, Maurier, Henry James.

Det enda exempel vi funnit, där såväl hufvudsatsens som bisatsens subjekt är *you*, är Ouida, Moths 238 "I think I should know how to die, my friend; are you quite sure that you *would*?"

Äfven i bisats, beroende af ett verbum dicendi, förekommer *would*. Så redan hos Swift, Gull. 221 "He received my proposition with more compliance than is usual among writers professing 'he *would* be glad to receive farther information'"; W. Black, Killeena 155 "Miss Franziska said she *would* be pleased". T. o. m. i 1 pers. finna vi stundom *would*; ex. Bellamy 37 "Next morning [he replied] I *would* awake with the feeling of an old citizen"; ur Review of Reviews hafva vi förut anført "He sent out a message to the effect that I *would* be justified in accepting the announcement in the Times as substantially true".

Här är dock *should* förhärskande; ex. Thack., Van. F. II, 276; Humphrey Ward. D. Grieve II, 45 "if she got through it [she wrote] she *should* please herself about staying with such a man"; ib. 72, 214; Ibsen, Hedda Gabler 60 "Judge Brack is here and says he *should* so much like to see you and master"; Bellamy 74; Ewing, Jackanapes 50.

Hos Molloy (s. 42) har regeln för användningen af *shall* och *will* i indirekt anföringssats med subjekt af 2 eller 3 pers. den från de flesta grammatiker bekanta lydelsen: samma hjälpverb användes, som skulle användas, om hufvudsatsens subjekt utsade bisatsens innehåll i form af en direkt anföringssats; hvarvid M. dock undantager det mycket sällsynta fallet, att både hufvudsatsens och bisatsens subjekt är *you*. då enligt M. det hjälpverb bör användas som *den talande* (icke subjektet) skulle använda i motsvarande direkta anföringssats, således "You know you *will* be punished", "You felt that you *would* be unequal to the task"; (Imm. Schmidt däremot: "You say you *shall* lose", "Do you think you *should* be punished?" Gr.⁴, s. 388, 390).

Huruvida emellertid denna regel bör anses bindande, eller om, med stöd af språkbruket, *will* och *would* må anses likberättigade med (rent futuralt och konditionellt) *shall* och *should* i de fall, där enligt regeln dessa former skulle inträda, den frågan lämnar M. "to the better judgment of others to decide".

M:s talrika exempel (ss. 45—47, 146—161) ge dock ingen riktig föreställning om det nutida språkbruket, då flertalet är

hämtadt från arbeten tillhörande förra hälften af detta århundrade; och proportionen mellan *should* och *would* i det fall, som särskildt intresserar oss, d. v. s. i exempel af typen: "Han trodde (sade) att han skulle blifva straffad (belönad)", har därför hos M. blifvit en helt annan än i våra ofvan anförda exempel, nämligen (om vi ej medräkna exempel från föregående århundraden):

He thought (knew, hoped m. fl.)	he	<i>should</i>	15	ex.
" "	(" "	) "	<i>would</i>	5 "
" said (answered, wrote m. fl.)	"	<i>should</i>	32	"
" "	(" "	) "	<i>would</i>	1 "

I samtliga af M. anförda exempel af typen "Han tror (säger), att han skall blifva straffad" uttryckes *skall* med *shall*.

Enligt Elfstrand, s. 195, gäller, såsom man kunde vänta, för indirekta frågesatser samma regel som för indirekta anföringsatser. Molloy undantager här icke lika bestämdt som i indirekta anföringssatser det fall, då både hufvudsatsens och bisatsens subjekt är 2 pers. Regeln fordrar äfven här enligt M. i konditionalis *should*, likasom i futurum *shall*, men "good usage seems to tolerate *would*"; och M. anser därför trots bestämda protester af "a distinguished English critic", att man i stället för *should* kunde använda *would* i satsen "You were deliberating with yourself whether you *should* go to Paris this summer". Det är emellertid tydligt, att detta *should* är af modal natur och i följd däraf icke kan utbytas mot *would*: man öfverlägger om hvad man *bör* göra, men icke om hvad man *kommer att* göra. Själfva hafva vi lika litet som M. i litteraturen funnit något exempel på detta helt naturligt mycket sällsynta fall, men ett sådant exempel med *would* anför Ljunggren, sig själf ovetande: "I must leave it to yourself to conjecture how far you *would* suit her", där bisatsen naturligtvis icke beror af *I would leave* utan af *conjecture*, hvars subjekt är *you* (= "You may conjecture for yourself etc.").

4. I samband med våra ej synnerligen många exempel på indirekta frågesatser med *modalt should*, alla tillhörande en och samma grupp, skola vi anføra de tre andra fall, där *modalt should* i satser af detta slag förekommer. Vi tillåta oss att för de tre första fallen låna exempel från Ljunggren för att, utgående mera från innehåll och betydelse än hufvudsatsens yttre form, grup-

pera dem något annorlunda än Lj. gjort. I indirekt bisats förekommer sålunda modalt *should* i följande fall:

a) då fråga är om moralisk nödvändighet: hvad någon *bör*, *är skyldig*, *har rätt*, *har skäl* att göra; ex. "A consultation was held as to where they *should* go" (Lj. s. 91); "She didn't know why an apothecary's wife *should* give herself such airs" (s. 93);

b) då satsfogningen tillbakavisar ett uttaladt eller anticeradt påstående (nekar logisk nödvändighet); ex. "I see not what good it *should* do their health if I should prejudice my own by quaffing pledges out of quart flagons (s. 93);

c) då frågesatsens innehåll är föremål för en *önskan*, *sträfv*, *van*, *täflan*; ex. "The nobles strove with emulation, who *should* most implicitly obey"; "They all tried, who *should* help him to it most" m. fl. (s. 92);

d) då bisatsen är beroende af ett affektuttryck, i hvilket fall *should* är rent fatalistiskt och, såsom bekant, i franskan motsvaras af konjunktiv; ex. Thack., Van. F. II, 295 "Old Osborne . . . expressed his surprise how ever such a feller as that *should* possess either brains or reputation"; Newman, Apologia 3 "the strange thing is, how, among the thousand objects which met a boy's eyes, these in particular *should* so have fixed themselves in my mind etc."; Green 291 "It is less obvious at first sight why the Commons *should* share the political ruin of the Church and the Lords"; W. Besant, London II, 8 "It is at first hard to understand how there *should* have been so little reverence for the past".

Citerade arbeten.

Anstey, The Pocket Ibsen, London, 1895.

Bellamy, Looking backward, London, William Reeves.

Crump, English, as it is spoken, Berlin, 1868.

Dickens, A Christmas Carol etc. Med anmärkningar och förklaringar af Vilh. Sturzen-Becker, Stockholm 1883.

„ The Cricket on the Hearth etc. Med anmärkningar af Vilh. Sturzen-Becker, Stockholm 1871.

Ewing, Juliana, Horatia, Jacknanapes, utg. af Hilda Casselli, Stockholm 1891.

Goldsmith, The Vicar of Wakefield, i The Miscellaneous Works, London, 1812.

Green, A Short History of the English People, London, 1889.

- Hawthorn, *The House of Seven Gables*, London, Routledge & Sons.
 Ibsen, *Ghosts*, transl. by Frances Lord, London, 1891.
 „ Hedda Gabler, transl. by Edmund Gosse, London, 1891.
 „ Nora, transl. by Frances Lord, London, 1890.
 „ Rosmersholm, transl. by Charles Archer, London, 1891.
 Jeaffreson and Bœnsel, *English Dialogues*, Hamburg, 1891.
 Johnston, Keith, *A Physical, Historical, Political & Descriptive Geography*
 London, 1890.
 Kingsley, *Westward Ho*, London, Macmillan & Co., 1890.
 Lewes, *The History of Philosophy from Thales to Comte*, London, 1871.
 Marryat, Peter Simple, herausgeg. v. Stange, Leipz. 1888.
 Moon, *The Dean's English*, London, 1874.
 Newman, *Apologia pro vita sua*, London, 1890.
 Ouida, *Moths*, London, Chatto & Windus.
 Ruskin, *The Stones of Venice*, London, 1893.
 Storm, *French Dialogues*, Authorised Engl. edition by Geo. Macdonald, London, 1892.
 Thackeray, *Vanity Fair*, The Library edition, London, 1869

Följande arbeten citeras i Tauchnitzupplagan:

Arnold, *Essays in Criticism*; William Black, *The Maid of Killeena*; Hall Caine, *The Bondman*, *The Christian*; Carlyle, *The French Revolution*; Dickens, *American Notes*, *A Child's History of England*, Martin Chuzzlewit; Hughes, *Tom Brown's School Days*; Kingsley, *Hypatia*; Lessing, *Emilia Gallotti*, transl. by Charles Lee Lewes; Macaulay, *Critical and Historical Essays*, *History of England*; Marryat, *Jacob Faithful*; Maurier, *Trilby*; Meredith, *The Amazing Marriage*; Swift, *Gulliver's Travels*; Thackeray, *The English Humourists*, *The Four Georges*; Trollope, *Castle Richmond*, *Frau Frohmann* and other Stories; Mrs. Humphrey Ward, *The History of David Grieve*.

I The English Library, Heinemann & Balestier, Leipzig, citeras:

W. Besant, London; Besant & Rice, *All Sorts and Conditions of Men*; Hall Caine, *A Son of Hagar*; Conan Doyle, *Mysteries and Adventures*; Kipling, *The Light that failed*; Mrs. Oliphant, *The Victorian Age of Engl. Literature*.



LE SUFFIXE -IME, -IÈME

EN FRANÇAIS

PAR

ERIK STAAFF



L'objet de l'étude suivante sera de chercher une explication satisfaisante du suffixe français qui revêt la double forme de *-ime* et de *-ième*. Avant de rendre compte des tentatives qui ont été faites déjà à cette intention, nous croyons utile de donner un bref aperçu des adjectifs ordinaux de l'ancien français. Cet aperçu se base exclusivement sur les collections faites par M. KNÖSEL dans son ouvrage *Das altfranzösische Zahlwort* (Erlangen 1884) et sur l'article de M. MARCHOT, *La numération ordinale en ancien français*, *Zeitschrift für rom. Phil.* XXI (1897) p. 102. Nous ajouterons pour certains mots quelques observations.

Primum > *prin*, fém. *prime*.

Cet adjectif, auquel nous aurons l'occasion de revenir plus tard, est assez rare et se trouve surtout dans des mots composés. L'ancien français se sert au lieu de *primier* (*premier*, *prumier* etc.) < *primarius* et encore de son dérivé *primerain*.

Secundum > *secont*, fém. *seconde* (et *segont*). *Secundum* n'a été continué que sous cette forme savante. Le mot populaire qu'on employait était *altre* < *alterum*.

Tertium > *tiers*, fém. *tierce*.

Le développement phonétique de cette forme reste à expliquer.

Quartum > *quart*, fém. *quarte*.

Quintum > *quint*, fém. *quinte*.

Sextum > *sist*, fém. *siste*.

Septimum > *setme* (*sedme*).

Octavum ne s'est continué qu'au féminin où l'on a, comme substantif, *oitieue*. Le masculin aurait dû donner **oitou* (cf. *clavum* > *clou*). La forme régulière a été remplacée de bonne heure par *oidme* (*uitme*), forme analogique faite sur le modèle de *septme* et de *disme*.

Nonum n'a guère laissé de trace qu'au féminin où *none* existe comme substantif (heure du midi).

Decimum > *disme* (Roland 3084).

Undecimum > *onzime* (Ph. de Thaun, Computus 1439).

Duodecimum > *dozime* (Lois de Guillaume le Conquérant).

Quattuordecimum > *quatozime* (Ph. de Thaun, Comp. 2435).

Quindecimum > *quinzime* (Ph. de Thaun, Comp. 440).

Sedecimum > *sezime* (Roman de Troie 8091).

Depuis 17—19, on se servait des noms de nombres composés *dis et setme*, *dis et oidme*, *dis et neufme*. *Vigesimum* a été supplanté par *vintime*, *trigesimum* par *trentime* etc.

Nous passons à indiquer les changements survenus à cette série originaire en tant qu'ils regardent notre sujet.

A la seconde moitié du XII^{me} s., se montrent des formes analogiques pour les nombres 5—10: *cinquismes* (Erec), *sisime* (Saisnes), *setiesme* (Enf. Ogier), *oitisme* (Troie), *noevieme* (Garin le Loherain), *disiesme* (Troie).

Altre, *tiers*, *quart* résistent plus longtemps à la force analogique du suff. *-ime*.

A la même époque, on commença aussi à dire au lieu de *dis et setme* *dis et setime* et un peu plus tard *dis et huitime*, *dis et novime*. Les adjectifs ordinaux des dizaines apparaissent plus tard que les autres. Le premier exemple est *trentisme* du Comput 3251, puis nous avons *cantiesme* (Erec), *vintiesme* (Rou), *quarantisme* (Vie de S. Thomas), *vintime*, *trentime*, *quarantime*, *cinquantime* (Quatre livres des rois).

Parmi les formes citées, on a déjà remarqué que quelquefois, au lieu de *-ime*, il y a *-ieme*. Parmi les premiers exemples de cette forme, citons *cinquieme* (Garin le Loherain), *sisieme* (Psautier de Metz), *septieme* ib., *huitiesme* (Villehardouin), *neuvieme*, (Garin le Loherain), *dixieme* (Saisnes), *onzieme*, *doziesme* (Rou, Troie) etc. Les plus anciens exemples appartiennent au XII^{me} siècle et au dialecte normand. Ce n'est guère qu'au treizième que la forme paraît dans le français central où, comme l'on sait, elle a emporté la victoire sur toutes les autres, excepté *premier* et *second*. Mais, à côté de ces derniers, on a formé *unieme* et *deuxieme* (Watriquet de Couvin XIV^{me} s.).

* * *

Nous allons maintenant passer en revue les opinions qui jusqu'ici ont été émises sur notre problème. M. FOERSTER essaie, *Zeitschrift für rom. Phil.* IV (1879) p. 496, de faire dériver *-ime* de *-esimus* en admettant l'inflexion de l'*e* tonique sous l'influence de l'*i* de la syllabe suivante. Une telle inflexion est pourtant sans exemple. *Esimus* appartient aux nombreux cas d'inflexion supposés par M. F. dans son célèbre article, mais reconnus plus tard n'avoir rien à faire avec cette loi phonétique. M. FOERSTER ne fut pourtant ni le premier ni le dernier qui ait voulu faire dériver *-ime* de *-esimus*. Avant lui M. MALL, *Comp.* p. 91, constate que la désinence *-esimus* dans les nombres ordinaux des dizaines, *trentisme* etc., est écrite avec *s* tandis que dans la série *onzime-sezime* on n'en trouve rien. Et plus tard M. NEUMANN, *Zeitschrift für rom. Phil.* VIII (1884) p. 261, dans son article sur les doublets syntaxiques, après avoir rejeté l'explication par inflexion (à cause de la chute de la pénultième et parce que p. ex. *viridis* dans ce cas donnerait aussi bien **virt*), émet l'hypothèse que *-esimum* serait devenu *-isme* dans les mots où l'*e* était précédé d'une consonne palatale, c'est à dire dans **decesimum*, **undecimum* etc. Ainsi on aurait régulièrement plusieurs mot en *-isme* < *pal.* + *-esimum* et de là la terminaison *-isme* se serait étendue aux autres noms de nombre ordinaux. Il saute aux yeux à présent, quel est le défaut de cette explication. M. Schwan le relève, *Zeitschrift für rom. Phil.* XII (1888) p. 195, en montrant que l'*e* de *-esimum*, étant entravé, ne pourrait jamais donner *i* même après une palatale (cf. *ekkestu* > *icest*, *cella* > *celle* etc.). Malgré cette critique, on trouve la même explication adoptée par M. GAUCHAT, *Zeitschrift für rom. Phil.* XIV (1890) p. 428. M. KNÖSEL, l. c. p. 42, admet *-esimus* comme la vraie étymologie de *-ime*, *-isme*, *-ieme*, et dans le *Cours de Grammaire historique de la langue française* par DARMESTETER on trouve encore la même opinion représentée (II § 137 p. 22).

Une autre explication est donnée en 1883 par M. HORNING dans son livre *Zur Geschichte des lateinischen C vor e und i im romanischen*, p. 22 où, dans une note, il dit: »Dans les ordinaux *dizisme*, *centisme* de l'anc. fr., *-isme* n'est pas *-esimus* (cf. *carème* = *quadragesima*) mais un suffixe *-ecimus* tiré de *decimus*, *undecimus* tout comme le *-imus* de *oidme* (**octimus*) a été tiré de *septimus*. M. H. exprime encore cette opinion, BARTSCH-HORNING, *Langue et Litt. fr.* p. 16.

M. SCHWAN, l. c., oppose à cette hypothèse l'objection que *decimus* donnerait non pas *disme* mais *dime* comme *facimus* > *faimes*. La forme *disme* est reformée sur *dis* d'après l'analogie de *setme*: *set* etc. D'après *disme* presque tous les ordinaux furent peu à peu transformés de cette façon qu'on remplaçait la terminaison *-esme* par *-isme* de *disme* qui lui ressemblait. L'auteur garde cette opinion dans sa Grammaire 1^{re} éd. 1888 § 386. Dans la seconde (1893), § 389, il appelle le *-isme* des ordinaux un suffixe savant et renvoie au § où sont traités les superlatifs savants *altisme* etc. Dans la troisième, revue par M. BEHRENS, l'origine du suff. *-isme -ime* est déclarée encore incertaine.

M. KÖRITZ dans son excellent ouvrage *Über das s vor Consonant im Französischen* (Strassburg 1885) émet, p. 8, une nouvelle théorie sur l'origine de notre suffixe. Après avoir démontré que *-esimus* est inadmissible, M. K. tente d'interpréter les formes en *-ime* comme formées ou bien sur *septime*, savant à cause du déplacement de l'accent, ou bien sur *prime*. *Ventisme* tient son *s* de *disme* qui vient régulièrement de *decimus*, mais plus tard le suff. savant serait entré même dans le domaine des dizaines: *vintime*, *trentime*, comme, de l'autre côté, la forme *-isme* des dizaines pouvait exercer son influence sur *-ime*: *settisme*, *oitisme* etc.

L'explication de M. KÖRITZ est approuvée par M. MEYER-LÜBKE, *Gram. I* § 116. Mais, t. II § 561, du même ouvrage, M. MEYER-LÜBKE revient à cette question pour y embrasser une autre théorie, celle qui part de *decimus* mot qui donne au centre *disme*, au nord-ouest *diesme*, à l'est *deisme*. Le suffixe apparaît en norm. comme *-iesme*, Rou III 7387, en wallon comme *-eime* (Serm. Sap. 298, 3). *Disme* aurait d'abord donné naissance à *novisme* puis à *onzisme*, *douzisme* etc. Quant à *-ième*, le suff. moderne, M. M.-L. n'exprime pas d'avis positif mais ne trouve pas permis d'y voir tout simplement un emprunt au dialecte normand.

Le dernier qui ait traité la question de notre suffixe est M. MARCHOT dans son article cité plus haut. Nous finirons cette revue des théories par examiner l'argumentation de M. MARCHOT un peu en détail. M. MARCHOT démontre p. 107 très bien (et nous renvoyons pour la suite de notre étude à cette démonstration dont nous acceptons sans hésitation le résultat) que *-ime* est selon toute probabilité la forme primitive et que

-isme ne paraît que plus tard. C'est là selon M. M. une forte raison contre l'hypothèse d'une influence de la part de *disme*, influence qui aurait créé des formes avec, non sans *s*. Une autre circonstance qui parle contre cette hypothèse, c'est que l'on s'attendrait alors, selon ce qui est le cas pour *uidme* et *nuefme* (formés d'après *septme* et *disme*), à trouver des formes comme **ónz(e)me*, **doz(e)me*, etc. Un troisième argument enfin se trouve dans les formes dialectales de notre suffixe. M. M. cite le lorrain »où l'on devrait avoir *-ei(s)me* (d'après *dei(s)me*) mais où l'on a *-ieme* *-i(s)me*: Psaut. lorrain. *sisieme* 96, 12 *septieme* 96, 12 108, 30; Serm. de St. Bernard *seiximes* 113, 4 129, 11 *settisme* 129, 14. Dans les dialectes du Nord-Ouest d'oïl où l'on devrait avoir *-ei(s)me*, *-esme* (d'après *dei(s)me* *desme*) on a *-ie(s)me*: *troisieme*, *cinquieme*, *sisieme*, *diziesme*, *vintiesme*, *ouettiesme* etc. (voir GÖRLICH, Nordw. Dial. pp. 32 et 76)». M. M. ajoute ici dans une note que »ces traitements dialectaux, ne concordant pas toujours avec *disme*, font aussi rejeter une hypothèse que l'on pourrait faire à savoir que *onzisme* < *onze* + **ondisme* < *undecimus* etc.» Sur ce dernier point nous sommes d'un avis tout à fait contraire à celui de M. M. C'est à peu près l'opinion que M. M. rejette comme impossible que nous pensons soutenir ici.

Regardant les trois objections que M. M. oppose à l'influence supposé de *disme*, nous ne pouvons pas les accepter, sans pour cela nous associer à ceux qui croient à cette influence. Car 1) nous croyons que *decimum* doit donner *dime*, non pas *disme* (sur quoi voir plus loin!) 2) M. M. se contredit lui-même en admettant p. 110 »qu'on ne pourrait affirmer cependant que nulle part dans aucun dialecte, une fois cette série (*onzime* etc.) créée, elle n'ait pas été influencée dans sa forme par *disme* (aidé de *sisme*)». Ainsi M. M. veut expliquer *onziesme* *douziesme* etc. qui se retrouvent déjà dans le Rou et dans le roman de Troie ainsi que dans le Brut en admettant qu'ils seraient dûs à l'influence de la forme normande de *disme*: *diesme*. M. M. va plus loin encore et impute l'origine de tout le suffixe français *-ieme* à l'influence de ce dialecte. Nous voyons ici une contradiction, car s'il est possible d'admettre une influence du thème *dies-* de *diesme* sur le suffixe *-isme* de *onzisme* cela montrerait que le thème du premier mot n'était pas senti comme tel mais comme un suffixe, dans lequel cas une influence aurait pu s'exercer aussi bien sous forme d'une substitution de suffixe. Le

rapport entre le *-isme* de *disme* et celui de *onzisme* est un autre. On ne peut pas parler d'une influence car les deux terminaisons sont en effet dans les deux mots la même chose. 3) Les formes dialectales citées par M. M. ne prouvent rien. Dans le Ps. lorrain *decem* paraît sous la forme de *dis*, *decimus* sous celle de *disme*. Ce sont là selon M. MEYER-LÜBKE des emprunts au français. Cela peut donc bien être le cas encore pour *-iesme*. Les formes des sermons de S. Bernard ne prouvent rien du moment qu'on ne montre pas aussi quelle est la forme de *dis*. Quant aux exemples pris chez M. GÖRLICH, il faut observer que, parmi les formes citées, il se trouve au moins trois : *sisieme*, *disieme*, *troisieme* qui par le développement du radical s'accusent comme des emprunts français. Il est donc probable que c'est là le cas aussi du suffixe *-ieme*.

Si, tout en approuvant les résultats des recherches de M. M. selon lesquels *-isme* ne peut pas être pris à *disme* et ajouté aux cardinaux, nous ne pouvons pourtant pas applaudir à son argumentation à cet égard, nous nous rangeons sans réserve de son avis lorsqu'il rejette les deux hypothèses émises par M. KÖRITZ. L'influence de *prime* est exclue parceque ce n'est que tard qu'on trouve cette forme au masculin. Primitivement on avait m. *prim* f. *prime*. Celle de *septime* est inadmissible, car cette forme n'apparaît que longtemps après *onzime* etc.

M. MARCHOT propose lui-même l'explication suivante qui est censée par M. G. PARIS, Romania XXVI (97) p. 327, « appuyée sur de bons raisonnements » sans que l'éminent critique veuille se prononcer absolument sur sa valeur. « *Ime* », dit M. M. « d'origine savante, est primitif dans *onzime*, *dozime* qui, étant donnée la similitude entre *onze*, *dose* et les quatre cardinaux suivants auraient ensuite entraîné *trezime*, *quatorzime*, *quinzime*, *sezime*. Cet *-ime* aurait été emprunté par les clercs et les lettrés à *undecimus*, *duodecimus* et ajouté à la forme ordinale *onze*, *dose* ». Nous ferons remarquer d'abord que M. M. n'a en effet aucune raison d'adopter justement *onzime* et *dozime* comme primitifs. Ils ne paraissent pas plus tôt que les autres et si l'on veut adopter la théorie en question, il nous paraît nécessaire de partir de toute la série 11—16. Mais en effet tout cela nous paraît peu probable, car il faudrait alors admettre dans plusieurs dialectes une influence de *decimus* sur le suffixe *-ime* qui n'est guère justifiée. Nous admettons bien l'influence du suffixe d'une

forme sur celui d'une autre, mais que le radical de *disme* (mot qui quant à la formation se rattache nécessairement à *neufme*, *uidme*) puisse avoir transformé le suffixe *-ime*, c'est ce que nous croyons impossible. — La comparaison qu'établit M. M. avec l'italien n'est guère exacte. Le suff. *-esimo* de l'it. n'apparaît pas au dessous de 10 et n'a du reste de savant que son *e* ouvert. Autrement on n'a affaire qu'à une contamination de l'anc. *vigesimo* et *venti* dont le résultat devient *ventesimo* et ainsi de suite. Puis ce suffixe est entré dans la série 11—19 à côté de *decimo primo* etc.

Les noms des dizaines doivent probablement, selon M. M., leur suffixe à la même source savante que ceux dont nous avons traité jusqu'ici. Mais il trouve pourtant possible que cette question doit être un peu autrement envisagée et que le *-isme* de p. ex. *trentisme* présente une contamination de *-esme* < *-esimus* avec le *-isme* de *disme*.

Nous ajoutons à cette revue ce que dit sur notre problème M. KÖRTING dans son ouvrage récemment paru *Der Formenbau des französischen Nomens* (Paderborn 1898) p. 307. »Probablement», dit-il, »forma-t-on d'abord *sismes* sur *dismes*. La terminaison *-ismes* fut comprise comme un suffixe qu'on ne tarda pas à généraliser: *cinquisme*, *sietisme*, procédé qui amenait l'avantage d'une numération ordinaire qui se rattachait facilement aux nombres cardinaux.» Le changement de *-isme* contre *-ieme* dépendrait de l'influence de *premier*. La question n'est selon M. K. pas encore résolue. Il nous est impossible de partager les avis de M. K. Si dans *disme* et *sisme*, *-isme* était compris comme un suffixe le thème ne serait que *d-* et *s-*, ce qui serait bien peu et d'autant plus surprenant que les cardinaux *dis* et *sis* sont toujours là pour rappeler ce qui est en réalité le thème dans *disme* et *sisme*. Et qu'on ne l'ait pas oublié, cela est prouvé, entre autres choses, par cette circonstance que, lorsque le suff. *-ime* s'étend aux nombres au dessous de 10 et fait de *sedme septime* de *oidme oitime*, il fait aussi de *disme* et de *sisme* *disime* et *sisime*. Et, autre preuve, *disme* a toujours *s*, ce qui dépend naturellement de ce qu'on avait *dis* présent à l'esprit et que le suffixe n'était que *-me*. L'influence de *premier* est pour nous inadmissible. Une telle influence qui ne s'étendrait qu'à la voyelle et ne montrerait même pas de trace d'une attraction complète (**disier *onzier* etc.) est, croyons-nous, sans exemple.

Une influence de *premier* paraît du reste d'autant moins admissible que ce mot ne se rattache pas à un cardinal mais fait l'impression d'un mot indépendant.

* * *

Comme nous l'avons fait remarquer à plusieurs reprises, la terminaison *-ime* se montre d'abord dans la série *onzime—sezime*. C'est aussi dans cette série qu'à notre avis il faut en chercher l'origine. Ce qu'il importe d'abord d'établir, c'est le résultat du développement phonétique régulier des mots latins correspondant à cette série. Que doit donner en français *decimus*? Cette question a trouvé des réponses différentes. Tandis que les uns croient que le résultat en serait *disme*, d'autres veulent une forme sans *s*: *dime*. Nous n'entrerons pas ici dans une discussion détaillée de cette question. Pour M. G. PARIS *dismes* est la forme régulière à en juger de ce qu'il dit Rom. XV p. 620 sur *aisnes* < *acinus*, *cisnes* < *cicinus*, *graisles* < *gracilis*. M. MEYER-LÜBKE Gram. I p. 448 regarde la question de *decimus* comme incertaine. Le traitement du *c* dépendrait selon lui de la consonne qui suit la pénultième atone. (Voir encore Zeitschrift für rom. Phil. XVIII (1894) p. 435 et VOLLMÖLLER, Jahresbericht II p. 86).

Pour *l* (*gracilis*) et *n* (*cicinus*, *acinus*) l'assibilation lui paraît certaine. Si la consonne suivant la pénultième est une explosive ou un *r*, *c* passerait à *g* (cf. ASCOLI A. G. I. IX p. 104) *faites dites faire dire*. Mais pour *m* il y a deux exemples *fai-mes* et *dismes*, dont l'un est analogique, l'autre régulier, il reste impossible à dire lequel des deux est concluant.

M. BEHRENS (Schwan-Behrens § 162) est d'avis que *decimus* doit donner *dimes*.

Nous ne nous prononcerons pas sur cette question mais nous attacherons l'attention de nos lecteurs sur une circonstance qui ici est d'une certaine importance.

Tandisque *cicinus*, *acinus* et *gracilis* n'ont dans aucune forme un *a* final, c'est là le cas de *decimum* qui offre encore, au féminin, *decimam*. Comme l'on sait (cf. Meyer-Lübke, Gr. I § 336), la chute de la pénultième a lieu de meilleure heure lorsque la finale est un *a*, phénomène dépendant de l'accent secondaire que porte cette voyelle. Or, il est très possible que dans les mots où la finale était *a* la pénultième

soit tombée avant l'assibilation du *c*, mais que dans les autres cette chute n'ait eu lieu qu'après la même époque. Pour *decimum* la conséquence en serait qu'on aurait théoriquement à une époque précédant celle de l'assibilation en même temps **decme* et **decime*. Alors on peut se figurer plusieurs possibilités. Ou bien **decme* pourrait succomber devant **decime*. Dans ce cas on aurait eu dans les deux genres **deceme* et le résultat en aurait été des formes avec *s*. Ou bien le masc. *decime* pourrait se conformer au féminin et perdre sa pénultième. Ou bien **decme*, après être tout de suite passé à **degme*, avec l'assimilation nécessaire de *c* à *m*, influence **deceme* de façon à le changer en **degeme*. Dans le second cas, et c'est ce qui paraît le plus probable car la syncope s'était déjà opérée dans plusieurs cas et il y avait une tendance marquée à éliminer les syllabes atones, ce qui fait croire plutôt à une influence analogique dans la direction de la syncope que dans le sens contraire — dans le second cas nous aurions régulièrement *-ime -ime* et ce serait là le résultat encore si notre dernière supposition était la vraie. En tout cas, il faut retenir que, à côté de *deceme*, *decme* on avait *decem* qui ne tarde pas à exercer son attraction inévitable. A partir de l'époque où le *c* de *dece* fut assibilé, la spirante fut aussi introduite dans *decme* qui était à cette époque-là *dime*. On avait donc *disme* et c'est cette forme-là que nous retrouvons dans la littérature. Mais la série depuis 11—17 n'était pas si étroitement attachée à *decem*. Aussi nous montre-t-elle le développement de *decimum* que tout à l'heure nous avons indiqué comme le régulier. *Undecimum* donne **ondime*. Tout comme *dis* influence *dime* en en faisant *disme*, ainsi onze fait de **ondime* *onzime*, quatorze de **quatordime* *quattorzime*, quinze de **quindime* *quinzime*. Pour *duodecimus*, *tredecimus* *sedecimus*, qui donneraient **douime* **treime* **seime*, l'analogie doit s'être opérée à l'étape de **dodime* **tre dime* **sedime*. Le passage de la spirante interdente à la supradentale se réalisait presque tout seul.

Nous croyons donc que c'est la série 11—16, où l'on a comme produit régulier du suffixe latin *-decimum -am, -dime*, qui a donné naissance au suffixe français *-ime*. Ce suffixe, étant ainsi formé dans six noms de nombre fréquemment usités, s'étend facilement aux autres qui étaient tous hétérogènes excepté le petit groupe *septme, uitime, nucme, disme*, groupe qui aurait pu

faire généraliser le suffixe *-me*, s'il n'avait pas été moins nombreux que l'autre.

Du reste *-ime* amenait encore un avantage sur *-me*. C'est que, commençant par une voyelle, ce suffixe rendait possible la prononciation du nom cardinal tout entier, tandis que devant *-me* les consonnes finales de ce nom n'auraient pas pu se faire entendre ou auraient produit avec le *m* suivant des groupes de consonnes incommodes à prononcer. *Huitme* p. ex. serait devenu > *uime*, *neufme* > **neume quatre* + *-me* > *quatme*, *cème*, *vème* etc!

Si maintenant le suffixe *-ime* remonte à *-decimum* etc., il doit aussi dans les dialectes montrer la même voyelle que *ç + j*. Nous allons en regarder quelques-uns pour contrôler si c'est là le cas ou non. Nous regrettons que dans les ouvrages dialectologiques les noms de nombre soient souvent absolument laissés de côté de manière qu'en somme il n'y a qu'un nombre assez restreint d'ouvrages de ce genre qui soient de nature à pouvoir nous éclairer sur notre problème. Souvent aussi, les notices, lorsqu'il y en a, sont par trop succinctes. Il va sans dire aussi que nous n'avons pas pu parcourir les textes dialectaux édités qui contiennent peut-être par-ci par-là, mais en tout cas rarement, un nom ordinal. Nous espérons malgré ces restrictions que les matériaux rassemblés ci-dessous ne seront pas sans tout intérêt.

EGGERT, B., *Entwicklung der normandischen Mundart im Departement de la Manche und auf den Inseln Guernesey und Jersey*. Zeitschrift für Rom. Phil. XIII (1889).

Les noms de nombres sont traités p. 398. On y trouve les exemples suivants, tous pris à des chartes du XIII^{me} s.: *treziesme* (troisième), *oitiesme*, *noviesme*, *deziesme* (et *diesme*) *onziesme*.

P. 371 l'auteur rend compte des différents reflets de *ç + j* et on y voit que *ie* est le reflet ordinaire dans les dialectes d'où sont originaires nos exemples.

JORET, *Patois normand du Bessin*, Mém. de la Soc. de linguistique de Paris.

Dans la phonétique, M. J. ne fait pas mention des ordinaux, mais dans le glossaire on trouve T. IV, p. 53, *douozième* qui comparé avec *diéc* < *decem* p. 52 et *sieé* < *see* p. 327 paraît par-

ler en faveur de la concordance entre le suffixe ordinal et la forme de *deccm*.

FLEURY, *Essai sur le patois normand de la Hague*. Paris 1886.

M. Fleury ne parle pas des noms de nombre, mais dans le glossaire on en trouve p. 164 un: (*chynq*) *chynquieime* qui comparé avec *dieime* < *decima* p. 190 et *dicis* p. 35 prouve que, encore dans ce dialecte, la supposition que nous avons faite trouve un bon appui.

GÖRLICH, *Die nordwestlichen Dialecte der Langue d'oïl* (Bretagne, Anjou, Maine, Touraine) Franz. Stud. V.

M. Görlich nous donne p. 76 les exemples qu'il a trouvés dans les textes dépouillés: Ce sont: *troisième*, *cinquième*, *sisiesme*, *disiesme*, *vintiesme*, *milliesme*, *centiesme*. P. 32 nous trouvons que le développement régulier de *ε + j* dans ces dialectes est *ei* ou *e*: *seis*, *deiz*, *deïsmes*, *dez*, *sez*, *deme*, *desme*. *E* doit être regardé comme une réduction postérieure de *ei*. Ces formes se trouvent dans tous les documents examinés. Celles en *e* sont généralement dans la majorité.

Par conséquent notre suffixe ne paraît pas cadrer avec le développement régulier du dialecte.

Mais, il faut observer qu'à côté de ces formes dialectales, on trouve de fort nombreux exemples du développement français en *i*, qui s'est répandu en dehors de ses limites originaires. *Dis* et *sis* sont ordinaires partout. Nous croyons donc qu'il ne faut pas non plus hésiter à attribuer à l'influence française le suffixe *-iesme*, surtout comme, selon ce que nous avons indiqué plus haut, les noms ordinaux trouvés par M. Görlich portent pour la plupart encore d'autres traces d'une origine étrangère. Comme nous allons le voir, il ne faut pas conclure pour cela que le suffixe ait été emprunté nécessairement sous la forme de *-iesme*. Il peut être venu dans le dialecte comme *-ime* et s'être développé plus tard en *-ieme* comme c'est le cas pour le français (voir plus loin). Ce qui milite en faveur d'une telle hypothèse c'est la forme *dieme*, *diesme* < *deciman* dont M. Görlich cite quelques exemples. Les autres exemples sporadiques et peu nombreux de *ε + j* > *ie* appartiennent au verbe *sequere* et sont par conséquent à expliquer à part (pour le mot *lie* p. 34, je n'en connais pas

la valeur). Eh bien, *dieme* qui ne paraît pas en français (à cause de *dis*) doit avoir été emprunté sous la forme *dime* (pourvu que nous n'ayons pas affaire à une influence normande).

GILLIÉRON, J., *Patois de la commune de Vionnaz* (Bas-Valais) Paris 1880.

»Les nombres ordinaux», dit M. G. p. 83, »sont formés comme en français». Nous avons donc affaire ici au suffixe *-ième*.

Decem donne *dyé*, *sex* > *xé* (le *s* initial s'est réuni avec le premier élément de la diphtongue pour former ce son = fr. *ch*) *legere* > *l'ere*. Nous pouvons conclure de ces exemples, quoique M. G. n'en dise rien en particulier, que *ɛ* + *j* dans ce patois aboutit à *ie*. Le fait est affirmé par le mot *dyeme* = *dime* < *decima* que nous trouvons dans le glossaire p. 146.

Cela étant, il est naturel que les noms de nombres soient les mêmes qu'en français, seulement, ils ne sont peut-être pas empruntés, mais présentent le développement dialectal régulier.

HÆFELIN, F., *Les patois romans du canton de Fribourg*. Leipzig 1879.

P. 81 *decem* > *di*, ce qui ne paraît pas cadrer avec les exemples qu'on trouve p. 16 du développement de *ɛ* + *j*, phénomène auquel l'auteur n'a pas consacré de paragraphe spécial. *Nego* > *navu*, *navyüu*, *nëvu*, *näivuo*. *Precor* et *seignor* donnent des résultats analogues. Mais il est à observer que *sex* donne selon les endroits *še* *šä* correspondant aux formes citées tout à l'heure.

Les ordinaux sont *treisimu*, *quattrimu* et *disimu*. M. H. veut expliquer le suffixe comme provenant de *-esimus*. — Cette différence entre le développement de *sex* et de *decem* qui ordinairement donnent toujours le même résultat est très difficile à comprendre surtout comme le livre de M. H. ne donne que des renseignements incomplets et sur ce point un peu confus.

GAUCHAT, L., *Le patois de Dompierre* (Broyard) Zeitschrift für Rom. Phil. XIV (1890).

M. G. qui, comme nous l'avons dit dans notre historique des théories, fait remonter *-isme* à *pal.* + *esimu*, donne p. 428 des exemples des ordinaux de Dompierre: *treizi'mu*, *katri'mu*.

dyisi'mu etc. Le suffixe présente donc encore ici la forme *-i'mu* (cf. Hæfelin ci-dessus). Que *quadragesima* donne *karě'ma*, ne détourne pas M. G. de son opinion. Ce mot peut selon lui avoir subi une influence savante.

Decem donne *dyě*, mais ici encore *sex* > *šae* (p. 423) Nous pourrions nous borner à constater l'accord entre le développement de *decem* et la forme *-imu*, pourvu que, sous d'autres égards cette forme fût régulière. Mais il n'est pas sans importance de rechercher la cause de la différence entre *sex* et *decem* pour constater lequel des deux mots présente le développement régulier. Car, supposé que ce fût *sex*, il faudrait admettre pour *dyi* et par conséquent pour *dyimu* un emprunt au français. D'abord il est à observer que cette différence entre *sex* et *decem* se retrouve à Vionnaz et dans les patois du canton de Fribourg examinés par M. Hæfelin aussi bien qu'à Dompierre. Elle est constatée encore pour le canton de Vaud par M. ODIN qui (Phonologie des patois du canton de Vaud) donne pour *sex* (p. 113) les formes *sai si, ši šai še ša* selon les différents dialectes, tandis que pour *decem* nous ne trouvons (p. 36) que des formes avec *i'* excepté *dyě* (Vallée). M. Odin dit, p. 41, que *sex* et *septem* ont pris un développement particulier et M. Gauchat regarde aussi la forme de *sex* comme singulière. Pour Vionnaz elle s'explique facilement (voir plus haut). En effet le développement de *decem* est d'accord avec celui de *lectum*, ce qui paraît prouver qu'il est régulier. Il nous est impossible de débrouiller à l'aide des ouvrages précités les circonstances qui ont réglé le développement de *sex*, qui ne paraît d'accord avec aucun autre phonème. *X* ne dégageant pas de *y* dans ces dialectes, on croirait trouver un accord parfait entre l'*é* de *sex* et l'*ę* entravé, mais il n'en est rien.

Mais, supposé que *dyi* soit une forme régulière dans nos dialectes *-imu* ne s'explique pas pour cela. Car *i* devant *m* (comme devant *n*) donne selon M. Hæfelin (p. 22) *e ä äi: lima* > *leima* (broyard et quouëtzo) *lema, läma* (bas-gruérin), *läima* (haut-gruérin) cf. Gauchat p. 435 *lě'ma*. Il n'y a pas beaucoup de raison pour croire que *-imu* n'aurait pas subi le même changement. Ce serait alors que l'*i* de cette terminaison eût été postérieur à la nasalisation, ce qui est possible mais peu probable. Ce qu'il y a de moins hasardeux, c'est encore d'admettre un emprunt français qui alors peut avoir eu lieu au stade de *-ime*

ou de *-ieme* qui se serait réduit à *-ime*, réduction fréquente dans ces patois.

GOERLICH, E., *Der burgundische Dialekt im XIII und XIV Jahrhundert*. Franz. Stud. III.

M. G. parle p. 67, chapitre de l'*e* fermé, du suffixe *-esimus*, dont il veut faire dériver les ordinaux suivants, trouvés dans les textes examinés :

Côte-d'Or: *sisainme, novaimme, douzaimme, cinquiesme, onzoime, millemme, centemme, deusieme, quatorzaimme, onzaimme, dixiesme*.

Saône-et-Loire: *quatriaimme, quarentiesme, miloime, doucentoime, deusoime, octoime*.

Franche-Comté: *uitisme: novisme, quinzieme: dousieme, septisme: (rime)* tous pris dans WENDELBORN, Sprachliche Untersuchung der Reime der Vegèce-Versifikation des Priorat von Besançon, Bonn 1887. Dans les chartes: *quatrieme, seizieme, troisieme, cinquieme, cinquantieme, ventisme*.

Haute-Marne: *quinzieme, sezieme, dis-septieme, quatorzieme, trezieme, douzieme*.

Girart de Rossillon offre (voir BREUER, Sprachl. Untersuchung des Girart de Rossillon Bonn 1884) *sexaimme, huitaimme, novaimme, vingtainme, centaimme, centeme*.

Ces exemples sont d'un grand intérêt. Comme on le voit tout de suite les deux premiers départements ont des formes en *ai oi ei*, tandis que la Franche-Comté et la Haute-Marne ont surtout des formes en *ie*. Nous allons d'abord examiner si la supposition de M. Goerlich que nous ayons à faire ici à *-esimus* est soutenable. Il ne peut alors être question que des formes en *ei, oi, ai*. Pour celles en *ie*, elles ont, nous l'avons montré déjà, nécessairement une autre origine. Il faudrait donc rechercher, quel est le développement de l'*e* entravé dans notre dialecte. M. G. en parle p. 72 où il dit que l'*e* entravé devant *t, l* passe souvent à *a*: *matre* etc. qui à son tour se change sporadiquement en *o*. Il n'y a parmi les cas d'entrave que celui-là qui puisse être prise en considération et, comme nous le voyons, l'accord n'existe pas. Aussi, M. Goerlich n'a-t-il pas regardé la chose comme si simple que cela. P. 69, il tient pour probable que les formes comme *moime, quaroime, moloime* sont dus au changement d'un *ε(i)* secondaire devant *m* en *ai, oi*.

Mais on a de la difficulté à admettre cette supposition. *E* devant une nasale donne *ei*, *ai*, *oi* — il est vrai — mais il faut observer que ce développement ou du moins ses débuts datent d'une époque bien antérieure à l'amuïssement de *s* devant *m*, et ce n'est qu'après cette époque que *m* aurait pu influencer la voyelle précédente. C'est donc là la même chose que d'admettre un développement absolument spécial pour ce cas.

Si, au contraire, nous envisageons le phénomène du point de vue que nous avons essayé de relever, il nous faudra d'abord voir quel est le développement régulier de *ç* + *pal*. Nous trouvons alors que cette combinaison donne *ei* et, ce qui en est une réduction, *e*. Nous trouvons aussi que les formes françaises en *i* sont en train de se répandre de plus en plus aux dépens de celles qui sont particulières au dialecte même. Ainsi dans la Côte-d'Or et la Saône-et-Loire, nous trouvons *preis*, *parmey*, *sex*, *dex*. *Decimus* y donnerait donc *deïsmes*, *déïmes* et alors nous avons une forme qui peut bien pour son développement ultérieur tomber d'accord avec un *ç* originaire + *nasale*. C'est ainsi qu'on a, comme *plein*, *plain*, *pluin*, ainsi *sisainme*, *novainme*, *onzoime*. *Moime* < *medesimus*, *quaroime* < *quadragessimu* peuvent être expliqués de deux façons. Ou ce sont des formations analogiques ou bien (*meïsme* >) *meïsme* (*quareïsme* >) *quareïsme* ont subi le même déplacement d'accent que dans *reïne* > *reine*, *traître* > *traitre* etc. Et ensuite le développement a été le même que pour *e* + *nasale*.

Dans la Haute-Marne *e*, *ei* paraissent assez souvent à côté de *i* *desmes*, *déïmes* etc. Il y a aussi quelques ex. de *dieme*. La Franche-Comté présente le même état de choses mais les ex. de *ei*, *e* sont ici encore plus nombreux; *diesme* ne manque pas ici non plus. Il peut donc paraître surprenant que nous ayons toujours *-isme* ou *-iesme*. Il est probable, vu la forme assez fréquente *diesme* (d'où *dies* et par analogie *sies*), que le suffixe français a été emprunté ayant encore la forme *-isme* qui plus tard est devenu *-ième*. C'est là, comme nous l'avons vu, un cas fréquent.

Dans Girart les choses sont tout opposées. $\{E + j\} > i$ mais le suffixe ordinal est *-aine*. Cela fait croire que dans le dial. de ce texte le développement de *ç* devant une nasale était assez avancé lorsque l'envahissement des formes françaises a commencé à se montrer avec force. La différence entre le

suffixe populaire et le nouveau suff. fr. était trop grande, pour qu'on pût faire tout de suite céder la place à ce dernier. Il est resté plus longtemps par conséquence et Girart n'en est qu'une preuve.

Pour résumer les choses, on trouve dans les textes examinés par M. Goerlich des formes en *-ime*, *-aime*, *-oime* dans la Côte-d'Or et la Saône-et-Loire. Ces formes s'expliquent le mieux comme dérivés d'une étymologie avec $\epsilon + j$. Dans la Franche-Comté et la Haute-Marne, $\epsilon + j$ donne *ei*, *e*, mais les formes françaises se montrent en grand nombre. Quant au suffixe *-ime*, sa forme dialectale a été remplacée par la française.

Dans le texte du Girart de R., le suffixe dialectal vit encore tandis que d'autre part $\epsilon + j$ montre en général le développement français.

WILMOTTE, M., *Etudes de dialectologie wallonne, I Le dialecte liégeois au XIII^e s. Rom. XVII (1888) p. 542.*

M. Wilmotte ne s'est pas occupé de notre suffixe du tout. Il y en a pourtant dans les chartes qu'il a examinées quelques exemples. Voici ceux que nous avons relevés: *settime* II, *mil-leme*, *ducenteme* III, *sesemes* XVIII.

Le paragraphe consacré p. 556 au développement de $\epsilon + j$ nous fait savoir que la forme populaire liégeoise en est *ei* ou *e*: *demei* (demedium), *deme* < *decima*. Les formes en *e* sont donc toutes régulières. *Septime* est une forme littéraire qui n'est pas rare. M. W. en cite d'autres avec *i*: *dime* et le Poème Moral offre en général ce développement littéraire, ce qui n'empêche pas, comme l'ont montré MM. Horning et Wilmotte, Zeitschr. Rom. Phil. XII p. 257, Rom. XVII p. 314 que la forme populaire ne soit celle en *ei*.

Malheureusement les deux parties suivantes de l'étude de M. Wilmotte ne contiennent point d'exemples du suffixe ordinal.

ZÉLIQSON, L., *Die französische Mundart in der preussischen Wallonie und in Belgien längs der preussischen Grenze. Zeitschrift f. Rom. Phil. XVII (1893).*

Les noms de nombre sont, dit l'auteur p. 431, à l'exception de *prumi* formés à l'aide du suffixe *-im'* (à Trois Ponts *-ëm'*): *dūzim'* (deuxième).

P. 423, nous apprenons que $\epsilon + j > i$: *decem* > *dix*, *sex* > *six*.

L'accord est donc parfait. Seulement on s'attendrait à voir ici le même phénomène qu'autre part où on a d'abord *-ime*, à savoir un développement en *-ieme*. Que ce ne soit pas là le cas, peut pourtant être un trait spécial au dialecte en question. Et en effet cette circonstance n'est pas faite pour nous surprendre lorsque nous considérons que la réduction de *ie* en *i* est un trait caractéristique pour l'est de la France et que, pour ce qui est du patois en question, M. Z. constate ce phénomène p. 422 où il dit que l' ϵ libre donne *i*: *pedem* > *pi*.

Reste à expliquer la forme *-ëm*' de Trois Ponts ce qui, à cause du peu de renseignements que donne M. Z., m'est impossible. Mais en tout cas ce phénomène isolé n'est pas de nature à troubler l'explication que nous avons tentée pour la forme ordinaire du suffixe dans ces dialectes. Nous ajoutons pourtant qu'il est très possible que le *i* < ϵ + *j* soit encore ici dû à l'influence française (cf. Horning, Zeitschrift für Rom. Phil. IX 482).

THIS, E., *Die Mundart der französischen Ortschaften des Kantons Falkenberg* (Kreis Bolchen in Lothringen). Strassburg 1887.

P. 15 ϵ + *j* > *i*: *lęctum* > *li*, *decem* > *dix*.

P. 48 l'auteur dit que les noms de nombres ordinaux sont, à l'exception de *proemî** formés à l'aide du suffixe *-yoem* correspondant au fr. *-ième*: *duzyoëm*', *troe'hyoëm*' etc.

ZELIQZON, L., *Lothringische Mundarten*. Metz 1889.

P. 14: e + *j* > *i* (= Falbenberg) à a b c d: *lęctum* > *li*.

Dans e, ϵ + *j* > ω , mais il y a une forte tendance à introduire la prononciation française.

P. 32. Les ordinaux ne sont indiqués par M. Z. que pour Amanweiler et Sablon où ils donnent comme à Fauconberg *-yām*', à Angny ils donnent *-yēm* et dans le domaine sud désigné par *e-yim*. Les formes à diphtongues sont ou bien des emprunts au français ou bien la même loi règne ici que dans le centre. Seulement il faut observer que tout le développement e + *j* > *i* dépend probablement d'une influence du centre (M.-L. Gram. I § 160). La troisième forme dépend d'une réduction postérieure de *ie* en *i*, transformation caractéristique pour le groupe de patois en question (cf. p. 14).

KARL BUSCHERBRUCH, *Die altfranzösischen Predigten des Heiligen Bernhard von Clairvaux*, Rom. Forsch. IX.

Trentisme, cinquime, settisme, cités p. 685 ne cadrent pas avec le développement $\epsilon + j > ei$, indiqué p. 691. Mais M. B. cite plusieurs formes en *i* qu'il regarde comme françaises et il est très probable que ce soit là le cas aussi pour notre suffixe comme souvent du reste dans les dialectes de l'est ¹.

RABIET, *Le Patois de Bourberain*, Revue des patois gallo-romans.

Les noms de nombres sont cités t. III p. 95. M. R. y fait remarquer qu'ils sont fortement influencés par le français. *Decem* donne *dis*, *sex* > *sis*, tandis que, à ce qu'on peut voir t. II p. 52, $\epsilon + j$ donne régulièrement *ay*: *lectum* > *lay*, *pejus* > *pay*. Il ne faut donc pas s'étonner à trouver le suffixe *-ième* aussi emprunté dans ce dialecte.

L. ADAM, *Les patois lorrains*. Paris 1881. (Dép. de la Meurthe et des Vosges.)

Nous annotons que M. A., p. 108, donne pour la plupart des patois examinés par lui des formes en *-ime*. A quelques endroits seulement on trouve *-ième*. Il s'agit du suffixe français emprunté et reformé selon le patois.

LAHM, H., *Le Patois de La Baroche* (Val d'Orbey) Vosges. Rom. Stud. II p. 61.

Les noms de nombres (p. 65) ont comme suffixe ordinal *-im*: *duzim*, *trazim*, *setim* etc. *Decem* > *deiz*, *sex* > *say* comme d'habitude dans l'est. Il est donc probable que *-im* est le suffixe français qui a été emprunté et dont la diphtongue a été réduite selon les tendances du dialecte (*pedem* > *pi*).

AULER, F. M., *Der Dialect der Provinzen Orléanais und Perche im 13:en Jahrh.* Bonn 1888.

P. 48 *douziesme*, *vingtiesme*, *treiziesme* (Roman de la Rose) *disme* (Rom. de la Poire).

$\epsilon + j$ donnant dans les textes respectifs *i* (*decem* > *dis*

¹ Nous annotons le nom de lieu *Delme* < *Duodecimum* qui montre le vrai développement de *decem* dans l'ouest. Anciennes formes: Dodeismes 1016, Desmes 1186, Deismes 1506, Delmes 1566.

sex > sis) nous croyons avoir affaire ici au même phénomène qu'en français, c'est à dire *i + m > ie*.

RÖHRS, W., *Sprachliche Untersuchung der Dime de Penitance*, Rom. Forsch. VIII p. 297.

P. 299 l'auteur annote les formes *huitisme*, *tressime* qui sont d'accord avec le développement *decimu > dime* (p. 296: *ε + j > i*). La forme *septesime* p. 233 doit être formée sur *Quaresme*. Les suppositions de l'auteur sur une transformation de *-esimus* par inflexion sont à rejeter selon ce que nous avons déjà dit plus haut.

Nous ajoutons les formes citées par M. Marchot comme appuis de sa théorie sur une influence analogique de *dimes* (*diesmes* etc.) sur *-imes*. Elles appartiennent au wallon et sont *quaranteime* Serin. Körtz p. 23; *syeseimme*, *sisime*, *quatrieme*, *chinquemme*, *quatreyme*, *chinquymes* Dautrepoint, Etude sur J. de Hemricourt p. 33 et p. 41.

La revue précédente donne donc comme résultat que les dialectes examinés par MM. Eggert, Joret, Fleury, Gilliéron, Wilmotte, Auler, Röhrs et en partie ceux examinés par M. Görlich (Burg.) présentent un accord parfait entre le reflet de *decimus* et le suffixe ordinal. Pour les autres, nous avons été obligés d'admettre un emprunt au français. Pour l'est de la France cela est d'autant plus naturel que le développement primitif de *ε + j* en général a cédé la place au développement français. Mais aussi en dehors de cette région l'influence du français central sur les dialectes des différentes parties du pays a été considérable sous ce rapport, ce qui du reste n'est guère fait pour nous surprendre, car les ordinaux ne sont pas d'un emploi très populaire. Leur forme littéraire (c'est à dire celle du français central) a beaucoup de chance de pouvoir remplacer dans les endroits d'une culture relativement primitive la forme dialectale.

Nous voyons du reste que cette influence s'est étendue jusqu'au provençal (voir p. ex. SÜTTERLIN, *Die heutige Mundart von Nizza*, Rom. Forsch. IX p. 364 et AYMERIC, *Le dialecte rouergat*, Zeitschrift für rom. Phil. p. III 351).

* * *

Nous avons jusqu'ici essayé de montrer comment, à notre avis, il faut se figurer l'origine du suffixe anc. f. *-ime*. Il nous

reste un problème plus difficile encore, celui d'expliquer la forme *-ieme*. Dans notre revue des opinions sur *-ime*, nous avons indiqué aussi les essais peu nombreux qui ont été faits en vue de cette question.

Étant donné que le suffixe qui paraît le premier est *-ime* et que *-ieme* ne se montre que plus tard pour prendre peu à peu le dessus, nous essayerons de démontrer que, probablement, *-ieme* n'est en réalité que le résultat d'un développement phonétique de *-ime*. Les autres possibilités seraient ou bien que *-ième* fût un suffixe d'autre origine qui eût existé à côté de *-ime* sans se montrer dans la littérature de la première époque. Mais, sans compter qu'un tel état de choses n'est guère admissible, il faudrait alors trouver cette origine obscure, ce qui rencontre des difficultés insurmontables. Ou bien, on pourrait avoir recours à une formation analogique mais, comme nous l'avons vu, il n'y a pas de »spinta analogica« acceptable. Enfin, il reste le moyen indiqué par M. MARCHOT, d'admettre une importation du normand où la diphtongue est régulière. Une telle solution pourrait plutôt être acceptée par nous qui admettons la forme *-iesme* comme régulière dans certaines parties de l'ouest, que par M. M. qui est obligé de supposer avant l'emprunt de la forme aussi une action analogique pour l'expliquer (l'influence de *diesme* sur *dosime* etc.). Mais nous ne pouvons cependant pas admettre cet emprunt. L'influence d'un dialecte sur le français du centre peut certainement être admise dans certains cas et il y en a de prouvés. Mais il faut alors toujours montrer les raisons historiques ou culturelles qui aient pu rendre possible une telle influence. Tandis que l'action contraire est toute naturelle vu les rapports toujours croissants de toutes les parties du pays avec la capitale et le centre et vu l'enseignement qui agit toujours en faveur des formes françaises, les dialectes au contraire ne peuvent agir sur la langue littéraire que dans certains détails et pour certaines raisons qu'il faut démontrer pour chaque cas en particulier. Aussi voyons-nous que, dans plusieurs cas, il nous a été nécessaire de supposer que la forme française *-ième* a remplacé telle forme dans tel dialecte. Mais d'admettre que la forme *-ième* soit venue du normand remplacer *-ime*, c'est ce qui n'est nullement permis, comme du reste M. MEYER-LÜBKE le déclare Gr. II § 561.

Si, par conséquent, il est impossible d'expliquer *-ième* soit

comme un suffixe indépendant de *-ime* soit comme une transformation analogique de cette forme soit enfin comme un emprunt dialectal, il ne reste que la possibilité précitée, à savoir d'admettre que *-ième* soit le continuateur phonétique de *-ime*.

Pour comprendre comment il en peut être ainsi, il faudra d'abord se rappeler la date où commence à paraître la forme en question. Il va sans dire que nous devons alors exclure les textes qui appartiennent à un dialecte où $\epsilon + j > ie$ comme certaines parties de l'ouest. En effet les premiers exemples de *ie* se trouvent justement dans ces textes-là, M. MARCHOT en cite du roman de Rou et de Troie. Seulement selon M. SCHULTZKE, *Betontes $\epsilon + j$ und $\ddot{o} + j$ in der normannischen Mundart* (Halle 1879), le reflet régulier de $\epsilon + j$ est dans ces textes *i*, ce qui est prouvé par les rimes. Il se pourrait donc que nous ayons à faire ici à des formes en *-ieme* analogues à celles du français, mais ces formes ne se trouvant pas dans les rimes, il se peut bien que ce soient des normandismes dus au copiste. Cela devient encore plus probable en vue de la forme *diesme* (Rou) qui n'existe pas en français. En tout cas, pourvu que ce soient-là des formes dont l'*ie* n'est pas dialectal, ce sont les premiers exemples de *-ieme*. Ces textes datent comme l'on sait de la fin du XII^e s. Au XIII^e, la forme *-ième* devient plus ordinaire et au XIV^e elle est à la fin la seule usitée.

Il s'agit maintenant de fixer quelle était la prononciation de *-ime* au XII^e siècle. Car nous sommes dans le droit de supposer que, si les premières traces de la prononciation *ie* ne se montrent qu'au XIII^e s. dans l'orthographe, cette prononciation était pourtant déjà accomplie depuis assez longtemps. Il n'est pas besoin de fixer l'époque trop précisément, nous disons le XII^e s., y comprenant aussi bien le commencement du XIII^e que la fin du XI^e. On peut être de différente opinion sur la prononciation qu'a dû avoir notre suffixe à cette époque. Si l'on partage l'avis de M. G. PARIS regardant la nasalisation, selon lequel *i* ne se serait nasalisé qu'au plus tôt vers la fin du XIII^e siècle, on dirait *-imẽ*.

Si l'on est sur cette question de l'opinion de M. SUCHIER c'est pour *-imẽ* qu'on votera. M. USCHAKOFF, qui a dernièrement traité ces questions (voir Mémoires de la Société néophilologique à Helsingfors II [1897] p. 19 et comp. G. P. dans la Rom. 1898 p. 303), croit que la nasalisation s'est opérée pour toutes

les voyelles de très bonne heure et probablement avant le XI^e siècle.

Nous n'entrerons pas ici dans une discussion de ces questions si débattues, nous nous rangeons de l'avis de M. USCHAKOFF, avis que M. PARIS paraît du reste partager dans une certaine mesure lorsqu'il admet que le *i* devant une nasale, longtemps avant de passer à *ẽ*, et conservant encore le timbre de *i*, était suivi d'un *anuswara*.

On avait donc *-ĩme*. Nous croyons qu'entre l'*ĩ* nasal et le *m*, il s'est développé un *ɶ*: *ĩ^eme*, qu'à cette étape la dénasalisation est entrée en jeu: *ĩ^eme*, que la diphtongue *ie* qui n'existait plus dans le français s'est changée par un déplacement de l'accent en *-ième*.

Examinons de plus près cette hypothèse. L'*i* ainsi que l'*e* sont les voyelles qui prêtent le moins à la nasalisation, c'est pourquoi nous supposons que la dénasalisation est entrée ici plus tôt que pour les autres voyelles, supposition qui ne rencontre guère d'obstacles phonétiques. Mais comment se ferait-il que *-ĩme* donnerait *-ième* tandis que autrement *i* + nasale est traité d'une manière toute différente?

Nous distinguons les différents cas possibles. D'abord, il y a une différence phonétique entre la position devant *n* et *m*. Dans *-ĩme*, le passage de *ĩ* à *n* était plus facile, la langue n'ayant qu'à changer de lieu d'articulation, tandis que dans *-ime*, l'*ĩ* est suivi d'une consonne d'une toute autre espèce, consonne dans la formation de laquelle la langue ne joue pas de rôle mais qui est produite uniquement par les lèvres.

Ce passage impliquait un moment où la langue avant de reprendre sa position neutrale, se trouvait dans la position nécessaire pour la production de *ɶ*. Les cordes vocales étant en activité, la conséquence en fut un »glide« *ɶ*, qui plus tard donna naissance à notre diphtongue.

Quant à *-ina*, la voyelle était encore *ĩ* à l'époque de la dénasalisation. Plus tard, *ĩ* final et devant consonne s'est développé en *ẽ* et il est possible que ce soit par l'étape de *ĩ^e*, prononciation représentée encore dans plusieurs dialectes de l'est. Parmi ces dial., il y en a, et du reste aussi parmi ceux de l'ouest, qui montrent *ĩ* et *ĩme* et encore ceux qui ont *-ẽne* ou avec dé-

nasalisation postérieure au passage $i > \tilde{e}$: *ene* (cf. Meyer-Lübke Gr. I § 33)¹.

Si nous avons donc indiqué la raison pour laquelle, à notre avis, on a le droit de supposer un développement différent pour $i + m$ et $i + n$, il nous reste à dire un mot sur la dissemblance entre $i + me$ et $i + m$ *final ou suivi de consonne*.

Un mot p. ex. comme *sain* < *sagimen* ou *raisin* < *racemum* n'offrent pas *ie* mais *i* (plus tard $\tilde{e}$). Cette divergence tient probablement à ce fait que dans *saim* le *m* est tombé avant que *i* soit devenu $\tilde{e}$ après quoi *sai* pour son développement ultérieur est sujet aux mêmes lois que *fin* < *finem* etc.

Pour prouver que la loi que nous avons posée puisse être exacte, il nous faut examiner tous les mots de la langue qui offrent la combinaison $i + m + e$ et voir si elle a agi encore dans d'autres mots que les noms ordinaux et, dans les cas où elle n'est pas entrée en jeu, expliquer pourquoi cela n'a pas été le cas.

Disons tout de suite que les preuves positives de notre loi sont très peu nombreuses et que par contre les mots en *-ime* ne manquent nullement. Si en dépit de cet état de choses nous soutenons la possibilité que notre loi soit vraie, cela dépend des circonstances suivantes. D'abord les mots en question sont en somme assez rares. Nous en avons dressé une liste selon les dictionnaires de GODEFROY et de DARMESTETER-HATZFELD et, pour les lettres qui n'ont pas encore paru de ce dernier, nous avons eu recours à SACHS-VILLATTE et à LITTRÉ.

Les mots qui offrent *-ime* et non pas *-ieme* sont à notre

¹ M. G. PARIS exprime l. c. l'avis que *i* et $\tilde{u}$ ne sont pas susceptibles de nasalisation, mais qu'à l'époque où les autres voyelles subirent ce changement, *i* et $\tilde{u}$ furent accompagnés d'un *anuswara*. Pour notre théorie cela ne fait pas de différence. La nasalisation explique pour nous la différence entre le développement de *-ime* et de *-im*. Ce serait à cause d'elle que le *m* dans *im* fût tombé avant que le «glide» *e* se fût développé. Mais cette différence s'explique aussi bien en admettant un *anuswara*, une résonnance nasale indépendante qui se fait entendre après la voyelle.

Nous voulons pourtant contre l'assertion de M. G. PARIS que, même dans les dialectes, *i* et $\tilde{u}$ ne sont pas susceptibles d'une vraie nasalisation, mettre la notice suivante de M. GRAMMONT, Mém. Soc. Ling. VIII p. 478 sur ces voyelles devant les consonnes nasales dans le patois de la Franche-Montagne: «L' $\tilde{i}$ et l' $\tilde{u}$ de *fî* (fin, fine) et *brû* (brun, brune) correspondent à l'*i* et à l' $\tilde{u}$ de *prie* et de «rue» comme la voyelle nasale de *mien* correspond à l'*e* bref ouvert (-è-) de *jette* et celle de *pain* à l'*e* long ouvert (-ê-) de *père*.»

avis 1° influencés par d'autres formes apparentés qui ont régulièrement *i*. Ainsi, s'il s'agit de verbes, une forme du paradigme peut avoir influencé une autre. *J'estime* p. ex. a été influencé par *estimer* ou *i* est atone et n'a selon notre opinion jamais été nasalisé. La 1^{re} p. pl. du passé défini de la conjugaison en *-ir* ne montre pas *ie* à cause de toutes les autres personnes qui ont *i*: *punis* 1, 2, 3 *punitès* 5 *punirent* 6 donc *punimes* (4) et non pas **puniemes*. Nous excluons ces deux cas de notre liste, mais nous allons y mettre les substantifs et les autres mots qui sont à expliquer d'une manière analogue. Ou bien 2° nous avons affaire à des mots savants. Sous ce terme je comprends dans cet ordre d'idées deux classes de mots a) ceux qui n'ont été adoptés par la langue qu'après l'époque de la nasalisation et qui par conséquent n'ont pas pu prendre part au développement en question b) ceux, qui tout en existant dans la langue avant cette époque, ont un caractère savant ou littéraire, c'est à dire qui supposent une prononciation dans une certaine mesure réfléchie. Ce peuvent être là des mots appartenant exclusivement ou de préférence à la littérature ou à l'église, des mots enfin dans lesquels les tendances phonétiques n'ont pas leur libre jeu. Comme tel je regarde p. ex. le mot *crime*. Il se trouve déjà dans la Chron. des Ducs de Norm. XII^{me} s., mais son emploi paraît en anc. fr. être restreint au style juridique et littéraire.

Mais, il va sans dire que beaucoup de mots qui sont dans le sens le plus large du mot *savants* sont, lorsqu'il ne s'agit que d'une certaine loi phonétique, populaires par rapport à celle-ci. Ainsi p. ex. le mot *S. Priesme* dont nous parlerons plus tard est un mot savant car il garde son *e* final, mais par rapport au phénomène linguistique dont nous nous occupons, c'est un mot populaire, car il existait dans la langue déjà avant la nasalisation, et son développement ne paraît pas indiquer qu'il était réservé à la langue savante.

Nous passons à la liste des mots qui ne suivent pas le développement que nous avons indiqué comme le régulier et nous la divisons en deux parties d'après le principe que nous venons d'établir.

I. Mots en *-ime* dont l'*i* a été conservé par suite d'une influence analogique:

cime : *cimet.* *cimeau*

dime : *dis*

farcime : *farcin* G.¹
lime : *limer*
prime : *prin* (et prime-hore etc.)
prime : *prisme* G.
rime : *rimer*
saine : *sain* G.

II. Mots savants en *-ime*

altissime.

Le superlatif savant en *-issime* a été emprunté à l'italien au XVI^{me} siècle. En voici quelques exemples encore :

christianissime, dementissime, doctissime, durissime, excellentissime, famosissime, fortissime, grandissime, illustrissime, invictissime, jocundissime, plenissime, preciosissime, prestantissime, profondissime, richissime, subtilissime, vilissime.

altisme.

L's de ce superlatif (autres exemples : *fortisme, grandisme, bonisme, cherisme*) s'était quelquefois amui mais la formation a en tout cas un caractère éminemment savant.

Anonyme XIV^{me}, XVII^{me} s. D. G.

autonyme néol. D. G.

banyme 1416 G.

chime et rechime 1318 G.

cacochyme XVI^{me} s. D. G.

centime 1795 (modélé sur decime) D. G.

chyme XV^{me} s. D. G.

crime XII (voir ci-dessus!)

cyme bot. Ac. 1798

decime 1488, 1795 D. G.

didime G.

didyme bot. 1783 D. G.

elyme bot. 1786 D. G.

epanchyme néol. D. G.

épandyme néol. D. G.

éponyme 1755 D. G.

escrime XV^{me} s. D. G.

Ce mot est une »altération de l'anc. français *escremie*, qui paraît due à l'infl. de l'ital. *scherma*» D. G.

estime XV^{me} s. D. G.

¹ G = Godefroy, D. G. = Dictionnaire Général.

exanime G.

évonyme bot. 1611 D. G.

frime 1611 D. G.

En anc. français la forme de ce mot était *frume*.

grime (< *grimaud*) Ac. 1684 D. G.

grime (< it. *grimo*) Ac. 1835

homonyme 1611 D. G.

illégitime XV^{me} s. D. G.

infime 1501 D. G.

interim XVI^{me} s. D. G.

intime XVI^{me} s. D. G.

lacrime G.

légitime 1391 D. G.

léonime G. (à côté de *léonine*).

lime (citron) 1690 D. G.

magnanime 1549 D. G.

maritime 1549 D. G.

maxime 1539 D. G.

mégime 1487 G.

millésime 1515 D. G.

nime 1560 D. G.

minime XIV^{me} s. D. G.

nonagésime 1557 D. G.

opime Ac. 1762 D. G.

païenime (= *-isme*) Roland 1920 (även *païenic*).

pantomime 1570 D. G.

pesime G.

pessime G.

philotime G.

prime (< angl. *premium*) 1687 D. G.

purim.

quadragésime.

quinquagésime.

regime XV^{me} s. Littré.

sublime XVI^{me} s. G.

septime.

septuagésime.

trime (trimer), néol.

ultime XV^{me} s. Littré.

unanime XVI^{me} s.

victime XVI^m s. Littré.

vime bot. (appartient à quelques dialectes).

* * *

Il résulte des listes précédentes qu'il n'y a guère de mot français en *-ime* qui rende impossible la loi que nous venons de proposer. Tous les mots à cette désinence s'expliquent en effet facilement comme savants ou analogiques.

D'autre part, il n'y a pas non plus de preuves positives en faveur de cette loi; il n'y a presque pas d'autres mots en *-ième* < *-ime* que les noms de nombres ordinaux. *Penultième* *tantième* etc. sont évidemment des formations analogiques sur le suffixe ordinal.

Les cas suivants paraissent conformes à notre loi mais nous ne sommes pas sûr qu'ils ne soient pas susceptibles d'autres explications encore.

Abîme prend dans la Normandie la forme *abieme* selon ce que dit M. Meyer-Lübke Gram. I G. 44. Nous avons supposé plus haut pour le français une influence savante sur ce mot. Mais cela n'empêche pas qu'il puisse dans certains dialectes être devenu un mot populaire.

La Biesme, nom de lieu du dép. de la Meuse.

Les anciennes formes qu'en donne le dict. topographique de ce département sont *Biumam* 962, *Biumma* X^m s. *Bima* 1157, *Bismia* X^m s.; *Biemme* 1700.

Il se pourrait que *l'u* représentât une voyelle atone du latin et que la plus ancienne forme française fût *Bima*; alors la forme actuelle s'explique selon notre loi. Il se peut aussi que *l'u* ait dans les formes citées une valeur phonétique. Alors on pourrait supposer la métathèse connue de *iu* en *ui*, ce qui nous donnerait — **Buime* — **Buîme* — **Buïeme* et avec réduction de la triphongue *Bieme*.

Mais, vu l'incertitude de l'étymologie, tout cela reste fort problématique.

Encrîme.

Ce mot avait dans l'ancien-français le sens de *criminel*, *scélérat*. Il paraît aussi sous la forme *encrime*.

Je cite quelques exemples d'après Godefroy :

Or set qu'il sont *encrieme* que Deus s'en vengera.
Herm. de Val., La Bible.

Del traïtor felon *encrime*, *Renart*, Martin I p. 177.

La gent felonessse et *encrime*
Ruteboeuf, Vie de S. Elysab. II, 198, Jub.

Ki bien aime il est en crieme
 D'aïrer-cou qu'il aime. *Encrieme*
 Et felon me sont mi travail
Baudouin de Condé, Li contes de la Rose 189, Scheler.

Li dierves qui ot vie *encrieme*.
J. de Condé, Li dis dou lévrier 910, Scheler.

Li fels rois *encriemes*. *Fergus* 5634 Martin.

Godefroy parle après *encrieme d'encriesmé*, mot qui se trouve sous les formes: *encriesmé*, *encrismé*, *ancrismé*, *encresmé*, *encriemé*, *encriemmé*, *engricmé*, *encrimé*, *ancrimé* et qui a, comme *encrieme*, le sens de *criminel. scélérat*. Les exemples que donne M. G. de ce vocable sont fort nombreux, mais on peut se demander s'il n'y a pas lieu de croire qu'en réalité plus d'un est le même mot que le précédent. Dans le vers 1216 de Roland p. ex. »Sur ciel n'en at plus encriesme felun» on peut évidemment aussi bien avoir affaire à *encriésme* qu' à *encriesmé*. Et aucun des exemples de M. G. ne présente le mot en rime.

SCHELER, Baudouin de Condé I p. 442, dit à propos du mot *encrieme* (pénible, cruel): »il se rencontre ainsi avec les termes *encriesmé*, *encrismé*, *encriemé*, *encrimé* dont s'occupe Gachet. Cet auteur tire *encriesmé* du radical *criesme*, *crieme* crime — — — Je me tiendrai, pour le moment plutôt à l'étymologie que voici: *Encrieme* serait un adjectif formé de *en crieme* (in metu) et signifiant »faisant peur», »terrible» d'où se serait dégagée la forme participiale *encriemé* = redouté. Les formes *encrimé*, *encrismé* sont des altérations, motivées par un faux rapport avec *encrimmer*, prov. *encrimar* ou bien ce sont des homonymes distincts.» Tome II, du même ouvrage, il ajoute que *encrieme* est peut-être un adjectif verbal de la même formation que *délièvre*. Ce serait alors un dérivé de **encremer* = effrayer.

M. G. PARIS a proposé, Rom. II p. 108, comme étymologie de ce mot **intremus* influencé par *intrepidus*. Sans compter que **intremus*, est une construction, cette l'étymologie nous paraît en tout cas peu solide. Si l'*é* a pu se diphtonguer, la finale serait aussi tombée et outre cela, il reste toujours à expliquer l'étrange passage de *tr* > *cr*.

L'étymologie proposée par M. SCHELER n'est pas satisfaisante non plus. D'abord M. SCHELER donne au mot un sens qu'il ne paraît pas avoir, celui de *pénible*, *cruel*. Ensuite il paraît qu'une formation comme *en crième* < *in crema* devrait prendre le sens de »ayant peur» plutôt que celui de »faisant peur» et il en serait de même pour la forme participiale *encriesmé*. Enfin, si l'on admet une formation postverbale sur *encrimer*, les formes en *i* sont difficiles à expliquer. On ne s'attendrait qu'à des formes avec *e* ou *ie*.

Nous regardons comme possible que le mot soit en effet une formation postverbale analogue à *délivre*, mais sur *encrimer* < *incriminare*. On aurait alors *encrime* qui selon notre loi donnerait plus tard *encrième*. Cette forme aurait influencé le participe qui offre par conséquent à côté de *encrimé* la forme *encrimé*. L'*s* n'est qu'une graphie. Pour le sens cette dérivation nous paraît meilleure. *Encrimer* = accuser de *crimes*, d'être *encrime* = criminel, scélérat.

Nous ajoutons ici que le mot simple *crime* présente selon Godefroy la forme *criesme*. Ne connaissant pas le texte qui offre cette forme (Ancienn. des Juifs, Ars. 5083), nous ne saurions dire si elle n'est qu'une simple graphie inverse ou si elle a une vraie valeur phonétique. Dans ce dernier cas nous l'attribuons à la même tendance qui de *-ime* a fait *-ieme*.

St. Priesme.

Ce nom se trouve dans le Calendrier français du commencement du XV^me siècle publié par M. LINDNER dans la Zeitschrift für rom. Phil. VI p. 357 (cf. 366).

Nous trouvons vraisemblable que *St. Priesme* a la même origine que *St. Prime* qui se trouve du reste dans le même calendrier. Sanctus Primus aura joué d'une popularité considérable de manière que son nom a été transformé selon les lois de la langue populaire, mais en même temps l'église conservait les traditions latines du nom et cela a eu pour conséquence qu'à un moment donné il y avait deux noms: *St. Prime* et *St. Priesme*.

Rien de plus naturel pour le peuple que d'y voir deux saints différents et cela fait qu'à la fin tous les deux ont trouvé place dans l'almanach.

Ajoutons enfin la forme *dieme* < *dime*, que nous avons constatée dans certains dialectes où *decem* ne donne pas *dies*.

Ce sont là toutes les traces en dehors du suffixe ordinal que nous avons trouvées de la loi: *ime* > *ième*.

Si toutefois nous avons osé la proposer, c'est qu'il y a des cas où les preuves positives manquent nécessairement et où l'on est réduit, pour expliquer tel problème, à chercher une hypothèse qui ne rencontre pas de difficultés de la part des lois qui sont constatées comme certaines. Il y a aussi des lois phonétiques qui, tout en existant, n'ont pu pénétrer que dans peu de cas, soit que les mots où ces lois pourraient agir sont peu nombreux, soit qu'à cause d'influences analogiques ou savantes, ils ont pris un développement irrégulier, soit enfin que ces deux circonstances se sont réunies pour rendre la loi difficile à constater. C'est en présence d'un tel cas que nous sommes en cherchant l'origine du suffixe *-ième* et c'est par une de ces lois peu saisissables qu'il faut à notre avis l'expliquer.

* * *

Finissons par résumer en quelques mots les résultats de notre étude:

1) Le suffixe *-ime* des noms ordinaux en ancien français est le reflet phonétique du lat. *-ecimus* dans la série *undecimus* — *sedecimus*.

Cette supposition est appuyée par les formes des dialectes dans lesquels l'influence du français central n'a pas écarté la forme originaire. Dans ces dialectes la voyelle de *-ime* correspond au reflet de *ε* + *palatale*.

2) *Ime* est devenu par un développement phonétique régulier *-ième*.

Nous admettons cette hypothèse car 1) elle nous paraît être la seule qui puisse expliquer notre problème; 2) elle ne rencontre pas de difficultés de la part d'autres lois déjà établies; 3) Tous les mots qui paraissent faire exception sont ou bien savants ou bien influencés par l'analogie.



OM ÄNDELSEN **-IS** I NYSVENSKAN

AF

ALFRED NORDFELT



Den nysvenska ändelsen *-is*, sådan den förekommer i orden *Gästis* (gästgifvaregård), *tjenis* (tjenare), *landtis* (landtbo eller landtlig), *svagis* (svagdricka), *i kompis* (i kompani), *på tumis* (på tu man hand) m. fl., synes ej hafva utgjort något omtyckt föremål för språkforskarnes förklaringsförsök. Detta förhållande påpekades redan år 1883 af Esaias Tegnér i Forhandlingar paa det andet nordiske filologmöde i Kristiania: *Om elliptiska ord*. Efter att hafva karakteriserat denna språkbildning såsom hörande till studentjargonen, säger Tegnér, att »vetenskapen, rädd om sitt allvar, skyggar att sträcka ut handen till beröring af ett språk, som vid hvarje ord, där sådant varit möjligt, gärna sträfvat att hänga en löjets bjällra».

En sådan uppfattning är emellertid ej hans egen, utan söker han tvärtom att med all kraft häfda äfven dylika språkföreteelser rätt till forskarens intresse. »Just på språkets bakgator», fortsätter han, »finner han de rikaste skördarne.» Också är hela hans framställning af ämnet liksom afsedd att utgöra en uppmaning att på allvar taga i tu med saken.

Egendomligt nog — kanske just på grund af det förträffliga i Tegnér's framställning — har ingen velat lyda denna vink, och man ser i litteraturen ingenting om saken, förrän signaturen Lennart Hennings i tidningen Aftonbladet af den 21 oktober 1897 återupptager frågan under rubriken *En nysvensk ordbildning*. Artikelförfattaren, som anført och ordnat en mängd hithörande ord, lemnar dock å sido hvad som är hufvudsakliga afsikten med denna uppsats: att söka förklaringen till den omtalade bildningens uppkomst.

Emellertid vill jag först i korthet redogöra för Tegnér's försök till förklaring.

Sedan han erinrat därom, att ifrågavarande språkelement företer likheter med det indo-europeiska urfolkets gamla namn-

ellipser, och äfven påmint om den grekiska förkortningen af *Zeu-xippos* till *Zeuxis*, framställer han en rad af hypoteser, hvilka han dock är lika snabb att förkasta.

1:o. Först nämner han en från Upsala härstammande förklaring, att företeelsen skulle söka sitt ursprung i ordet *Fyris*. Till Tegnér's invändningar vill jag lägga den, att en sådan förklaring måste utgå från det antagandet, att bildningen på *-is* uppkommit i Upsala, hvilket ju alldeles icke är säkert.

2:o. Han misstänker snarare, att den har något med de klassiska språken att göra, och jämför med den grekiska ändelsen i *studentikos* och *burschikos*, men finner intet bestämdt ord, som kunde innebära klafven.

3:o. I ett slags tjufspråk, som blifvit kalladt »jyllandske Kæltringelatin», förekommer en ändelse *-es*, som förklarats härstamma från zigenarspråket, hvilket återigen skulle hafva fått den från sanskritnominativen *-as*. En förklaring i denna riktning befinnes emellertid föga sannolik.

4:o. Vidare tänker han på det nygrekiska *-is* som förklaring på ofvannämnda rotvälskeändelse, men finner äfven ett sådant antagande omöjligt.

Angående alla dessa förklaringar anser Tegnér, att den förbindande länken saknas, och kastar därpå sina blickar till latinet.

5:o. Han föreslår nu, ehuru under mycken tvekan, såsom förmedlande ord det bekanta *nobis*, som vi fått från de tyska studenterna och hvars ursprung säges vara »in abyss» (se Ord-klyfverier, af R. Geete, sid. 40), samt påpekar särskildt de bacchanaliska sympatierna hos hithörande ord.

Hans sista ord är emellertid, att han måste lämna bildningen på *-is* oförklarad.

Den ofvannämnde artikelförfattaren i Aftonbladet nöjer sig med det uttalandet, att detta språkelement troligen är af latinskt ursprung, samt antyder som en möjlighet, att de svenska folk-målen spelat en roll vid dess bildande.

Vi finna sålunda, att den ende, som ingående sysselsatt sig med dessa ords förklaring, nämligen Tegnér, slutade med den förmodan, att de på något sätt stode i samband med latinet, men ryggade tillbaka för sin egen förklaring därför, att han ej kunde finna det ord, som skulle innebära klafven till en sådan öfvergång. Såsom af nedanstående skall framgå, är det äfven min åsikt, att förklaringen skall sökas från latinet, men i motsats till Tegnér

anser jag det så långt ifrån nödvändigt att finna något särskildt, förmedlande ord, att jag snarare tror, det fordran på ett sådant vilseledt Tegnér, just som han varit på väg att finna sanningen.

Jag öfvergår nu till mitt försök att förklara bildningen på *-is*.

Som bekant, har språket i sitt förråd dels s. k. stamord, dels en mängd smärre tillbehör, som kallas ändelser, afledningsändelser, affix, prefix, suffix etc. och som så att säga äro dess rörliga materiel, hvilket än lägges till och än tages ifrån, vanligen med, men ibland utan betydelse för ordens mening. Mellan suffixen råder en skarp konkurrens, som yttrar sig däruti, att de helt ogeneradt söka att tränga ut hvarandra, en företeelse, hvars resultat man brukar kalla *suffixbyte*. Ett sådant förekommer t. ex. i orden *ansökan* och *ansökning*, som, ursprungligen representerande hvar sin nyans, mycket väl kunna brukas i alldeles samma betydelse.

Ett sådant byte äger emellertid rum ej blott mellan orden i samma språk, utan äfven mellan de olika språken, såvida de af en eller annan anledning komma i beröring med hvarandra. Strängt taget, är detta dock intet byte, utan rättare ett lån, som det genom högre utveckling rikare språket lämnar åt det fattigare utan att få något tillbaka. I detta fall bör företeelsen sålunda hellre kallas *suffixlån*.

Väl bekant är den storartade import af suffix, som ägt rum till Sverige från ett land, hvarifrån vi hämtat så mycket annat — jag menar Tyskland och tänker särskildt på ändelserna *-het* och *-ig*. Men äfven från språk, som ligga oss mera fjärran, såsom franskan, hafva vi smugglat in några suffix, t. ex. *-eur*, som vunnit ett ganska aktningvärdt insteg, i *kassör*, *grossör*, *fabrikör* m. fl., och vidare en romansk ändelse, förmodligen öfverflyttad genom franska språket, hvilken åtnjuter en stor popularitet på germanskt område, nämligen *-ist*, i *försteklassist*, *flottist*, *kontorist*, *nykterist* o. s. v. Dit hör också den latinsk-franska ändelsen *-it*, t. ex. i *moskoviter*, *karlskroniter*, *beskowiter*. Några af dessa taga sig tillsammans med den svenska eller försvenskade stamformen litet komiska ut, ehuru de användas på fullt allvar. Sådana äro ändelsen *-ion* i *seglation*, *-ment* i *fallissement*, *-age* i *lastageplats* och *slitage*, *-er* i *skrodera*, *hundsottera* o. s. v. Till och med italienskan har gifvit oss en ändelse till ett fullkomligt gångbart och allt annat än oviktigt ord, nämligen *kvitto*.

Detta förhållande, att ord, hämtade från språk, som ligga mera aflägsset från oss, vid närmare skärsådande te sig något lustiga, har språkkänslan lifligt senterat, och åtskilliga af dem hafva nog tillkommit af rent skämtlynne. Dit hör ordet *skänkås*, som torde vara en medvetet lustig bildning af *skänk* och det franska *-age*. Samma är väl förhållandet med den djärfva bildningen *pigesch* af *piga* + det franska *-ège* eller *-èche*¹, det italienska *bodisco* (bodbiträde) och det spanska *stinkadoros* (dåliga cigarrer). Apropos det sista ordet vill jag inom parentes påpeka, att jag ej ansvarar för, att ej ett och annat af de citerade orden kan hafva kommit till oss i andra hand, t. ex. från tyskan.

Men till dessa skämbildningar ha ej blott de lefvande språken bidragit, utan i ännu högre grad de klassiska eller s. k. döda, särskildt latinet. Också är det klart, att ju mera afvikande ett språk är från vårt eget, desto bättre passa dess ändelser för ett sådant ändamål. Man behöfver blott tänka på den effekt, klassiska förnamn göra i vårt språk, t. ex., för att börja med början af almanackan, Titus Andersson, Hyginus Pettersson och Arcadius Lundström.

Om *studentikos* och *burschikos* har redan blifvit taladt. Den latinska ändelsen *-ax* torde föreligga i *skenax* (generad), *Silax* för Silén, *Norax* för Norén och *fylax* (antingen af full + *ax* eller också en annektering af det klassiska *Phylax*, liksom man använder *Lundqvist* i stället för lugn). Vidare återfinna vi *-ac* i *slöbak*, *snösak*, *klysak* (det franska *-ac* i *pubak*²) och *-as*

¹ Noreen (Spridda Studier, sid. 43) sammanställer detta ord med det tyska *pikesche* (lifrock med snören), men detta är måhända ej så lämpligt, enär *pigesch* (lifrock) torde ha varit ett föråldradt och hart när okänt ord för den moderna generation, som uppfunnit *pigesch* (*piga*). Det finnes en anekdot om en »prillist», som skulle öfversätta ordet *husjungfrun* och gjorde detta med *la pigèche*. Kanske var han upphöfsmannen till det sedan så på modet komna slangordet?

² *Pubak* (punsch) har uppgifvits vara bildadt af *punsch* i analogi med *tobak* (Ljungstedt, Modersmålets historia, sid. 12—13); jag tror snarare, att det uppstått i analogi med de vida mera närliggande *konjak* och *arrak* och med en godtycklig konsonant slutande sig till de rätt talrika skämtorden på *-bak*. Vid dessa bildningar förfar man ej så regelbundet vare sig med vokal eller konsonant, hvilket bevisas af det i många afseenden närstående *konis* (för *konjak*), i hvars ställe man ju skulle väntat **konjis*. *Pubak* gör utan tvifvel en mera konsisk effekt än **punschak*, som ju skulle varit den regelrätta formen. — Det är för öfrigt min tro, att sådana skämtords uppkomst kan bero på en ytterst ringa likhet med det ursprungliga ordet. Liksom det underliga uttrycket

måhända i *schajas*. Äfven torde *Ravaillac* ha sin latinska ändelse (och sin om *rackare*, *röfvare* påminnande början) att tacka för sin popularitet som skämtord.

Om hithörande ord på *-o* äro bildade under inflytande af latinet eller de romanska språken, är omöjligt att afgöra, t. ex. en *smilo* (en, som ställer sig in), *Schamo* för Salomon eller Carlsson.

Såsom var att vänta, har ändelsen *-us* (ibland förväxlad med *-os*) ej undgått att spela en betydande roll vid denna sort af språkbildningar. Man behöfver blott erinra sig en *friskus*, en *fiffikus*, en *politikus*, en *abcdarius*, en *rustibus*, en *fräckibus*, en *lunkentus* och en *bullerbadius*; man säger en *konfusius* om den, som är konfys, och man talar om en, som vill spela *custus*. En *vinkus* är rätt vanligt för en vink, och *fiskus* är åtminstone i småstäder gängse för stadsfiskal. Äfven ha vi att minnas det burskap, ordet *nasus* har vunnit, samt benägenheten att kalla en god vän *Franciscus* i stället för Frans. Vidare påträffas i en folksaga, upptecknad af Djurklou (Sagor och Äfventyr, sid. 72 ff.) de tre vidunderliga orden *Qvistmuntus*, *Kobäljantus*, *Abornäsus*, en saga, som jag, på grund af dess för de latinska skämtbildningarna belysande innehåll, här i korthet vill relatera.

Det var en gång en kung, som var oerhördt lärd, och vid sin sida hade han sju vise mästare att tala med. Dessutom hade han ock en underbart fager dotter, som han ville gifva bort endast åt den, som kunde göra honom och hans sju mästare svarslösa. Ett misslyckadt försök ådrog friaren hufvudets förlust. Slutligen fick en tilltagsen bondpojke höra talas om detta, och sedan han af prästen inhämtat lärdomens allra första grunder, drog han åstad att fresta lyckan. När han nu gick genom en skog, slog honom en kvist för munnen. »Dä va' Qvistmuntus dä», sa' pojken. Kom han så till en äng, där en ko stod och råmade. »Dä va' Kobäljantus dä», sa' pojken. Slutligen, då han sam öfver en å, kom en aborre och bet honom i näsan. »Dä va' Abornäsus dä», sa' pojken. Det är synnerligen lustigt, men här för långt att be-

prata persilja får sin tillräckliga förklaring i sträfvan efter språkrim (p : p), så är det möjligt, att t. ex. *midt i planeten* uppstått på grund däraf, att ordet haft samma begynnelsekonsonant som *pannan* (jämför de eufemistiska ederna »fasingen, järnvägar» etc. samt det ofvan omtalade *Ravaillac*). Vid några af dessa uttryck kan ju utvecklingens gång ha varit den, att man först tautologiskt sagt *i pannan och planeten*. Ett sådant antagande är emellertid ej nödvändigt.

skrifva, huruledes pojken med dessa ord gjorde såväl kungen som hans sju mästare alldeles svarslösa samt fick prinsessan och halfva riket.

Den typiska latinska ändelsen *-ibus* förekommer äfven i den bekanta Afzeliska anekdoten om *Skaribus*, *hästibus* och *kärribus* (se Biografiskt lexicon öfver namnkunnige, svenska män, I, sid. 88).

Ändelsen *-um* är ej så populär, men finnes dock i rent latinska ord, såsom *multum*, *punktum*, och användes på dem, som redan ha ändelsen *-us* i sitt namn, t. ex. *Afzelium*, *Svedelium*.

Suffixet *-atus* förekommer, förkortadt till *-at*, dels på fullt allvar i *ackurat* och *parat*, dels i *desperat*, *kavat*, *plakat* (berusad), hvars första del kanhända har något att göra med första stafvelsen i *pladask*. Rester af *-us*-suffix föreligga äfven i mångfaldiga ord på *-an*, *-in* (*Trögelin*, *Drummelin*), *-ist*, *-it* och *-ism*.

Utan tvifvel går det latinska *-ix* igen i *konix* (eller *konis*) för konjak, *Salix* för Sahlin o. s. v., och möjligen har det bidragit till bildandet af de omtyckta ellipserna *dricks* och *riks* (rikstelefon).

I det sagda ligger nu min förklaring af ändelsen *-is* i *Gästis*, *tjenis* etc. Ja, om man i denna uppräknings af latinska ändelser, som det för öfrigt vore lätt att göra ännu vidlyftigare, skulle sakna ändelsen *-is*, tror jag, att en sådan brist vore svårare att förklara än att nu förklara dess popularitet. Och lika litet som vi för alla de andra behöfva antaga ett förbindande ord, lika litet behöfva vi det för *-is*: denna bildning har blifvit frukten af en allmän tendens att inympa latinska ändelser, hvilken jag nu ytterligare går att belysa.

Det är först och främst att observera, att de rent latinska ord på *-is*, som användas i svenskan, äro, jämförda med andra latinska ord i vårt språk, särdeles talrika, och att många af dem äro synnerligen vanliga. Detta är ju ej heller att undra på, när man betänker, att *-is* är ett i latinet så vanligt och karakteristiskt ordslut. Tegnér räknar upp följande ursprungliga ord på *-is*: *anis*, *berberis*, *sparris*, *potatis* (af engelska *potatoes*), *tobis* (ett slags fisk), *gratis*, *jaspis*, *lakris* samt *Alexis*, *Zachris*, *Mattis*, *Elis* och *Atis*. Tilläggas böra först och främst *lapis* och *kapris* (capparis) samt det för alla skolpojkar — latinare som realister — välbekanta *fnis*, vidare *rudis*, till hvilket jag senare återkommer, det förr så allmänna uttrycket *cedera bonis* samt flera sjukdomars och icke minst åtskilliga blommors namn, t. ex. *rabis*,

som är det vanliga uttalet för *rabies*; *bellis*, *myosotis* m. fl. Bland *propria* på *-is*, af hvilka de flesta äro mytologiska, förtjänar att framhållas det äfven som appellativ brukliga *Adonis*. Slutligen äro att hit räkna de vanliga akademiska bildningarna *Upsaliensis*, *Lundensis*, *Holmiensis* m. fl. En modernare icke-latinsk pendant till *potatis* är *ansjovis*.

Det antagandet, att ändelsen *-is* i svenskan kommer från latinet, vinner oerhördt i trovärdighet, såsom Tegnér redan påpekat, om man tänker efter, inom hvilka kretsar den mest användes. Den tillhör, som sagdt, i främsta rummet studentjargonen och i lika hög grad, tror jag, skolpojkslangen. Mig förefaller det, som om det hvilade något af småstadsgymnasium öfver dylika bildningar. Jag upprepar som min åsikt, att något särskildt förmedlande ord ej behöfver antagas, men när jag betänker, huru ofta ordet *rudis* användes under min skoltid, kan jag ej låta bli att anse det såsom en bland de mäktigare befrämjarne af sådana bildningar. Om en gosse sades vara *rudis*, låg det synnerligen nära till hands att kalla en flitig lärjunge för *pluggis* o. s. v.

Från student- och gymnasialkretsarne har bildningen trängt in bland all annan *bohème*, såsom artistvärlden och den yngre militären, och samtliga ha i triumf infört den i den bacchanaliska världen, såsom tillräckligt bestyrkes af *Gästis*, *Taddis*, *Opris*, *stupis*, *bakis* etc. Här kan måhända det ofvan omtalade *nobis* hafva utfövat en underlättande verkan, liksom äfven *Fyris* för Upsalaförhållanden. Slutligen har dess smeksamma klang skaffat den inträde i barnkammaren och bland det täcka könet, där ju *Huldis* för Hulda etc. är en ej ovanlig ombildning.

Att dess popularitet ej minst beror därpå, att den för tungan är lättflytande och för örat behaglig, torde vara ganska säkert, men att förklara, huru *det* kommer till, blir en uppgift för framtidens språkforskning. Vi måste nöja oss med att jämföra dels med den stora användning, det snarliknande suffixet *-ist* vunnit, dels med öfverensstämmande företeelser hos grekiska och andra ellipsbildningar, hvarom Tegnér talat. Bildningen på *-is* blir därigenom blott allt mera intressant och vinner, så att säga, äfven i värdighet.

Innan jag lemnar frågan om denna ändelses ursprung, måste jag dock göra tillbörligt afseende vid ett område, som torde ha bidragit till flera af de latinska ändelsernas fortkomst i vårt språk,

nämligen det bibliska. Så är antagligt, att *Johannes*, *Moses* och *Herodes* haft med *-is* att göra, *Sadruk*, *Mesak*, *Noach* och *Isac* med *-ac* (t. ex. när en *mes* kallas för en *mesak*), *Lucas* och *Judas* med *-as*, *Petrus* och *Paulus* med *-us* o. s. v. Seden att gifva hästar, hundar och fartyg klassiska, särskildt mytologiska namn torde nog också ha medverkat till att hålla dessa bildningar vid lif.

Efter denna framställning af *is*-ordens uppkomst¹ öfvergår jag till att något redogöra för deras form, betydelse och förekomst.

Som bekant äro de att betrakta som ellipser: man behåller endast första stafvelsen af ett ord jämte följande konsonant (eller konsonantförbindelse) och lägger härtill ändelsen *-is*, t. ex. *svagis* af svagdricka, *Teknis* af Tekniska Högskolan. Såsom Lennart Hennings riktigt påpekar, har bildningen utsträckts till ord, där den ej verkar elliptiskt, t. ex. *Gerdis* af Gerda, *Ekis* af Ek. Följden häraf är, att den nästan alltid är tvåstafvig, hvilket stämmer bra med dess latinska härkomst (jfr *gratis*, *lapis*, *finis* etc.). Det enda mer än tvåstafviga ord, jag känner, är *elektris*, som jag dock snarare tror vara en landsmålsförvrängning af *elektricitet* eller *elektrisk*. Sammansättning med föregående ord, såsom *bokaksis* för bokauktion, tyckes sällan förekomma, men något oftare med efterföljande, t. ex. *nobisgubbe*.

Artiklar och pluralisändelse förekomma vid dem, som äro verkliga appellativ, t. ex. *en landtis*, *landtisen*, *landtisar*, *landtisarne*. Många af substantiven stå på gränsen till *propria* och sakna därför möjligheten till böjning, t. ex. *Gästis*.

De flesta *is*-orden äro substantiv; åtskilliga adjektiv förekomma dock, ehuru utan pluralisändelse, såsom *sauvis*, *flintis*, *korkis* o. s. v. och några äro både substantiv och adjektiv (en *landtis*, han är lite' *landtis*). Det torde ej heller vara omöjligt för några att användas som adverb, t. ex. »han uppträder alltid så *vräkis*». Det egendomliga med adjektiven är, att de aldrig kunna vara attribut; så säger man, att en person är *sauvis*, men talar aldrig om en *sauvis* person.

¹ Hvad beträffar det antagandet af Lennart Hennings, att folkmålen skulle spelat en roll vid dessa ords bildande, är jag ej i tillfälle att diskutera det samma, men anser det a priori osannolikt, särskildt på grund af ordens deciderade benägenhet att hålla sig till städerna och därmed jämförliga samhällen (se nedan!).

Hvad beträffar dessa ords betydelse, torde de närmast hafva karakteren af ett oförargligt och förtroligt skämt, som ej stöter någon, men ej heller gör någon så särdeles glad, t. ex. att kalla en byggmästare för *Byggis* i stället för att tilltala honom med hans vanliga namn. Denna skämtsamma anstrykning ha de bibehållit så väl, att icke ett enda kan sägas förekomma på fullt, officiellt allvar. Narrbjällran pinglar mer eller mindre starkt i dem alla.

Men från den skämtsamma anstrykningen utgå två bibetydelser: den smeksamma och den föraktliga. Till den förra höra i allmänhet personnamnen. Hvad döljer sig t. ex. under benämningen *Björkis*? Det är ej Björk, som är tråkig, eller Björk, som är löjlig och ej heller Björk, som är berömd; nej Björkis är en jovialisk typ, som vunnit allas hjärtan, men som man också behandlar med en nyans af beskydd. Björkis är en person, som gärna skämtar, men som också låter skämta med sig, med ett ord, Björkis är ovillkorligen populär. Till denna betydelse sluter sig ock den eufemistiska eller förmildrande i ord såsom *bysis*, *dekis*; *stupis*, *bakis* m. fl. bacchanaliska termer. Å andra sidan ha vi den ringaktande betydelsen i sådana ord som *bondis* (bondaktig) o. s. v.

Det är slutligen att observera, att bildningen nästan uteslutande tillämpas på något personligt eller något, som därmed kan ha ett intimt samband, således antingen rena personnamn och egenskaper eller institutioner, såsom *Labbis* och *Kuggis*, eller dricksvaror och klädespersedlar m. m., såsom *stukis* för hög hatt, *helis* för helskägg o. s. v. Däremot faller det ingen in att t. ex. kalla en stol för *stolis*. För öfrigt är bildningen alldeles obegränsad, så att hvem som helst kan sätta ihop dylika ord, hvarför också många af dem blifva ögonblickets barn, som glömmas i samma stund, de uttalats. Här af följer också, att orden afgjort tillhöra s. k. kotterspråk; endast ett fåtal äro gängse öfver hela landet.

Tegnér påpekar, att bildningen på *-is* ej vunnit vidare insteg hos allmogen, hvilket också passar bra med åsikten om dess lärda ursprung. Men alldeles obesmittadt af det latinhärmade skolfuxeriet har ej heller detta språklager kunnat hålla sig; så citerar Tegnér ordet *gubbis*, och *todis* för tordyfvel lär i Västmanland ej vara ovanligt. I Bondesons *Fohn Chronsough* förekommer *sjanis* i en allmogekvinnas mun, med en rätt be-

tecknande anslutning till det latinska *juris*. Man jämföre med *-us* i den omtalade folksagan af Djurklou. Eljest användas *is*-orden af alla klasser, från gatpojkarne upp till de allra högst uppsatte i samhället.

Såsom redan blifvit antydt, är min uppfattning för öfrigt den, att bildningen, så att säga, är en småstadsplanta, ett uttryck af gemytligare förhållanden, än en storstad kan uppvisa. Måhända skulle man utan vidlyftiga undersökningar kunna våga det antagandet, att den, utom vid universiteten, har sin bästa jordmån i de smärre stiftsstäderna.

Inom litteraturen är dessa ords förekomst ganska ringa. Det äldsta, Tegnér funnit, är *kypris* i C. Fredr. Dahlgrens ungdomsdikter af år 1829. I den moderna litteraturen förekommer ett och annat ord med denna bildning, men torde detta knappast bevisa en större lifskraft hos *is*-formen, utan snarare ett mindre puristiskt skriftsätt hos tiden.

Det är att märka, att hvad som här anförts om *is*-ordens form, betydelse och förekomst i allt väsentligt äfven gäller de öfriga latinska skämtorden (på *-us*, *-ax* etc.), ett förhållande, som bevisar deras samband med hvarandra och ger ett godt stöd åt min förklaring af de förstnämndas ursprung; ty att t. ex. *us*-orden äro af latinsk härkomst är väl ej något tvifvel underkastadt.

Om man till sist skulle göra sig den frågan, hur gammal *is*-bildningen är och hvad den kan ha att vänta af framtiden, så tror jag, att den går ganska långt tillbaka, måhända till förra århundradet. Säkerligen hade den ännu ej kommit på modet på Bellmans tid, ty eljest skulle man nog sett spår af den i hans diktning. Å andra sidan anser jag — sålunda i rak motsats, tyckes det, mot Lennart Hennings — att dess blomstringstid redan är förbi. Det synes mig nämligen, som om vissa af dessa ord redan hade en ålderdomlig klang, och några mera lifskraftiga nybildningar ha ej kommit för mina ögon eller öron.

Äfven kan man skönja, att hithörande ord, trots sin allmänna användning, fått sin nivå i samhället i någon mån sänkt, så att de nu, åtminstone utanför sina gamla stamhåll, snarast äro gängse bland minderåriga och mindre bildade. Allt detta är för öfrigt betecknande drag för hela species af skämtord. Deras styrka och svaghet, deras popularitet å ena sidan och deras sjunkande nivå och snara fall å den andra kunna innefattas i ett enda ord: de äro att betrakta som en *modesak*.

Dessa ordformer på *-is*, *-us* o. s. v. äro utan tvifvel ett blomster af ett inom undervisningen härskande latinvälde och komma måhända att stå, förtvina och falla med detta.

Om bildningen på *-is* helt och hållet skall utdö, är svårt att säga. Jag är dock benägen för att tro det, ehuru väl ett och annat proprium såsom Gästis (i Upsala) torde vara dömdt att fortlefva till en sen eftervärld. Den har dock spelat en roll, som ej är att förakta, den skall en gång stå som ett minnesmärke från den gamla goda, gemytliga tiden och måhända som så mycket annat mänskligt efter sin död blifva vida märkvärdigare än den någonsin varit under lifstiden.



ALTÉRATION ET CHUTE DE L'R

EN FRANÇAIS

PAR

HERMAN ANDERSSON



Dans le *Recueil de Mémoires Philologiques présentés à M. Gaston Paris par ses élèves suédois* (Stockholm, 1889), j'ai essayé d'expliquer le traitement différent subi par l'*r* français suivant qu'il se trouvait à l'intérieur ou à la fin du mot. Si je reprends maintenant le même sujet, c'est non-seulement parce que, quand je composais mon article, diverses circonstances m'avaient forcé à une trop grande concision, mais aussi parce que des recherches entreprises plus tard m'ont fait modifier sur un point assez important ma première manière de voir. Je vais maintenant résumer très brièvement la théorie exposée dans ma petite étude.

On sait que, dès le XIV^e siècle, l'*r* intervocalique était souvent écrit *z* ou *s*. On peut conclure de là que *r* était devenu *s* sonore ou bien, ce qui est encore plus probable, un son qui s'en rapprochait sensiblement, son qui tenait le milieu entre *r* et *s* et que les éditeurs de la *Revue des Patois Galloromans* figurent par un *r* surmonté d'un *z* (= *ʀ*)¹. J'ai supposé que ce son se rencontrait non seulement au corps du mot, mais aussi à la fin d'un mot qui se trouvait en contact immédiat avec un mot suivant à initiale vocalique. On aurait donc dit: *porterz une épée*, comme l'on a dit *porterza*; puis, quand, sous l'action de l'analogie, on aurait essayé de dire *porterz mon épée*, le nouveau son, qui devrait être assez faiblement articulé, aurait disparu au contact de la consonne suivante.

Cette théorie n'a pas été acceptée par ceux qui en ont rendu compte. Des objections détaillées m'ont été faites par mon cher maître, M. G. PARIS², de la bienveillante critique duquel je suis extrêmement reconnaissant et par M. M. STORK³.

¹ Pour des raisons pratiques, je veux, dans ce qui suit, employer le signe *ʀ*, qui, je l'espère, ne donnera pas lieu à des malentendus.

² Romania XIX, p. 118.

³ Ueber französischen *r* im Auslaute (Karlsruhe, 1891).

Je répondrai à ces objections d'autant plus volontiers que, comme je viens de le dire, je n'avais pu, en composant mon premier article, discuter la question d'une manière aussi détaillée que je l'aurais voulu.

La critique de M. G. Paris porte sur deux points. Il dit d'abord: »l'r final étant tombé au XVI^e siècle, les phénomènes antécédents auraient dû se produire assez anciennement, et il est surprenant qu'on les trouve si peu attestés.» M. G. P. relève lui-même des infinitifs en *-iz* (*-ir*) dans un manuscrit du XV^e siècle (voir Romania IX: 446). On peut trouver des exemples encore plus anciens de *z* pour *r* final. Dans le *Tractatus orthographie gallicane per M. T. Coiffurelly* publié par M. Stengel (dans la Zeitschrift für neufr. Spr. u. Litt. I p. 16) et regardé par l'éditeur comme appartenant à la dernière moitié du XIV^e siècle on lit à la lettre *r*: »R autem in fine diccionis indifferenter potest sonari quasi *z* vel *r* ut j'en ay grand mal ou cuer, j'en ay bon quer. Set dulcior est sonus quasi *z* quam quasi *r*. Tamen hec regula non tenet in omnibus ut in iis diccionibus *quar querir, ferir et ferrer*, in quibus et proprie debet sonari et sic de similibus.» Nous reviendrons plus loin à ce passage remarquable que M. Stork a eu le mérite de signaler le premier. L'auteur veut évidemment dire que l'*r* final des mots en — *eur* passe à *s* sonore ou bien, ce qui me semble plus probable, à ce son intermédiaire dont je viens de parler. J'avoue pourtant que les traces d'une prononciation *rz* à la fin des mots sont extrêmement rares, mais en même temps je trouve ce fait fort naturel. Qu'on se rappelle qu'il s'agit ici, au moins originairement, d'un son intermédiaire entre *r* et *s* sonore. Or il est clair que lorsqu'un tel son a pris la place d'un autre on ne le note pas dans l'écriture aussi vite qu'on note un son qui diffère d'une manière essentielle du son qu'il vient de remplacer. Il faut l'oreille exercée d'un phonétiste expérimenté pour déterminer le son qui, selon M. l'abbé Rousselot, est »un *r* qui ne vibre pas et un *z* qui ne siffle pas». Une oreille ordinaire entendra tantôt *r*, tantôt *s*. On peut même se demander si le son assigné par les anciens grammairiens à l'*r* intervocalique était un *s* réel. On sait que dans plusieurs patois du centre de la France on trouve encore de nos jours *rz* (voir Revue des Patois Gallo-Romans I: 9). Le fait que dans *chaise, nasiller, besicle*, un ancien *r* a été remplacé par un *s* sonore ne prouve pas beaucoup pour la pronon-

ciation populaire. Ces mots se sont introduits dans la prononciation de personnes lettrées à qui le son intermédiaire n'était peut-être pas familier et qui y ont substitué le son voisin *z*. Du reste, les trois mots se trouvent dans des conditions toutes particulières. La sifflante initiale de *chaise* a pu déterminer le passage de *rz* à *s*. *Nasiller*, *besicle*¹ ont peut-être subi l'influence de *naseau*, *nasard*, *nez* et, puisqu'il s'agit ici de la prononciation des lettrés, peut-être aussi de *nasal*².

La seconde des objections de M. G. P. porte sur la persistance de l'*r* dans certains mots. Avant d'essayer d'expliquer ces exceptions à la règle, je donnerai d'après le dictionnaire des rimes françaises de Morandini d'Eccatage une liste des mots qui ont toujours gardé l'*r* final. J'omets tous les mots techniques ou peu usités (comme p. ex. *ber*, terme de marine), les noms de lieu, etc. Le traitement de l'*r* des mots en *-oir* sera réservé à la fin de cet article. J'emploie l'orthographe actuelle; voilà pourquoi *chair*, *clair*, *pair* figurent parmi les autres mots en *-air*.

Mots en -ar: car, par.

Mots en -air: 1) *substantifs*: air, chair, éclair, flair, pair, vair,
2) *adjectifs*: clair, pair.

Mots en -er: 1) *substantifs*: enfer, fer, hiver, ver³,
2) *adjectifs*: amer, cher, fier,
3) *adverbes*: hier.

Mots en -eur: 1) *substantifs*: empereur, coeur, fleur, soeur, seigneur, sieur, mots abstraits en *-eur* (comme douleur, etc.).

Mots en -ir: *substantifs*: cuir, soupir, tir.

Mots en or: 1) *substantifs*: cor, or, trésor,
2) *adverbes*: or.

Mots en -our: 1) *substantifs*: cour, four, jour, labour, séjour, tour (compos.: atour, autour, entour, détour, retour),
2) *prépositions*: pour.

¹ Le mot correspondant dans des dialectes suédois est *näsglas*, ce qui signifie littéralement «des verres attachés au nez».

² La prononciation était, on le sait, figurée dans la littérature par *s* ou par *z*, et alors il était tout naturel de donner à ces graphies leur son habituel.

³ J'ai écarté *cuiller*, qui a été prononcé sans *r* final (v. Thurot II: 158).

- Mots en ur:** 1) *substantifs*: mur.
 2) *adjectifs*: dur, futur, mûr, obscur, pur, sûr,
 3) *prépositions*: sur.

J'avais supposé que la chute de l'*r* était due à l'action combinée de la position vocalique et de la position consonnantique: *r* deviendrait *rs* devant une voyelle, ce *rs* tomberait devant une consonne. Maintenant on peut se poser cette question: quels mots sont le moins employés dans ces positions et par conséquent le moins sujets à perdre leur *r* final? Evidemment ceux qui se trouvaient le plus souvent devant la pause. On voit tout de suite que les verbes (ici les infinitifs) et les prépositions ne peuvent rentrer dans cette catégorie. Les dernières sont *toujours* intimement liées à un mot suivant, les premiers le sont extrêmement souvent. Restent les substantifs, les adjectifs et les adverbes. Pour les substantifs, il me semble que le cas régime doit dans le langage familier se trouver bien plus fréquemment devant la pause que le cas sujet. J'insiste sur le fait qu'il est toujours question du langage familier, dans le discours soutenu les choses se sont peut-être passées autrement. Puis il paraît évident que les substantifs qui désignent des êtres animés sont bien plus souvent employés comme sujet que ne le sont les noms de choses. Qu'on se figure seulement la quantité de verbes qui expriment soit des actions soit des états et qui ne qualifient que les substantifs de la première catégorie. Cette manière de voir a été confirmée par un examen des morceaux contenus dans le *Elementarbuch des gesprochenen Französisch* par MM. Passy et Beyer. De 116 cas sujets il y a 89 mots désignant des êtres animés sur 17 noms de choses.

Les adjectifs se trouvent devant la pause quand ils sont des prédicats¹ ou quand ils déterminent un substantif devant la pause et qu'en même temps ils sont placés après ce substantif.

Maintenant si nous examinons les noms contenus dans la liste donnée plus haut (p. 151—2) nous verrons qu'ils appartiennent presque exclusivement aux mots qui doivent s'employer de préférence devant la pause. Les substantifs n'offrent qu'une seule exception réelle: *soeur*. Mais ce mot a fort bien pu être influencé

¹ Ce terme et *attribut* dont je me servirai tout-à-l'heure sont employés avec le même sens qu'ils ont dans les grammaires allemandes et la grammaire française de C. Ayer.

par *frère*: comparez la locution *frère et soeur*. *Empereur* paraît avoir perdu son *r* devant une consonne comme dans *empereu d'Orient* (Thurot II: 165). Thurot ne mentionne pas le sort de l'*r* dans *seigneur, sieur*, mais il ne s'ensuit pas de là que l'*r* final de ces mots se soit nécessairement toujours prononcé. S'il est vrai que l'*r* de *seigneur* ne soit jamais tombé cela pourrait tenir à ce que le mot a été assez souvent employé au vocatif ou qu'il a fait fonction de prédicat. Pour *sieur* il faudrait rechercher quelle place ce mot occupait dans la langue du XVI^e et XVII^e siècles. Nous savons que de nos jours il est d'un usage très restreint. Il y aurait lieu de citer ici ce que dit M. G. Paris à propos du rétablissement de l'*r* final (Rom. XIX p. 119). »On comprend d'ailleurs que l'*r* intervocale, s'étant plus tard raffermie dans l'intérieur des mots — — — — — a été aussi plus ou moins complètement restaurée à la finale, soit devant une voyelle (aimer à boire), soit absolument (finir, chasseur).»

D'après notre théorie, les noms de choses ne devraient pas perdre l'*r* comme le font pourtant les mots en *-ier*: *pommier, métier, papier*, etc. Mais ils ont dû subir l'attraction analogique des noms de personnes en *-ier*, lesquels étaient plus nombreux. Il est du reste clair que la chute de l'*r* dans la plupart des mots en *-er* et *-ier* (infinitifs et noms de personnes) devaient entraîner la chute de l'*r* des autres mots munis de ces désinences, cela d'autant plus facilement que d'autres consonnes, comme *t* et *s*, ne se faisaient plus sentir, quand elles terminaient une désinence.

Les adjectifs énumérés ci-dessus appartiennent presque tous à cette catégorie de mots qu'on pourrait appeler en allemand »*Pausawörter*»: ils sont employés le plus souvent comme prédicats ou bien ils déterminent des substantifs désignant des choses mortes, auquel cas ils se placent généralement après le nom déterminé. Par conséquent ils se trouvent surtout devant la pause. Je ne vois que deux adjectifs qui déterminent des êtres animés et qui précèdent le substantif. Ce sont *cher* et *fier*¹. Il faut d'abord remarquer que ces adjectifs se trouvaient tout aussi, souvent devant la pause comme prédicats que devant les substantifs comme attributs. Quand *cher* signifie »d'un prix

¹ Il paraît que l'*r* de *meilleur* a été parfois supprimé (Thurot II: 165). Les mots en *-ieur* (*inférieur*, etc.) doivent se trouver le plus souvent devant la pause; ils ont du reste un caractère savant assez marqué.

élevé», il doit toujours être au bout de la phrase. Du reste tous les deux sont sujets à l'influence analogique: *fier* est assez étroitement lié avec *fiert*, *fièrement*; *cher* avec *chérir*, *chèrement*, *cherté*.

Les mots invariables gardent l'*r* en français moderne. Les adverbes n'offrent pas de difficulté. Il est clair que *hier* qui se trouvait presque toujours devant la pause doit garder l'*r*. Il n'est pas non plus surprenant de trouver la finale intacte dans *or*, et pour la même raison. Seulement à en juger d'après Thurot (t. II: 164) il paraît que l'*r* était tombé dans un cas spécial. On disait *o ça* au lieu de *or ça*. A moins que des perturbations analogiques ne soient survenues ici, on doit expliquer ce fait de la manière suivante. Comme j'essayerai de le montrer plus loin, l'*r* final passait à *rz*, non seulement devant une voyelle, mais aussi devant la pause. On comprend donc qu'une forme *orz* ait pu perdre le son final *rz* devant la sifflante suivante de *ça*. La persistance de l'*r* dans la conjonction *car* s'explique aisément par l'emphase dont on prononce souvent ce mot.

Les prépositions se trouvent dans des conditions toutes spéciales, étant toujours intimement liées au mot suivant. Elles se trouvent aussi souvent devant une voyelle que devant une consonne. Par conséquent la forme développée dans l'une de ces positions n'a pas de chance de l'emporter sur celle développée dans l'autre. Il en est bien autrement pour les infinitifs et les noms, car ceux-là doivent se terminer en *rz* devant une voyelle et devant la pause, en *r* devant une consonne. Alors il est naturel que le son qui apparaît le plus fréquemment tende à supplanter l'autre. Dans certains patois on a du reste *pou* devant une consonne et *pouz* devant une voyelle, ce qui confirme mon explication (voy. Eurén, Etude sur l'R Français p. 42). Des grammairiens mentionnent l'amuïssement de l'*r* de *pour* devant *l* (Thurot II, p. 171). *Sur* paraît aussi s'être prononcé *su* dans la position consonnantique et *sus* dans la position vocalique (Thurot II, p. 176). Thurot croit avoir affaire à une confusion entre *sur* (super) et *sus* (susum)¹. Cela ne me paraît pas certain. Je ne vois pas pourquoi *pour* et *sur* n'auraient pas

¹ Pour *sus* = *sur* on peut comparer la prononciation *susanner* (*suran-ner*), *suseau* (*sureau*) Thurot II: 274.

été traités de la même manière. Probablement l'*r* de ces mots s'est amui devant l'/.

Je ne crois donc pas que le timbre de la voyelle précédente ou la monosyllabilité de quelques-uns de ces mots aient contribué à faire rester leur *r* final. La persistance de l'*r* dépend, à mon avis, uniquement de ce qu'il était généralement placé devant la pause. En partant de cette hypothèse on parviendra facilement à élucider certains points de l'histoire de l'*r* final. On comprendra pourquoi des mots comme *cœur*, *fleur*, *peur* et les substantifs abstraits en *-eur* gardent l'*r*, tandis que les noms d'agents en *-eur* perdent leur *r*; c'est que ces derniers mots étaient le plus exposés à l'influence de la phonétique syntactique. Dans ces mots l'*r* final a passé à *rs* devant une voyelle et devant la pause, ce *rs* est tombé devant une consonne; je pense ici surtout à des cas comme *reçu de grains*, *tailleu de pierres*, etc., toutes combinaisons citées de préférence par les anciens grammairiens, quand ils parlent de la disparition de l'*r* dans les mots en *-eur* (Thurot II, p. 165—9). On comprendra aussi pourquoi certains adjectifs comme *léger*, *entier*, *familier* et encore d'autres ont gardé leur *r* plus longtemps que p. ex. *premier*, *dernier* (Thurot I, p. 56, II, p. 159—161).

M. Stork (*Ueber das Verstummen des auslautenden r im Fr.* p. 23) a objecté contre ma théorie qu'elle n'explique pas pourquoi ce sont justement les formes développées devant les voyelles qui se seraient généralisées. Je ferai d'abord remarquer que cela n'empêche nullement que l'hypothèse ne soit vraie. Une attraction analogique peut être très évidente sans qu'on puisse indiquer quels facteurs l'ont amenée. Il est extrêmement probable qu'en lat. vulgaire *gravis* a été influencé par *levis*, mais il est bien difficile de dire pourquoi c'est *levis* qui a agi sur *gravis*, on ne voit pas bien ce qui a empêché l'attraction analogique de s'exercer en sens inverse. Mais tout en affirmant qu'on n'a pas le droit de déclarer fausse une explication par analogie, uniquement parce que le pourquoi de cette analogie nous échappe, je conviens pourtant qu'une explication de cette espèce a plus de chances d'être vraie, si l'on peut donner une raison plausible de l'influence analogique en question. Il faut dire aussi que c'est justement sur ce point que j'ai modifié ma première explication. Dans mes «Remarques» j'avais supposé que le son *rs* s'était formé seulement devant une voyelle. Main-

tenant je crois que ce son s'est développé aussi *devant la pause*. Voici les raisons qui m'ont amené à cette conclusion. Nous avons déjà vu que le grammairien Coyfurelly attestait que *r* dans un cas spécial passait à *rz* ou à ce qui, à mon avis, est plus probable, à *rz*. D'un des exemples qu'il cite (*j'en ay grand mal au cuez*) il ressort que *r* s'était altéré non seulement devant une voyelle, mais aussi devant la pause. De plus nous trouvons dans un des textes publiés par Nisard (v. plus loin p. 165) une graphie qui me paraît probante pour le cas qui nous occupe. Elle se trouve p. 347. C'est *rize queme Saint Médaze* = rire comme Saint Médard, rire du bout des dents. Ici le *d* final est tombé, puis l'*r* s'est changé. Il est impossible, ce me semble, que le son qui s'écrit *z* n'ait pu naître dans cette locution toute faite que devant la pause. Cet exemple de même que la règle déjà citée de Coyfurelly nous prouve que l'*r* a pu devenir *rz* devant la pause tout aussi bien que devant une voyelle.

Or si *r* passe à *rz* dans deux positions, devant pause et devant voyelle, on ne voit pas bien pourquoi il ne prendrait pas par analogie ce son aussi devant une consonne. Il faut considérer l'importance qu'a le développement d'un son devant la pause. Quand il s'agit de mots accentués, le son né devant la pause doit, paraît-il, se graver mieux dans la mémoire et par conséquent exercer une influence plus considérable que des sons produits dans d'autres positions où le mot, plus étroitement lié dans la prononciation au mot suivant, avait une existence moins isolée et moins indépendante.

Je passerai maintenant à l'examen des différentes solutions de cette question qu'on a déjà proposées. J'examinerai aussi, chemin faisant, quelques explications que personne n'a encore proposées mais qui pourraient être prises en considération. Je traiterai d'abord des théories qui essayent d'expliquer le phénomène sans tenir compte de la position des mots dans la phrase, puis de celles qui pour l'expliquer partent des principes de la phonétique syntactique. A la fin de cette étude j'exposerai plus en détail ma propre hypothèse avec la modification que j'y ai introduite.

En premier lieu nous rendrons compte de la théorie de M. Gröber (Zeitschrift XIV: 266). D'après ce savant l'amuïssement de l'*r* final n'aurait lieu qu'après *e* et *i*, c'est-à-dire qu'il dépend uniquement de la qualité de la voyelle précédant l'*r*. L'*r* serait

selon M. Gröber uvulaire, ce qui en faciliterait la chute après une voyelle palatale comme *e*, *i*. M. Gröber ne parle pas de la voyelle *eu*. Il est pourtant évident que si l'on embrasse sa théorie l'*eu* doit amener l'amuïssement de l'*r* aussi bien que l'*é* et l'*i*. Qu'on explique *leu* pour *leur* par une analogie quelconque et *monsieu(r)* comme forme enclitique, il restera toujours les noms d'agents en *eu(r)* dont l'*r* a été rétabli, il est vrai, mais qui l'ont pourtant perdu pour quelque temps. Aussi est-il assez naturel que ce qui s'applique aux voyelles *e* et *i*, s'applique également à *eu*, toutes les trois voyelles étant formées dans l'avant-bouche. On se demandera toujours pourquoi l'*eu* n'a pas produit la chute de l'*r* dans les monosyllabes et dans les abstraits en *-eur* comme dans les noms d'agents munis de cette désinence. La qualité de la voyelle devrait être la même et par conséquent produire le même résultat dans les deux cas.

Passons maintenant à une question qui se rattache à celle dont nous venons de parler. Si, d'après la théorie de M. G., l'on a raison de regarder la chute de l'*r* dans *-eur* comme due à la voyelle *eu*, c'est-à-dire à *e* labialisé, pourquoi l'*i* labialisé, *u*, n'a-t-il pas produit le même effet dans *dur*, *sûr*, *pur*, *mur*? J'avoue que le cas n'est pas absolument le même, mais ce qui rend extrêmement probable que *u* et *eu*, quant à la consonne, auraient dû amener les mêmes résultats, c'est le fait qu'au XVI^e siècle les deux sons se confondaient très souvent dans les rimes. Il y a en outre quelques mots en *-er* qui ne se prêtent pas à l'explication de M. Gr.; ce sont *mer*, *amer* qui gardent encore la finale, *entier*, *altier*, *léger*, *régulier*, *particulier*, *singulier*, *familier* qui l'ont gardée longtemps après la disparition de la finale dans d'autres mots. *Mer* pourrait bien devoir la conservation de son *r* à *terre*. Selon M. Meyer-Lübke (Gram. Rom. § 559) *amer* aurait gardé l'*r* sous l'influence du féminin. M. G. Paris (l. c.) objecte que cette assimilation aurait dû avoir lieu pour les autres adjectifs comme *premier*, *dernier*, etc. En effet, le français ne cherche pas à différencier le masculin et le féminin. Dans la langue de nos jours de même que dans celle du XVI^e siècle tous les adjectifs à désinence consonantique, excepté ceux en *l* et quelques-uns en *c* distinguent dans la prononciation le masculin du féminin. M. Meyer-Lübke dit lui-même (Gr. R. I, § 522, la note): »la tendance de la langue est de remplacer les adjectifs n'ayant qu'une seule forme pour les deux genres par

des adjectifs à double forme; le contraire n'a pas lieu». Cette remarque s'applique tout aussi bien au seizième siècle qu'aux premières époques de l'ancien français.

M. Gröber a pensé à une analogie d'une autre espèce. Lorsque *aimer* rimait avec *amer*, l'*e* était ouvert; plus tard, mais avant la chute de l'*r* final, il prit le son fermé après une palatale précédente, comme dans *boulangier*, *sentier*, *menuisier* (le verbe); les infinitifs et les substantifs en *-er* s'assimilèrent à ces mots. D'abord on pourrait objecter que la question de savoir quel était le son de l'*e* à l'époque dont il s'agit ici, est encore une question pendante. Contrairement à l'opinion de M. Gröber M. Meyer-Lübke (Gram. R. § 225) admet pour l'ancien français *amér* (amarum); après l'amuïssement de l'*r* l'*e* fermé s'est changé en ouvert dans les mots qui gardaient la finale. Quoi qu'il en soit, on peut faire une objection plus grave contre le système de M. Gröber. Une palatale précédente aurait changé le timbre de l'*è* en *é*. On s'attendrait alors à trouver *fié* (*ferum*) aussi bien que *menuisié*, car les deux mots rimaient autrefois ensemble. On a beau invoquer l'analogie de *fier* pour expliquer la persistance de l'*r* dans *fier*, on aura toujours à tenir compte du fait qu'il est resté plus longtemps dans *léger*, *familier*, etc. (v. plus haut) que dans d'autres mots. Il n'y a pas de raison pour que *léger* et *boulangier*, *familier* et *sentier* n'eussent pas dû faire route commune.

En composant ma première étude sur l'*r* j'avais pensé que le timbre de la voyelle précédente était pour quelque chose dans le traitement de la finale. Seulement je ne croyais pas que la voyelle toute seule pût amener la chute de l'*r*; l'amuïssement serait dû à l'action combinée de la phonétique syntactique et du timbre de la voyelle précédente. Maintenant j'ai abandonné cette manière de voir. L'*r* passe à *rz* après n'importe quelle voyelle; Thurot (II: 271) cite *Masia*, *cousonné*, *Pazi*; Nisard (o. a. 208) *baze* (barre), *casé* (carré), *couson* (courons). L'amuïssement complet apparaît dans *coeu*, *peu*, *bonjou*, *pou*, *placa*, *rena*. Dans les deux derniers mots l'*r* s'est amui après la disparition de *d*. *Medaze*, dont nous venons de parler, présente un cas analogue, c'est l'étape qui a précédé immédiatement la chute.

D'après M. Gröber la chute de l'*r* ne dépend pas seulement du timbre de la voyelle, mais aussi de la qualité de l'*r*, qui serait uvulaire avant l'amuïssement. Ce dernier phénomène

ayant été attesté pour la première moitié du XVI^e siècle, l'r aurait dû devenir uvulaire avant ce temps. Cela paraît difficile à prouver. M. Trautmann au contraire, veut que l'r uvulaire n'ait été introduit dans la prononciation parisienne que vers le milieu du XVII^e siècle¹. M. Thurot est aussi d'avis que l'r employé au XVI^e siècle (et naturellement aux siècles précédents) était un r lingual, au moins à l'intérieur et à la fin des mots. Il s'appuie sur le fait que l'r intervocalique pouvait se changer en z ou en l. Il y a beaucoup de patois qui ont un r lingual, mais qui n'en laissent pas moins tomber l'r final, à peu près dans les mêmes conditions que dans le français propre. C'est le cas pour les patois de Saint-Pol (Pas-de-Calais) et de Couffy (Loir-et-Cher), si l'on peut se fier aux notations dans la *Revue des Patois Galloromans*. Il est très invraisemblable qu'il y ait eu un passage de r uvulaire à r lingual, car c'est presque toujours le contraire qui a lieu.

Il faut, du reste, avouer que cette question de la qualité du timbre de l'r n'atteint pas le fonds de la théorie de M. Gröber, laquelle repose essentiellement sur le timbre de la voyelle.

Nous allons résumer les deux principales objections que nous avons faites contre la théorie de M. Gröber et contre les théories analogues: 1) elle n'explique pas la persistance de l'r dans *léger, familier*, etc. (voir p. 155, 157). Si l'on suppose pour la période qui précède immédiatement la chute de l'r un e fermé, *amer* restera aussi inexpliqué. 2) la théorie se heurte aussi à la persistance de l'r dans les monosyllabes et dans les mots abstraits en *eur*.

Il est donc assez probable que la qualité de la voyelle précédente n'est pour rien dans l'amuïssement de l'r. Il y a maintenant lieu de se demander si la *quantité* de la voyelle a été absolument sans influence sur la finale suivante. Un assez grand nombre des exceptions à la règle sont justement des mots où l'r anciennement était appuyé par une consonne disparue plus tard: *chair, enfer, fer, ver, cour, tour*, etc. Il est possible qu'en vieux français ces mots aient eu la voyelle brève et la consonne longue. En français moderne l'e est long dans *vert* masc., mais bref dans *verte* fém. S'il en a été de même pour l'ancien français avant la chute de la consonne qui suivait l'r et si cet état de choses a continué après la disparition de la consonne suivant l'r

¹ Pour plus de détails voir M. Eurén: Etude sur l'R Fr. p. 2 et suiv.

(*cour(t)*, *jour(n)* etc.) et même jusqu'à la période de l'amuïssement de l'*r*, on comprend qu'une consonne longue ait pu persister plus longtemps qu'une consonne brève. Mais il paraît presque impossible de savoir la quantité de la voyelle des mots en question. Du reste, même si l'on admet une voyelle brève et une consonne longue, on n'en sera pas plus avancé vers la solution définitive. Cette supposition ne peut pas rendre compte de certains cas où l'*r* reste comme dans *mer*, *amer*, *léger*, *cœur*, etc., les mots en *-ur*, tous mots qui avaient certainement la voyelle longue et la consonne brève à l'époque en question.

M. S. Eurén a parlé en passant de la question de l'*r* final dans sa thèse: *Etude sur l'R Français* I (p. 12 et suiv., en note). Comme il n'a pu développer plus longuement ses idées sur cette question, il est naturellement impossible de les soumettre à un examen détaillé. D'ailleurs, ce qui rend cette tâche encore plus difficile c'est que M. E. s'exprime d'une manière peu claire. On ne sait pas s'il veut ou non expliquer le phénomène par la phonétique syntactique. On ne sait pas non plus s'il attribue quelque influence aux voyelles précédentes. Il dit seulement que l'*r* se prononçait de plus en plus faiblement jusqu'à ne pas se faire entendre du tout. L'amuïssement des autres finales ayant eu lieu dans les monosyllabes aussi bien que dans les polysyllabes, il faut expliquer pourquoi l'*r* a été traité différemment. M. E. dit à ce propos: »Sans doute c'est aussi sa sonorité qui en français moderne l'a conservé dans les monosyllabes, où l'*r* a formé une partie trop importante du corps du mot pour qu'on n'eût pas le sentiment que sa chute en changerait trop la forme.» Cela n'est pas bien clair. Peut-être l'auteur a-t-il voulu dire ceci: Pour la chute des finales il y a eu deux périodes dans l'histoire de la langue. Dans la première période toutes les finales tombaient, même dans les monosyllabes, excepté l'*r* à cause de sa sonorité. Dans la seconde période, où l'*r* devait tomber partout, il restait dans les monosyllabes, parce que la langue ne tolérât plus des monosyllabes à désinence vocalique. Je ne suis pas sûr d'avoir bien interprété le passage en question, mais il me semble que c'est la seule conclusion rationnelle qu'on puisse en tirer. Une telle hypothèse me semble invraisemblable. D'abord il faut trouver des explications spéciales pour les mots dont nous avons eu souvent lieu de parler, *amer*, *enfer*, *léger*, etc., les abstraits en *-eur*, tous polysyllabes qui devraient per-

dre l'r. Puis il paraît extrêmement peu probable que dans un certain temps on ait hésité à admettre des monosyllabes a désinence vpcalique tandis que dans une époque antérieure des monosyllabes de cette espèce étaient assez nombreuses.

On ne peut guère invoquer une influence littéraire, l'amuissement ayant dû avoir lieu dans un temps où l'influence de l'écriture était minime (cf. mes Remarques sur l'amuissement de l'r p. 4).

Pour en finir avec les théories qui reposent sur la persistance de l'r dans les monosyllabes, il faut aussi mentionner une explication de cette espèce qui m'a passé par la tête, mais que j'ai aussitôt rejetée. On pourrait se demander si par hasard la dernière syllabe d'un mot polysyllabe serait moins fortement accentuée qu'un mot monosyllabe et si, par conséquent, l'r final des polysyllabes se prononcerait avec moins d'énergie. Mais cette différence entre les deux catégories n'est qu'apparente. En réalité, le monosyllabe est toujours agglutiné à un autre mot dans la phrase: l'r dans *la mer*, *un(e) mer* devrait nécessairement être traité de la même manière que dans *aimer*, etc.

Si la manière dont M. Eurén a exposé ses vues sur cette question manque de clarté, on peut le lui pardonner, vu que l'amuissement de l'r ne touche pas le fonds de son travail. On n'en peut pas dire autant de la théorie de M. Stork, puisque dans sa dissertation il s'agit justement du traitement de l'r final. Il propose trois explications différentes sans nous dire quels sont leurs rapports mutuels. Est-ce que les facteurs indiqués dans chacune de ces explications ont tous contribué à faire disparaître l'r? Ou bien une seule d'entre elles serait — elle la vraie. On n'en sait rien.

Voici ses trois explications. 1) p. 22. L'r est tombé devant une consonne, la forme développée dans cette position s'emploie aussi devant une voyelle et la pause. La chute de l'r est surtout due à l's de flexion. Ainsi s'expliqueraient non seulement les substantifs et les adjectifs, mais aussi les infinitifs, qui, dans un temps assez reculé, il est vrai, prenaient l's au nominatif, quand ils s'employaient comme substantifs. 2) p. 26. Entre deux voyelles l'r passe à s sonore; devant la pause il prend un son qui se rapproche de l'anglais *th*. Ce dernier son disparaît au contact d'une consonne suivante. M. S. ne nous dit pas quel aurait été le sort du son développé devant une voyelle dans la même position. S'il veut dire que ce son tomberait de même

que celui développé devant la pause, son explication se rapprocherait assez de celle que nous allons proposer plus loin. 3) p. 28—29. A propos de la chute de l'*r* dans les noms d'agents en *-eur*, M. S. fait remarquer que l'amuissement se produisait d'abord dans des combinaisons telles que *porteur d'eau* etc. Il ajoute que, pour expliquer la chute de l'*r*, il ne faut pas partir de la position vocalique (= *r* + voyelle), mais de la position consonnantique. Dans le discours rapide l'*r* lingual placé devant une voyelle passerait à *s* qui tombe ensuite. On se demande si l'auteur veut appliquer cette manière de voir à tous les mots en *r* ou seulement à ceux en *-eur*. Comme il désapprouve mon explication, qui embrasse tous les mots en question, il devrait, paraît-il, en faire autant, c'est-à-dire rattacher la chute de l'*r* final de tous les mots à la position devant une consonne. On peut aussi remarquer que la dernière de ses explications ressemble assez à la première.

Il y a évidemment une théorie à laquelle M. Stork semble tenir plus particulièrement, bien qu'il ne le dise pas explicitement. C'est la théorie de M. Fr. Neumann, suivant laquelle l'*r* serait tombé devant une consonne dans la phrase aussi bien qu'à l'intérieur du mot. J'ai essayé de combattre cette théorie dans mes »Remarques» (p. 2). Je résumerai ici l'argumentation donnée dans l'article mentionné ci-dessus. L'*r* est écrit dans la presque totalité des cas. M. Stork relève *ka* pour *kar*, *pa* pour *par* dans le *Voyage de Charlemagne*. Dans un texte cité par M. Stork (Raoul de Cambrai) se trouve *fos* au lieu de *fors* (= fortis). Ce sont les seuls exemples que je connaisse de l'omission de l'*r* dans la graphie. On en trouverait peut-être d'autres, mais qu'est-ce qu'il résulterait de ces graphies? Elles prouveraient tout simplement qu'il arrive parfois à un copiste, surtout s'il est un peu négligent comme paraît l'être celui dont il s'agit ici (voir l'introduction de M. P. Meyer, p. 108) qu'il omet quelques lettres. Il y aura sans doute très peu de manuscrits où l'on ne trouve omises çà et là des lettres qui ont dû être prononcées toujours.

M. Stork cite aussi du même texte des graphies inverses *iers* pour *ies*, *sierge* pour *siege*. Ne peut-il pas y avoir de simples malentendus de la part du copiste: il aurait pu confondre les deux formes du même verbe *ies* et *iers*, il aurait aussi pu prendre *sierge* pour *cierge*, car il écrit parfois *s* pour *c* (voir l'introd.

p. 90). Il me semble du reste évident que ces deux exemples appartenant à un seul et même texte sont trop isolés pour pouvoir entrer en ligne de compte. Que *r* devant une consonne ne compte souvent pas à la rime, tout le monde le sait. J'ai essayé de montrer qu'il est impossible de s'appuyer sur ces rimes pour prouver l'amuïssement de la consonne, qui serait de trop selon la versification moderne (voir »Remarques», p. 3). J'ai cité à ce propos l'opinion d'un savant de l'autorité de M. Suchier (Oeuvres de Phil. Beaumanoir), lequel appelle l'attention sur la manière différente dont les anciens poètes traitent les consonnes et les voyelles dans les rimes. M. Stork cite aussi cette remarque, mais tout en partageant l'opinion de M. S. pour ce qui concerne le traitement des consonnes autres que *r*, il veut faire exception pour ce dernier son. Je ne sais pas bien pourquoi. Le fait que les rimes imparfaites où entre *r* comme consonne superflue, sont bien plus nombreuses que celles où cette consonne ne figure pas, s'explique aisément par la nature vocalique de l'*r*. Si l'on veut à tout prix que l'*r* soit tombé devant une consonne, on aura bien de la peine à se rendre compte de certains faits. Il serait très difficile de comprendre pourquoi dans bon nombre de patois français, qui, dans les périodes anciennes, étaient bien peu exposés à l'influence de l'écriture, l'*r* a toujours persisté devant une consonne (»Remarques», p. 3). Il serait bien étrange aussi que, à part quelques cas spéciaux et faciles à expliquer, les grammairiens ne mentionnent nulle part que l'*r* se soit amui devant une consonne à l'intérieur du mot. Comme on ne peut pas faire remonter trop haut l'influence de la langue écrite sur la langue parlée, on doit, paraît-il, nécessairement admettre que l'*r* n'a jamais cessé de se faire entendre au corps du mot.

Ce que je viens de dire ne s'applique qu'au francien et aux dialectes voisins. D'autres parlers, notamment dans l'Est de la France, laissent tomber l'*r* devant une consonne; il se peut que cette prononciation remonte assez haut. Dans mon petit mémoire j'ai indiqué que l'*r* avait une tendance réelle de disparaître devant *l*: on disait *Challes*, *paller*, etc. Cette disparition doit être un développement phonétiquement régulière. Il paraît que dans les dialectes où l'*r* est lingual sans être fortement vibré, cette consonne tend à s'amuïr, tout particulièrement devant *l*. C'est le cas pour le suédois parlé; dans les régions qui ont l'*r* uvulaire, il reste devant *l*, mais là où l'on emploie l'*r* lingual, ce son dis-

paraît dans la même position¹. On comprend du reste que cette tendance à ne pas faire sentir l'*r* devant *l* dû jouer un rôle important dans le traitement de l'*r* final des infinitifs si souvent suivis de l'article défini *le, la, les*².

Nous avons fini la critique des différentes solutions de notre problème qu'on a proposées ou qu'on pourrait proposer. Toutes les théories que nous venons d'examiner ont cela de commun qu'elles cherchent à expliquer le phénomène sans le mettre en rapport avec le passage de *r* à *rz*. J'ai essayé de montrer qu'elles ne réussissent pas à surmonter les difficultés que présente la question. Pour ma part je crois qu'on ne peut trouver une explication satisfaisante à moins d'admettre un rapport entre la chute de l'*r* et le passage de *r* à *rz*. Avant de disparaître complètement, l'*r* final a dû s'affaiblir, c'est-à-dire cesser de vibrer. Un *r* non vibré peut être lingual ou uvulaire. Nous ne savons pas si ce dernier son a existé au temps de l'amuïssement de l'*r*, tandis que l'existence d'un son intermédiaire entre *r* et *s* sonore doit être bien vraisemblable. Une théorie qui pour expliquer l'amuïssement de l'*r*, part d'un *r* lingual, se heurtera sans doute à moins de difficultés que celle qui prend l'*r* uvulaire pour point de départ. (v. plus haut p. 159)

Les premiers grammairiens qui mentionnent l'amuïssement de l'*r* final disent que la prononciation sans l'*r* appartenait surtout au peuple. Ainsi Henry Estienne dit que *il faut parlé bas* est une prononciation populaire. De même, ce sont selon Erasme les commères de Paris qui prononcent *ma mèse* pour *ma mère* etc. En effet, si l'on étudie des écrits en patois du XVI^e et XVII^e siècle, on verra que les phénomènes dont il s'agit ici, changement et chute de l'*r*, ont eu une étendue bien plus grande dans la prononciation du peuple que dans celle des gens lettrés, telle qu'elle nous a été attestée par les grammairiens.

¹ Probablement dans la prononciation parisienne on a commencé à faire sentir l'*r* devant *l* du moment où il était devenu uvulaire.

² On peut se demander si l'*r* lingual dans le langage populaire, était sujet à tomber aussi devant une dentale. Dans Nisard (voir p. 208) on trouve les graphies: *personne, vessera* (personne, versera), *rapozter* (rapporter). Peut-être faut-il voir dans ce phénomène une influence dialectale. Du reste ces graphies sont tout à fait isolées. On trouve aussi *dozmi, tezme* (dormir, terme). S'il faut attacher quelque importance à ces deux graphies, on pourrait croire qu'on a réellement affaire à un *rz*, amené peut-être ici par la nature vocalique de l'*m* suivant.

On devrait donc, paraît-il, s'adresser principalement aux anciens textes patois pour expliquer le traitement de l'*r* dans la langue des lettrés. Malheureusement, des textes de cette espèce sont assez rares ou peu accessibles. De plus, j'en ai trouvé bien peu qui puissent nous renseigner sur le traitement de l'*r* et encore ceux-là ne sont-ils pas très anciens. Deux seulement remontent au XVI^e siècle. Ce sont deux pièces en vers publiées par Montaignon dans *Poésies Françaises des XV^e et XVI^e siècle* t. V p. 127 et suiv. Les pièces sont intitulées: L'amant desporveu de son esperit escrivant à sa mye, voulant parler le courtisan, avec la Responce de la dame. Les autres textes dont j'ai pu prendre connaissance appartiennent tous au XVII^e siècle. On en trouve des extraits et une analyse dans l'ouvrage déjà cité de Charles Nisard: *Etude sur le langage populaire ou patois de Paris et de sa banlieue*¹. Ils datent des années 1644—1651. J'ai pu examiner moi-même à la Bibliothèque Nationale un de ces textes, une des *Agréables conférences de deux paisans de Saint-Ouen et de Montmorency* de 1649, sans arriver à constater pour la question de l'*r* d'autres faits que ceux relevés par Nisard (o. c. p. 208, et 262—5).

Peut-on être sûr que les graphies des textes en question représente la prononciation du temps? Nisard dit (p. 208) à propos de la notation *z* pour *r*: »il me paraît difficile que les auteurs des *Conférences*, des *Gazettes des Halles* et de la *Place Maubert* d'où sont tirés presque tous les exemples n'aient pas outré à dessein un défaut qui, pour être alors le défaut mignon des Parisiens à tous les degrés, avaient probablement des limites.» Cette supposition n'a en elle-même rien d'in vraisemblable. Une personne qui connaissait mal le parler populaire a très bien pu introduire un changement, régulier pour certains mots, dans d'autres où il n'était plus à sa place. On peut comparer à cet égard ce que dit M. D'Ovidio (Gröber's Grundriss I: 472) de certaines imitations mal réussies qu'on a faites pour se moquer de la prononciation toscane du son *k* dans certaines positions. Mais je crois qu'on peut se fier à nos textes, au moins pour ce qui concerne la notation *z* ou *s* pour *r* final ou intervocalique. *Saint-Médaze* (Saint-Médard) peut paraître surprenant, mais c'est là un fait du

¹ Nisard donne aussi des extraits d'autres écrits en patois appartenant au XVIII^e siècle, mais ceux-là n'apportent rien d'important à la question qui nous occupe.

même ordre que le *coenz* de Coyfurelly dont nous venons de parler, bien que, cela va sans dire, il soit d'une date plus récente. Quant à la graphie *z*, *s* pour *r* intervocalique il n'y a rien d'étonnant à ce qu'elle soit employée après toutes les voyelles. Les grammairiens ne mentionnent pas seulement *peze*, *mese*, mais aussi *Masia*, *au gril cousonné* etc. On ne s'attendrait peut-être pas à trouver l'*r* disparu dans *fé* (fer), *enfé* (enfer), *bonjou*, mais ces graphies sont d'accord avec la remarque de Fremont d'Ablancourt: dans *fer* et *enfer* l'*r* ne se sent presque plus (Thurot II: 448).

Un examen des graphies de nos textes confirme pleinement les renseignements que nous donnent les grammairiens sur le traitement de l'*r* intervocalique. Ce son est noté *s*, *z* presque partout. On trouve inversement aussi *r* pour *s*. Ce n'est pas là une graphie inverse, car la prononciation est attestée par les grammairiens (voir Thurot II: 271—272). On pourrait plutôt parler d'une prononciation inverse, ou comme le veut M. Meyer-Lübke «un fait d'analogie phonétique» (Gram. R. I: 408). Seulement il ne s'agit probablement pas ici d'un son *r*, mais d'un son intermédiaire entre *r* et *z* (= *s* sonore). Dans un texte publié dans la *Revue des Patois Gallo-Romans* I: 202 on trouvera *rai^zin*, c'est-à-dire le même son que je désigne par *rz*. La graphie *r* pour *s* n'est pas restreinte à l'intérieur d'un mot. Au commencement de la pièce publiée par A. Montaiglon on lit *vouraine* (= vous aime), *deroseilles* (= des oreilles) et bien d'autres exemples. Il en est de même pour les extraits de Nisard. Voilà un point important sur lequel nous allons revenir.

Quant à l'*r* final dans nos textes il tombe ou est remplacé par *z* ou *x*. La voyelle précédente n'est d'aucune influence; on a *jou* (jour) et *pou* (pour) aussi bien que *quemancé* (commencer) et *fini*, *recevoi*. La monosyllabité d'un mot n'empêche pas non plus la chute de la finale. Nous trouvons *peu*, *cocu*, *voi* (voir Nisard p. 265, 339). La graphie *x* qu'on trouve parfois *coeux*, *coux*, *peux*, indique probablement aussi l'amuïssement de l'*r*. Mais il est difficile de décider si la lettre *z* dans *tis*, *mez*, *noiz*, *oz*, *tous*, *coenz* (Nisard p. 208 et 329) a été ou non prononcée comme *rz*. Le fait que *r* est réellement tombé dans *coeu* et d'autres mots semblables ne prouve pas beaucoup, car il se peut que la finale ait été conservée plus ou moins bien dans une prononciation plus énergique, tandisqu'elle aurait été supprimée, quand

on parlait avec moins d'emphase. Mais l'auteur écrit *Médase*, cas où il s'agit certainement de *rs* ou d'un son analogue, et l'on ne comprend pas pourquoi il n'aurait pas écrit *coeuse* avec un *e* féminin, s'il avait voulu indiquer la prononciation altérée de l'*r*. Cette question n'est d'ailleurs pas trop importante.

Nous avons déjà parlé de la prononciation *coeuz* pour *cœur* recommandée par Coysurelly, et la graphie *Medase* pour *Médard* dans Nisard. Ces deux faits rendent évident à mon avis que l'*r* final devant la pause passait à *rs* de même que l'*r* entre voyelles. Il faut, en outre, tenir compte des graphies avec l'*r* supprimé comme *coeu*, *peu*, *pou*, *jou*, *fe*, *enfe* (voir plus haut). Ces mots se trouvent presque toujours devant la pause, il faut conclure que le son *rs* s'est de plus en plus affaibli jusqu'à ce qu'il soit tout à fait disparu. Il n'est donc pas nécessaire ici d'avoir recours à la phonétique syntactique. Dans le langage vulgaire des Parisiens l'*r* final a passé à *rs*, et ce dernier son s'est amui. Cela n'empêche pas que dans d'autres mots plus exposés à l'action de la phonétique syntactique, comme par exemple les infinitifs et les noms d'êtres vivants, la finale n'ait pu disparaître de meilleure heure.

Est-ce que les choses se sont passées de la même manière en français propre c'est-à-dire dans la prononciation des gens lettrés. Je ne le crois pas, justement parce que les mots nombreux qui gardent l'*r* se trouvent le plus souvent devant la pause. On est donc ici forcé de revenir à la phonétique syntactique. Il semble a priori certain que, si le passage de *r* à *rs* à l'intérieur du mot est bien attesté, l'*r* final d'un mot étroitement lié dans la prononciation à un mot suivant a dû subir le même traitement. Il paraît aussi très évident que le son faible de *rs* doit s'évaporer au contact d'une consonne suivante. Dans mon premier travail sur l'*r* final j'ai mentionné le patois de Couffy (la Revue des Patois Gallo-Romans I: 202) où l'on dit *pers* devant une voyelle, *pi* devant une consonne. Le *rs* a donc dû s'amuir dans la position consonnantique. De même, Thurot (t. II: 170) cite la remarque suivante du grammairien Hindret: »dans le discours familier on prononce ordinairement les lettres finales *r* et *rs* des pronoms possessifs *leur* et *leurs* comme un *x* muet, devant des mots commencés par des consonnes — — — *leux cousin* — — — comme un *z* devant des voyelles — — — *leuz oncle*» — — — *leuz hon-*

neur. Hindret veut évidemment dire par là que l'*r* de *leur* suivi d'une consonne était muet, tandis qu'il avait pris un son autre que *r* devant une voyelle. On aurait là une illustration du développement que j'ai supposé: *r* < *rs* devant une voyelle, chute de *rs* devant une consonne. On objectera peut-être que le *s* de *leus* serait analogique. Cette supposition me semble très invraisemblable. D'abord une telle action analogique n'a pu se produire au singulier. Tout au plus pourrait-on admettre que si l'*n* de *mon*, *ton*, *son* devant une consonne était déjà tombé, la chute de la finale de ces pronoms aurait amené l'amuïssement de l'*r* dans *leur*. Mais *leus* serait inexpliqué. Quant au pluriel, il ne serait pas impossible que *leurs* eût laissé tomber l'*r* pour s'assimiler aux autres formes sans *r*: *mes*, *tes*, *ses*, *vos*, *nos*. Seulement, comme c'est le singulier *leus* que nous avons à expliquer, il faudrait supposer une influence du pluriel sur le singulier, ce qui, pour le cas qui nous occupe, paraît peu probable. Pourquoi une telle influence se serait-elle exercée uniquement sur la troisième personne, non sur les autres? Il vaut donc mieux voir dans le *s* de *leus* un phénomène phonétique. Cette manière de voir est confirmée par d'autres faits. Il y a des patois qui offrent non seulement les doublets *leu* + cons., *leus* + voyelle, mais aussi *pou* (pour) + cons., *pous* + voyelle (voir l'ouvrage déjà cité de M. Eurén p. 42). Dans le dernier cas il est naturellement impossible de songer à une attraction analogique. Puis, comme je l'ai dit plus haut (p. 166), on trouve dans des textes patois du XVI^e et XVII^e siècles, à côté de *rize* et de *rairon* (raison) *vou-raine* (= vous aime), *derosilles* (= des oreilles) etc. Or si *rize* et *rairon* sont des faits phonétiques du même ordre, *vou-raine* et *leus oncle* doivent l'être aussi.

Je me figure donc de la manière suivante le développement de l'*r* final. 1) L'*r* final devient *rs* devant une voyelle de même que devant une pause. 2) Le *rs* des mots particulièrement soumis à l'action de la phonétique syntactique disparaît. 3) Le *rs* final des mots qui se trouvent de préférence devant la pause persiste dans le langage des gens lettrés, mais tombe dans la prononciation vulgaire. Pourquoi la langue des lettrés n'a-t-elle pas dans ce cas suivi la langue vulgaire? On pourrait invoquer l'influence de la langue écrite, qui a, sans doute, été considérable. Mais il y entre peut-être encore d'autres facteurs.

Dans certains écrits (voy. les textes publiés en extraits par Ch. Nisard) on se moquait de la prononciation de *z* pour *r*, en la représentant comme une prononciation vulgaire. Ceux qui savaient leur orthographe devaient être choqués de voir sur les enseignes de Paris des graphies comme «au gril cousonné», et cela leur a peut-être donné à réfléchir sur leur propre prononciation. Puis il s'est formé à Paris un autre *r*, l'*r* uvulaire (nous ne savons pas quelles causes l'ont amené), et c'est cet *r* uvulaire qui a remplacé l'ancien *rz*, là où il restait encore.

Au commencement de cette étude (p.152—4) j'ai essayé d'expliquer les exceptions à la règle que je viens de donner. Il me reste maintenant de dire quelques mots des substantifs en *-oir*, dont je n'ai pas parlé en traitant des autres exceptions. L'*r* de la désinence *-oir* a eu le même sort que l'*r* des désinences *-ir* et *-eur*, il est resté muet pour quelques temps, puis il a été rétabli dans la prononciation (Thurot II: 148). Pour deux mots seulement la prononciation sans *r* s'est maintenue jusqu'à nos jours: *cochoir* et *rivoir*, écrits aussi *cochois* et *rivois* (v. Meyer-Lübke: Gram. Rom. II: § 491). Il paraît que le dernier élément de la diphthongue *oe* (= *oi*) s'est prononcé par *e* ouvert. Péletier écrit *terroè*, et Mauvillon fait la remarque curieuse: «*r* se prononce toujours après un *e* ouvert et jamais après un *e* masculin. — — — Par la même raison *r* doit toujours se faire sentir à la fin des mots terminés en *oir*.» Il est donc impossible d'expliquer l'amuïssement par une «analogie phonétique»: si l'on avait prononcé *-oèr* et *-oé*, on pourrait dire que, comme on disait *aimèr* et *aimé*, on serait arrivé, par analogie, à dire p. e. *miroé*. Je ne vois d'autre moyen d'expliquer la chose que de supposer qu'on a affaire à une influence de la prononciation populaire qui, on le sait, laissait tomber l'*r* dans tous les mots en *oir*. Dans les deux cas où l'*r* est resté muet, *cochoir*, *rivoir*, il s'agit de substantifs désignant des *outils*, par conséquent de mots le plus souvent employés dans le langage du peuple. Cette influence de la prononciation vulgaire pouvait agir d'autant plus facilement sur le suffixe *oir* que dans d'autres suffixes (*-ier*, *-eur*) l'*r* ne se prononçait pas.

Pour la conservation de l'*r* des infinitifs (*voir*, *avoir*) je la crois due à l'attraction de *croire*, *boire*. On ne peut guère expliquer le rétablissement de l'*r* des infinitifs en *ir* qu'en suppo-

sant une influence analogue des infinitifs en *-ire* (*dire*, etc.). Quant aux autres mots en *oir*, la persistance de la finale dans *espoir*, *soir*, *noir* s'explique d'après le principe exposé plus haut (p. 152). *Loir* et *hoir* sont d'un usage trop restreint pour qu'on s'étonne que leur finale soit restée.



ZUR FRAGE NACH DER ENTSTEHUNG

VON

KONSTRUKTIONEN IN ART

VON

»ICH HABE SCHREIBEN KÖNNEN«

U. S. W.

VON

P. A. LANGE



Auf diese interessante Frage darf man wohl noch einmal zurückkommen, auch nachdem P. MERKES in seiner verdienstvollen Arbeit *Beiträge zur Lehre vom Gebrauch des Infinitivs im Neuhochdeutschen* I, Leipzig 1896, sie einer eingehenden Untersuchung unterzogen hat. Ehe wir aber an unsere eigentliche Aufgabe näher herantreten, empfiehlt es sich, die Grenzen der Erscheinung und überhaupt die geschichtlichen Thatsachen kurz festzustellen.

Die fragliche Erscheinung zeigt sich, obwohl in sehr verschiedener Ausdehnung bei den verschiedenen Verben, ziemlich allgemein seit dem 15. Jh. bis auf den heutigen Tag bei den Verben, die einen reinen Infinitiv regieren, jedoch nur in dem Falle dass ein solcher Infinitiv wirklich vorhanden ist. In verhältnismässig bescheidenem Umfange hat sie Ansätze gezeitigt, über die erwähnte Grenze hinaus sich auf solche Fälle auszu dehnen, in denen der abhängige Infinitiv mit *zu* verbunden ist. Es ist aber zu beachten, dass es sich dabei meist um Verba handelt, bei denen neben *zu* auch der reine Infinitiv erscheinen kann. Unter den genannten Bedingungen kommt die in Rede stehende Konstruktion somit vor:

1. bei den modalen Hilfszeitwörtern *dürfen, können, mögen, müssen, sollen, wollen*, und zwar ist sie hier am frühesten und vollständigsten durchgedrungen¹; bereits SCHOTTEL, *Ausführliche Arbeit von der Deutschen Hauptsprache* (1663) scheidet wie heute.

2. bei den Verben, die von Alters her einen Acc. cum Inf. neben sich haben: *heissen, lassen, sehen, hören*, sehr selten, wie

¹ Wenn noch RÜCKERT schreibt: *was er vor'm Jahr gewollt und nicht gekonnt vollenden* u. s. w., so beruht das auf bewusster Absicht (ERDMANN, *Grundzüge der deutschen Syntax* I § 153).

es scheint, *lehren*, wohl z. T. weil *zu* bei diesem schon frühzeitig dem reinen Infinitiv den Rang streitig zu machen beginnt¹.

3. *thun* und *machen*. Diese Verba kommen hauptsächlich nur für die ältere Sprache in Betracht².

4. *helfen, lernen; pflegen, wissen; brauchen*. [Über *fühlen, suchen* u. e. a. vgl. MERKES.]

Was die Erklärung der in Rede stehenden Konstruktion betrifft, gehen die Ansichten der Forscher zur Zeit noch auseinander. Zwar die Ansicht, zu der K. LACHMANN durch seine bekannte Anmerkung zu den *Nib.* 2241 den ersten Anstoss gab und die später von J. GRIMM, *Gramm.* IV des Näheren ausgeführt wurde, dass man nämlich in den scheinbaren Infinitiven

¹ Belege bereits im Ahd.: *lêret sie zi behaltanne alliu sô uuelichiu sô ih in gibôt*, Tat. 242 1. — So ganz vereinzelt, wie man nach der Darstellung bei MERKES S. 129 ff. vermuten möchte, kann die Infinitivkonstruktion nicht gut gewesen sein. Bereits ADELUNG, *Umständliches Lehrgebäude* (1782) II, S. 406 stellt *lehren* mit *hören* und *lernen* auf die gleiche Linie, Infinitiv und Particip seien gleichberechtigt, doch so dass letzteres »in der edlern und höhern Schreibart« am häufigsten vorkomme.

² Es sind für *thun* wie für *machen* zwei verschiedene Verwendungen zu unterscheiden. Zunächst wird *thun* in der alten Sprache mit Acc. und Inf. gebraucht in Belegen wie *wand sin eines manheit diu tetes . . . entwichen*, Iwein 3730 ff. u. s. w. In solchen Fällen tritt später *machen* an Stelle von *thun*: *nu hat es Gott machen wachsen*, Bibel von 1470; man hat daher nicht nötig, Fügungen wie *(zu) fürchten machen, sagen, glauben machen* u. s. w. lediglich auf französischen Einfluss zurückzuführen, so bereits GOTTSCHED, *Deutsche Sprachkunst* (V Aufl.) S. 473. Heutzutage ist die Konstruktion überhaupt wenig beliebt und meist auf bestimmte Wendungen beschränkt. Zweitens dient *thun* zur blossen Umschreibung der einfachen Verbalform (ebenfalls bereits mhd., wiewohl erst in den Anfängen: *daz ir manliche sinne . . . alsus enschumpffieren tuot*, Parz. (L.) 291, 6 ff., später in gewissen Stilarten häufig); aus der gewählten Sprache wird die Fügung später grösstenteils ausgemerzt (GOTTSCHED a. a. O. S. 373, ADELUNG a. a. O. S. 409), zumal wohl in der Perfektschreibung, da der Grund, der sie allenfalls noch als berechtigt erscheinen lassen könnte, das Streben, »das, was sonst grammatisches Präd. werden müsste, zum Subj. zu machen« (PAUL, *Prinzipien* S. 238) vgl. *Thun thue ich jetzt sehr wenig, nur denken und empfinden*, E. FÖRSTER, hier in Wegfall kommt (*gethan habe ich* u. s. w.) — Ganz anderer Art ist die Verwendung von *machen* in den noch heute ganz üblichen Wendungen *einem zu thun, zu schaffen* u. s. w. *machen*, in denen *zu* von Haus aus unerlässlich ist. Hier wird denn auch die Infinitivkonstruktion nicht zu finden sein, während sie bei *machen* mit reinem Infinitiv zuweilen begegnet: *eine Gemütsart, die manches hat leiden machen*, GOETHE, *er hat wirklich genug von sich reden machen*, BRACHVOGEL, bereits in der Bibel von 1470, s. o. Für *thun* führe ich (nach ERDMANN) an: *der Regen hat die Stein tun bewegen*, Teuerdank.

der modalen Hilfszeitwörter echte alte, starke Participia Präteriti zu sehen habe, die sich erhalten hätten, während alle anderen Formen mit Ausnahme des Präs. Ind. verloren gegangen, diese Ansicht ist, glaube ich, von der wissenschaftlichen Forschung längst aufgegeben worden¹, und zwar — von anderen Gründen abgesehen — schon deshalb, weil diese angeblichen Participia der alten Sprache bis ins 14. und 15., z. T. bis ins 16. Jh. hinein durchaus fremd sind. Dass sie in verschiedenen grammatischen Arbeiten bis in die neueste Zeit immer noch wiederkehrt, kann bei der grossen Abhängigkeit der deutschen Schulgrammatik von J. GRIMM kaum Wunder nehmen².

Richtig dürfte es dagegen sein, dass in Fügungen wie *ich habe ihn arbeiten heissen, lassen, sehen* echte augmentlose Participia vorliegen; mhd. lautet das Particip von *lâzen* noch weit überwiegend *lâzen* (*lân*); häufig auch *sehen* (*heizen*) ohne Augment. Es wird (oder wurde) nun von vielen Forschern angenommen, dass von diesen Fällen die ganze Bewegung ausgegangen sei. Indem hier Infinitiv und Particip gleich lauteten, sei das Sprachgefühl unsicher geworden, und man habe nach diesem Muster *ich habe arbeiten können, hören* u. s. w. gebildet. Gegen diese früher wohl ziemlich allgemein verbreitete Auffassung ist aber neuerdings MERKES in seiner oben citierten Arbeit zu Felde gezogen. Die von ihm vorgebrachten Gründe haben mich indessen nicht überzeugt, und ich möchte daher noch einen bescheidenen Versuch wagen, die Particip-Hypothese zu retten, der er die letzte Stütze entrissen zu haben meint. Drei Gründe sind es, die MERKES gegen diese Hypothese ins Feld führt, die aber meines Erachtens wenig stichhaltig sind. MERKES meint, wenn die Formen *ich habe heissen, lassen, sehen* das Sprachgefühl ins Schwanken gebracht und selbst die Einsicht in das Wesen dieser Formen getrübt hätten, so wäre es doch die natürlichste Folge gewesen, dass die Sprache wenigstens bei der Mehrzahl der Verben, deren augmentloses Particip ebenfalls mit

¹ Vgl. z. B. ERDMANN, *Grundzüge* I § 153, PAUL, *Grundriss* (erste Aufl.) I S. 609 u. s. w.

² Bei WUSTMANN, dessen *Sprachdummheiten* doch auf Wissenschaftlichkeit Anspruch zu erheben scheinen, ist noch von einer Form die Rede, »die scheinbar selbst ein Infinitiv ist . . ., in Wahrheit aber jedenfalls eine alte Participialform ist, die sich in solchen Verbindungen noch erhalten hat«, *Sprachdummheiten* S. 74.

dem Infinitiv äusserlich übereinstimmt (etwa 20 % aller starken Verba) das Augment nicht angesetzt, dass man also später gesagt hätte *ich habe geben, treten, messen, lesen, graben* u. s. w. Er vergisst aber dabei zwei gewichtige Umstände: dass das Augment bei diesen Verben durchgeführte Regel war, lange bevor die Scheidung zwischen *lassen* und *gelassen* sich vollzogen hatte¹, und ferner vor allem dass von jenen Verben kein Infinitiv abhängen kann, dass sie mithin der Analogiewirkung nicht ausgesetzt waren, die die fraglichen Verbindungen *ich habe arbeiten lassen* u. s. w. ausübten. Der Verfasser scheint gänzlich übersehen zu haben, dass die Vertreter der Participhypothese keineswegs der Ansicht sind, dass die Fälle, in denen durch das Fehlen des Augments in späterer Zeit Infinitiv und Particip gleich waren wie *lassen, kommen* u. s. w., überhaupt das Gefühl für den Unterschied zwischen Infinitiv und Particip verdunkelt und ins Schwanken gebracht hätten, sondern dass sie dies nur in dem Falle für möglich und wahrscheinlich halten, dass ein abhängiger (reiner) Infinitiv vorhanden war. Dass dem so ist, geht ja ohne weiteres daraus hervor, dass die Verba *heissen, lassen, sehen* selbst in anderen Fällen früher oder später das Präfix annehmen. Ganz unbegreiflich ist mir die Äusserung auf Seite 40 (Mitte): »Ist die Form *heissen* in dem Satz *Ich habe arbeiten heissen* nicht imstande gewesen, die Form *Ich habe singen* statt *gesungen*, oder die noch leichtere *Ich habe treten* statt *getreten* zu erzeugen: dann war sie erst recht zu schwach, die ungleich ferner liegende Form *Ich habe arbeiten können* statt *arbeiten (ge)konnt* ins Leben zu rufen.« Ist es doch eine bekannte Thatsache, dass eine Analogiewirkung sich wohl nie auf sämtliche Fälle ausdehnt, in denen sie möglich oder denkbar wäre, sondern in der Regel nur einen Teil ergreift, der ihr irgendwie besonders ausgesetzt ist. Dass die Form *ich habe arbeiten konnt* der Analogiewirkung von *ich habe arbeiten lassen* ungleich ferner liege als die Form *ich habe gesungen, getreten*, ist meines Erachtens zum wenigsten eine sehr verwegene Behauptung.

Schwerer könnte MERKES' zweites Argument ins Gewicht

¹ LUTHER, der sonst noch das Augment häufiger fehlen lässt, als es im Mhd. gewöhnlich der Fall war, scheint diese Scheidung bereits konsequent durchzuführen, vgl. z. B. *Er hat dir sie nit so gar in deine hand befolhen, das er sie gantz auss seiner gelassen habe*, An den christl. Adel (BRAUNE, Neudr.) S. 50

fallen, dass nämlich gerade bei *heissen, lassen, sehen* die Infinitivform weniger fest ist als bei den modalen Hilfszeitwörtern. Auf diesen Umstand könnte und müsste man nur dann einiges Gewicht legen, wenn sich für die ältere Zeit (zumal das 16. Jh.) nachweisen liesse, dass besonders bei *lassen* die Participform bedeutend häufiger zu finden wäre als bei *können, mögen, müssen* u. s. w. Dem ist aber sicher nicht so. In einigen Texten aus dem 14. u. 15. Jh., die ich daraufhin untersucht, habe ich in Verbindung mit einem abhängigen Infinitiv nur die augmentlose Form von *lassen* gefunden. Aus LUTHER's kleineren Schriften (*An den christl. Adel, Von der Winkelmesse. Wider Hans Worst* u. a. BRAUNE, *Neudrucke*) stehen mir für *lassen* (unter den erwähnten Bedingungen) zahlreiche Belege zu Gebote, aber keiner für *gelassen* (*und haben etlich den teuffel so stark lassen in yhn regieren, das souiel vorstendige leut sich haben lassen bereden* u. v. a.), während bei den Präterito-Präsentia und besonders *wollen* die normale Form anfänglich nicht selten erscheint¹. Für *heissen* und *sehen* sind die Belege überhaupt viel spärlicher, aber die wenigen, die mir aus der älteren Zeit (15. u. 16. Jh.) augenblicklich zur Verfügung stehen, bestätigen nicht die Behauptung MERKES'. Dass später die anomale Fügung bei den modalen Hilfszeitwörtern verhältnismässig rasch zur Alleinherrschaft gelangt, während bei *heissen, sehen* (*hören*) die normale Participform auch bei abhängigem Infinitiv immer grösseren Raum zu gewinnen scheint (vgl. die Belege bei MERKES) ist, meine ich, sehr leicht erklärlich; jedenfalls darf dieser Umstand für die Entstehung der Konstruktion, die uns hier beschäftigt, nicht in Anschlag gebracht werden.

Ferner wendet MERKES ein, dass es »rein unmöglich« sei, dass das Schwächere (*heissen, lassen, sehen*) über das Stärkere (die etwa doppelt zahlreicheren modalen Hilfszeitwörter) hätte den Sieg davon tragen können. Aber auch dieser Einwand beruht auf einem Missverständnis der Participhypothese oder auf einer falschen oder doch nicht bewiesenen Voraussetzung. Als

¹ Die Schrift *An den christl. Adel* enthält für *wollen* folgende Beispiele: *hat man sie . . . wolt straffen, Ich hab nichts bey euch wolt wissen, das sie es nit hat wolt umb sonst auffnehmen, wie wol viel . . . yhn haben wolt erredten; das yderman hat wollen pfaff werden, Die liebenn vetter haben uns wollen in die schrift furen*; also vier Beispiele mit eigentlichem Particip gegen zwei mit Ersatz. Vgl. noch *Nu hat der Romisch geytz . . . nit mocht der zeit erwarten* ebd. u. a.

richtig könnte derselbe wohl nur dann gelten, wenn es sich nachweisen liesse, dass die Konstruktion *ich habe arbeiten (ge)konnt, (ge)musst, (ge)wollt* u. s. w. wenigstens eine Zeit lang nicht nur alleinherrschend, sondern auch ganz geläufig gewesen wäre. Lässt sich aber das beweisen oder auch nur vermuten? Ich glaube kaum. Die ältere Sprache hatte, da ihr keine Participia Prät. von diesen Verben zur Verfügung standen, sich bekanntlich in anderer Weise beholfen [mhd. *iru dōrfet mich niht hân gemant, der kunde si baz gelobet hân, wolde ich hân gesprochen* u. s. w.] wie noch im Englischen (*I could, might, must have done it*) und diese Konstruktion dauert noch lange neben der jüngeren fort. Von einigen Verben (*müssen, sollen*) ist das Particip der Vergangenheit (*gemust, gesolt*) nach HEYNE erst aus dem 16. Jh. bezeugt, also aus einer Zeit, wo die heutige Konstruktion zweifellos bereits einen bedeutenden Raum gewonnen hatte, und wenn von den übrigen das Particip mit abhängigem Infinitiv schon früher gelegentlich begegnet, so ist doch auch die heutige Fügung bereits im 15. Jh. zu belegen. Solange eine eingehende Untersuchung über den Sprachgebrauch des 15. Jahrhunderts nach dieser Seite hin fehlt, wird man füglich zweifeln dürfen, dass die Fügung *ich habe arbeiten (ge)konnt, (ge)wollt, ((ge)konnt arbeiten)* u. s. w. irgend welche Zeit lang ausschliesslich und allgemein im Gebrauch gewesen sei. Von einem Kampf zwischen *ich habe arbeiten lassen* u. s. w. und dem etwa doppelt stärkeren *ich habe arbeiten gekonnt* u. s. w. kann daher meines Erachtens vorläufig gar nicht die Rede sein. Die Frage ist vielmehr die: Ist es möglich und wahrscheinlich, dass dem Redenden, der etwa zum ersten Mal die jüngere Fügung bilden wollte, das geläufige und von ihm hundertmal gebrauchte *ich habe arbeiten lassen* sich als Muster ins Bewusstsein gedrängt habe?² Ich meine, dass man wenigstens die Möglichkeit eines solchen Vorganges nicht in Abrede stellen kann. Nachdem der erste Schritt gethan war, konnte sich der Prozess immer leichter

¹ In LUTHER's Schriften ist sie noch ganz geläufig: *Ich wil nur angeregt und ursach zgedencken geben haben, denen, die Adel 34 unnd wie wol sie solten vollkommen gewesen sein*, ebd. 62 u. a.

² Dass ein einziges Muster imstande ist, eine ganze Reihe von Nachbildungen hervorzurufen, falls die Bedingungen günstig sind — und das müssen sie nach den obigen Ausführungen hier in ganz besonderem Grade gewesen sein — dafür liessen sich Beispiele leicht anführen.

wiederholen und so die heutige Konstruktion nach und nach sämtliche modalen Hilfszeitwörter erobern und schliesslich die von Anfang an daneben bestehende organische Fügung gänzlich verdrängen. Wenn man bedenkt, dass *lassen*, *heissen*, *sehen* + Infinitiv zweifellos sehr üblich waren und wahrscheinlich die Mehrzahl aller Verbindungen von transitiven Verben mit reinem Infinitiv ausmachten, wird man es sehr gut erklärlich finden, teils dass von den genannten Verben die alten Participia im Grossen und Ganzen bis auf den heutigen Tag dem sonst überall eindringenden Augment haben widerstehen können, welches aber auch bei ihnen notwendig wird, sobald sie aus den fraglichen schützenden Verbindungen heraustreten, teils auch dass die unhistorische Auffassung dieser Participia als Infinitive den ersten Anstoss zur Anwendung des Infinitivs an Stelle des Perfektparticipis in anderen mit ihnen ganz analogen Fällen geben konnte¹. Ich halte sogar dafür, dass das Muster von *ich habe arbeiten lassen* überhaupt für die Entstehung der jüngeren Fügung *der hätte sie besser loben können* statt der älteren *der kunde si baz gelobet hân* nicht ohne Einfluss gewesen ist.

Aus den oben erwähnten Gründen, deren Unhaltbarkeit ich kurz darzuthun versucht habe, zieht MERKES eine andere Erklärung vor, die in der Hauptsache bereits von ERDMANN, *Grundzüge* § 153 ausgesprochen worden war. In der Fügung *ich habe arbeiten können* u. s. w. sieht MERKES das Ergebnis einer syntaktischen Ausgleichung, indem das Particip *gekonnt* durch die Nähe des Infinitivs irrtümlicherweise selbst als Infinitiv gefasst worden sei. Die Möglichkeit einer solchen Auffassung soll hier keineswegs geläugnet werden; im Gegenteil gebe ich gern zu, dass sie viel anziehendes hat. Richtig urteilt daher auch MERKES, wenn er meint, dass theoretisch auch die umgekehrte Ausgleichung *er hat (ge)schrieben (ge)musst* möglich gewesen wäre. Ansätze dazu finden sich denn auch frühzeitig; so heisst es in den von PH. STRAUCH herausgegebenen *Offenbarungen der Adelheid Langmann* S. 78 Z. 29 *daz er si des grossen fegfeurs nit het loszen innen worden*. vgl. auch ebd. S. 63 Z. 17 *do si so reht wol von irem allerlibsten lieb het hören gerett*. vgl. GRIMM,

¹ Dass gerade das älteste litterarische Beispiel der fraglichen Erscheinung (*ich hân des hoeren jehen*, Gudrun 637, 3) zufällig dieser Art ist, kann bei der engen Verwandtschaft zwischen *sehen* und *hören* nach Konstruktion und Bedeutung nicht auffallen.

Gramm. IV, 126 ff. Auch liesse sich an verwandte Fügungen der schwedischen Umgangssprache erinnern, vgl. *ja' hadde bort sagt de' förut*, wörtlich 'ich hätte es früher gesagt gesollt', *om ja' bara hadde kunnat sluppit ifrån de' här* 'wenn ich dies nur hätte los geworden gekonnt' u. dgl. m., Fügungen, die bereits früh in der Litteratur nachweisbar sind, vgl. GUSTAF CEDERSCHIÖLD, *Om Svenskan som skriftspråk*. Göteborg 1897, S. 268. Indessen scheint mir gerade diese letztere Ausgleichung näher zu liegen. Ich möchte daher immer noch die Participhypothese gelten lassen, allerdings wohl erst in zweiter Linie und nicht ganz in der Fassung, wie sie von MERKES S. 39 ff. dargestellt wird. Beide Erklärungen lassen sich nämlich recht gut vereinigen. Der erste Anstoss ist, meine ich, von *heissen*, *sehen* und vor allem *lassen* ausgegangen. Dabei ist es ziemlich gleichgültig, ob man sagt, dass die augmentlosen Participia dieser Verben in Verbindung mit einem Infinitiv selbst als Infinitive gefasst worden und dadurch das Sprachgefühl ins Schwanken gebracht, oder ob man einfacher und richtiger sagt, dass Verbindungen wie *ich habe arbeiten lassen (sehen)* für die Neubildungen *ich habe arbeiten können (hören)* das Muster abgegeben haben.

Es ist hier nicht meine Aufgabe, die Geläufigkeit unserer Erscheinung bei den einzelnen Verben und überhaupt die späteren Schicksale derselben näher zu verfolgen. Nur auf eins möchte ich noch kurz die Aufmerksamkeit lenken. Bekanntlich ist die Anwendung der Infinitivform als Ersatz für das regelrechte Particip im Allgemeinen auf solche Fälle beschränkt, in denen der abhängige Infinitiv nicht mit *zu* angeknüpft wird. Diese Grenze wird jedoch, wie bereits erwähnt worden ist, nicht streng innegehalten, sondern einzelne Verba haben Ansätze gemacht, dieselbe zu überschreiten. Ob und inwieweit das Nebeneinander von Doppelkonstruktionen, reinem Infinitiv und *zu* + Infinitiv, diesen Vorgang begünstigt hat, mag dahingestellt bleiben. Einige Verba, bei denen *zu* in der jüngeren Sprache sich immer häufiger an Stelle des ursprünglichen reinen Infinitivs drängt, halten die Scheidung wenigstens insofern fest, als sie in der Fügung mit *zu* nur die regelmässige Participform gestatten, so *heissen*: *ich habe ihn gehen heissen* neben *als er mich zu bleiben geheissen hatte* (vgl. MATTHIAS, *Sprachleben und Sprachschäden* S. 225, Fussnote), jedoch auch *Itze is der Johann gekommen und hat ihn geheissen vernünftig sein*, WILDENBRUCH

(bei Nachstellung des abhängigen Infinitivs). Ähnlich auch *lernen*¹. Bei diesem Verbum ist der Infinitiv mit *zu* in der jüngeren Sprache immer üblicher geworden und scheint heutzutage in gewissen Fällen ziemlich allein gebraucht zu werden. »Bei dem Infinitiv mit *zu* kommt nun, gleichgültig, ob er vor oder hinter dem Regens stehe, ein Ersatz nicht vor« MERKES, S. 133. Auch in der älteren Fügung mit reinem Infinitiv büsst daher die wohl nie völlig geläufige Participform *lernen* seit dem vorigen Jh. zu Gunsten von *gelernt* stets an Boden ein (also *ich habe ihn kennen gelernt*, selten, wie meist im 18. Jh., *lernen*). Im Ganzen ähnlich auch *helfen*, bei welchem jedoch der Infinitiv mit *zu* lange nicht so ausgebildet ist wie bei *lernen*, und daher auch die Infinitivfügung noch immer als das Regelmässigere gilt. Auffälligerweise kommt aber die hier in Rede stehende Eigentümlichkeit auch bei *pflügen*, *wissen* und namentlich *brauchen* vor, obschon bei diesen Verben *zu* vor dem Infinitiv bereits von Anfang an regelmässig erscheint². Neben *pflügen* und *wissen* ist die Konstruktion aber nie über vereinzelte Ansätze hinausgekommen. Was jenes betrifft, darf man vielleicht ausserdem daran erinnern, dass das Particip ursprünglich (mhd. noch regelmässig) *(ge)pflügen* lautet; und diese Form (mit und ohne *ge*) begegnet noch im 15. bis 17. Jh. häufig genug (also *hat man mein auch pflügen*, WELLER, *Dichtungen des 16. Jh.*, andere Belege bei KEHREIN, *Grammatik der deutschen Sprache des 15. bis 17. Jahrhunderts* I S. 241 ff. In dem Satze LUTHER's *Bischof Albrecht von Meinz hat pflügen zue sagen* hat man daher vielleicht das Recht, die alte starke Participform ohne *ge* zu sehen³, ebensogut wie in dem unten in der Fussnote citierten Beleg aus den von KEHREIN herausgegebenen Kirchenliedern. Noch im 17. Jh. findet man Belege: *so hat man unsere Musen zu malen pflügen*, OPITZ u. a.

¹ Über *lehren* und *machen* s. oben.

² *Pflügen* und *wissen* (in bestimmter Anwendung) werden zwar mhd. (vorwiegend) mit reinem Infinitiv verbunden, aber in den spärlichen Belegen für den Ersatz, welche MERKES a. a. O. S. 141 ff. zusammengestellt hat, steht überall *zu*, vgl. jedoch *dass die ersten gottseligen christen haben pflügen morgens vor tags . . . zusammen kommen*, KEHREIN, *Kirchenl.* I S. 96.

³ Allerdings gebraucht LUTHER sonst regelmässig die schwache Flexion, aber die starke kommt bekanntlich auch in der Bedeutung von *soleo* bis tief in die nhd. Periode (neben der bereits mhd. zu findenden schwachen) vor. GOTTSCHED scheidet noch *pflege*, *pflag* 'soleo' und *pflegele* 'nutrio'.

Bei *wissen* dürfte die Konstruktion noch seltener vorkommen; nach MERKES wären im Ganzen von LUTHER bis heute nur sieben Beispiele nachgewiesen worden. Dagegen ist bei *brauchen* »der Ersatz« in der heutigen Sprache ganz üblich geworden. Nicht nur WUSTMANN und andere, sondern auch MERKES a. a. O. S. 141 u. 171 und MATTHIAS¹ empfehlen diese Konstruktion für die elementare Schulgrammatik und stellen also *brauchen* mit *dürfen*, *können*, *hören*, *schen* u. s. w. auf die gleiche Linie. MERKES führt aus der modernen Litteratur fünf Beispiele mit Ersatz und zwei mit eigentlichem Particip an und bemerkt: »Hiernach ist also bei *brauchen* der Ersatz entschieden üblicher, als das Particip«. Bei der Beurteilung dieser Erscheinung darf man aber ein paar Umstände nicht übersehen, erstens dass *brauchen* erst spät im 17. Jh. an Stelle des älteren und lange daneben bestehenden *dürfen* im Sinne von *nötig haben* getreten ist (in Sätzen negativen Inhalts), und zweitens dass *brauchen* in der Umgangssprache, wenigstens mundartlich, sehr oft und in der Schriftsprache nicht selten (vgl. MATTHIAS, *Sprachleben und Sprachschäden* S. 223) mit reinem Infinitiv konstruiert wird. *Brauchen* scheint somit sowohl die Bedeutung als auch die Konstruktion von *dürfen* übernommen zu haben. Hiermit soll aber, wie bereits angedeutet wurde, nicht gesagt werden, dass das Übergreifen unserer Fügung ins Gebiet des mit *zu* angeknüpften Infinitivs lediglich oder auch nur in erster Linie durch das Nebeneinander von reinem Infinitiv und Infinitiv mit *zu* bei ein und demselben Verbum veranlasst worden sei², obwohl ich glaube, dass auch dieser Umstand dazu beigetragen hat.

¹ *Kleiner Wegweiser durch die Schwankungen und Schwierigkeiten des deutschen Sprachgebrauchs*, Leipzig 1896, S. 34.

² Das Neu-Niederländische, dem die fragliche Erscheinung ebenfalls zukommt, kennt die im Hochdeutschen im Allgemeinen innegehaltene Grenze nicht. Dort liegen aber die Verhältnisse auch insofern anders, als die Erscheinung auch viele Verba ergriffen hat, die ihre zusammengesetzten Tempora mit *zijn* umschreiben (*hij is gaan bedelen*), während die entsprechenden Verba im Hochdeutschen davon frei geblieben sind (*er ist betteln gegangen*). Wenn es sich nun in der Fügung *ich habe arbeiten können* lediglich um eine durch räumliche Nähe veranlasste Ausgleichung handelt, sieht man nicht leicht ein, warum sich diese nicht auch in den eben erwähnten Fällen mit *sein* wirksam erwiesen hat.



OM ARTIKELN

DESS URSPRUNG OCH UPPGIFT

SÄRSKILDT I

FRANSKAN OCH ANDRA ROMANSKA SPRÅK

AF

P. A. GEIJER



Litteratur:

- C. AYER, *Grammaire comparée de la langue française*. 4^e édition. Paris 1885.
- A. BELLO y R. J. CUERVO, *Gramática de la lengua castellana*. 6^{ta} edición, Paris 1898.
- Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné*, etc. publié par DIDEROT et D'ALEMBERT, éd. de Lausanne 1778. T. III. 520—549.
— DU MARSAIS, *Article*.
- R. DE LA GRASSERIE, *De l'article, morphologie et syntaxe*. Mém. de la Soc. de linguistique de Paris. T. IX. 1896.
- A. HAASE, *Französische Syntax des XVII. Jahrhunderts*. *Op-peln* 1888.
- R. KÜHNER, *Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache*. 3^{te} Aufl. ed. B. GERTH. II. 1. Hannover 1898.
- W. MEYER-LÜBKE, *Zur Syntax des Substantivums*. Z. f. Romanische Philologie ed. G. GRÖBER. XIX. Band. 1895.
- S. SCHAYER, *Zur Lehre vom Gebrauch des unbestimmten Artikels und des Teilungsartikels im Altfranzösischen und im Neuf Französischen*. Berlin 1897.
- A. SCHNEIDER, *Die elliptische Verwendung des partitiven Ausdrucks im Altfranzösischen*. Dissertation. Breslau 1883.
- A. TOBLER, *Vermischte Beiträge zur französischen Grammatik*. Leipzig. I. 1886. II. 1894.
- H. WUNDERLICH, *Der deutsche Satzbau*. Stuttgart 1892.
- E. ZANDER, *Recherches sur l'emploi de l'article dans le français du XVI^e siècle*. Lund, I. 1892, II. 1893.
- Med flera arbeten.

Termen *articulus* utgör en öfversättning af det grekiska ordet ἄρθρον och användes först af den äfven som grammatiker verksamme skriftställaren M. TERENTIUS VARRO (116—27 f. Chr.)¹. Han begagnade dock ej denna term med fullt samma betydelse, som den sedermera erhållit, utan betecknade därmed alla ord, hvilka likt ledgångar tjänade att sammanbinda satser och deras hufvudbegrepp, verben och substantiven, såsom fallet är med vissa pronomina, konjunktioner m. m. Redan QUINTILIANUS inlägger dock i denna benämning dess sedermera allmänt antagna speciella betydelse. Det från Inst. orat. I. IV. § 19 ofta anförda citatet, »*Noster sermo articulos non desiderat*», innebär alltså, att han ansåg latinets kunna utan olägenhet undvara artikelns ordklass, med hvilken han gjort bekantskap i grekiskan. Det förefaller också ganska naturligt, att han för sitt eget språks räkning icke kände saknad efter en ordklass, som där ej var representerad. Snarare hade det kunnat väcka förvåning, om han som en svag punkt i latinets byggnad jämförd med grekiskans beklagat frånvaron af artikeln i det förstnämnda språket, ty därtill äro tankens invanda former alltför intimt förenade med språket och dess naturliga tillgångar.

Sedan Roms grammatici genom studiet af grekiskan gjort bekantskap med den i detta språk använda artikeln, låg det för dem visserligen nära till hands att söka afgöra, om grekiskan därigenom ägde något bestämdt företräde framför latinets. Men vid en sådan jämförelse mellan de båda språken är det ganska förklarligt, att romarna skulle i den grekiska artikeln se ett tämligen onödigt prefixartadt ord, för hvilket de i sitt eget språk funno full ersättning dels genom andra demonstrativa ord, dels genom varierad intonation vid uttalet af substantiven allt efter det sätt, hvarpå de ville att interlokutören skulle uppfatta dem. Visserligen kan en språkligt bildad man, då han jämför sitt eget modersmål med andra språk, finna dessa bättre utvecklade än hans eget, och det kan förefalla honom, som skulle han lättare kunnat utbilda sig till en god stilist, om hans modersmål vore rikare, mera upparbetadt och böjligt; och det är af en sådan anledning, som latinets genom sekler höll sig kvar som den högre litteraturens språk. Men en dylik känsla af det egna modersmålets ofullkomlighet är af en helt annan art än den, som skulle ligga i att erfara saknad efter en ordklass, som ej uppstått i det

¹ LEO JOB, *De grammaticis vocabulis apud latinos*. Paris 1893. P. 123 sq.

egna språket. Teoretiskt kan man visserligen likt DU MARSAIS, p. 548, anställa en jämförelse mellan den latinska kombinationen *filius regis* och de fyra olika sätt, hvarpå dess särskilda betydelser återgifvas på franska: *filis de roi*, *filis d'un roi*, *filis du roi*, *le filis du roi*, och därvid finna, att franskan genom att använda eller utelämnna artiklarna kan för hvarje särskildt fall bättre framhålla kombinationens rätta betydelse. Men det är föga sannolikt, att ens en på stilistisk fulländning synnerligen fordringsfull romare skulle i en sådan förmåga att allt efter varierad betydelse variera kombinationen sett något verkligt företräde. Snarare torde han hafva funnit sitt oföränderliga *filius regis* ej blott mera concist utan äfven vackrare, och detta utan skada för tydligheten, som finge tillräckligt stöd af det sammanhang, hvari ordgruppen förekom, och det tonfall, med hvilken den uttalades. Latinet ägde minst samma grad af klarhet och precision, som utmärker de romanska språken, inom hvilka bruket af artikeln tidigt vann inträde och starkt utvecklats. Ehuru sålunda artikeln ej bildar någon nödvändig insats i språket, måste det å andra sidan erkännas, att i de språk, inom hvilka den uppstått, dess användning är så karakteristisk och trängt så djupt, att den förefaller outhärlig. Det är också påfallande, att bruket däraf framträder ungefär samtidigt och genom samma procedur i såväl de germanska som de romanska språken. Detta tyckes innebära, att artikeln är ett så värdefullt element i ett språk, att då dess utvecklingsgång lämnar tillfälle att utbilda en sådan, språkinstinkten däraf begagnar sig för att vinna ett praktiskt och bekvämt, om också ej alldeles outhärligt redskap.

Om det varit förhållandet, att ensamt i de romanska språken artikeln kommit till stånd, skulle man känt sig frestad att däri endast se en verkan af den omdaning i analytisk riktning, som latinets undergick i sammanhang därmed, att det blef det internationella språket för ett stort antal olika folkslag, som sammanfördes under Roms välde, och af hvilka talrika representer i själfva hufvudstaden trängdes med hvarandra. Artikelns införande i språket hade då kunnat uppfattas som ett symtom af den allmänna tendensen att genom hjälpcord godtgöra oförmågan att fullt behärska det formrika och fint utvecklade latinets, och af den vid densamma ovana språkkänslan hade det förnummits som en klumpig vulgarism, som mera vanställde än prydde. Men då man erinrar sig, att samma evolution ägt rum äfven i de ger-

manska språken och långt dess förinnan i grekiskan, finner man det sannolikt att förloppet blifvit enahanda, äfven om latinet fullt ostördt fått följa sin naturliga utvecklingsgång.

Då man genom sitt eget modersmål blifvit van att äga det hjälpmedel att distinguera och precisera, som artikeln erbjuder, känner man det lätt besynnerligt att nödgas undvara den. En ganska egendomlig yttring af en sådan känsla meddelar DU MARSAIS i sin ännu i dag fullt läsvärda, ofvan citerade artikel. Enligt hans uppgift skulle medeltidens skolastiker i vissa fall så starkt känt behof af att använda artikeln, att de i sitt skriftlatin infört den fornfranska artikelformen *li* framför ord, som i didaktisk stil skulle substantiveras för att framhållas som vokabler, i hvilket fall andra åter tillgrepo det grekiska *τό*. Denna vana att i latinet använda dotterspråkets artikel skulle enligt DU MARSAIS utgått från PETRUS LOMBARDUS och THOMAS AB AQUINO, en uppgift som han dock ej stöder med citat ur deras skrifter, hvar efter den sedan lär segt hållit sig kvar i den didaktiska stilen. Det enda exempel, som af honom meddelas på detta *li* användt i en latinsk text, är hämtadt ur en logik af P. F. CARO, tryckt i Venedig 1665, och har följande lydelse: *Homo tantum rationalis*, hvarefter tillägges *Li tantum reliqua entia excludit* = ordet *tantum*, etc. Som latinet ingalunda saknar demonstrativord, såsom t. ex. *hoc* eller *illud*, hvilka härvid kunde användas, är det ganska påfallande, att skolastikerna för att vinna en alldeles isolerad term med denna speciella uppgift ur folkspråket tillgrepo ett lånord. Det kunde därför äga intresse att närmare kontrollera denna, som det tyckes bortglömda uppgift, och att historiskt följa företeelsen, men som den endast sparsamt återkommer i de respektive författarnas omfångrika skrifter, skulle en sådan undersökning utan tvifvel bli mycket tidsödande.

* * *

Den bestämda artikeln är till sitt väsen ett svagt demonstrativ, och det är därför naturligt, att den i de romanska språken, likaval som i de germanska och grekiskan, utgöres af ett demonstrativt pronomen, hvilket användt som adjektiv reducerats till artikel därigenom, att dess pronominala innehåll blifvit så förtunnadt och i samband därmed dess betoning så svag, att ordet nästan kan betraktas som ett prefix, hvilket för substan-

tiven konstituerar en särskild form, af MEYER-LÜBKE, s. 305, kallad den bestämda. Från denna synpunkt har sålunda F. KERN¹ fullkomligt rätt, då han inom den tyska grammatiken åt den s. k. bestämda artikeln vindicerar termen »obetonadt demonstrativ», liksom »obetonadt räkneord» åt den s. k. obestämda.

I de romanska språken är det på några få undantag när latinets demonstrativ *ille* som undergått en sådan reduktion af innehåll och betoning, hvarigenom det afpassades att fungera som artikel. Genom sin lena, vokaliska ljudkomplex ägnade det sig också synnerligen väl för denna uppgift, ty väljudande och behagligt för örat halkade det lätt fram öfver läpparne och kunde ofta återkomma i talet utan att därför verka tröttande. Emellertid har man ej lyckats att kronologiskt följa denna evolution, hvartill skälet väl får sökas däri, att den inträdde successivt och föga märkbart samt länge hade sitt förlopp uteslutande inom talspråket, åt hvilket grammatici endast ägnade ringa uppmärksamhet, hvaraf förklaras, att dessa lämnat företeelsen alldeles obeaktad. Att äfven de olikartade skriftliga dokument, som vi ännu hafva kvar från latinets yngre perioder, lämna föga ledning, finner sin tillräckliga förklaring däri, att ett skriftspråk alltid är konservativt, hvartill kommer, att *ille*, äfven då det fungerar som artikel, fortfarande är af demonstrativ natur, ehuru svag och reducerad, så att till belysning anförda textställen ofta gifva tillfälle till olika uppfattning. Denna skridning i dess syntaktiska uppgift framkallades, såsom redan är nämnt, därigenom att det med svag betoning allt oftare användes utan full demonstrativ betydelse och sålunda småningom förlorade karakteren af verkligt pronomen. För att bestämma, när denna försvagning af ton och innehåll började inträda, borde sålunda uttalet lämna säkrare ledning än de skrifna texterna. Det har också visat sig, att medan några anse, att man redan hos PLAUTUS kan spåra denna öfvergång, förnekas detta däremot af andra². Kunde vi få tillfälle att höra PLAUTUS själf recitera sina verk, torde frågan lätt kunna afgöras. Från skrifter af yngre datum har man ej heller lyckats anföra fullt öfvertygande citat. För att besvara denna fråga har man äfven med originaltexterna jämfört tidiga latinska översättningar från grekiskan. Man har då funnit, att i *versio Palatina* af HERMAS' *Pastor* latinets alla demonstrativa pronomina

¹ *Die deutsche Satzlehre*, s. 101. Berlin 1888.

² O. RIEMANN, *Syntaxe latine*, p. 9. Paris 1890.

blifvit använda för att återgifva den grekiska artikeln. I den ungefär samtida *Itala* tyckes däremot *ille* åtnjuta ett bestämdt företräde. Om man också i dessa öfversättningar, liksom äfven i en del latinska originalarbeten från samma eller närmast följande tid kan spåra en viss tendens att till artikel försvaga demonstrativen framgår det dock ingalunda fullt klart och bestämdt, att det är *ille*, som med uteslutande af de öfriga skall i en af sina användningsformer fylla det först i de romanska språken tydligt framträdande behovet af en bestämmande artikel; så t. ex. röjer användningen af *ipse*, ej *ille*, en tendens i denna riktning i *Peregrinatio ad loca sancta*, som i slutet af 300-talet författades af ett med skriftlatinet föga förtroget fruntimmer från södra Frankrike, och därpå finner man exempel äfven i andra texter. PIO RAJNA¹ anser sig därför böra antaga, att under en period af latinets såväl *ille* som *ipse* började försvagas till artiklar. Genom tendensen att undanröja det öfverflödiga gäfvos de respektive romanska språken ettdera af dem företrädet; de flesta stannade i sitt val vid *ille*, men på Sardinien och Mallorca segrade *ipse*. Att man i medeltidslatinet så sällan återfinner *ille* med funktion af artikel, tänker han sig bero därpå, att de som skrefvo latin hade lärt sig att vara på sin vakt mot detta språkfel.

Under hela den latinska perioden kan man sålunda ur de skriftliga minnesmärkena endast framdraga ganska svaga bevis för det inträdande bruket af den bestämmande artikeln. Då man erinrar sig, att redan i de allra äldsta texterna på romanskt språk artikeln föreligger fullt utbildad, visar detta, att denna evolution försiggått inom talspråket. Att så varit förhållandet stödes äfven däraf, att man redan under latinets s. k. arkaiska period finner sådana författare som PLAUTUS och TERENCEUS lämna talrika exempel på de demonstrativa pronominas förstärkning genom den som prefix vidfogade interjektionen *ecce* eller *ecce*, och som bekant är det just dessa demonstrativa composita som i de romanska språken företrädesvis kontinuerats med fullt bibehållen pronominal karakter. Men en förstärkt biform medförde helt naturligt, att den ursprungliga enkla formen förnams svagare, hvaraf följden blef, att man fick tvenne klasser af demonstrativa pronomina, de starka och de svaga, och sedan en sådan åtskillnad en gång kommit till stånd, låg det nära till hands att åt de sammansatta starka reservera de fall, då man önskade att skarpt

¹ *Romania* 1891, p. 393—.

framhålla och precisera, hvaremot de enkla ursprungliga användes med allt mera försvagad determinerande kraft och därigenom blefvo lämpliga att väcka och fylla behovet af en artikel. Af hvad som redan blifvit erinradt om dess företråden från fonetisk synpunkt, förklaras det lätt, att just *ille* af dessa äldre enkla demonstrativ nästan öfver allt föredrogs framför de öfriga vid de allt oftare återkommande tillfällen, då för att med en viss liflighet återkalla ett föremål i minnet den talande önskade beledsaga det med en svag demonstrativ bestämning. Här af förklaras vidare, att af latinets enkla demonstrativa pronomina *hic* och *is* såsom sådana alldeles försvunnit ur de romanska språken, och att äfven *ipse* och *iste* utan förstärkande prefix fått sin förekomst i dem mycket begränsad. Sedan *ille*, sålunda banaliseradt, därtill lämnat tillfälle, utbildades småningom i talspråket en bestämmande artikel, som kan anses fullt färdig redan vid den tidpunkt, då de särskilda romanska språken träda fram, hvarefter man i dem successive allt vidare utsträckte artikelns användningssfer, så att M. BRÉAL¹ med skäl därom kunnat säga, att den gagnar mindre i den mån den blifvit mera outhärlig.

I samband därmed, att man började använda *ille* som bestämmande artikel, står äfven det småningom framträdande bruket att utsträcka användningen af räkneordet *unus* genom att däri inlägga så svag betydelse och uttala det med så ringa betoning, att det får karakteren af obestämd artikel. Af samma skäl, som ofvan anförts beträffande *ille*, är det äfven svårt att säkert angifva den tidpunkt, då denna evolution började inträda. Under det att några anse sig kunna uppvisa den redan inom den latinska perioden, anse åter andra, att den ej ens kan konstateras i de romanska språkens äldsta skede². Det är dock ganska naturligt, ehuru, såsom man kan finna af förhållandet i grekiskan, ingalunda nödvändigt, att då ett språk vunnit en särskild term för att angifva bestämd individualisering, detta medför tendensen att finna en annan term, hvarigenom föremålet presenteras såsom obestämdt eller löst individualiseradt. Sedan därefter båda vunnit burskap i språket, stödjade de hvarandra och inskränka alltmera området för det artikellösa substantivets användning³.

* * *

¹ *Essai de Sémantique*, p. 232. Paris 1897.

² MEYER-LÜBKE l. c. 309. — cf. G. EBELING i *Herrig's Archiv*. C. p. 367.

³ WUNDERLICH, s. 126.

I *Essai de Sémantique* chap. XXII, som han ägnar åt några *outils grammaticaux*, meddelar M. BRÉAL ingen fast definition af artikeln utan inskränker sig till att säga: *l'utilité de l'article se sent plus qu'elle ne peut s'expliquer*. Att det faktiskt är så svårt att säkert begränsa dess syntaktiska uppgift har sin grund i det redan antydda förhållandet, att artikeln icke är ett själfständigt ord med full och klar betydelse utan inom substantivets syntax endast spelar rollen af ett hjälpord, som utgången från demonstrativens kategori ännu har kvar tillräckligt af sin ursprungliga natur för att kännas och uppfattas som ett demonstrativ, ehuru dess pronominala innehåll blifvit så förtunnadt, att man ej längre kan tillerkänna det karakteren af verkligt pronomen. Det beror sålunda icke på en art- utan endast på en gradskillnad, att artikeln kan fylla en särskild syntaktisk uppgift, som är tillräckligt speciell för att motivera, att ord med denna uppgift inordnas i en särskild kategori. Men då det endast gäller en gradskillnad, lämnas rum för subjektiv uppskattning, och det kan lätt hända, att meningarna bli delade, när demarkationslinjen skall uppdragas mellan demonstrativt pronomen och artikel. Det är en dylik meningsskiljaktighet som framkallat olika åsikter om artikelns förekomst redan i latinet, och den röjer sig äfven i antagandet af ett determinativt, med artikeln formellt identiskt pronomen, som stundom förekommer i franska och tyska grammatikor. Men det är ej ensamt en sådan varierande uppskattning som forsvårar en säker definition af artikeln, ty därtill bidraga äfven andra orsaker. Artikeln är ett svagt betonadt ord af ringa både betydelse och ljudmassa, som lätt och tämligen godtyckligt kan anbringas vid ett substantiv, utan att sådant indiceras af något verkligt syntaktiskt behof, men därigenom grumlans uppfattningen af artikelns egentliga uppgift. Från formens synpunkt ter sig äfven artikeln olika i olika språk, hvilket i sin mån bidrager att för språkkänslan variera artikelns värde och betydelse. I grekiskan och äfven i tyskan ligger dess samband med demonstrativpronomina tydligt i dagen, och kännningen därpå är så stark, att detta borde motverka ett godtyckligt anbringande af artikeln. I de romanska språken torde dess samband med demonstrativens kategori få anses något lösare, eftersom grammatici därifrån utrangerat *ille's* fortsättningsformer i dessa språk, men dels användes i dem artikeln likt ett s. k. determinativt pronomen, dels sammanfaller dess former med åtminstone ackusativen af det

likaledes från *ille* utgångna tredje personens pronomen, hvarigenom bevaras känslan af dess pronominala ursprung. Detta har dock ej hindrat dess användning utöfver verklig befogenhet, och på ett sådant missbruk af artikeln lämnas drastiska exempel af sådana ord, i hvilka dess initiala *l* likt ett prefix agglutinerats till hufvudordet, t. ex. *Lierre*. Den i spanskan nästan fullständiga öfverensstämmelsen mellan artikeln och det tredje personalpronominets former har föranledt BELLO, § 273, till den för öfrigt ganska logiska uppfattningen, att i detta språk artikeln förekommer dels adjektivisk, dels substantiverad, hvilket han belyser med följande exempel: *El criado que me recomendaste no se porta bien: no tengo confianza en él*. Han sammanfattar sålunda under benämningen artikel *ille*'s båda fortsättningar, artikeln i den vanliga meningen och tredje personens pronomen; den förra adjektivisk, den senare substantiverad. I rumäniskan och de skandinaviska språken har artikeln fått en från de demonstrativa pronomina formellt fullt afskild karakter därigenom, att det till artikel apterade demonstrativet som suffix förenas med hufvudordet, och klart är att i dem demarkationslinjen mellan pronomen och artikel sålunda kan lättare och säkrare uppdragas än i de öfriga språken.

Artikeln är ett hjälpord, hvars egentliga uppgift är att åt det substantiv, med hvilket den förenas meddela karakteren af fast individualisering, men detta hindrar ingalunda, att den äfven kan tagas i anspråk för andra funktioner, till hvilka den af språkkänslan uppfattas som bekväm och passande. I de flesta språk bidrager artikeln att framhålla substantivets genus och numerus, och t. ex. i tyskan tjänar det ofta som ett ganska effektivt surrogat att fylla brister i deklinationssystemet. Dessa accessoriska och tillfälliga, men mera i ögonen fallande funktioner tilldrogo sig grammaticis uppmärksamhet t. o. m. tidigare än den för artikeln väsentliga. I äldre grammatikor från såväl Frankrike som Tyskland säges artikeln uppgift vara att angifva substantivets genus, hvarföre t. ex. SCHOTTELIUS, som lefde på 1600-talet, betecknar den med det tyska ordet »Geschlechtswort», en term som ännu i dag återfinnes i tyska grammatikor. Redan DU MARSAIS opponerade sig dock mot en sådan ytlig uppfattning, och man har äfven invändt, att i engelskan det oföränderliga *the* fullkomligt motsvarar behovet af en bestämmande artikel, utan att därjämte kunna öfvertaga någon af dessa accessoriska funk-

tioner. Men då det emellertid visat sig, att artikeln som ett »outil grammatical» lånade sig till många olika uppgifter, kan det ej förvåna, att man länge företrädesvis fäste sig vid dem, som lättast kunde iakttagas.

För att vinna en klar uppfattning af artikelns väsen, dess syntaktiska värde och uppgift, bör man alltså med förbiseende af dess accessoriska funktioner närmast rikta sin uppmärksamhet på det för ett demonstrativ verkligen konstituerande, emedan artikeln ej blott leder sitt ursprung från denna kategori, utan fortfarande står med den i det lifligaste samband. Redan termen demonstrativ ger vid handen, att därmed angifvas ord, som hafva till uppgift att utpeka, d. v. s. att med afseende på dess plats i rummet eller tiden inom det ifrågavarande begreppets omfång bestämma ett föremål, hvilket därigenom erhåller den starkaste graden af fast individualisering. Men från denna grundåskådning kommer man lätt vidare, så att demonstrativen äfven tagas i anspråk för att framhålla föremål, som genom andra än lokativa bestämningar erhållit en liknande grad af precision och tydlighet. Sedan man härigenom blifvit van att med demonstrativens tillhjälp individualisera på olika sätt bestämda begrepp, utsträckte man deras användning äfven till sådana fall, där ingen vidare förklarande bestämning meddelas, och detta emedan föremålet det oaktadt i medvetandet framträder lifligt aktualiseradt. Genom demonstrativet uttrycker sålunda den talande, att det föreliggande begreppet, äfven om det ej lokaliseras, är för honom fullt klart och bekant, och därmed antydes vidare, att han anser sig kunna förutsätta, att förhållandet är detsamma med åhöraren, för hvilken det dock kan i någon mån ställa sig annorlunda, eftersom han är starkare bunden vid de verkligen uttalade orden, ehuru denna skillnad helt naturligt utjämnas genom det sammanhang, hvori begreppet träder fram, och genom den för båda gemensamma vanan vid en friare användning af demonstrativen. På konventionell väg förvärfvas sålunda åt språket allt större frihet att i demonstrativet inlägga en indicerande kraft, som egentligen endast skulle tillkomma det i förening med andra bestämningar, hvarigenom vinnes fördelen att kunna kort och koncist presentera ett föremål med effektivt samma tydlighet som genom en ordrik utläggning. Denna vidgade användningssfer tillkommer vanligen endast det adjektiviska demonstrativ, som speciellt fått funktionen af artikel, och den medför, att

detta för bekvämlighetens skull allt oftare anlitas, hvarigenom känslan af dess ursprungliga uppgift försvagas, så att det slutligen förekommer använt långt utöfver sin rätta befogenhet.

Med hänsyn till den i tal eller skrift använda framställningsformen kan man alltså hos de adjektiviska demonstrativen, — och här afses uteslutande dessa, emedan artikeln är ett sådant —, iakttaga flera olika grader af styrka, af hvilka följande äro skarpest markerade:

- 1:o) Full och tydlig lokalisering, vare sig i rummet eller tiden.
— Det starkt demonstrativa stadiet.

Obs. — Inom denna grad kräfva i regeln alla språk ett starkt demonstrativt ord; t. ex. *A cette occasion, Vid detta tillfälle*. — Ännu i modern franska förekomma som arkaismer några från en äldre period bibehållna fasta talesätt, i hvilka artikeln äger denna starka demonstrativa betydelse; t. ex. *Pour le coup* = pour cette fois-ci, *De la sorte* = de cette manière, etc.

- 2:o) Beledsaga substantiv, som först genom efterföljande bestämning närmare preciseras. — Det determinativa stadiet.

Obs. — Redan här börja språken divergera. De språk, i hvilka artikeln utgöres af ett fritt ord, som har sin plats framför substantivet, nöja sig med den; svenskan däremot, hvars artikel är ett suffix, kräver ett s. k. determinativt pronomen, åtminstone då den efterföljande bestämningen utgöres af en relativ bisats; t. ex. *L'état de sa santé, Le tort qu'on a fait; Kräftorna i Hjelmaren*, men *Den orätt man begått*.

— Åtminstone i franskan kan stundom den efterföljande bestämningen utelämnas; t. ex. *Prendre les choses en l'état* = en l'état où elles sont.

- 3:o) Bestämningsord till ett substantiv, som ehuru redan anfördt, för tydlighetens skull anaforiskt änyo meddelas, hvarvid ofta språket varieras genom valet af en ny term för begreppet. — Det anaforiska stadiet.

Obs. — Äfven inom denna grad har demonstrativet bibehållit mycket af sin ursprungliga, lokalisande karakter, och alla språk anlita för denna uppgift vare sig ett starkt demonstrativ eller den svagare artikeln, allt eftersom uppmärksamheten bör bringas att ett längre eller kortare ögonblick hvila på det angifna begreppet.

Användes artikeln, så inträder det fall då, såsom särskildt BELLO framhållit, det tredje personliga pronomet kan betraktas som en substantivering däraf, ehuru detta naturligtvis ej kan i indicerande kraft jämföras med den adjektiviska artikeln jämte substantivet. — Såsom belysande exempel må ur *Contes populaires de la Grande-Bretagne* par LOYS BRUEYRE, s. 259, anföras följande stycke: »En Russie, le conte du Roi des Eaux et de Vassilissa la Sage nous montre *un* prince qui, sur le rivage de la mer, voit douze oiseaux s'abattre sur le sol humide, se changer en jeunes filles et se baigner. *Ce* prince dérobe la chemise de la plus âgée et s'assoit derrière un buisson. Quand *les* filles ont fini de se baigner, onze d'entre *elles* mettent leurs chemises, redeviennent oiseaux et s'envolent. La douzième reste au pouvoir *du* prince, et plus tard *elle* l'épouse.» — Den i detta stycke iakttaga ordningen *un prince. ce. le.*, torde få anses för den normala. Först presenteras genom den obestämda artikeln med lös individualisering det ifrågasvarande begreppet, som omedelbart efteråt närmare preciseras, hvarefter det med tillhjälp af det starka demonstrativet *ce* framställs såsom i någon mån lokativt, fast individualiseradt. Sedan därigenom den afsedda individen en gång blifvit starkt framhållen, användes den endast svagt demonstrativa artikeln för att erinra, att bilden redan fullt aktualiserad bör ligga kvar i minnet. Allt efter behof af större eller mindre utförlighet kan kombinationen artikel jämte substantiv alternera med motsvarande tredje personens pronomen, hvarpå äfven lämnas exempel i det ofvan meddelade stycket.

- 4:o) Fast individualisering inom begreppets omfång af ett föremål, som ej förut angifvits eller nu beledsagas af någon som helst närmare bestämning, men ej blott af den talande förnimmes klart begränsadt, utan äfven antages kunna utan svårighet riktigt aktualiseras af åhöraren. — Det för artikeln speciella stadiet.

Obs. — Här framträder demonstrativet svagast, ty det har ingenting kvar af sin ursprungliga lokativa betydelse,

och det visar ej hän till andra kompletterande bestämningar, hvarför det kan sägas hafva förlorat all pronominal karakter, så att det endast innebär en antydning, att det däraf beledsagade substantivet bör uppfattas såsom fast individualiseradt. Af den aktuella situationen ledas såväl den talande som åhöraren till samma föreställningsbild, och allt underlättar en riktig aktualisering, så att det strängt taget icke ens behöves något demonstrativ, hvilket också i detta fall utblir i latinet. Att språkkänslan kan föranledas att här kräfvat ett demonstrativt ord beror på vanan att i alla öfriga fall af fast individualisering med tillhjälp af ett sådant angifva detta förhållande, och härtill användes det svagaste af demonstrativen, artikeln, hvilken här sålunda får sin speciellt karakteriserande uppgift.

— Det i flera språk återkommande ordstäfvet, *Il faut placer le clocher au milieu de la paroisse*. på svenska *Kyrkan skall stå midt i byn*, lämnar ett godt exempel på det här föreliggande fallet. I alla språken beledsagas båda substantiven af artikeln, ehuru begreppen ej förut blifvit aktualiserade och ej heller genom något tillägg närmare angifvas. Detta förfarande är tydligen framkalladt däraf, att genom den tankegång, som föranleder den talande att anföra denna sats, de tillkommande nya begreppen omedelbart framträda såsom genom hvarandra tillräckligt bestämda för att förnimmas såsom fast individualiserade, och detta uttryckes genom artikeln, emedan ett starkt demonstrativ, hvilket alltid innebär en lokativ eller däremot svarande bestämning, här skulle sakna all befogenhet. Genom att vid dessa substantiv ersätta den bestämda artikeln, vare sig med ett verkligt demonstrativt pronomen eller med den endast löst individualiserande obestämda artikeln, blefve tanken väsentligen modifierad; man jämföre t. ex. följande varianter: »Il faut placer ce clocher au milieu de cette paroisse», »Il faut placer un clocher au milieu d'une paroisse», »Il faut placer ce clocher au milieu d'une paroisse», etc.

— Andra exempel kunna väljas, som skulle fordra en

något varierad analys, men alla till denna grupp hörande fall hafva gemensamt, att de föreliggande begreppens aktuella omfång redan genom deras samband med tankens öfriga delar framträder så begränsadt, att de endast behöfva nämnas för att genast uppfattas med åtminstone någon grad af fast individualisering; t. ex. *J'ai mal aux dents, Je vais à l'église, J'ai lu cela dans le journal, Il travaille le matin, et l'après-dînée il se repose, Il joue du piano, — det ena af de få alternativ, som här kunna komma ifråga —, Il pêche à la ligne, et non pas au filet, etc.*

— Det kan visserligen förefalla, och man finner därför stöd i latinet, som skulle artikeln, hvars ursprungliga betydelse här blifvit så starkt reducerad, vara öfverflödigt och endast bero på en långt utsträckt vana att med demonstrativa ord beledsaga substantiv, hvilkas begrepp med en viss liflighet träda fram i föreställningen. Men äfven om man får medgifva, att artikeln i detta fall är umbärlig, bör man dock fasthålla, att den fortfarande har en praktisk uppgift att fylla. Med dess tillhjälp får man nämligen en formskillnad mellan tvenne olika grader af aktualisering. Det af artikel beledsagade substantivet aktualiseras oftast med tillräcklig styrka för att förnimmas med karakteren af individ, antingen begreppet i hela dess omfång eller någon dess representant; hvaremot substantivet, då det saknar artikel, vanligen endast generellt antyder begreppet och det så svagt och dunkelt, att det ej träder fram i föreställningen med en klart begränsad, tydlig bild. Detta förhållande uttryckes af AYER, § 173, i följande ordalag: *Un substantif n'est réellement substantif qu'à la condition d'être précédé de l'article ou de l'un de ses équivalents.* — Detta omdöme skulle vara alldeles riktigt och befogadt, om icke störande anledningar gjorde, att en sådan af språkbruket antydd demarkationslinje faktiskt ej kan med full säkerhet uppdragas. Från ett håll verka nomina propria störande, ty utan hjälp af bestämningsord angifva de fast individualiserade föremål, och gränsen mellan nomina propria och appellativen är ofta

ganska sväfvande samt torde för individer på lågt utvecklingsstadium knappast ens existera. Denna iakttagelse återfinnes redan hos DU MARSAIS, s. 529, som erinrar sig, att under hans tidiga barndom detta var förhållandet med honom själf; den har sedan ofta förnyats¹, och i t. ex. negerportugisiska dialekter har artikeln bortfallit², hvilket tydligen är en yttring af oförmåga att särhålla dessa båda slag af substantivbegrepp. Därtill kommer, att i språkens äldre skeden, sannolikt af nämnda anledning, substantiven, äfven då det gäller fast individualisering, ej sällan sakna artikeln, ehuru den i dessa språk redan förefinnes utbildad³, och i vissa uttrycksformer kan detta arkaiska språkbruk, såsom t. ex. i lagstil, kvarligga så starkt, att det framkallar efterbildningar. — Att i ordstäf substantiven, i strid mot det vanliga språkbruket, så ofta förekomma utan någon artikel, vare sig den bestämda eller obestämda, torde vara framkalladt af tvenne samverkande anledningar; dels lefva de kvar i språket som arkaismer från en tid, då artikelns bruk ännu ej var rikt utveckladt, dels står den i dem uttryckta tanken endast i ett så att säga parentetiskt samband med hufvudtanken, hvarför de anförda begreppen aldrig ryckas fram i det främsta föreställningsplanet utan liksom dunkla bilder på afstånd föresväfva tanken och därför ej aktualiseras nog starkt för att förnimmas med individuell karakter. Slutligen kan äfven i vanlig stil den större eller mindre lätthet, hvarmed begreppet i föreställningen antager konkret gestalt, härvid verka bestämmande. — Sådana störande inflytelser medföra, att det i alla språk visar sig svårt att finna säkra regler för artikelns användning eller utelämnande inom detta för artikeln speciella område, där behovet af ett beledsagande demonstrativ framträder så svagt, att det lätt hindras göra sig gällande. Härtill kommer vidare det redan nämnda förhållandet, att just

¹ KÜHNER, s. 579 och F. POLLE, *Wie denkt das Volk über die Sprache?* s. 21. *Leipzig 1889.*

² H. SCHUCHARDT, *Kreolische Studien*, VII. s. 18. *Wien 1888.*

³ TOBLER, II. s. 96—.

dess brist på eget innehåll föranledt, att artikeln tagits i anspråk för uppgifter, som från språkteoretisk synpunkt alls icke skulle tillkomma den, och dessa accessoriska funktioner försvåra ytterligare en fullt tillfredsställande utredning af artikelns syntax, hvarför det ej bör förvåna, att denna del af grammatiken ännu lämnar mycket att önska med afseende på klar och systematisk behandling.

Från detta sista stadium, på hvilket en demonstrativ bestämning kan synas indicerad, kommer man in på det området, där substantivet i absolut form, d. v. s. utan beledsagande bestämningsord, har sin egentliga användning. Om substantivet i denna form yttrar sig AYER, § 173, i följande ordalag: *Il cesse d'être substantif, parce qu'il n'en remplit plus la fonction comme sujet ou objet déterminé.* Med dessa få ord har han lämnat en riktig och nästan fullständig karakterisering, ty det är generellt taget endast med funktion af subjekt eller, i vidsträckt mening, objekt, som substantivbegreppen nog lifligt träda fram i tanken för att förnimmas individualiserade. Subjektet får denna karakter redan därigenom, att predikatet från någon synpunkt begränsar detsamma, och med objektet är förhållandet liknande; de utgöra satsens båda hufvudmoment, utgångspunkten och målet, och hafva sålunda mycket gemensamt gent emot satsens öfriga delar, som till dem intaga en underordnad ställning. Dock träder substantivet äfven som predikativ visserligen starkt fram i tanken, men det närmar sig då adjektivens ordklass, och i regeln inskränker man sig till att generellt och abstrakt aktualisera begreppet, och likaledes med det appositiva substantivet, hvilket äfven det är predikativt, är detta vanligen fallet.

I öfriga mera undanskjutna funktioner inom satsen får substantivet verklig individuell karakter endast af någon speciell anledning, som lätt kan förklaras. Ofta ingår det med abstrakt och reducerad betydelse i en komplex, som bildats för att ersätta brister i språkets ordförråd, hvilka ej sällan föranleda att det, som i tanken ej uppdelas, måste i ord uttryckas genom en kombination. Detta är särskildt fallet med många attributiva och adverbiala bestämningar, men det inträffar äfven, att satsens verbala del erhållit den sammansatta formen af ett till betydelsen svagt eller försvagadt verb jämte ett objektsord, för hvilket den absoluta formen då är indicerad; t. ex. *Prendre soin.* Det ligger

därför mycken sanning i det påståendet, att substantivet endast som determinerad subjekt eller objekt fullt eger karakteren af nomen och sålunda kan uppbära en demonstrativ bestämning. Men äfven inom denna del af substantivets syntax göra sig gällande många störande inflytelser, så att man ofta endast genom att historiskt följa företeelsen kan förklara, huru det tillgått, att den ena gången substantivet beledsagas af artikeln, medan i ett annat nästan alldeles analogt fall den absoluta formen är använd. I vidlyftiga grammatikor meddelas ofta långa jämförande uppräkningsfall af dylika fall, dock utan att någonsin ens närmelsevis verklig fullständighet kunnat uppnås. Det har också med fog blifvit ifrågasatt, om det verkligen tillhör grammatiken att här lämna uttömmande redogörelser, ty man kan knappast säga, att språkbruket har en afgjord tendens att följa den teoretiskt motiverade riktningen, så många och starka äro de inflytelser, som äfven till fall af denna art utöfver tydlig befogenhet sträcka bruket af artikeln. Det tillkommer då snarare lexikografen att för hvarje särskildt substantiv, när så behöfves, konstatera språkbruket med afseende på de olika talesätt, i hvilka det ingår. En verklig förklaring, hvarför man säger t. ex. *Il ne tient pas à terre*, men i en annan mening *Il ne tient pas à la terre*, *Gå i tofflor och skjortärmarne*, etc. kan knappast lämnas, äfven om den historiska språkforskningen i detalj genomförd däröfver kan sprida någon belysning och generellt redan konstaterat, att i kombinationer af yngre datum artikeln lättare tränger in, än fallet är med dem, som gå tillbaka till språkets äldre perioder.

* *

Inom det här ofvan under 4:o för artikeln angifna speciella området framträder behovet af ett individualiserande bestämningsord ej med tillräcklig styrka för att leda till full konsekvens vid artikelns användning, och språkkänslan grumlas lätt i sin aktuella tendens genom inflytelsen från nedärfda fasta kombinationer. Men det är dock påfallande, att de språk, som till artikel omdanar ett demonstrativ, äfven om de ej kunna antagas i detta hänseende hafva på hvarandra utöfvat minsta inflytande, likväl inom artikelns syntax ej blott i hufvuddragen följa samma riktning, utan äfven i flera speciella fall visa en nära nog fullständig öfverensstämmelse. Därpå framgår, att den ledande prin-

cipen varit för dem gemensam och fullt likartad, då de föranledes att ur det befintliga ordförrådet vinna en term, som var lämplig och bekväm att beledsaga substantiven, när de begrepp, som genom dem angifvas, framträda för tanken med en viss art af begränsning.

För att belysa detta förhållande meddelas nu en jämförelse mellan artikelns syntax i grekiskan och i franskan. I det förstnämnda språket förelåg artikeln redan fullt utbildad vid en period, som med många sekler föregick den, under hvilken *ille* i franskan och de öfriga romanska språken småningom fick användning och karakter af artikel; och det kan ej antagas, att grekiskans syntaktiska byggnad härvid i minsta mån tjänat de romanska språken till mönster. Denna evolution var, för hvarje gång den förnyades, uteslutande en naturlig yttring af den språkdanande kraft, som inom de djupa folklagren oreflekteradt men oemotståndligt gör sig gällande, och hvarigenom ett språks tillgångar omskapas och apteras att fullt motsvara sådana nya kraf, som växa fram i den af olika anledningar modifierade språkkänslan; den visar äfven, att liksom människoanden, oberoende af tid och afstånd, i sin utvecklingsgång gärna följer samma banor, detta äfven kommer till synes inom språket, som är dess fysiska organ.

Till underlag för denna jämförelse användes KÜHNER §§ 461 och 462, af hvilka den förra omfattar de fall, då enligt grekiskt språkbruk artikelns anbringande är bestämdt indiceradt, under det att i den senare upptagas sådana fall, som ej medgifva fasta generella regler, emedan för dem full likstämmighet ej blifvit ernådd.

KÜHNER § 461. — Denna paragraf ger vid handen, att kraftet på artikel är gemensamt för grekiskan och franskan i följande fall:

1. — Då funktionen är starkt demonstrativ, determinativ eller anaforisk. — Jämför ofvan s. 195 —.
2. — I den för artikeln speciella funktionen. — Jämför ofvan s. 196 —.
- a. — För att fast aktualisera antingen ett individuum inom begreppet, eller dess totalitet, odelad och homogen.

Obs. — AYER s. 405 skiljer mellan *totalité physique*, den här afsedda, och *totalité morale*. Denna senare behöfver ej gälla begreppet i hela dess om-

fång utan minsta inskränkning, endast större delen däraf, och den angifves i grekiskan med substantivets absoluta form, hvaremot franskan äfven för denna kräver den bestämda, dock helst pluralen. Man jämföre t. ex. följande båda satser: *L'homme est mortel*, »totalité physique», och *Les hommes sont bien méchants*, »totalité morale» = Människorna i allmänhet, ej = Alla människor undantagslöst, etc. — En annan med »totalité physique» liktydig term är »objet type» som användes af CLÉDAT, *Grammaire classique* § 272.

- b. — Predikativet, när det uttrycker 1) något allmänt känt, — 2) något förut nämndt, — 3) något väl ej förut nämndt, men på grund af sammanhanget gifvet, — 4) något med subjektet identiskt, — 5) något ensamt i sitt slag, enskildt eller individuellt bestämdt¹. — Exempel, alla hämtade ur Bibeln, *Osterwald's* öfversättning: 1) *N'est-ce pas le charpentier, le fils de Marie?* Markus VI. 3. — 2) *Je suis la porte*; Joh. X. 9. — 3) *Je suis le vrai cep, et mon Père est le vigneron*; Joh. XV. 1. — 4) *C'est nous qui sommes la vraie circoncision*; Filipp. III. 3. — 5) *Je suis le bon berger*; Joh. X. 11.
- c. — Appellativ, som från någon synpunkt, vanligen possessiv eller däremot svarande, tänkas i fast relation till ett annat föremål; t. ex. *Il ne fait que courir les rues*.
- d. — Vid substantiv, som stå i distributivt förhållande till verbalbegreppet; t. ex. *Il faut payer la bouteille à raison de cent francs la barrique*. — Jämför TOBLER II. s. 45.
- e. — För att substantivera ord eller ordgrupper; t. ex. *Le creux de la main. Le pour et le contre. Le qu'en dira-t-on. Être sur le qui-vive*. — Jämför ofvan s. 188.

KÜHNER § 462. — Substantiven förekomma dels i absolut form, dels beledsagade af artikeln i följande fall:

- a. Nomina propria, hvilka dock med hänsyn till de många

¹ Hela detta stycke är oförändradt lånadt från O. KNÖS, *Grecismer i 1883 års öfversättning af Nya Testamentet*, s. 3. Upsala 1898. — Jämför KÜHNER § 461. anm. 4.

speciella fallen skulle för båda språken kräva en vidlyftig och detaljerad redogörelse.

- b. — Appellativ, vid hvilka artikeln lätt uteblir i grekiskan, då de i någon mån få karakter af nomen proprium, antingen till följe af begreppets ringa omfång, t. ex. sol, eller emedan i den aktuella situationen endast en gifven individ därmed kan afses, t. ex. svärmor.

Obs. — I detta fall kräver i regeln modern franska den bestämda artikeln, ehuru den i förtrolig stil väl knappast är outhärlig, så att följande för tillfället komponerade exempel torde motsvara det i sådan stil vanliga språkbruket: *Si tu fais cela, grand-mère te grondera.* — Det äldre språket lämnar talrika exempel på artikelns utelämnande; jämför TOBLIER II. s. 95, — ZANDER II. s. 8.

- c. — Ofta i fast formade talesätt, som tillhöra lagstilen eller i öfrigt kunna betraktas som tekniska termer; t. ex. *Donner lecture d'un article, Perdre terre.*

- d. — Vid koordinerade begrepp; t. ex. *Remuer ciel et terre, Corps et biens.*

Obs. — Inom alla språk är den absoluta formen mycket vanlig för sammanställningar af denna art, särskildt sådana som, länge använda, i minnet bilda fasta grupper och i någon mån antaga karakteren af sammansättningar, — man säger t. ex. icke »*biens et corps*». Den psykiska anledningen, att artikeln ej kommer till användning, ehuru den för öfrigt är indicerad, tyckes vara, att uppmärksamheten så hastigt skyndar vidare, att man ej ger sig tid att fast aktualisera hvarje begrepp särskildt, hvarföre de flyta samman i en enda obestämd bild.

- e. — Då substantivet inledes af preposition; t. ex. *Tomber à terre, Être sur pied, Descendre de voiture.*

Obs. — I modern franska gör behovet af artikeln äfven i detta fall sig alltmera gällande. De ofvan anförda exemplen och talrika andra böra därför anses som kvarlevor af en äldre typ, som ännu äger styrka nog för att bestämma språkbruket vid kombinationer, i hvilka den bestämda formen väl kunde väntas, men dock ej är starkt motiverad,

emedan det af preposition beledsagade substantivet ofta ej lockar fram en tydlig bild af det angifna föremålet, utan snarare förnimmes som ett adverbial, hvilket man tillgriper, emedan språkförrådet ej erbjuder något fullt motsvarande enkelt adverb. Appellativen erhålla härvid lätt en skiftning i betydelsen, som närmar dem till de abstrakta substantiven, hvilka man i dylika konstruktioner endast sällan äger anledning att beledsaga med artikeln. — Jämför KÜHNER s. 606.

f. — Vid tidsbestämningar i oblikt kasus; t. ex. *Sorti à midi, il n'est rentré qu'à minuit.*

Obs. — Härpå lämnas från fornfranskan talrika exempel af TOBLER II. s. 101.

Af denna jämförelse framgår, att öfverensstämningen är störst mellan grekiskan och fornfranskan, medan i modern franska bruket af artikeln fått en vidsträcktare utbredning, än som var fallet i grekiskan. Likheten i detta hänseende mellan de båda språken är dock alltid ganska påfallande. Samma resultat skulle helt visst framgå ur en jämförelse mellan franskan och något af de germanska språken; i många speciella fall, som kunde lämna rum för divergerande språkbruk, skulle man fortfarande finna, att inom artikelns syntax alldeles likartade synpunkter verkat bestämmande.

* * *

Att artikeln i dess speciella användning närmast är afsedd för endast svagt framhållen fast individualisering, men att den af olika anledningar ej alltid tages i anspråk för denna uppgift, är i det föregående redan konstateradt. Om den sålunda ej sällan uteblifver, när dess anbringande kunde kännas fullt indicerad, bör det blifva ännu vanskligare att uppvisa någon fast princip i språkbruket, då artikeln, såsom fallet är i franskan, af någon anledning trängt in på ett område, för hvilket den teoretiskt taget borde vara alldeles främmande. Detta är händelsen, då ingen grad eller form af individualisering är afsedd, men artikeln det oaktadt vidfogas substantiv, hvilkas begreppsomfång endast obestämmt föresväfva den talande. Att i detta fall anbringa artikeln strider sålunda mot dess egentliga karakter, hvarföre det bör

vara lönlöst att på teoretisk väg vilja finna anledningen till denna företeelse. Det bör därför vara rättast att söka förklaringen genom att historiskt utreda, huru det tillgått, att denna s. k. partitiva artikel kommit till stånd.

Härvid bör man först erinra sig, att till angifvande af det partitiva förhållandet i de flesta språk användas tvenne former, den absoluta och den prepositionala, för hvilka som typord kunna tjäna *panem*, *de pane*. Af dessa är den förstnämnda den äldre och den bekvämare, men den innebär så tillvida en tvetydighet, att den absoluta formen äfven användes för att framställa begreppet in abstracto, ehuru sammanhanget lätt ger vid handen, i hvilkendera bemärkelsen ordet bör uppfattas. Om jag säger »Gif mig bröd», riktas uppmärksamheten omedelbart på en kvantitet, då däremot genom frågan »Hvad är bröd?» själfva begreppet frammanas för tanken. Emellertid kommer genom denna form det partitiva ej så fullt klart fram i språkuttrycket, som den talande stundom skulle önska. Detta har föranlett användandet af den prepositionala formen, genom hvilken det partitiva blir starkt betonadt. Denna prepositionala form har sin utgångspunkt i den s. k. genitivus partitivus, men skiljer sig från denna genom större syntaktisk frihet, så att den inom satsen ej är bunden vid ren genitivfunktion, utan kan inom densamma representera subjektet, det direkta objektet eller någon af preposition inledd bestämning; t. ex. *De bon pain me suffit*, *Je mange de bon pain*, *Avec de bon pain*. Af nämnda båda former förekommer i det klassiska latinet uteslutande den förstnämnda, men i senlatinet framträder, om än svagt, en tendens att äfven använda den prepositionala¹. De romanska språken uppvisa i detta hänseende stora divergenser; den absoluta formen är förhärskande i spanskan och de västra delarna af det sydfranska området, i hvars östra del den prepositionala, alltid utan artikel, är den vanliga; i italienskan användes såväl den absoluta formen som äfven den prepositionala, och denna kombinerad med artikeln enligt ungefär samma regler som i modern franska, där man finner representerade ej blott den absoluta, t. ex. *Prendre courage*, *Sans pain*, utan äfven den prepositionala dels med, dels utan artikeln, t. ex. *Manger du pain*, *Sans manger de pain*, *Manger de bon pain*.

Som det här närmast gäller att historiskt utreda, huru artikeln trängt in i den partitiva konstruktionen, och detta före-

¹ P. CLAIRIN, *Du génitif et de la preposition De*. p. 166. Paris 1880.

trädesvis är förhållandet i franskan, kan denna undersökning lämpligen begränsas till detta språk. När man alltså söker att i franskan historiskt följa den partitiva konstruktionens utvecklingsgång, finner man snart, att under sekulens lopp språkbruket har i detta hänseende passerat flera stadier, af hvilka alla, som ofvan visades, efterlämnat spår i det moderna språket. Man finner vidare, att man för språkets äldre skeden har större anledning, än för den moderna franskan, att göra skillnad mellan sådana fall, då det ifrågavarande begreppet af den talande faktiskt uppfattas med aktuell begränsning och sålunda för honom framträder individualiseradt, och sådana, i hvilka talet ej gäller någon genom sammanhanget gifven särskild kvantitet af begreppets generella omfång. SCHAYER, s. 140 —, har tydligt framhållit denna skillnad¹ och uppvisat, att ända in på 1200-talet artikeln endast togs med i de fall, då talet gällde en genom sammanhanget klart begränsad kvantitet; t. ex. YVAIN v. 395 *S'au basin viaus de l'iaue prendre* = Om du vill med skålen upphämta af vattnet (i den redan förut omtalade källan).

För att närmare belysa den s. k. partitiva artikeln utvecklingsgång i det franska språket meddelas här en serie exempel hämtade från följande prosatexter, som kunna antagas troget återgifva författarens eget naturliga språkbruk, och med hvilkas tillhjälp man kan följa företeelsen från midten af 1200-talet till början af 1500-talet: — *Le roman de Marques de Rome*, ed. Alton, (M. de Rome) medio 1200-talet; *Les sept Sages de Rome*, ed. G. Paris (VII Sages) samma århundrade; *Chronique normande du XIV^e siècle*, ed. Molinier (Chron.) 1372; *Le Chevalier du Papegau*, ed. Heuckenkamp (Chev. du P.) 1400-talet; *Le Débat des Hérauts d'armes*, ed. Pannier (Déb.) omkring 1460; *Mémoires de Philippe de Vigneulles*, ed. Michelant (Ph. de V.) 1471—1522. Alltefter de tre olika former, som framtråda i språkbruket, äro exemplen fördelade på lika många grupper: A. Den absoluta formen; B. Den prepositionala formen utan artikel; C. Den prepositionala formen med artikel. Hvarje grupp omfattar två afdelningar, den ena för substantiv utan föregående adjektiv, den andra för substantiv föregångna af adjektiv; vidare äro exemplen valda med hänsyn till förhållandet vid de båda numeri, emedan de hvar för sig presentera begreppet från endera af de

¹ Jämför äfven BRUNOT, *Précis de grammaire historique de la langue française*, § 323. Paris 1894.

något olika uppfattningssätten, kvantitet och antal. Äfven andra synpunkter förtjäna beaktas, särskildt substantivets funktion i satsen samt dess egenskap af concretum eller abstractum. Med afseende på dem är dock redan resultatet på ett tillfredsställande sätt framlagdt af SCHNEIDER, som i sin dissertation uppvisar, att den partitiva artikeln började först användas vid konkreta begrepp, och detta mycket tidigt vid det direkta objektet, däremot vid subjektet eller prepositional bestämning knappast före 1400-talet, och först vid denna senare tidpunkt börjar man äfven finna exempel på den partitiva artikeln förekomst vid abstrakta substantiv.

A. — Absolut form med partitiv betydelse.

1. — Substantiv utan föregående adjektiv.

M. DE ROME. — *Et lor fist aporter vin cler*, 13. — *Tant come li autres eust pain*, 22. — *Queissent pain par les uis*, 22. — *Et traient sanc de lor cors*, 22. — *Se chiens vuet oint*, 96. — *Apele valez et aides*, 11. — *Et alumerent . . . chandoiles et tortiz*, 79. — *Cil hermites fesoit paniers*, 112.

VII SAGES. — *Une fois le mois menger poisson*, 14. — *Le medecin dont lui bailla a user char de buef et pain bis mouillé en eaue*, 13. — *En esperance de avoir enfans*, 25.

CHRON. — *Gobert de l'Espinace vendi vin à Marle*, 16. — *Ceulz de Meaulz manderent secours au prevost des marchans*, 131. — *Et lui donna terre*, 179. — *Qui lui bailla gens et deniers*, 28. — *Et firent fossés*, 163. — *Perdirent tentes, charroy et chevaulz*, 27.

CHEV. DU P. — *Et me donna viande pour XV jours*, 63. — *Et le roy donna or et argent à chascun*, 90. — *Et sourdoit illec eaue*, 85. — *En ceste ille a moult sablon*, 85. — *Et ont veu dames et damoiselles*, 85. — *Pourtans en leurs mains enseignes petites et grans*, 66. — *Et a veu lettres qui y sont escriptes*, 67.

DÉB. — *En propres places pour faire navire*, 28. — *Cár il a sel*, 29. — *Et ne boivent que vin*, 44. — *Portans vins ou autres marchandises*, 37. — *Vous y prenez si largement poisson*, 46. — *Ilz ont contes, vicontes*, etc. 41. — *Nous avons gens qui ouvrent en haulte lice*, 43. — *En plusieurs lieux y a mynieres de plaustre*, 46.

PH. DE V. — *L'on pourroit manger bure et laitage*, 153.

— *Mandés pour delivrer argent*, 347. — *Jamais n'avoit porté sollers aux pieds*. 2. — *Il faisoit hottes et chair-paignes*, 8. — *Ung messaigier qui pourtoit lettre a camp*, 337.

2. — Substantiv med föregående adjektiv.

M. DE ROME. — *Et mout i menerent bel harnois et grant avoir*, 1. — *Et senti que ce estoit bons vins*, 39. — *A nos sont venu pouvre genz*, 7. — *Et vos liverrai bons hostages*, 81.

VII SAGES. — *Et donna a chascun des maistres grans tresors et grans richesses*, 54.

CHIRON. — *En cele place avoit grans herbes*, 105. — *Et le mareschal de Neelle. . . . assembla grans gens*, 105. — *S'en alerent ceulz de dedans à autres forteresses que il tenoient*, 93.

CHEV. DU P. — *Donna aux chevaliers estranges grans dons*, 55. — *Ilz se donnerent granz coups des espees*, 60. — *Si trouvoy la dedens petis faonceaulx*, 83.

DÉB. — *Dites que avez belles chasses*, 5. — *A-vous telz eglises?* 39. — *Nous avons meilleures laines*, 45.

PH. DE V. — *Car de loing temps devant l'en olt si bon blef*, 337. — *Et rapporterent bonne nouvelles*, 6. — *Comme du sel et aultres denrees*, 165.

Obs. — I denna text förekomma exempel af denna typ endast sparsamt.

B. — Den prepositionala formen utan artikel

1. — Substantiv utan föregående adjektiv.

CHEV. DU P. — *A tant fist venir l'oste de vin, si burent*, 56. — *Et puis trancha d'erbe au mieulx qu'il pot*, 64.

Obs. — Denna sydfranska typ återfinnes endast i denna text, som äfven i andra hånseenden röjer sydfransk inflytelse.

2. — Substantiv med föregående adjektiv.

M. DE ROME. — *Et lor donerent de mout granz cous*, 79. — *D'autre partie vos avez de bone gent et assez*, 90.

VII SAGES. — *Vous verrez de bons et de notables clers*, 17.

CHIRON. — *Furent prins le seigneur et la dame de l'ostel et de belles damoiselles*, 94. — *Avoit en Flandres de dures besoignes*, 91. — *Et y ot de dures saillies et escarmouches*, 118.

CHEV. DU P. — Inga exempel ha anträffats af denna typ.
 DÉB. — *Il y a de belles dames en Angleterre*, 5. — *Vous y verrés de si gros villages et de si peuplés*, 35. — *Et fait de innombrables maulx*, 49.

PH. DE V. — *Car on avoit de bon fourment pour III s. VI deniers la quarte*, 170. — *Car l'on avoit de bon blef pour IV s. VI den*, 368. — *A chacun leur fut donné de biaux presens*, 7. — *A Dommangeville et en d'autres lieux*, 333. — *La ou il y ait de belles reliques*, 182.

C. — Den prepositionala formen jämte artikeln.

1. — Substantiv utan föregående adjektiv.

M. DE ROME. — *Et li donerent del foin et de l'aveinc*, 44. — *A paines poons nos avoir del pain a mangier*, 75. — *Après les filles vient il des filz. et nos somes jeunes gënz*, 9.

Obs. — De båda första exemplen kunna visserligen uppfattas, som om talet gällde ett på platsen befintligt förråd, ehuru något sådant ej finnes omnämndt, men de visa dock en viss tendens i den moderna riktningen. I det tredje exemplet kan artikeln framför *filz* vara framkallad af motställningen mot *les filles*. — Vidare är att märka, att texten erbjuder ytterst få exempel af denna typ, utom i de fall då kvantiteten är tydligt begränsad; t. ex. *Alez moi querre des poires el jardin*, 137.

VII SAGES. — *Quand il sera nuit tu prendras de l'eaue et de la gravelle l'un parmi l'autre, et la jetteras par le trou de la couverture*, 31. — *Se je vous souffroie moi bailler de l'eaue pour laver mes mains*, 47.

CHRON. — *Et que entretant ses gens peussent avoir des vivres pour leur argent pour leur souffisance*, 70. — *Ainsi qu'il s'esbatoit a vouter des oiseaux*, 85.

Obs. — Flera exempel hafva ej anträffats af denna typ.

CHEV. DU P. — *Ne je n'osoie issir hors pour querre de l'eau a boire*, 84. — *Et au chief d'un an, quant la beste n'ot plus de lait, si donna a mon enfant menger de la char avec moy*, 85.

DÉB. — *Vous avez du fer en Angleterre*, 28. — *Autrement vous ne pouvez entrer, saillir ne marchander que ce ne soit par mer et que vous n'ayes du navire*, 33. — *Si*

vous avez des mynieres en Angleterre, aussi en avons nous en France, le plus beau metal qui soit. 45.

PII. DE V. — *Je m'en allois a Arnaville querir du papier,* 15. — *Il faillit faire du broiement fort et ferme,* 16. — *Et prenoient des raisins et faisoient du vin,* 349. — *Et avoient ceulx de Triewes mandé aux bouchiers de Metz d'y mener des buefs et moutons et aux pescheurs du poixon.* 213.

Obs. — Först i denna text börja exemplen af denna typ att blifva talrika.

2. — Substantiv med föregående adjektiv.

PII. DE V. — *Car on avoit du bon froment pour IV s. VI d. la quarte.* 157. — *Et y avoient les ministres de l'e-glise qui tendoient des grandes perches, la ou il y avoit des petits saichets pour recueillir les offrandes,* 175. — *Ils en faisoient des faulx grand-blancs,* 185. — *Ils se mutinoient et estoient quasy deliberé de faire des choses bien mal faites et disoient des grosses paroles.* 333.

Obs. — Ingen af de äldre texterna lämnar exempel af denna typ, som sålunda tydligen tillhör ett yngre stadium i språket.

Man kunde visserligen finna önskvärdt, att denna samling af kronologiskt ordnade exempel omfattat en fyligare serie af texter, hvarigenom den historiska överblicken af denna företeelse under medeltidens trenne sista sekler blifvit ännu fullständigare. Det är ej osannolikt, att en sådan vidsträcktare undersökning skulle ge vid handen, att språkbruket något varierade i olika delar af nordfranskans område, ty att så kunnat förhålla sig, därom föreligger en antydning i den afvikelse från de öfriga texterna, hvarpå Le Chev. du Papegau lämnade några exempel. I det stora hela är det dock föga sannolikt, att en rikare materialsamling skulle leda till andra resultat än dem, som framgå ur den ofvan meddelade exempelserien.

Då man vill uppvisa och ordna dessa resultat, bör man fasthålla den ofvan iakttagna skillnaden mellan substantiv, som ej föregås af adjektiv, och substantiv med föregående sådant. Redan de regler, som följas af det nu antagna språkbruket, motivera en sådan indelning, men man bör äfven beakta, att substantivbegreppet ter sig något olika i hvardera af dessa båda fallen. Utan föregående adjektiv presenteras begreppet direkt

och mera generellt, än fallet är, då ett inledande adjektiv genast från början modifierar dess betydelse och ger det en begränsning, som mer eller mindre har karakteren af individualisering. Att så är förhållandet visar sig däraf, att substantivet i singularis, då det föregås af adjektiv, lättare än annars kombineras med den s. k. obestämda artikeln. Man kan t. ex. säga *Donnez-moi de bon pain* eller *Donnez-moi d'un bon pain*, utan att tanken väsentligen modifieras, hvaremot *Donnez-moi d'un pain* knappast ger någon mening. En sådan determinerande kraft tillkommer visserligen ett adjektiv, äfven om det har sin plats efter substantivet, men det är dock lätt förklarligt, om vid denna ordföljd samma språkbruk iakttages som för substantivet isoleradt.

Angående det i partitiv bemärkelse använda substantivet är redan framhållet, att den prepositionala formen jämte artikeln alltid och under språkets alla skeden regelbundet varit bruklig, då talet gäller någon del af en för tanken genom sammanhanget gifven, begränsad kvantitet inom begreppets omfång, emedan begreppet då uppfattas såsom fast individualiseradt; t. ex. *J'ai bu de l'eau de cette source*. Om däremot sammanhanget ej medför en sådan begränsning, utan begreppet med obestämdt omfång föresväfvar den talande, så finner man af de meddelade exemplen, att den absoluta formen länge var den vanliga, och att först så sent som hos Ph. de Vigneulles typen *du pain* fått en så pass vidsträckt användning, att tendensen till det moderna språkbruket tydligt framträder. Redan tidigt finner man dock ett och annat exempel på denna typ, men dessa äro så fåtaliga, att de rättast torde betraktas som sparsamma undantag, hvilka någon gång förekomma vid speciellt sådana begrepp, som vanligen i den talandes föreställning voro bundna vid någon särskildt känd och bestämd kvantitet. Som exempel på begrepp af denna art kunna anföras *eau* och *pain*, hvilka helt naturligt ofta komma på tal och då vanligen ledde tanken på den samling af föremålet, hvilken låg den talande närmast, t. ex. vattnet i gårdens brunn, brödet i vishuset. Det förtjänar äfven beaktas, att SCHAYER, s. 142, från tiden före 1200-talet endast kunnat anför tre exempel på allmänna partitiv af denna typ, och att i dem alla ingår ordet *pain*, hvilket antyder, att detta ord jämte några andra därmed jämförliga kunde just bilda utgångspunkten för den språkriktning, som sedermera blifvit bestämmande. Det är vidare ganska möjligt, att i ett textställe den läsande kan uppfatta be-

greppet abstrakt kvantitativt, ehuru den skrivande själf haft i tanken endast en begränsad, för honom konkret kvantitet. Det redan anförda citatet ur Marques de Rome s. 44, *Et li donnent del foin et de l'aveine* lämnar därpå ett ganska belysande exempel. Ehuru hö och hafre ej förut omtalats i episoden, och sålunda någon kvantitetsbegränsning ej finnes antydd, kan man dock tänka sig, att för den berättande förelåg en anledning att anbringa artikeln, emedan i hans föreställning lifligt framträdde bilden af det på platsen befintliga hästfodret.

Då ett partitivt uppfattadt begrepp kommer på tal, föreligger i de allra flesta fall någon anledning till en sådan aktuell begränsning af dess omfång, äfven om den alldeles icke eller endast löst antydes af den talande, och det är således ganska förklarligt, att i det allmänna språkbruket typen *du pain* småningom allt mera bredde ut sig på bekostnad af den absoluta formen *pain*. Man behöfver ej därför, i likhet med SCHAYER s. 140, antaga ett förändradt uppfattningssätt af artikelns betydelse inom denna konstruktion, så att man numera genom densamma framhåller begreppet i hela dess obegränsade omfång. Det är föga sannolikt, att med afseende på artikelns uppgift språkkänslan i detta fall undergått en dylik evolution i abstraherande riktning, utan är det då vida antagligare, att de synnerligen talrika fall, då artikelns användning var indicerad, genom analogisk attraktion, så att säga mekaniskt framkallade, att man utan tanke på dess verkliga uppgift förleddes att anbringa artikeln utöfver dess egentliga befogenhet. Enligt det äldsta språkbruket, skarpt tilllämpadt, skulle t. ex. den svenska satsen »Gif mig bröd» allt efter omständigheterna återgifvas med dels »Donnez-moi du pain» dels »Donnez-moi pain». Men i det dagliga lifvet återkomma naturligtvis vida oftare anledningarna till satsen i dess första lydelse, ty när man beder om något, brukar en känd kvantitet däraf vanligen finnas till hands, än som är fallet med den absoluta formen, hvilken egentligen endast är indicerad, då ingen anledning finnes till en konkret uppfattning af begreppets omfång, såsom t. ex. *Se chiens vuet oint*, M. de Rome s. 96. — Artikeln är ett svagt ord, som föga uppmärksammas, och det kunde därför ej mycket stöta språkkänslan, om man började använda den, ehuru det ej var meningen att på något sätt begränsa eller individualisera begreppet, och småningom blef därigenom den oftast återkommande formen af den partitiva konstruktionen af-

ven den predominerande. Man fick vanan att under alla förhållanden säga t. ex. »J'ai cueilli *des* fleurs», därför att i meddelandet om en sådan akt oftast ingår en uppgift om hvilken samling blommor talet gäller¹.

Den absoluta formen partitivt använd har dock ej alldeles försvunnit ur det moderna språkbruket, och särskildt har den af olika anledningar bibehållits i följande fall:

- a. — För att undvika kombination af tvenne *de*, det ena fullt prepositionalt, det andra försvagadt till generell exponent för partitiv uppfattning.

Obs. — Den i alla språk framträdande motviljan mot att i omedelbar följd upprepa samma ord har härvid gjort sig gällande, hvartill kommer, att vid s. k. genitivus partitivus det därför erforderliga, som verklig preposition använda *de* gör det svaga partitivmärket *de* fullkomligt umbärligt. — Att språkkänslan dock ej alltid reagerar mot sammanförandet af tvenne *de*, om de ej i alldeles identisk form följa på hvarandra och således i mindre grad stöta språkörat, torde framgå ur följande från ROMANIA 1882 s. 454 hämtade exempel, »Et s'occupa *de* d'autres travaux». Författaren hade sannolikt ämnat skriva »s'occupa à d'autres travaux», men hejdades af den hiatus, som skulle uppstå mellan de båda *a*, hvarföre han utbytte *à* mot *de*, utan att den därigenom uppkomna kombinationen *de d'* tillräckligt väckte hans uppmärksamhet för att framkalla en rättelse ens vid korrekturläsningen.

- b. — I negativa uttryck, äfven om konstruktionen ej fordrar verklig genitivus partitivus, såsom fallet är t. ex. efter *sans* eller *ni*, *ni*.

Obs. — Att den absoluta formen bibehållits i detta fall beror helt naturligt därpå, att om negationen ej afser ett redan individualiseradt föremål, begreppet in abstracto framträder i föreställningen, och således någon anledning knappast förefinnes till en från annat håll verkande analogisk attraktion, som här skulle framkallat artikelns anbringande. — I ett sådant yttrande som t. ex. »Sans argent, sans protecteurs, que pouvais-je faire?» presenteras begreppen penningar och

¹ Jämför BRUNOT l. c. § 323.

beskyddare rent abstrakt utan aktuell realitet, hvarföre artikeln här skulle grumla uppfattningen. Där emot i t. ex. »Avec de l'argent, avec des protecteurs, il peut tout faire» aktualiseras de båda begreppen vida starkare, och ehuru äfven här artikeln tydligen är öfverflödig, kan den dock sägas göra hvarken till eller från och hindrar ej, att satsen troget återger tankens innehåll.

- c. — I sådana fall, då begreppet, ehuru ej negeradt, af olika anledningar ej individualiseras i föreställningen och således kvarhålles på det abstrakta stadiet; t. ex. »Soit faiblesse ou bonté». Jämför ofvan s. 198.

Beträffande det i partitiv bemärkelse använda och af adjektiv föregångna substantivet visar exempelserien, att äfven i detta fall den absoluta formen var den under hela medeltiden kanske mest brukliga, men att, jämte denna, det till partitivmärke reducerade *de* först kommer till synes vid substantiven i pluralis¹, hvarefter det äfven förekommer vid singularis, samt slutligen kombineras med artikeln efter mönstret för det isolerade substantivet. Man får sålunda fyra på hvarandra följande stadier nämligen, 1. *bon pain*, — 2. *de bons pains*, — 3. *de bon pain*, — 4. *du bon pain*. Det gäller alltså här närmast att söka förklara, hvarföre det just var vid pluralbegrepp, som det från den så ofta återkommande genitivus utgångna partitivmärket *de* började komma till användning vid sidan af den absoluta formen. Man bör då erinra sig, att genom kombinationen med ett adjektivum substantivbegreppet får en begränsning, som ofta medförde karakteren af lös individualisering, hvarföre i singularis den obestämda artikeln i detta fall lätt blef indicerad. Vid pluralen tillkommer däremot en annan synpunkt, som kunde kräfvat att genom språkbruket på något sätt antydast, ty vid en partitivt använd pluralis ledes nämligen tanken på ett obestämdt antal föremål inom begreppets omfång, af hvilka ett likaledes obestämdt urval framträder i föreställningen. Känslan af det partitiva gör sig sålunda här ganska starkt gällande, och det är därför lätt förklarligt,

¹ I Marques de Rome, s. 90 »D'autre partie vous avez de bone gent et assez» är visserligen *gent* användt i singularis, men som bekant är vid detta kollektiv känslan af pluralis så stark, att detta ord i modernt språkbruk nästan alldeles öfvergått till plurale tantum och äfven i det äldre språket oftast så användes.

att detta genom partitivmärket fick sitt uttryck i språkbruket. Att man i franska under en viss period sade t. ex. »Donnez-moi bon pain», men i pluralis »Donnez-moi de bons pains», har för öfrigt sin motsvarighet äfven i andra språk, såsom exempelvis i svenskan, där man för singularis vanligen använder den absoluta formen, t. ex. »Gif mig godt bröd», men till pluralen gärna fogar ett partitivt ord, t. ex. »Gif mig några goda bröd». I detta fall tillkom sålunda för det partitiva *de*, om än svagt, uppgiften att fungera som ett slags exponent för pluralen, närmast motsvarande den obestämda artikeln, som i singularis, då substantivet kombinerats med ett adjectiv, ofta ersätter den vid det isolerade substantivet använda partitiva artikeln; man säger t. ex. »Acquérit *de la* fortune», men »Acquérit *une* grande fortune», hvartill kommer pluralformen »Acquérit *de* grandes fortunes». Emellertid tillkommer det i allmänhet ej *de* att markera pluralbegreppet, utan inom denna användningssfär är dess främsta uppgift den att franhålla det partitiva, och det var därför ganska naturligt, att det äfven skulle komma till användning i de relativt få fall, då i singularis den obestämda artikeln ej passar i stycket; t. ex. »Il vend de bon blé». Med detta tredje stadium har man hunnit fram till det moderna språkbruket, sådant det föreligger fixerad i den dogmatiska grammatiken, men då det partitiva förhållandet vid isolerad substantiv uttryckes genom *de* jämte artikeln, blef det nästan oundvikligt, att denna kombination skulle af många uppfattas som den under alla förhållanden rätta och fullständiga partitiva konstruktionen, i hvilken för öfrigt artikeln berodde på analogisk attraktion och faktiskt saknade all verklig betydelse, hvarför det ej mycket störde språkkänslan, om dess användning sträcktes än vidare och in på ett område, där den obestämda artikeln snarare vore att vänta. Därmed har man sålunda uppnått det fjärde stadiet, på hvilket t. ex. »du bon pain» ej betyder »af det goda brödet» utan »af ett godt bröd». För detta stadium lämnas först exempel af Ph. de Vigneulles, och sådana återfinnas äfven hos många andra författare från 1500-talet i tillräcklig mängd, för att man nästan borde vänta, att det skulle bli allmänt antaget språkbruk. Att detta dock ej inträffat torde bero därpå, att den genom kombinationen adjectiv + substantiv åstadkomna lösa begränsningen af begreppet för en fint utvecklade språkkänsla motverkade, att ens genom analogisk attraktion i denna konstruktion införa den bestämda artikeln, hvilken

här skulle tillkomma som ett grumlande element i vida högre grad än fallet är vid det isolerade substantivet, för hvilket i generell partitiv användning all individualisering är främmande, hvarföre artikeln, såsom fullkomligt betydelselös, här lätt kan anbringas, utan att meningen därigenom kännbart grumlas eller förtryckes.

Af den kronologiskt ordnade exempelserien framgår tydligt, att det ofvan angifna fjärde stadiet är det till tiden sista och således ej bör byta plats med något af de föregående. BRUNOT l. c. § 328¹ har sålunda ej rätt i sitt påstående, att vid en gifven tidpunkt man i pluralis började utbyta *des* mot *de* med aflägsnande af den i konstruktionen en gång definitivt upptagna artikeln. Verkliga förhållandet är, att kombinationen *de* + artikeln är en senare analogiform, som ännu åtminstone ej fått styrka nog för att i detta fall undantränga det enkla partitivmärket *de*, som ej blott har prioriteten utan äfven motsvarar det mera rationella språkbruket. Men i alla dess former är den partitiva konstruktionen en sekundär och ganska umbärlig utväxt från genitivus partitivus, och det är ganska förklarligt, att språkbruket aldrig kommit fullt till rätta med dess tillämpning, hvarföre man under alla perioder lätt finner exempel därpå, att de i grammatiken gifna och på historisk tradition hvilande reglerna aldrig vunnit full aktualitet i språkkänslan, som lätt grumlas af de vid sidan af hvarandra bestående olika sätten att i särskilda fall angifva det partitiva förhållandet.

Under hela 1500-talet kan man säga, att bruket af den partitiva konstruktionen stod kvar på den af Ph. de Vigneulles representerade ståndpunkten; tendensen går i riktning åt det moderna språkbruket, som dock genom olika analogiska attraktioner hindras att för de särskilda fallen stanna vid vissa bestämda typer. Under det följande seklet, — jämför Haase §§ 117-119 — tyckes åtminstone inom den bildade allmänheten i Paris språkbruket allt säkrare fixeras i öfverensstämmelse med den äldre traditionen och därur framgångna ännu gällande regler, som Vaugelas visserligen nämner och formulerar, men med tillägg, att det knappast behöfves, emedan de redan äro allmänt kända och erkända. Vårt århundrades bildade fransmän kunna visserligen i allmänhet sägas fortfarande följa dessa regler, men att

¹ Jämför äfven DARMESTETER-HATZFELD, *Le XVI^e siècle en France*; — *Tableau de la langue* § 151. Paris, 1878.

de ännu ej äro djupt inpräglade i språksinnet visar sig af de undantag i olika riktningar, som man lätt anträffar under läsningen af moderna författare, och C. M. ROBERT¹ har därpå meddelat talrika exempel. Särskildt i poetisk stil är friheten att aldeles ignorera hela den partitiva konstruktionen nästan lika stor som i språkets äldsta perioder, under hvilka den befann sig i sitt första bildningsskede; t. ex. *Il mangea pigeons rôtis. Des alouettes*, etc. *Chansons populaires*, ed. Rolland I. s. 71. — *Superbes atours, Et perle fine. Je te destine Pour nos amours . . . Fai pour parure Riche ceinture Et beaux enfans*, Châteaubriand.

Af denna generella öfverblick af den bestämda artikelns uppkomst oeh olika användningssätt, särskildt i franskan, bör det framgå, att ehuru artikelns väsentliga och ursprungliga uppgift fortfarande ligger någorlunda klar i språkkänslan, denna dock i många fall grumlats och af störande inflytelser förledes att utöfver egentlig befogenhet medgifva detta »outil grammatical». Artikelns svaga betoning och ringa pronominala betydelse medföra, att för dess användning eller utelämnande den talande starkare än vanligt tar intryck från tvenne hvarandra motsatta krafter, genom hvilkas ojämna verkan ett språk ständigt hindras att i sin byggnad ernå en i alla detaljer genomförd full konsekvens. Af dessa är den ena den konserverande kraften, som åstadkommer, att talesätt segt bibehållas med konstruktioner, som ej längre harmoniera med den aktuellt härskande språkvanan, och hvarigenom s. k. arkaismer alltid i stort antal ingå i ett språks fraseologiska tillgångar. I det äldre språket användes artikeln sparsammare än nu är fallet, hvaraf blef en följd, att i kvarlevande arkaismer artikeln ofta saknas i strid mot det moderna språkbruket. Den andra kraften är den analogiska attraktionen, som genom kontamination framkallar nya uttrycksformer, hvilka för eftertanken lätt te sig som inkonsekvenser och missbildningar, men det oaktadt bita sig fast i minnet och snart nog vinna fullt burskap i språket. För sådana analogiska attraktioner är ett ord lättare utsatt, i den mån dess egentliga uppgift mindre tydligt förnimmes, och det är därför ganska förklarligt, att af olika anledningar artikeln kunde inblandas i kombinationer, där den

¹ *Questions de grammaire*, s. 34 —. Amsterdam 1886.

ingen verklig uppgift har att fylla, och sedan man en gång börjat, fortsatte man allt längre i denna riktning.

Men arkaismerna bortdö småningom, då däremot de analogiska kontaminationerna ha tendens att breda ut sig, hvaraf borde följa, att artikeln i framtiden ej blott skulle eröfra hela det område, som synes med rätta tillkomma den, utan äfven vinna en allt vidsträcktare användning utöfver sin egentliga sfär. Men det är dock äfven möjligt, att denna, som man tycker naturliga evolution hämmas och motverkas af någon från annat håll inträdande tendens. Artikeln är ett svagt bestämningsord, som man ofta utan större saknad kan undvara, hvilket medfört, att den i kortfattad stilart ej sällan utelämnas. Detta är särskildt fallet i t. ex. telegramstilen, i hvilken man af sparsamhetsskäl undviker alla för meningen umbärliga ord. Vanan vid denna stil kan i allmän affärsskrift medföra en sparsammare användning af artikeln, och därifrån kan denna tendens sprida sig vidare och åtminstone i vissa fall verka bestämmande på språkbruket. Sannolikt framkallad af någon dylik impuls har i vår tid tendensen att undvika svaga bindeord redan börjat göra sig gällande i ordförbindelser, som stå på gränsen till verkliga sammansättningar, och det kan tänkas, att inom artikelns syntax en liknande smakriktning kommer att utöfva en reducerande inflytelse.



**Aperçu bibliographique des ouvrages de philologie romane
et germanique publiés par des Suédois depuis 1893
jusqu'au mois d'octobre 1898.**

Abréviations.

Archiv = Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen.

D. L. = Deutsche Literaturzeitung.

Giorn. stor. lett. = Giornale storico della letteratura italiana.

Indog. Forsch. Anz. = Indogermanische Forschungen, Anzeiger.

Krit. Jahresb. = Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der Romanischen Philologie.

L. C. = Literarisches Centralblatt.

Literaturbl. = Literaturblatt für germanische und romanische Philologie.

Nord. Tidskr. = Nordisk tidskrift för vetenskap, konst och industri.

Nord. Tidskr. f. fil. = Nordisk tidskrift för filologi.

O. och B. = Ord och Bild.

Pedag. Tidskr. = Pedagogisk tidskrift.

Phonet. Stud. = Phonetische Studien.

R. crit. = Revue critique d'histoire et de littérature.

R. d'hist. litt. = Revue d'histoire littéraire de la France.

R. d. l. rom. = Revue des langues romanes.

R. de phil. fr. = Revue de philologie française et provençale.

Rom. = Romania, recueil trimestriel, consacré à l'étude des langues et des littératures romanes.

Z. f. fr. Spr. = Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur.

Z. f. rom. Phil. = Zeitschrift für romanische Philologie.

I. Philologie romane.

1893.

P. A. GEIJER. *Om franska växtnamn.* (Forhandlingar paa det Fjerde Nordiske Filologmöde i Köbenhavn 1892, p. 132—145.)

Voir: — *Rom.* '93, p. 623.

Studier i modern språkvetenskap. I.

16

- V. E. LIDFORSS. Giuseppe Baretti, *en italiensk litteratör från förra århundradet*. (Nord. Tidskr. p. 589—625).
- H. LINDGREN. *H. Taine*. (O. och B. 222—231).
- G. NORDENSVAN. *Ur Frankrikes samtida diktning. Paul Bourgets och Anatole Frances nyare arbeten*. (Nord. Tidskr. p. 173—189.)
- A. NORDFELT. *Les couplets similaires dans la vieille épopée française*. (Programme du lycée de Norrmalm, Stockholm, in-4, 18 p.).
Voir: — Rom. '93, p. 632. — Z. f. rom. Phil. '93, p. 599 (G. Gröber). — Le Moyen âge '94, p. 9 (A. Doutrepont).
- G. RYDBERG. *Le développement de facere dans les langues romanes*. Thèse couronnée par la faculté des lettres d'Upsala.
Voir: — Rom. '93, p. 569—574. '95, p. 307 (G. Paris). — Z. f. rom. Phil. '94, p. 434—439 (W. Meyer-Lübke). — Krit. Jahresb. II. I. p. 86. (W. Meyer-Lübke); ib. p. 151—154 (A. Risop). — Literaturbl. '94, col. 302—307 (H. Andersson). — Z. f. fr. Spr. '94, II. p. 142—146 (A. Horning). — Le Moyen âge '94, p. 191 (C. Boser). — Annales du Midi '93, p. 557. — L. C. '94, p. 961. — Indog. Forsch. IX. Anz. p. 49—51 (E. Koschwitz).
- J. VISING. *Om vulgärlatinet*. (Forhandlingar paa det Fjerde Nordiske Filologinöde i Köbenhavn 1892, p. 146—164.).
Voir: — Rom. '93, p. 622.
- *Några paragrafer ur franska grammatiken*. (Tidskrift utgifven af Pedagogiska föreningen i Finland, Helsingfors, 6 p.)
- E. ZANDER. *Etudes sur l'article dans le français du XVI^e siècle II*. In-4, 50 p. Thèse, Lund. — (I^{re} partie, ib. 1892.)
Voir: — D. L. '93, col. 146 (Wilh. Förster). — R. crit. '92, II. p. 100. — Indog. Forsch. III. Anz. p. 15.

1894.

- H. ANDERSSON. *Zum Schwund der nachtonigen Vokale im Französischen*. (Språkvetenskapliga Sällskapet i Upsala förhandlingar 1891—94, p. 28—37.)
Voir: — Rom. '94, p. 319. — Krit. Jahresb. II. I. p. 160 (A. Risop).
Cette intéressante étude a pour but d'éclaircir certaines questions chronologiques qui se rattachent à la chute des voyelles

atones en français et aux changements subis par les consonnes environnantes à l'époque où cette chute a eu lieu. L'auteur est d'avis que la voyelle protonique et la finale sont tombées à la même époque, probablement après, en tous cas pas avant la syncope de la posttonique. La protonique est tombée après le passage des explosives sourdes en sonores et après l'assibilation de *c* devant *e*, *i*, mais avant que l'*s* (< *c*) ne soit devenue sonore: *andier*, *racine*. Il s'ensuit que dans un mot comme *croiz* < *crucem*, l'*s* a toujours été sourde. Les apparentes exceptions ont trouvé d'ingénieuses explications. Le *-té* < *-tatem* (*cruauté*, etc.) peut dépendre de l'attraction analogique des mots où *t* était appuyé (*joventé*); mais il est probable que les mots en question ont été sujets à une influence savante. *Mortagne* < *Mauritania* doit son *t* à l'*r* fortement vocalique qui permettait à la protonique de tomber plus tôt que de règle, *lointain* est influencé par *loinz* (*ts*). La chute du *d* dans le suff. *-dunum* des noms de lieux s'explique pour certains mots (Lyon, etc.), par substitution de suffixe (*-omum* < *-omagum*), tandis que, dans d'autres, *-dunum* paraît avoir gardé longtemps son caractère d'un suffixe qu'on ne voulait pas confondre avec le thème: *Augustodunum* > *Ostedun* > *Autun*. *Réseau* vient de *retiolum* (par influence dialectale), non pas de *reticellum*, *cousin* < *culicinum* porte le cachet provençal. Le mot *flicaria* a passé par **filigaria* et montre par conséquent, dans les régions où *c*, *g* restent intacts devant *a*, la forme *feuguière*. A côté de cette forme on trouve *feuquière*, forme que l'auteur explique par l'influence d'un *flica* tiré de *flicaria*. M. A. consacre un examen détaillé au suffixe *-aticum*. Avec l'appui des dialectes, il rend probable que *-aticum* est d'abord devenu **adge*. Le *g* de cette forme se serait affriqué (gj), et après la chute de la posttonique on aurait eu **adje* — *age*. Touchant la désinence *-cito* (*placitum*), M. A. admet, à l'encontre de M. Meyer-Lübke, l'assibilation du *c*: *platsido*; *sd* se serait réduit à *d*. Cf. le nom de lieu *Ludes* < *Lucida*. *Undecim*, *duodecim*, etc. devraient donner **once* **douce* (cf. *radicina* > *racim*). La spirante sonore s'explique en admettant que sous l'influence de *decem* on a continué, plus longtemps que d'habitude, à prononcer le *d*, qui, à la rencontre des deux consonnes, aurait exercé sur *s* une influence assimilative.

L'étude de M. A., pleine de remarques fines et ingénieuses, doit être regardée comme une très précieuse contribution à l'histoire des voyelles atones en français. (E. Staaff.)

— *Kort öfversigt af den moderna italienskans ljudlära*. (Nord. Tidskr. f. fil. 3^{de} Række III. p. 26—36.)

- G. BJÖRKMAN. *Anthero de Quental*. Ett skaldeporträtt. Thèse. Upsala, in-4, 83 p.
Voir: — Literaturbl. '94, col. 342 (J. Vising).
- E. EDSTRÖM. *Litet om våra nyaste fransk-svenska ordböcker*. (Pedag. Tidskr. p. 139—143.)
- SIGRID ELMBLAD. *François Coppée*. (O. och B. p. 88—92.)
- N. ERDMANN. *François Coppée*. Ett skaldelifs historia. (Nord. Tidskr. p. 242—258.)
- ALFR. JOHANSSON. *Ett fall af konjunktivus i indirekta frågesatser i modern franska*. (Pedag. Tidskr. p. 525—526.)
- H. KEY. *Alessandro Manzoni*. Litteraturhistorisk studie. Thèse, Upsala, in-8, 334 p.
Voir: — Literaturbl. '94, col. 335 (J. Vising). — Giorn. stor. lett. XXVI. p. 258—260 (E. G.). — La Cultura, N. Ser. IV. p. 376 (B.).
- A. J. LING. *Om den s. k. pittoreska skolan och dess föregångare inom den franska poesien*. (Nord. Tidskr. p. 485—505.)
- S. SÖDERMAN. *Alfred de Musset*. Hans lif och verk. Thèse, Upsala, in-8, 287 p.
Voir: — R. d'hist. litt. '95, p. 437—441 (L. Ravaisson-Mollien).
- J. VISING. *Om det 2^a sammansatta perfektet i de romanska språken*. (Nord. Tidskr. f. fil. 3^{die} Række II. p. 169—178.)
— *Den italienska språkfrågan*. Ett exempel på litteraturspråkets betydelse för en nation. (Nord. Tidskr. p. 521—544.)
- O. ÖRTENBLAD. *Några ord om den franska faire-konstruktionen*. (Pedag. Tidskr. p. 591—594.)
Il s'agit de la construction du verbe *faire* placé devant un infinitif et accompagné d'un régime de la personne; p. ex. »On lui a fait emmener sa fille», »Qui le fait se charger du soin de ma famille?». L'auteur montre par des exemples le désaccord qui existe entre l'usage de bons auteurs et les règles données par la grammaire descriptive. Cette question grammaticale a amené encore les articles suivants:
- E. EDSTRÖM. *Mera om den franska faire-konstruktionen*. (Pedag. Tidskr. '95, p. 102—105.)
- ALFR. JOHANSSON. *Verbet faire med följande infinitiv*, in-4, 26 p. (Programme du lycée de Norrköping, 1895.)
— *Etude syntaxique sur le verbe faire en français*

moderne. (Mélanges Wahlund.) — Reproduit dans le programme du lycée de Norrköping, 1896.

1895.

- E. EDSTRÖM. (Voir 1894.)
- T. HEDBERG. *Leconte de Lisle.* (O. och B. p. 203—221.)
- A. H(ILLMAN). *Spansk nutidslitteratur.* Några anteckningar. (Svensk Tidskrift.)
- ALFR. JOHANSSON. (Voir 1894.)
- V. E. LIDFORSS. *Los Cantares de Myo Cid.* Con una introduccion y notas. in-4, VIII—164 p. (Lunds universitets årsskrift, XXXI et XXXII.)
 Voir: — Rom. '97, p. 611, '98, p. 519. — Literaturbl. '97, col. 323—339 (J. Cornu).
- H. LINDGREN. *Emile Zola.* (O. och B. p. 269—288.)
- H. PHILP. *Le subjonctif et les grammairiens français du XVI^e siècle.* Thèse, Upsala, in-8, 64 p.
- E. STAAFF. Article sur *Die Geschichte des lateinischen Suffixes -arius in den romanischen Sprachen* von E. R. Zimmerman, Diss. Heidelberg, 1895. (Nord. Tidskr. f. fil. 3^{dje} Række IV. p. 126—131.)
- R. TÄCKHOLM. *Etudes sur la phonétique de l'ancien dialecte soussclvan.* Thèse, Upsala, in-8, 67 p.
 Voir: — Rom. '96, p. 332 (J. Ulrich). — Z. f. rom. Phil. '97, p. 133—137 (J. Stürzinger).
- J. VISING. *Hvad vi beundra i Dantes Komedi.* (O. och B. p. 385—402.)
 — *Anglonormannisches.* (Krit. Jahresb. I. p. 375—378, III. p. 139—140.)
 — *Quomodo in den romanischen Sprachen.* (Abhandlungen Herrn Prof. Dr. Adolf Tobler zur Feier seiner fünfundzwanzig-jährigen Thätigkeit als Professor an der Universität Berlin von dankbaren Schülern in Ehrerbietung dargebracht, p. 113—123.)
 Voir: — Rom. '95, p. 453 (G. Paris). — Archiv XCV. p. 200 (A. Tobler). — D. L. 195, col. 1169 (Alfr. Schulze). — Götting. gel. Anzeigen '97, p. 23 (H. Suchier).
- C. WAHLUND. *Über Anne Malet de Graville, eine vernachlässigte französische Renaissance-Dichterin.* (Abhandlungen Prof. Tobler dargebracht, p. 404—429.)

- Voir: — Rom. '95, p. 460 (G. Paris). — Archiv XCV. p. 205 (A. Tobler). — D. L. '95, col. 1171 (Alfr. Schulze). — Götting. gel. Anzeigen '97, p. 26 (H. Suchier). — R. d'hist. litt. '95, p. 456. — R. de phil. fr. '95, p. 153 (J. Texte).
- *Les Enfances Vivien*, chanson de geste, publiée pour la première fois d'après les manuscrits de Paris, de Boulogne-sur-Mer, de Londres et de Milan par Carl Wahlund & Hugo von Feilitzen, professeurs agrégés à l'université d'Upsala. Edition précédée d'une thèse de doctorat, servant d'introduction, par Alfred Nordfelt, docteur ès lettres. Upsala, Librairie de l'Université, in-4, LI—305 p.
- Voir: — Rom. '95, p. 633 (G. Paris). — R. de phil. fr. '96, p. 67—69 (L. Clédat). — Polybiblion, juin '96, p. 493 (I. C. P.). — Rev. crit. '96, II. p. 200—202 (A. Jeanroy); ib. '88, I. p. 458 (E. Muret). — Annales du Midi '96, p. 127 (A. Thomas). — R. d. l. rom. '96, p. 94. — D. L. '97, col. 496 (H. Suchier). — Z. f. rom. Phil. '98, p. 125—130 (P. A. Becker). — Literaturbl. '98, col. 279—288; Berichtigung, ib. col. 366 (W. Cloëtta). — Götting. gel. Anzeigen '98, p. 649—655 (W. Foerster).
- *Brendans Seefahrt*, eine altfranzösische Prosa-übersetzung aus dem XIII. Jahrhundert nach der Mazarine-Handschrift 1716 (für die altfranzösischen Seminar-Übungen im Herbstsemester 1895), in-8, 50 p. Upsala.

1896.

Le 7 janvier de cette année, un grand nombre de romanistes, amis et élèves de M. CARL WAHLUND, ont célébré le cinquantième anniversaire de sa naissance en lui dédiant

Mélanges de philologie romane, pet. in-4, X—393 p. Mâcon, Protat frères. A ce volume, qui est composé de trente et un articles, ont contribué autant d'auteurs différents. De ce nombre, des compatriotes de M. Wahlund ont écrit les quatorze articles suivants:

- J. VISING. *Lettre à M. Carl Wahlund, accompagnée de Remarques sur la syntaxe du substantif français*, p. 63—74.
- C. SVEDELIUS. *Sur la place de l'adjectif qualificatif français auprès du nom*, p. 75—94.

- ALFR. JOHANSSON. *Etude syntaxique sur le verbe faire en français moderne*, p. 95—108.
- J. FALK. *Antipathies et Sympathies dans l'épopée française du moyen âge*, p. 109—122.
- J. O. ROHNSTRÖM. *Remarques sur quelques noms propres dans la Chanson des Saxons*, p. 123—136.
- A. NORDFELT. *De la liaison dans la langue française*, p. 163—172.
- S. SÖDERMAN. «*Le Merle blanc*» et «*Le vilain petit Canard*», p. 225—242.
- E. STAAFF. *Quelques Remarques sur le passage d'eu atone a u en français*, p. 243—254.
- P. A. GEIJER. *François de Callières et ses critiques sur le langage de ses contemporains*, p. 255—272.
- ANT. LINDSTRÖM. *Dispensare, Distornare*, p. 281—288.
- A. AHLSTRÖM. *Sur l'origine du «Chevalier au lion»*, p. 289—304.
- FR. WULFF. *Eliduc*, p. 305—314.
- G. SUNDESTEDT. *Sur le cas fondamental de la déclinaison romane*, p. 315—324.
- G. RYDBERG. «*Viginti, Tríginta*» ou «*Viginti, Triginta*»? , p. 337—352. (Voir Krit. Jahresber. IV. I. p. 110 (W. Meyer-Lübke).
- Voir: — Rom. '96, p. 156; '97, p. 101—108 (G. Paris).
— D. L. '97, col. 135—141 (Alfr. Schulze). — Archiv XCVI. p. 427—433 (A. Tobler). — Giorn. stor. lett. XXVII. p. 477 (R. Renier).
- G. BJÖRKLUND. *A ou De avec un verbe à l'infinitif*, mosaïque grammaticale, in-4, 198 p. (Programme du lycée de Linköping). Voir: Die neueren Sprachen V. p. 162 (R. Kron).
- Cet ouvrage, qui a passé presque inaperçu, représente un travail énorme. Il constitue le plus grand recueil qui existe d'exemples variés, propres à illustrer toutes les constructions possibles, admises par le français actuel, de l'infinitif combiné avec une des deux prépositions à ou de. L'auteur, qui ne donne pas de commentaire grammatical, s'est borné à établir des catégories avec leurs subdivisions. Quelquefois on est tenté de faire des objections au choix de catégorie; comme p. ex. à la page 136, où l'on trouve le groupe des exemples de

l'infinitif dit historique rangé dans la catégorie de l'infinitif, complément direct. Quoi qu'il en soit, cet ouvrage offre un répertoire commode et de grande utilité à tous ceux qui veulent étudier à fond cette partie de la syntaxe française.

En voici la disposition sommaire: — I^{re} Partie. L'infinitif que précède un *à*. — 1. Sujet p. 13. — 2. Complément direct, p. 14—17. — 3. Complément indirect, p. 17—21. — 4. Attribut, p. 22. — 5. Modificatif, p. 22—35. — 6. Circonstanciel, p. 35—93. — II^e Partie. L'infinitif que précède un *de*. — 1. Sujet, p. 94—115. — 2. Complément direct, p. 116—136. — 3. Modificatif, p. 136—154. — 4. Circonstanciel, p. 154—181. — Index des locutions et mots cités, p. 182—197, au nombre de plus de 2000 rangés alphabétiquement avec des renvois complets. Ils sont tirés du Dictionnaire de l'Académie, soigneusement dépouillé, ainsi que de plus de 300 ouvrages de différents auteurs modernes; voir la bibliographie, p. 3—9.

G. BJÖRKMAN. *Foão de Deus*. 12 jan. 1896. (O. och B. bil. p. 1—2).

S. F. EURÉN. *Etude sur l'r français. I. Prononciation et changement de l'r*. Thèse, Upsala, in-8, 56 p.

Voir: — Literaturbl. '98, col. 23—25 (H. Andersson). — Rom. '98, p. 634.

H. KEY. *Det moderna Italiens författare. I. Prosalitteraturen. II. Lyriken*. (O. och B. p. 509—522, 565—573.)

O. LEVERTIN. *Edmond de Goncourt*. (O. och B. p. 418—424.)

J. MORTENSEN. *Edmond och Jules de Goncourt*. (O. och B. p. 369—372.)

G. NORDENSVAN. *Anatole France*. (O. och B. p. 87—96.)

ALG. RUHE. *Paul Verlaine*. (O. och B. p. 129—137.)

G. RYDBERG. *Zur Geschichte des französischen a. I. Die Entstehung des a-lautes*, p. 1—70. — II. (1897) *Übersicht der geschichtlichen Entwicklung des a in alt- und neufranzösischer Zeit bis Ende des 17. Jahrhunderts*, p. 71—202, in-8, Upsala.

Voir: — I. Rom. '97, p. 346. — R. de phil. fr. '97, p. 154—157 (G. S.). — Literaturbl. '98, col. 20—23 (E. Staaff). — Archiv C. p. 460—462 (W. Meyer-Lübke).

- Indog. Forsch. IX. Anz. p. 52 (J. Subah). — II. Rom. '97, p. 629. — R. de phil. fr. '97, p. 236—239 (G. S.). — R. crit. '98, I. p. 132—134 (E. Bourciez).
- E. STAAFF. *Le suffixe -arius dans les langues romanes*. Thèse, Upsala, in-8, 158 p.
- Voir: — Rom. '97, p. 613. — Z. f. rom. Phil. '97, p. 296—300 (P. Marchot). — R. de phil. fr. '97, p. 75—79 (A. Devaux). — Z. f. fr. Spr. '98, II. p. 55—64 (G. Körting). — Nord. Tidskr. f. fil. 3^{dje} Række VI. p. 85—87 (Kr. Sandfeld Jensen). — L'Université catholique, XXIV. p. 288, Lyon (L'abbé A. Lepitre). — Krit. Jahresb. IV. I. p. 108—110 (W. Meyer-Lübke).
- J. VISING. *Dante*, in-8, 165 p. (Populärt vetenskapliga föreläsningar vid Göteborgs högskola.)
- Voir: — Rom. '97, p. 158. — Literaturbl. '98, col. 71 (C. Appel). — Nord. Tidskr. f. fil. 3^{dje} Række V. p. 85—87 (E. Gigas). — O. och B. bil. p. 82—84 (H. K). — Nord. Tidskr. '96, p. 657—660 (C. R. Nyblom).
- Article sur *F. T. Cooper, Word Formation in the Roman Sermo plebeius*, Boston 1895. (Nord. Tidskr. f. fil. 3^{dje} Række V. p. 58—63.)

1897.

- SV. BERG. *Bidrag till frågan om det attributiva adjektivets plats i modern franska*. (Från Filologiska föreningen i Lund. Språkliga uppsatser, in-8, p. 105—121).
- Voir: — Archiv CI. p. 158 (F. Holthausen). — Z. f. fr. Spr. '98. II. p. 193—200 (C. This).
- M. BOHEMAN. *Om bruket af konjunktiven hos Gonzalo de Berceo*. Ett bidrag till kännedomen om spanska språkets historiska syntax. Thèse, Lund, in-8, 112 p.
- Cette dissertation sur l'emploi du mode subjonctif dans les écrits de Gonzalo de Berceo, poète espagnol du XIII^e siècle et le premier dont le nom nous soit conservé, est écrite d'un style clair et sobre et se lit facilement. Pour la disposition de son sujet, l'auteur a suivi le modèle donné par Fr. Bischoff et d'autres auteurs de l'école allemande; c'est-à-dire qu'il a établi les deux grandes catégories, optatif et potentiel, dans lesquelles il a rangé les différents cas de subjonctif que ses textes lui ont donné

- lieu d'examiner. L'auteur, qui a bien étudié son sujet, ne manque pas de vues indépendantes; il en fait preuve surtout en traitant l'emploi du subjonctif dans les interrogations indirectes p. 57—60, et la question de fixer le vrai sens du plus-que-parfait du subjonctif latin continué dans l'espagnol, p. 96—98.
- G. ERNST. *La flexion des substantifs, des adjectifs et des participes dans le Roland d'Oxford*. Thèse, Lund, in-8, 132 p. Voir: — Rom. '97, p. 628.
- P. A. GEIJER. *Historisk öfverblick af latinets qui och qualis fortsatta som relativ i de romanska språken*, 31 p. (Skrifter utgifna af Kongl. Humanistiska Vetenskapssamfundet i Upsala V. Festskrift tillegnad hans Maj:t konung Oscar II, den 18 Sept. 1897.) Voir: — Rom. '98, p. 175.
- ANT. LINDSTRÖM. *L'analogie dans la déclinaison des substantifs latins en Gaule*. Première partie, in-8, XI—323 p. Thèse, Upsala. — Seconde partie, in-8, VI—115 p. Upsala 1898. Voir: — Rom. '97, p. 623. — Literaturbl. '97, col. 408—411 (E. Staaff). — R. d. l. rom. '98, p. 286—289 (M. Grammont).
- J. MORTENSEN. *Profandramat i Frankrike*. Thèse, Lund, in-8, X—229 p. Voir: — Rom. '97, p. 620. — R. d. l. rom. '97, p. 124 (A. Jeanroy). — D. L. '98, col. 1270—1272 (W. Söderhjelm). — L. C. '98, col. 99.
- A. OHLSSON. *Considérations sur l'étymologie du verbe français aller*, in-4, 18 p. (Programme du lycée de Halmstad).
- G. RYDBERG. (Voir 1896.)
- E. STAAFF. *Quelques remarques sur la phonétique française à propos de la grammaire de Schwan-Behrens*. (R. de phil. fr. '97, p. 193—222. Cf. Rom. '98, p. 632.)
- ALFR. STENHAGEN (Johansson). *Ett par språkfrågor med anledning af Gullberg-Edströms Skolgrammatik*. (Pedag. Tidskr. p. 50—55).
- C. SVEDELIUS. *L'analyse du langage appliquée à la langue française*. Thèse, Upsala, in-8, 178 p. Voir: — Rom. '98, p. 333. — Archiv CI, p. 224—226 (A. Tobler).

- C. WAHLUND. *La belle Dame sans mercy*. En fransk dikt författad uti åtta-radiga strofer af en hofpoet från början af tjortonhundratalet och omsatt uti rondeau'er af en hofdam från början af femtonhundratalet samt dels efter ett sällsynt tryck af diktens äldre form, dels, för första gången, efter en unik handskrift af dess yngre form, utgifven af Carl Wahlund, 63 p. (Skrifter utgifna af Kongl. Humanistiska Vetenskapssamfundet i Upsala V. Festskrift tillägnad hans Maj:t konung Oscar II, den 18 Sept. 1897.)
 Voir: — Rom. '97, p. 624. — R. de phil. fr. '97, p. 317.
 — Giorn. stor. lett. XXXI, p. 473. — D. L. '98, col. 278 (W. Söderhjelm). — Z. f. rom. Phil. '98, p. 544 (Alfr. Schulze).
- FR. WULFF. *I lifvets vår. Dantes Vita Nuova i svensk dräkt, med grundtexten vid sidan*. Stockholm, Hugo Geber, in-8, 188 p.
 Voir: — Rom. '97, p. 632. — Giorn. stor. lett. XXXII, p. 218 (R. Renier). — Nord. Tidskr. f. fil. 3^{de} Række VII, p. 37 (E. Gigas). — Bullettino della Soc. Dantesca It. V. p. 103—106 (P. Rajna).
- *Om översättning av stråfska diktverk, förnämligast Dantes och Petrarcas*. in-4, 25 p. (Lunds universitets årsskrift, XXXIII.)
 Voir: — Nord. Tidskr. f. fil. 3^{de} Række VII, p. 38 (E. Gigas).
- 1898.
- G. BJÖRKMAN. *Antonio Feijó*. En återblick. (O. och B. p. 87—89).
- N. ERDMANN. *Molière*. Stockholm, Wahlström och Widstrand, in-8, 260 p.
- L. LINDBERG. *Les locutions verbales figées dans la langue française*. Thèse, Upsala, in-8, 117 p.
 Voir: — Rom. '98, p. 336. — Literaturbl. '98, col. 188—190 (A. Tobler). — R. de phil. fr. '98, p. 231—240 (E. Staaff).
- A. LINDER. *Plainte de la Vierge, en vieux vénitien*. Texte critique précédé d'une introduction linguistique et littéraire, in-8, CCXLIII—100 p. Thèse couronnée par la faculté des lettres d'Upsala.
 Voir: — Atti del R. Istituto Veneto di scienze, lettere ed

- arti, T. IX, Serie VII. 9 p. (D. Riccoboni). — Z. f. rom. Phil. '98, p. 569 (G. Gröber). — Rom. '98, p. 619—622 (A. Pillet).
- G. LINDQVIST. *Quelques observations sur le développement des désinences du présent de l'indicatif de la première conjugaison latine dans les langues romanes*. Thèse, Upsala. in-8, 159 p.
- Voir: — Z. f. fr. Spr. L'un des prochains numéros (E. Staaff).
- ANT. LINDSTÖM. (Voir 1897).
- P. E. LINDSTRÖM. *Unetymologiske Auflösung französischer Ortsnamen*. Herrn Rektor Dr. C. H. Hernlund zur 50-jährigen Geburtstagsfeier in dankbarer Gesinnung gewidmet. Stockholm, gr. in-8, 41 p.
- J. MORTENSEN. *Alphonse Daudet*. (O. och B. p. 281—288).
- H. SCHÜCK. *Ett bidrag till det franska medeltidsdramats historia*. (Nord. Tidskr. p. 272—286).
- J. VISING. *Qui vive o. d. i franskan*. (Nord. Tidskr. f. fil. 3^{de} Række VI. p. 157—160).
- EM. WALBERG. *Est: Me(s)t*. Bestiaire de Philippe de Thaun, éd. Thomas Wright, p. 89, v. 7. (Rom. '98, p. 146—148).
- FR. WULFF. *Andare. Andar; Amnar, Lar; Anar, Aller*. (Rom. '98, p. 480).
- O. ÖRTENBLAD. *Några iakttagelser angående stil och språkbruk hos nutidens franska författare*. — I. Catulle Mendès, in-4, 32 p. (Programme du lycée de Venersborg.)

II. Philologie germanique.

1893.

- E. G. CALWAGEN. *Engelska studier*: I. Bidrag till de futurala hjälpverbens syntax. II. Om några satsförkortningar med prepositionerna *for* och *to*. in-4, 19 p. (Programme de lycée. Nya Elementarskolan, Stockholm.)
- W. P. F. LJUNGGREN. *On the auxiliaries shall and will in the English language, especially with regard to modern English*. I. in-8, 32 p. Thèse, Lund. — II. ib. '94.
- E. W. PETTERSON. *Ett språksfall vid de modala hjälpverben i tyskan*. (Pedag. Tidskr. p. 233—235.)
- Voir: — Ib. p. 360—362 (E. G. Calwagen).

1894.

- L. BERGER. *Några ord om bruket af de modala hjälpverben i tyskan*. (Pedag. Tidskr. p. 419—432.)
- F. HOLTHAUSEN. *Uppkomsten af det äldre engelska dramat*. (Nord. Tidskr. p. 414—434.)
- O. HOPPE. *Tysk ljud- och uttalslära*. Stockholm, P. A. Norstedt & söner, in-8, 28 p.
Voir: — Die neueren Sprachen II. p. 580 (E. Österberg).
- P. E. LINDSTRÖM. *Zur Etymologie von preost*. (Engl. Studien XX. p. 147—.)
- J. MORTENSEN. *Edgar Allan Poe*. (Svensk Tidskr. p. 160—180.)
- A. NOREEN. *Etymologisches*. (Indogerman. Forschungen IV. p. 320—326.)
- *Abriss der urgermanischen Lautlehre*, mit besonderer Rücksicht auf die nordischen Sprachen. Strassburg, Trübner. in-8, XII—278 p.
Voir: — Literaturbl. '95 col. 217—220 (G. Ehrismann). — Arkiv för nordisk filologi XII. I (H. Hirt). — Z. f. österr. Gymnasien XLV. p. 1099 (R. Meringer). — Österr. Literaturbl. '95. p. 724 — (F. Detter).

1895.

- T. HASSELQVIST. *Ossian i den svenska dikten och litteraturen jämte inledning*. Thèse, Lund, in-8, 185 p.
- F. HOLTHAUSEN. *Die englische Aussprache bis zum Jahre 1750 nach dänischen und schwedischen Zeugnissen*: I. in-8, 22 p. (Göteborgs Högskolas årsskrift 1895.) — II. 67 p. (Ib. 1896.)
Voir: — Anglia, Beibl. VII. p. 175 (K. Luick). — Nord. Tidskr. 3^{de} Række VI. p. 143 et p. 189—190 (N. Bögholm).
- A. H. KLINT. *Meklenburgska och svenska ordspråk*. (Svenska Fornminnesföreningens tidskrift IX. p. 122—136.)
- H. LINDGREN. *Thomas Carlyle*. En studie. (Nord. Tidskr. p. 461—489.)
- P. E. LINDSTRÖM. *Bemerkungen zu der Grammatik des Neuhochdeutschen*. Laut- und Wortlehre. in-4, 41 p. (Programme de lycée, Nya Elementarskolan, Stockholm.)
- *Die Palatale der lateinischen Lehnwörter im Althochdeutschen*. Thèse, Upsala, in-8, 43 p.

- E. W. PETTERSSON. *Om genitivens bruk vid länders och städers namn i tyskan.* (Pedag. Tidskr. p. 378—399.)
- F. SANDER. *Das Nibelungenlied. Siegfried der Schlangentöter. Hagen von Tronje.* Eine mythologische und historische Untersuchung. Berlin, Friedländer. in-8, 124 p.
Voir: — D. L. '95, col. 1196 — (R. M. Meyer). — L. C. '96, col. 198 (E. Mogk). — Anz. f. deutsches Altertum XXIII. p. 197 (F. Kauffmann).
- F. SCHMIDT. *Altsächsische Genesis V, 22.* (Z. f. deutsches Altertum XL. p. 127—128.)
- H. SCHÜCK. *Shakespeare-porträtt.* Med 7 fig. (Nord. Tidskr. p. 55—75).

1896.

- TH. HJELMQVIST. *Modern Lexikografi.* Några anteckningar om de historiska ordböckerna i Tyskland, Holland och England. Lund, Gleerup, in-8, 138 p.
- J. KJEDERQVIST. *Untersuchungen über den Gebrauch des Konjunktivs bei Berthold von Regensburg: I. Der Konjunktiv in Hauptsätzen, indirekter Rede und Absichtssätzen.* Thèse, Lund, in-8, 120 p.
- P. A. LANGE. *Über die Sprache der Gottschedin in ihren Briefen.* I. Thèse, Upsala. in-8, 122 p.
- F. PALMGREN. *An essay on the use in present English prose of when, after, since, as introducing temporal clauses.* Thèse, Upsala, in-8, 57 p.
- G. RYDBERG. *Thackeray's Snob-Papers I—X.* with annotations. Upsala, Almqvist & Wiksell, in-8, 110 p.
Voir: — Literaturbl. '98, col. 335 — (G. Binz).
- E. WADSTEIN. *Beiträge zur westgermanischen Wortkunde I.* (Z. f. deutsche Philologie XXIX. p. 525—530.)
- FR. WULFF. *Om Värmsbildning,* rytmiska undersökningar. Lund, Gleerup. in-8, 130 p.
Voir: — Literaturbl. '97, col. 405 (O. Brenner). — Nord. Tidskr. f. fil. 3^{dje} Række VII. p. 37 (E. Gigas).

1897.

- A. U. BÅÅTH. *Valda sånger af Walther von der Vogelweide.* Från medelhögtyskan tolkade. in-8, 15 p. (Göteborgs Högskolas Festskrift till H. M. Konungen.)

- A. ERDMANN. *Bemerkungen zum Hildebrandslied*. (Beiträge zur Gesch. der deutschen Sprache und Literatur XXII. p. 424—434.)
- A. HOLTHAUSEN. *Das Noahspiel von Newcastle upon Tyne*. in-8, 43 p. (Göteborgs Högskolas Festskrift.)
Voir: — Archiv C. p. 436—438 (A. Brandl).
- E. A. KOCK. *The English relative pronouns*. A critical essay. Thèse, Lund, in-4, X—94 p.
- E. W. PETTERSSON. *Om gränsen mellan imperativ och konjunktiv i tyskan*. (Pedag. Tidskr. p. 116—125.)
- J. REINIUS. *Ags. neorxnawang*. (Anglia XIX. p. 554—556.)
- E. RODHE. *Transitivity in modern English* I. Thèse, Lund, in-8, 167 p. (Från filologiska föreningen i Lund. Språkliga uppsatser.)
Voir: — Archiv CI. p. 157 (F. Holthausen). — Nord. Tidskr. f. fil. 3^{de} Række VI. p. 111—112 (H. Pedersen).
- F. SCHMIDT. *Eine eigentümliche Verwendung des Imperfectums statt des Präsens*. (Z. f. d. deutschen Unterricht XI. p. 469—470.)
- E. WADSTEIN. *Zur germanischen Wortkunde*. (Beitr. zur Gesch. d. deutschen Sprache XXII. p. 238—254.)

1898.

- A. MALMSTEDT. *Studies in English grammar*. in-8, 44 p. (Programme, Östermalms Högre Läroanstalt för flickor.)

Upsala, Octobre 1898.

P. A. Geijer.

